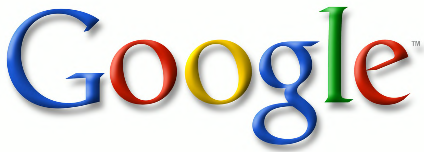




REVUE GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE GERMANIQUE



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1835.

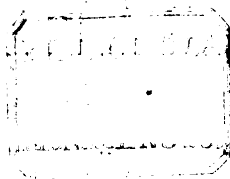


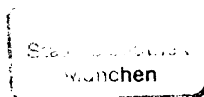
TOME TROISIÈME.



PARIS,
Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1835.





JUILLET 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Congrès scientifique.

STUTTGART

PENDANT L'AUTOMNE DE 1834.

PREMIÈRE LETTRE.

Vous désirez, mon cher ami, que je vous fasse connaître quelques-unes des particularités de mon séjour à Stuttgart pendant l'automne dernier; il faut vous satisfaire. L'Allemagne vous intéresse, et vous m'enviez de vivre sur les bords du Rhin. Peut-être avez-vous raison en effet d'aimer ce beau pays où l'homme, heureux de son partage, n'a plus rien à demander à la nature qui lui donna, avec une terre fertile, cette supériorité d'intelligence, gage certain de destinées glorieuses et durables.

Je suis parti de Strasbourg le 12 Septembre par le bateau à vapeur. Le cours du fleuve, d'abord embarrassé par une foule d'îlots, qui le divisent et le subdivisent à l'infini, s'étend bientôt en liberté et reprend ce caractère de puissance et de majesté, noble attribut des grands cours d'eau. Ses rives sont couvertes de villes, de villages et de campagnes délicieuses, entourées de plantations où le feuillage satiné du saule se marie agréablement au feuillage mobile et sans éclat du peuplier. A peine a-t-on atteint la hauteur de Bade, que le paysage change subitement et devient monotone. Les montagnes s'éloignent et la vallée du Rhin s'élargit à perte de vue. Le Fort-Louis et Lauterbourg, situés sur notre extrême frontière, se montrent à gauche, tandis qu'à droite paraît Rastadt, qu'une triste célébrité recommande aux souvenirs du voyageur. Les Vosges et la Forêt-Noire, avec

leurs vieux manoirs en ruine, ferment l'horizon et s'étendent au loin sur deux lignes parallèles, comme deux armées en présence.

La rive bavaroise est entourée d'un cordon militaire, destiné à protéger le commerce contre la fraude. Des baïonnettes pour rassurer l'industrie, semblent être un véritable contre-sens.

Hambach n'est pas très-éloigné des bords du Rhin. La plaine où s'élève ce coteau est riche et bien peuplée. C'est à Hambach qu'eut lieu cette fête d'étudians, qui commença par des chants d'alégresse et finit par du sang et des pleurs. Avant d'arriver à Spire, dont la cathédrale lourde et sans architecture fait pourtant de loin un effet majestueux, nous passâmes devant Germersheim, où l'on dépense des millions à bâtir un fort. Quel singulier anachronisme que d'élever une citadelle par le temps qui court? Des places de guerre, eh bon Dieu! qu'en veut-on faire? ce sont des routes, des ports, des canaux, des établissemens publics d'une utilité reconnue qu'il nous faut. Je caresse l'utopie du bon abbé; comme lui, je veux croire à la paix universelle. Si l'homme est indéfiniment perfectible, pourquoi se refuser à penser que l'horreur de verser le sang de ses semblables puisse devenir le caractère distinctif d'une autre époque? Nous nous croyons civilisés, et nous marchons seulement vers la civilisation. Malgré tout ce que nous avons fait pour les sciences et pour les arts, qui oserait décider que nous ne serons pas les Barbares pour des générations plus éclairées et surtout plus humaines? Les temps historiques seront peut-être un jour divisés en deux grandes périodes; l'une guerrière, brillante sans doute, mais ternie par de sanglans exploits; l'autre toute pacifique, consacrée à étendre les limites de l'intelligence humaine et à rendre les hommes plus heureux.

Un groupe considérable d'arbres annonce au loin Schwetzingen, le Versailles du grand-duché; peu après on aborde à Mannheim; c'était là le terme de mon voyage sur le Rhin. Je me fis donc descendre à terre.

Si l'on vous dit d'une ville moderne qu'elle est belle, tenez-la pour connue, même avant de la visiter. Vous y verrez de longues rues tirées au cordeau, de vastes constructions, la plupart sans

architecture et sans style; des plantations d'arbres disposées comme un régiment au port d'armes: si les souvenirs qui parlent à l'imagination vous sont chers, fuyez Mannheim et les villes qui lui ressemblent.

Un Américain qui voyageait en Europe ne pouvait, dit-on, se lasser de voir les vieilles rues du Havre, et l'émotion la plus vive le saisit à l'aspect du premier vieux château en ruines qu'il trouva sur sa route. Cet habitant d'une terre où tout est moderne, s'extasiait à la vue de nos débris féodaux : aussi l'eût-on vu traverser Mannheim avec indifférence et la quitter bientôt sans regret; c'est ce que j'ai fait moi-même après quelques heures de repos.

On montre à Mannheim la maison où Kotzebue fut assassiné; et l'on traverse, pour s'y rendre, la place devenue célèbre par le supplice de Sand, le moins cruel et le plus doux peut-être des homicides. Sand se dévoua pour son pays comme Charlotte Corday, et pourtant il y a entre ces deux martyrs de la liberté toute la distance qui sépare un Marat d'un Kotzebue; le féroce proconsul français aurait dû tomber sous le fer vengeur des lois; le folliculaire stipendié mourir flétri par le mépris public, qui tôt ou tard donne la mort même aux infames.

La route de Mannheim à Heidelberg est plantée de noyers; on a constamment à gauche le Neckar, l'un des principaux affluens du Rhin; de jolis coteaux couverts de vignobles encadrent la vallée qui m'a semblé cultivée avec beaucoup de soin. Mes compagnons de voyage étaient des étudians; je me plaisais à observer leur physionomie franche et ouverte. En voyant ces figures calmes et réfléchies, je me demandais comment on avait pu faire à cette jeunesse, espoir scientifique de l'Allemagne, la réputation de démagogues toujours prêts à se révolter contre le pouvoir. Le costume de ces jeunes gens n'était point uniforme, tous avaient des casquettes de forme pareille, mais différentes de couleur. J'appris plus tard que les étudians se réunissent en société, soit pour se divertir, soit pour étudier, et que la couleur de la casquette indique à quelle société appartient celui qui la porte.

La situation de Heidelberg est ravissante; cette ville s'appuie

contre une haute colline dominée par un château en ruines, aussi connu des voyageurs que le vieux *Burg* de Bade ou le *Münster* de Strasbourg. Les établissemens universitaires sont isolés les uns des autres, ils gagneraient à se trouver réunis, mais cela n'était guères possible; la ville s'étend le long du Neckar et se trouve resserrée entre la rivière et la colline; la rue principale est fort longue et ornée de plusieurs édifices remarquables.

Heidelberg, ville universitaire, mériterait seule une description particulière, mais je vous l'épargnerai; plus tard, si je le puis, je vous la ferai connaître, car je me propose de la visiter encore et à loisir. Les facultés étaient en vacances. Aussitôt que commence Septembre, la ville perd toute sa population intellectuelle. Maîtres et élèves se dispersent dans tous les sens. On gagne pays; les uns sur les montagnes, les autres dans les plaines. Tel descend le Rhin, tel autre le remonte. Celui-là va en Hollande, celui-ci en Suisse. Espérant retrouver à Stuttgart les notabilités scientifiques de Heidelberg, je n'y suis resté qu'un seul jour; et ce temps m'a suffi pour voir ce que cette ville renferme de curieux. La meilleure partie de mon temps s'est passée sur l'esplanade et dans les cours du vieux château, la plus noble ruine de l'Allemagne. Ces ruines sont mieux conservées que celles des châteaux qui dominent les derniers abaissemens du versant oriental de nos Vosges; c'est un assemblage de bâtimens en partie détruits et en partie à demi conservés; mais tels qu'ils sont, on peut facilement saisir l'ensemble du plan de cette vaste construction.

Ce château, bâti pour résister pendant des siècles au ravage du temps, n'a pu résister à la main de l'homme; quelques kilogrammes de poudre ont suffi pour culbûter les murs d'enceinte et pour renverser tours, bastions et tourelles. De larges pans de murs, et entre autres une énorme tour, gisent comme de grands corps privés de sépulture dans les fossés à demi comblés qui formaient l'enceinte des fortifications. On a gardé dans le pays une vieille rancune contre les Français, qui ont démantelé cette forteresse, et pourtant ces ruines, vieux témoins des guerres de Turenne, sont bien plus célèbres que ne le fût jamais le château

dans son état de parfaite intégrité. Elles attirent chaque année une foule d'étrangers, qui ne peuvent se lasser de les admirer, et qui payent leur admiration en belle et bonne monnaie.

Les jardins ont été conservés ou rétablis ; ils s'étendent derrière le château, se prolongent sur ses ailes, et forment ainsi autour des bâtimens une enceinte de verdure, sur laquelle l'œil aime à se reposer. De gros arbres, dont plusieurs sont vraisemblablement contemporains des derniers défenseurs de Heidelberg, se font admirer çà et là sur le versant de la montagne. La vue, dont on jouit quand on est parvenu sur l'esplanade du château, est l'une des plus belles que l'on puisse imaginer.

Le trajet de Heidelberg à Stuttgart se fait très-facilement en un jour. On remonte le cours du Neckar en suivant la vallée que cette rivière fertilise. Les villages sont rapprochés les uns des autres, et presque tous adossés contre de jolis coteaux couverts de vergers et de vignes qui donnent un vin estimé ; on s'y préparait à la vendange, et d'énormes cuves, portant chacune le nom du propriétaire, s'alignaient dans les rues principales ; prêtes à recevoir les récoltes. Cette fermentation en plein air met à l'abri des accidens qui, chaque année, signalent en France la saison des vendanges.

Plusieurs voitures suivaient la même direction que la nôtre, et portaient au congrès les notabilités scientifiques du nord de l'Europe. On dîna à Heilbronn, ancienne ville du Wurtemberg. La vaste table de l'hôtel était entourée par une cinquantaine de savans affamés, bien semblables, je vous jure, au vulgaire des humains. La conversation fut bruyante dès le début, et les visages s'animèrent long-temps avant le dessert. Le vin blanc du crû fit naître et soutint la gaîté, mais je perdis bientôt la mienne au milieu d'épais nuages de fumée de tabac.

Parmi mes compagnons de voyage se trouvait un savant médecin de Saxe-Weimar, M. Froriep, homme aimable, fort instruit, parlant très-bien le français et montrant fréquemment à côté du sens profond qui caractérise les Allemands, les éclairs d'esprit qui semblent être surtout le partage des Français. Il se

rendait à Stuttgart, pour assister à la réunion des naturalistes. La conversation se soutint pendant la route; je lui dus des détails pleins d'intérêt sur la cour de Weimar et sur les derniers momens de Gœthe, cet homme impair, comme il le disait, dont l'Allemagne et le monde entier ont admiré le génie, et dont il avait pu mieux que tout autre apprécier le cœur.

Ludwigsbourg annonce Stuttgart, comme Versailles et Saint-Germain annoncent Paris; c'est une résidence royale, riche en casernes; pauvre en établissemens industriels; à rues larges et bien pavées, à maisons soigneusement alignées et très-bien bâties. C'est là que tiennent garnison les régimens d'élite, infanterie et cavalerie. Les soldats wurtembergeois portent très-bien l'uniforme.

Ludwigsbourg était le séjour de prédilection du feu roi; M. Froriep, qui fut son médecin, me le peignit comme un souverain fort absolu dans ses volontés, et néanmoins affable et débonnaire; il cherchait à combattre son embonpoint par un exercice violent, et ne put y parvenir. Combien de plaisanteries n'ont point été faites sur l'embonpoint extraordinaire du roi de Wurtemberg, et pourtant l'infirmité dont on se plaisait à rire fit le tourment de la vie de ce prince.

Nous arrivâmes de nuit à Stuttgart, nos logemens y étaient préparés; une commission, composée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la ville, était en permanence à la chancellerie; elle s'occupait avec la plus affectueuse sollicitude d'assurer le bien-être des étrangers qui affluaient de toutes parts. On avait eu l'attention délicate de me loger avec deux Français de distinction, M. Bréchet de Paris et M. Lauth de Strasbourg.

Le lendemain de mon arrivée eut lieu la séance générale dans la salle des états, 350 membres environ y assistèrent; les tribunes étaient occupées par une foule de personnes de distinction; les princes de la famille royale, les ambassadeurs, les députés, les principaux fonctionnaires de l'État s'y trouvaient, ainsi qu'un grand nombre de dames. Le coup d'œil que présentait cette réunion était imposant, et je me plaisais à étudier ces physiono-

mies d'hommes instruits, dont quelques-uns étaient la gloire du pays qui les avait vus naître. Le président, M. de Kielmeyer, vieillard respectable, lut avec une grande émotion le discours d'ouverture. Après avoir remercié l'assemblée de l'honneur insigne que lui faisait son choix, il chercha à expliquer par quel mécanisme vital, et en vertu de quelles lois de physique générale, les racines se dirigent vers le centre de la terre, tandis que les tiges au contraire cherchent le zénith. L'éloge historique de feu Schübler, professeur à Tubingue et zélé botaniste, fut ensuite prononcé et écouté avec recueillement et intérêt. Diverses autres lectures eurent lieu. Le D.r Gemellaro, de Catane, lut un mémoire latin, écrit avec beaucoup d'élégance, sur l'Etna et ses éruptions; le colonel russe Sabolewski fit connaître le mode d'exploitation des mines de platine des monts Ourals, et donna des renseignemens précieux sur les procédés mis en usage pour séparer ce métal réfractaire de ses gangues. La docte réunion accorda une faveur moins marquée au grand travail de M. Wiebeking sur le cours des fleuves et sur les modifications auxquelles leurs lits sont soumis. M. le professeur Jæger lut les statuts de la société et fit connaître les dispositions prises par la ville de Stuttgart, pour fêter dignement ses hôtes. Les bibliothèques, les collections de gravures et de médailles, le cabinet des antiques, le musée, le jardin botanique, les hôpitaux, les écoles, étaient mis à la disposition des étrangers, et chaque établissement devait avoir une commission chargée d'en faire les honneurs et de donner tous les renseignemens désirables aux visiteurs. Les plus vastes et les plus riches locaux de la ville avaient reçu chacun une destination spéciale : la chancellerie devait servir aux séances des sections, la salle des redoutes et le casino aux repas en famille des membres, l'une pour le matin et l'autre pour le soir. Enfin, la société avait été prévenue que les établissemens ruraux appartenant à la couronne, seraient visités par la réunion, qui serait reçue par les fonctionnaires chargés de les diriger. Avant de lever la séance, le président fit distribuer, au nom de la ville, un magnifique in-4.°, exécuté avec le plus grand luxe, orné de lithographies, de

cartes, de plans et de tableaux statistiques. Cet ouvrage, dédié à la réunion et imprimé pour elle, renferme une description très-détaillée de Stuttgart. Ce grand travail statistique peut être présenté comme un modèle du genre. La jolie petite ville de Cannstadt offrit un travail de même nature, fait avec moins de luxe, mais également intéressant; une foule d'imprimés de moindre importance furent également distribués; tous avaient pour but de guider les étrangers dans leurs explorations et de rendre toute perte de temps impossible. Cela fait, l'assemblée générale fut levée, ajournée à huitaine, et les membres se retirèrent dans leurs sections respectives, où je vous conduirai dans une de mes prochaines lettres.

DEUXIÈME LETTRE.

En cherchant à recueillir mes souvenirs sur Stuttgart, je me sens un peu confus d'en trouver si peu de scientifiques. J'ai vécu pendant quinze jours au milieu des fêtes. Le matin nous trouvait réunis dans nos sections, mais nous y portions la préoccupation de gens qui vivent par le cœur plutôt que par la tête. Je vous l'avouerai avec humilité, les distractions mondaines de la veille, et celles qui nous attendaient le soir, le spectacle nouveau que j'avais sous les yeux, cette Allemagne intellectuelle que je voyais pour la première fois, m'arrachaient malgré moi aux sciences; les personnes et les choses m'occupaient plus que les abstractions, je sentais trop vivement pour jouir d'une complète liberté d'esprit.

Les fêtes allemandes, si j'en juge par celles qui nous ont été données, ne ressemblent guères aux fêtes françaises. Nous y déployons du goût, du luxe et souvent même de la coquetterie; les Allemands y mettent quelque chose de simple et de touchant, qui plaît davantage.

La fête des vendanges à la Silberburg avait au plus haut point le caractère des fêtes allemandes. Figurez-vous une suite de jar-

dins en amphithéâtre, disposés sur le sommet d'un riche coteau couvert de vignobles et de maisons de plaisance. A vos pieds s'étend Stuttgart, entouré de hautes collines qui forment plusieurs vallons délicieux, cultivés comme des jardins anglais; partout des vergers, des prairies verdoyantes, de jolies constructions comme suspendues sur le versant de montagnes plus gracieuses qu'imposantes, faciles à escalader et couronnées de forêts de sapins ou de bois de chênes. De quelque côté qu'on veuille jeter la vue, un paysage pittoresque s'offre à vous; c'est une nature cultivée, mais une nature forte et vigoureuse, dont l'homme a pris possession sans pouvoir lui enlever totalement quelques-uns de ses traits primitifs. La Silberburg s'avance comme un promontoire au milieu des coteaux qu'elle domine, c'est un jardin consacré aux fêtes; un lieu de rendez-vous des habitans de Stuttgart, qui, les dimanches, en font un but de promenade; il n'en est guère de plus agréable. La Silberburg avait été disposée pour recevoir la réunion. Au milieu du jardin s'élevait un magnifique dôme de verdure; une table circulaire de trois à quatre cents couverts s'y trouvait placée; elle était abondamment chargée de viandes froides, de vins et de fruits. Un riche trophée, composé des plus beaux raisins du pays, d'épis de maïs, de pommes et de poires de la plus grande beauté et de toutes les couleurs, s'élevait au centre de l'aire protégée par le dôme, auquel étaient attachées des guirlandes de pampres, entrelacées de lierre, d'églantier, de cornouiller, et en général de tous les arbustes qui se plaisent dans les vignobles. Des inscriptions simples, prose et vers, toutes relatives à la solennité, se faisaient lire dans diverses parties du jardin; plusieurs orchestres, composés non de musiciens mercenaires, mais d'habiles amateurs, jouaient alternativement des airs nationaux, et des chœurs d'hommes faisaient retentir l'air de chants joyeux. Un peu avant le coucher du soleil, plusieurs jeunes gens des deux sexes furent vendanger en grande cérémonie; on exprima le jus des raisins avec une presse portative; on but le moût sucré dans des gobelets d'argent, et la vendange fut déclarée ouverte. On se rendit ensuite dans une vigne voisine, dont la récolte avait

été achetée par les souscripteurs, afin de pouvoir la livrer aux invités. Quand vint la nuit, un feu d'artifice fut tiré au bas du coteau; le bal s'ouvrit, et bientôt une illumination en verres de couleur vint dessiner en lignes de feu et les jardins de Silberburg, et les contours du coteau sur lequel il s'étend. Huit cents personnes au moins prirent part au bánquet; les uns se placèrent sous le dôme de verdure étincelant de lumière, les autres s'assirent à des tables particulières disposées sous les charmilles et dans les bosquets voisins. A peine était-on assis, que l'on vit arriver, musique en tête, trente jeunes personnes des meilleures maisons de la ville : elles étaient déguisées en villageoises; leurs costumes frais et diversifiés, analogues aux jolis costumes suisses, avaient été copiés sur ceux des paysannes du Wurtemberg, mais avec ce goût qui distingue les citadines. Leurs mains portaient l'épi déjà mûr, le raisin ou le fruit du verger, et de jolis paniers, passés dans le bras, renfermaient les denrées que les villageoises portent chaque semaine au marché. On aurait pu s'y méprendre, si la blancheur des mains et la délicatesse de coloris des figures, n'étaient venues trahir l'emprunt fait au village. Après avoir circulé autour de la table, l'une d'elles récita les vers suivans, dont une faible traduction pourra peut-être vous donner quelque idée:

« Chaque fois que la résidence nous appelle, une fête extraordinaire nous est promise; la distance qui sépare la ville des champs est bientôt franchie: nous partons, et les yeux qui nous voyaient passer d'ordinaire avec indifférence, jettent sur nous et sur notre costume un regard affectueux.

« Qui donc nous attire en ces lieux? Est-ce une invitation à laquelle nous cédons; non sans doute, c'est le cœur qui nous entraîne. Ainsi dernièrement, animées d'un doux transport, nous accourûmes fêter la naissance du fils de notre roi. Le sentiment nous inspirait, ce n'était pas un simple devoir que nous remplissions alors.

« Il en est de même aujourd'hui, membres illustres d'une sainte famille! Nous vous eussions apporté nos chansons et nos fruits; nous eussions célébré votre bien-venue, lors même que nous n'y

eussions pas été conviées; car il se passe de grandes choses dans le Wurtemberg; ce que vous nous montrez, il ne l'a jamais vu.

« Dans nos écoles on apprend aujourd'hui bien des choses. La jeunesse laborieuse peut s'exercer dans un champ vaste et bien défriché; nous avons su mettre un grand prix à votre haut savoir; grâce à vous, il n'est pas de simple maître d'école de village qui ne puisse étendre sa science depuis le cèdre jusqu'à l'hysope.

« Soyez donc les bien-venus, enfans chéris de la nature! à vous aussi plaisent les champs. Les bois, les jardins, les plaines se prêtent bien mieux à vos méditations qu'un étroit cabinet sans horizon. Accourez, et si, dans vos promenades savantes, vous rencontrez une fille jeune et fraîche, elle ne sera pour vous qu'un sujet de méditations de plus.

« Vous parlez du beau dans vos doctes réunions, jouissez-en donc sur ce riche coteau. Une journée de plaisir a des ailes rapides, et la saison des vendanges nous prive trop tôt des rayons du soleil; et pourtant l'automne, qui nous permet de vous tresser des couronnes de pampres, devient pour nous la plus belle des saisons.

« Nous nous rangeons à vos côtés; ralliez-vous à notre bande joyeuse. Dégustez savamment les vins de Souabe; et si demain au réveil quelqu'un d'entre vous, après avoir admiré leur bouquet, avait à se plaindre de leur force, qu'il se rassure; il est ici sous la sauve-garde de la médecine, les docteurs ne lui manqueront pas. »

La fête se prolongea fort avant dans la nuit, l'une des plus belles de l'année. Il n'est pas possible de vous dire tout ce qu'il y avait de bonhomie sur les figures; la gaîté générale éclatait en cris de joie et en phrases affectueuses : on se sentait heureux, et chacun éprouvait le besoin de le dire. Beaucoup de peuples ont la politesse des manières, mais il m'a semblé que les Allemands avaient surtout la politesse du cœur. Nous étions des hôtes, mais des hôtes qu'on honore et qu'on aime. Chacun de nous pouvait penser qu'il se trouvait dans sa ville natale, après une longue

absence, et qu'il assistait à une fête de famille destinée à célébrer le retour d'un citoyen que la cité eût été glorieuse d'avoir vu naître; aussi chacun de nous eût-il pu croire qu'il était le héros de cette fête donnée à tous.

Nous fûmes conviés quelques jours après au concert donné par la société philharmonique. Je m'attendais à recevoir un programme à la porte, avec l'indication des morceaux qui devaient être successivement donnés. Symphonie, ouverture à grand fracas, longs concertos, rien de tout cela ne nous était promis à l'avance. Le lieu de la réunion était hors de la ville, à la brasserie de Weissenburg. Que ce mot de brasserie ne vous effarouche pas: dans l'intérieur de la France, à l'exception peut-être de l'Alsace, une brasserie est le local où l'on brasse la bière, pour la fournir ensuite par tonneaux aux consommateurs. En Allemagne, une brasserie est tout à la fois le lieu où l'on fabrique la bière, et le lieu où on la boit. Chacun de ces établissemens possède de jolis jardins, la plupart ayant une vue agréable et de vastes salles garnies de tables, où l'on savoure la cervoise écumante dans de grands verres de cristal, égaux en capacité à la fameuse botte du roi de Pologne Stanislas, ou même à ces cratères classiques que le bon Homère se plaît à décrire avec tant de complaisance, et qui ne pouvaient être vidées d'un seul trait que par ceux de ses héros, capables de jeter à la tête de leurs ennemis les bornes posées pour servir de limites aux champs cultivés.

En Allemagne tous les hommes vont à la brasserie, personne ne s'en dispense. Ces sortes d'établissemens publics exercent une grande influence sur les mœurs, et je crois qu'il ne serait pas indigne du philosophe de chercher à l'apprécier. Elle est immense. Si quelque société de tempérance parvenait jamais à déraciner cette habitude, elle aurait changé en peu d'années l'Allemagne, plus complétement que ne pourront jamais le faire les écrivains et les législateurs. Weissenburg est la brasserie la plus vaste et la mieux située de Stuttgart. La salle d'honneur est très-spacieuse. Le concert s'y donnait; aucun préparatif extraordinaire n'annonçait la solennité, seulement l'esplanade, qui s'étend le long

de la façade, était illuminée, et sur le dessus de la porte intérieure se trouvait un transparent avec ce seul mot *willkommen*, à la bien-venue. Au milieu de la pièce étaient accumulés sur une petite estrade des cahiers de musique vocale. Quel était le nombre des musiciens? je l'ignore; quel fut celui des morceaux chantés? je n'en sais pas davantage; mais quelle douce harmonie! quel accord touchant de sons flexibles et purs! Point d'accompagnement d'instrumens pour couvrir ou modifier le chant; chaque concertant faisait sa partie avec un goût et un aplomb parfaits. Souvent le chœur se composait de tous les Allemands qui se trouvaient réunis dans la salle, car la plupart des airs chantés étaient des airs nationaux. Une hymne à Schiller produisit un effet vraiment magique; les chanteurs inspirés semblaient s'être élevés à la hauteur du génie qu'ils célébraient. La société des naturalistes ne fut pas oubliée; et j'avoue qu'en voyant cette population entière, composée de personnes de tous les sexes et de tous les âges, honorer d'une manière aussi éclatante et la science et les hommes qui la cultivent, je sentais naître en moi le désir d'entreprendre de grandes choses, afin de mériter mieux que je n'avais pu le faire encore, les éloges qui nous étaient donnés, et qui, pour mieux arriver à nos cœurs, séduisaient si délicieusement nos oreilles. Jamais en France je n'avais vu de manifestations aussi éclatantes d'estime pour les sciences, et j'en étais profondément ému. Nous ne possédons aucune de ces sortes de sociétés musicales, et je ne crois pas possible qu'on puisse en fonder jamais parmi nous d'analogues. L'art nous fait compositeurs pleins de goût, comme il nous fait instrumentistes habiles. La nature fait naître les Allemands harmonistes et chanteurs.

Il était tard et nous allions nous retirer, lorsque le poète Gustave Schwab, entouré de ses amis et de ses admirateurs, portant des flambeaux, récita les vers suivans, qui furent écoutés avec recueillement et applaudis avec une faveur marquée.

« Vous demandez pourquoi le soleil s'est levé plus brillant qu'à l'ordinaire; pourquoi l'automne ne nous a point encore ramené ses nuages couleur d'hermine?

« C'est que la nature n'a point oublié que ses amis allaient se réunir; transportée d'alégresse, elle a conservé ses vêtemens de fête, brillans d'or et d'azur.

« Que le vin de cette année coule en l'honneur des sciences; et que le grand nom de nos hôtes vienne s'y rattacher.

« Soit que dans son adolescence il fermente et pétille, soit que dans son âge mûr et plein de force il séjourne dans nos celliers, soit que dans sa vieillesse il ranime le convalescent, qu'il rappelle à jamais leur souvenir.

« Et quand viendra le soir de la vie, que notre frêle machine s'affaiblira, versons-nous encore quelques gouttes du nectar des naturalistes.

« A table, nous en ressentirons la douce influence. Il éveillera la pensée et la rendra féconde. On lui devra de grandes découvertes. Tous les prodiges, il les enfantera.

« Maintenant, il sommeille encore derrière la feuille; si vous voulez le savourer impunément, hâtez-vous!

« Mais il n'est encore qu'une friandise pour les femmes de nos hôtes; laissez se perfectionner ce jeune moût, et qu'en attendant un vieux vin humecte le cœur des hommes. »

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion de nous assurer combien le goût de la musique est répandu dans le Wurtemberg. La société des chanteurs artisans paya sa dette à la circonstance, et nous fûmes ravis de la précision et de la justesse de la méthode des concertans.

Les Allemands mêlent toujours le chant et les vers à leurs fêtes; nous faisions ainsi dans des temps moins orageux; mais aujourd'hui nous sommes graves, et notre gravité est bien près de ressembler à la tristesse.

Tels étaient les plaisirs dont nous jouissions à Stuttgart; mais le tableau que je viens de vous esquisser de ces douces solennités, serait incomplet, si je négligeais de vous parler de la fête que le roi de Wurtemberg nous donna dans son palais de Rosenstein.

Ce lieu de plaisance, d'une construction récente et que l'on dit avoir été bâti sur les dessins donnés par le prince, s'élève,

entre Stuttgart et Cannstadt, sur un monticule qui domine les terrains environnans. Le sol était ingrat, on l'a fertilisé; les eaux manquaient, on les a fait venir à grands frais des lieux voisins, et malheureusement elles sont encore peu abondantes. Les jardins sont habilement tracés et les plantations d'arbres promettent de devenir fort belles. Le palais est dans le style italien; il s'étend sur quatre ailes, et son architecture est pleine de noblesse et d'élégance. Il a deux façades principales : l'une regarde Stuttgart, et l'autre Cannstadt; la vue est délicieuse. Du côté de la résidence, on ne voit guères que les massifs d'arbres qui unissent la ville au château; mais du côté de Cannstadt le coup d'œil est ravissant; on suit le cours du Neckar, qui partage inégalement un vaste bassin, circonscrit par de jolies montagnes pittoresquement groupées, sur lesquelles s'étendent une foule de villages. En contemplant ce riche paysage, il est facile de reconnaître combien cette situation était avantageuse pour y élever une grande ville, et l'on s'étonne à bon droit que l'on ait préféré s'éloigner du Neckar pour fonder Stuttgart. Les Romains, dont le tact était si sûr, avaient choisi cette belle partie de la vallée pour y bâtir le chef-lieu de leur colonie, et ils avaient sagement fait. Rosenstein est déjà un séjour très-agréable; il le deviendra bien davantage quand les arbres y auront grandi; les promenades y donneront de l'ombre, et les hautes cimes et les rameaux touffus y protégeront bien mieux les inspirations du poète et les méditations du philosophe.

Les voitures de la cour nous transportèrent au Rosenstein, où se trouvait une partie de la maison du roi; nous fûmes reçus par le baron de Seckendorff, grand-maître de la cour; et les présidens de sections groupèrent autour d'eux les membres qui composaient chacune d'elles. Le roi sortit de ses appartemens vers midi : c'est un homme de cinquante ans environ; de taille petite, mais bien prise; son teint est coloré, ses yeux ont de l'expression, et l'ensemble de sa physionomie est agréable. Il parle notre langue presque sans accent, et s'exprime avec beaucoup de sens et de justesse. J'eus l'honneur d'être le premier Français qui lui fut présenté, et il m'entretint assez long-temps; notre conver-

sation roula principalement sur Strasbourg, et sur ses établissemens scientifiques. Il savait que la société géologique venait d'y tenir une session, et il m'en parla. Ayant appris que j'avais servi en Espagne, il me vanta les richesses naturelles de ce beau pays, et fit des vœux pour que la liberté n'y dégénérât pas en licence; enfin, il se félicita de ce que la paix permettait aux hommes éclairés de se serrer la main et de fraterniser sans distinction de pays; il paraissait heureux d'être témoin de ce spectacle touchant, et, pendant deux heures, se plut à échanger quelques mots avec la plupart des membres des diverses sections.

Ce prince fit preuve de bon goût et de modestie; on m'avait assuré qu'il détestait la louange, et j'eus la preuve que cette assertion était vraie. Un membre de la réunion, l'ayant complimenté en français sur la beauté des cultures du Wurtemberg et sur le bonheur dont ses peuples lui paraissaient jouir, se servit d'expressions poétiques, dont Idoménée, Salente et Minerve faisaient tous les frais. Après avoir écouté avec quelque impatience cette phrase louangeuse et classique, le roi répliqua brusquement : « Je ne fais que mon devoir, monsieur. » Et il tourna le dos.

Après que le roi se fut retiré, la salle du banquet s'ouvrit et 365 convives prirent place aux diverses tables qui avaient été dressées. La musique des gardes joua des symphonies pendant le repas, qui fut splendide. La manufacture de Sèvres avait fourni les porcelaines; les ateliers de Paris, l'argenterie; Saint-Gobin, les cristaux. Les meilleurs vins étaient français. J'avais donc des plaisirs que ne pouvaient goûter tous les convives. Vous dire que ce festin était magnifique, est chose inutile : l'étiquette fit bientôt place à la gaîté; nous eûmes pendant quelques heures les avantages de la grandeur, sans en connaître les inconvéniens. La santé du roi fut portée avec enthousiasme; on but à la prospérité du Wurtemberg, et nous attendîmes que le soleil fût près de quitter l'horizon pour nous faire reconduire à Stuttgart, non sans avoir visité la ferme de Rosenstein; car le roi, qui sait que la prospérité des États est tout entière dans l'agriculture, a voulu que le lieu de plaisance qu'il aime le mieux, eût dans son enceinte un

terrain spécialement consacré aux cultures. Un prince qui place la ferme à côté du château, marche avec son siècle, et a su le comprendre.

TROISIÈME LETTRE.

J'ai promis, mon cher ami, de vous faire connaître l'organisation de la société des naturalistes et médecins allemands, et de vous parler de ses travaux; je vais tenir ma parole : plus tard je chercherai à vous montrer combien sera puissante l'influence que cette utile institution doit exercer en Allemagne sur l'esprit public.

Les sections étaient au nombre de huit, savoir :

1.° Astronomie et géographie;
2.° Physique et chimie;
3.° Minéralogie et géognosie;
4.° Botanique;
5.° Zoologie } ces deux sections se réunirent en une
6.° Anatomie et physiologie } seule;
7.° Médecine;
8.° Économie rurale.

Nous avons trouvé dans chacune de ces sections un secrétaire, nommé par la ville de Stuttgart, afin de recueillir les procès-verbaux des séances. Elle se propose de publier une analyse complète des travaux de la réunion.

Les présidens ont été élus au scrutin, et chaque section en a choisi plusieurs. Un savant Français, M. Duvernoy, eut l'honneur d'être l'un des présidens de la section de zoologie et d'anatomie. Les séances duraient deux heures, et ce temps était court, surtout pour les sections de minéralogie, de botanique et de zoologie, qui s'occupaient souvent à faire des démonstrations, et qui avaient parfois à examiner des collections monographiques très-considérables. Les communications se faisaient en allemand, plus rarement en latin, quelquefois en français. En articulant nettement, et en prononçant les mots avec lenteur, nous étions sûrs

de nous faire parfaitement comprendre des assistans; car si, d'un côté, notre langue n'était pas également familière à tous les auditeurs; de l'autre, sa clarté et sa précision rendaient plus intelligibles les définitions que nous donnions.

En quittant une section on se rendait dans une autre; mais ces allées et venues avaient l'inconvénient de rendre les séances tumultueuses, et beaucoup de personnes circulaient partout, sans autre motif que la curiosité.

Je voulais vous tracer quelques portraits, et les choisir parmi les personnes vraiment célèbres de la réunion; mais voici que j'hésite incertain du choix à faire. Vous le savez, la célébrité est relative, et ses limites sont plus ou moins restreintes. Il est peu de réputations européennes, il en est moins encore qui s'étendent à toute la terre civilisée. Nous avons des notabilités scientifiques de cité, de province, de pays; telle personne célèbre en Angleterre ou en Allemagne, est à peine connue en France; et nos hommes à réputation n'en ont pas toujours une qui passe la frontière. Les travaux du philologue, de l'historien, de l'archéologue, sont ignorés du mathématicien; les astronomes ne savent rien des travaux du zoologiste, et ceux du géomètre ne sont pas venus à la connaissance du chimiste ou du physicien. Ainsi se multiplient les causes qui tôt ou tard finissent par éteindre ces lueurs phosphorescentes que jettent certains hommes pendant leur passage sur la terre; quelques éloges rarement compensés par le blâme des critiques, un nom inscrit avec cent autres dans les fastes de la science, une place de peu d'étendue dans les bibliothèques pour y reposer en paix, en attendant qu'un érudit vienne secouer la poussière qui recouvre un périssable papier; voilà ce qu'on nomme vivre dans la mémoire des hommes! voilà cette gloire que l'on croit saisir et qui toujours nous échappe, voilà cette renommée aussi fugitive que les vains sons qui sortent de sa bouche!

La section de botanique était plus riche en célébrités que les autres. J'y trouvai réunis les deux frères Nées d'Ésenbeck, dont l'aîné est président de la société léopoldine des curieux de la

nature; Martius, qui a enrichi le monde savant d'une Flore du Brésil, ornée de planches admirables d'exécution; H. Mohl; aujourd'hui professeur de botanique à Tubingue, qui a concouru à enrichir la Flore brésilienne de ses observations microscopiques sur la structure anatomique des palmiers, si élégamment décrits par Martius; le comte de Sternberg, vieillard respectable, dont les manières se ressentent de la fréquentation des cours, et qui est tout à la fois botaniste et géologiste habile; Bartling, auteur d'un ouvrage intitulé : *Classes plantarum;* Bischoff, qui a donné un bel ouvrage d'organographie végétale; Steudel, auteur d'un *Nomenclator plantarum*, dans lequel sont énumérées plus de 50,000 plantes; A. Braun, de Carlsruhe, et Schimper, de Munich, botanistes ingénieux, qui s'occupent avec un rare succès de déterminer les lois qui président à l'organotaxie végétale; Gmelin, auquel on doit une Flore du grand-duché de Bade; le fils du célèbre Gærtner, célèbre lui-même pour avoir continué les travaux carpologiques de son père; Hochstetter, d'Esslingen, fondateur d'une société ayant pour but spécial l'exploration botanique des parties du globe encore mal connues; Rœper, formé à l'école de De Candolle, et digne d'être avoué par son illustre maître; Kunze, l'un des plus laborieux et des plus estimables botanistes du nord de l'Allemagne; Kurr, qui étudia la végétation des terres polaires; de Martens, qui a parcouru les rivages de l'Adriatique, si riches en thalassiophytes, etc. J'eus un grand plaisir à voir de près ces hommes qui, s'ils ne m'étaient pas tous personnellement connus, s'étaient du moins depuis long-temps fait connaître du monde savant par leurs ouvrages.

La section de physique et de chimie possédait un descendant des Bernouilli, le chimiste prussien Dobereiner; Geiger de Heidelberg, auteur d'ouvrages, proclamés classiques, sur l'histoire naturelle des médicamens; MM. Gmelin et Leibig. Celle de zoologie, MM. Arnold, Otto; le célèbre voyageur Ruppel; le profond physiologiste Tiedemann; Tilésius, qui a fait un voyage autour du monde avec Krusenstern; Hammerschmidt, Mikan, Goldfuss, Harless, Menke et Zeune, qui ont travaillé avec succès

diverses branches des sciences naturelles. Les savans français n'étaient pas indignes de se trouver en pareille compagnie, et les professeurs Breschet, Duvernoy, Ehrmann, Lobstein, Lauth; MM. Strauss-Dürkheim, Berthier, ainsi que plusieurs autres, ont soutenu dignement l'honneur de la nation.

Ce serait ici le lieu de vous faire connaître la nature des travaux de chaque section, mais je préfère vous adresser un extrait succinct des procès-verbaux. Ces renseignemens officiels vous donneront quelque idée du mouvement qui entraîne l'Europe savante vers les progrès scientifiques.

Lorsque finissaient les travaux des sections, on se rendait dans la salle du banquet: elle était immense, et pouvait contenir environ 400 convives. Une excellente musique exécutait des airs pendant le repas. Le service se faisait lentement, et l'on dînait à peu près; à peine avait-on servi quelques plats, que venaient les toast. Un cliquetis de verres, que j'avais pris en grande aversion, les annonçait; aussitôt chacun se levait armé de son verre et, soit que l'on entendît, soit que l'on n'entendît pas le toast, il fallait applaudir bruyamment et recommencer douze à quinze fois pendant la durée du repas. Avait-on fini, on se réunissait par groupes de quatre à cinq personnes, et l'on se promenait dans le jardin du palais. Les marcheurs franchissaient les jardins et le parc et poussaient jusqu'à Cannstadt. On visitait alors quelques-uns des nombreux établissemens publics ou particuliers disposés pour nous recevoir. Le soir était-il venu, on avait une fête, un concert ou le spectacle; après quoi on se rendait à la redoute, pour y faire collation avec ceux des sociétaires qui vous étaient plus particulièrement connus. Ce fut pendant ces après-dîners que je visitai les riches collections de la société d'économie rurale; l'école vétérinaire; plusieurs laboratoires de chimie, le cabinet royal d'histoire naturelle, la riche collection pharmacologique de M. Jobst, le jardin botanique, etc.

Je vous parlerai plus tard de quelques-uns de ces établissemens; mais avant de vous indiquer ce qu'ils m'ont offert de plus remarquable, je crois devoir vous entretenir d'un épisode qui

vint égayer l'un de ces repas dont je vous ai fait connaître l'ordonnance.

La culture de la vigne a une grande importance dans le Wurtemberg; les vins y sont agréables, et il existe à Stuttgart une société qui s'occupe avec ardeur à perfectionner cette branche d'industrie agricole. Une commission, tirée du sein de la société, vint offrir à la réunion les prémices de la récolte de 1834, et les plus beaux raisins des vignobles de Stuttgart dans des corbeilles élégamment ornées. De jeunes enfans, en habits de fête, les portaient; ils prirent le haut bout de la table, et un vigneron porta le toast d'honneur à l'assemblée. Il s'approcha successivement de chaque convive, et présenta à boire dans un vase d'argent de forme bizarre, auquel étaient appendus de petits modèles d'ustensiles de vendanges : pressoirs, échelles, hottes, paniers, tonneaux, vases de toute espèce; au centre de ce petit trophée se trouvait une coupe. Pendant que le député vigneron circulait autour de la table pour porter à chacun de nous un toast individuel, M. le conseiller Ritter récita les strophes suivantes :

« Non-seulement notre heureux pays est doué par la nature de productions variées, mais encore nos vignobles couvrent au loin les collines de leurs pampres verts.

« Là où le Neckar serpente avec majesté, et où le Tauber promène au loin ses flots argentins, le dieu de la treille a élevé un temple, et l'a orné d'élégantes guirlandes.

« Pourquoi donc l'étranger ne chante-t-il pas les louanges des vins de la Souabe, tandis qu'il vante la verdeur et le bouquet des autres vins?

« Il fut un temps dans les siècles reculés où la célébrité de nos vignobles s'étendait dans tous les pays.

« Un empereur, né en Souabe, en faisait ses délices; le poète de sa cour le chantait à perdre haleine.

« S'il faut en croire la tradition, ce fut alors qu'un souverain, surnommé le *vigneron*, transporta des bords du Rhin sur nos coteaux, le plant des meilleures qualités de vigne.

« Cette gloire s'est-elle éclipsée entièrement? non sans doute;

mais s'il était vrai qu'elle eût moins d'éclat, elle renaîtrait, grâce aux soins de ces hommes d'élite, rassemblés ici pour la faire revivre.

« Des patriotes éclairés ne veulent plus permettre qu'elle nous soit à jamais ravie; ils travaillent avec ardeur à faire renaître cette gloire antique.

« La routine va faire place à la méthode; déjà nous voyons de toutes parts prospérer des vignobles modèles.

« On conserve ce qui est ancien, mais on l'améliore. L'industrie seule peut obtenir de la nature ce qu'elle refuse obstinément à la paresse.

« Tels étaient les vers que nous récitions pour célébrer l'anniversaire de la fondation de notre société; nous les reproduisons, dans toute notre bonhomie souabe, devant un cercle d'hôtes vénérés.

« Acceptez ces prémices cueillis de la main du vigneron, et remplissez cette coupe qu'Hermès lui-même a marquée de son sceau.

« Buvez aux hommes qui cherchent à améliorer la vigne, car ceux-là sont vraiment dignes du nom de patriotes.

« Et maintenant que le vin ne tarisse plus, buvez, buvez encore, et qu'on puisse dire de ce jus délicieux, jamais on ne peut en boire assez. »

Stuttgart offrait chaque jour de nouveaux alimens à notre curiosité. Les médecins visitaient les hôpitaux et les maisons de santé; les naturalistes étudiaient les collections du musée et celles des particuliers; le jardin botanique, les pépinières, les établissemens agricoles appelaient les botanistes et les économistes. Nos promenades étaient toutes instructives. Quoique la saison fût avancée, je pus me convaincre que la Flore de Stuttgart est variée, et cela doit être, puisque la constitution géologique l'est également. Le *Coronopus depressus*, Mœnch; le *Poa sudetica*, Lin.; la *Digitalis ambigua*, L.; le *Cetraria islandica*, Ack.; le *Phleum phalaroïdes*, Kœler; le *Phyteuma ovale*, Hoppe; le *Laserpitium prutenicum*, L.; le *Scorzonera muricata*, Balb.; l'*Atriplex acuminata*, Kit., sont des plantes de Stuttgart, rares en France; quel-

ques-unes même ne s'y trouvent pas. Le jardin botanique est riche, mais l'ensemble des bâtimens laisse beaucoup à désirer. Les serres n'y ont qu'une médiocre étendue. J'y ai vu de superbes bambous d'une grosseur et d'une taille considérables; les plantes bulbeuses y sont fort nombreuses, notamment celles du Cap. On assure qu'on y cultive environ 15,000 plantes; je crois que ce nombre est bien supérieur à la réalité. Le musée d'histoire naturelle, quoique riche, est bien loin de celui de Strasbourg : on y trouve néanmoins de belles choses, et notamment une riche collection de fossiles du Wurtemberg. Plusieurs grands sauriens, ichthiosaures, péliosaures, mégalosaures, s'y trouvent, et ces débris y sont dans un état de conservation fort satisfaisant. On y admire un énorme bloc de calcaire, renfermant les restes presque complets d'un mammouth : il a été trouvé à Cannstadt en 1816.

Parmi les collections particulières, il n'en était pas de plus curieuses que celles de M. Jobst. Ce négociant, le plus riche droguiste du Wurtemberg, avait eu l'heureuse idée de réunir dans un vaste local, très-bien éclairé, toutes les substances médicamenteuses des trois règnes de la nature, telles que le commerce les fournit. Il est difficile de se faire une idée de la beauté de cette collection, dont la valeur peut être portée hardiment à deux ou trois cent mille francs : les quinquina les plus précieux s'y trouvaient, les uns renfermés dans des peaux de buffle, les autres cousus dans des nattes faites de fibres d'écorces; les cacaos, les cannelles de Cayenne et de Ceylan, les aloës, les baumes les plus précieux, les diverses espèces d'opium, les fruits les plus rares; le musc, l'ambre, les bois d'aloës, les gommes, les ipécacuanha, les salsepareilles; enfin les produits chimiques que nous fournissent les quinquina, l'opium, le saule, le poivre, les strychnées, s'y trouvaient rangés avec ordre dans de grands vases de cristal. Au centre de ce vaste bazar, on voyait empaillé l'animal qui fournit le musc (*Moschus moschiferus*, L.), ruminant très-rare dans les musées. Dans une autre partie de l'immense salle s'élevait un petit temple rustique entièrement construit avec des écorces de quinquina, couvertes de leurs lichens, et réunies de

manière à simuler des frontons, des chapiteaux, des colonnes, etc., etc.

Toutes les variétés d'une même substance étaient placées les unes à côté des autres, afin de permettre des comparaisons plus faciles; toutes étaient soigneusement étiquetées, et l'étiquette faisait connaître l'origine de la substance, la patrie d'où elle provient, le port qui l'expédie en Europe, etc. Cette réunion de ballots, de caisses, de paquets, de vases en verre, en terre, en fer, en cuivre, remplis de drogues de toutes les formes et de toutes les couleurs, formaient un spectacle bizarre et tout-à-fait extraordinaire.

Un pareil musée ne serait point inutile à Paris, où les études médicales et pharmaceutiques ont pris une si grande extension, et j'apprendrais avec un grand plaisir que nos facultés de médecine, et notamment celle de Paris, qui a de grandes ressources pécuniaires, fondassent de pareils musées; ce n'est pas assez de voir les substances par fragmens dans des locaux étroits, il faut pouvoir les étudier en masses et dans leur intégrité, telles qu'elles arrivent dans nos ports.

Le roi ayant invité la société à visiter Hohenheim, école d'agriculture, que l'on désigne d'une commune voix comme la plus célèbre de toute l'Allemagne, nous partîmes pour faire cette agréable et instructive promenade. Nous fûmes d'abord dirigés sur Weil, joli village situé au milieu de la vallée du Neckar; puis, nous rapprochant des montagnes, nous arrivâmes au haras royal de Scharnhausen, dont les immenses prairies s'étendent à perte de vue dans la vallée. Esslingen en est peu distant, et cette ville, adossée à de hautes collines, fait de loin un effet très-pittoresque. En face de Weil s'élève la petite montagne de Rothenberg, sur laquelle a été bâti le tombeau de la reine Catherine, sœur de l'empereur Nicolas, et première femme du roi de Wurtemberg actuellement régnant. Ce petit monument, où l'on célèbre deux fois par semaine l'office d'après le rit grec, est assez élégant. Nous fûmes reçus à Weil et à Scharnhaussen par M. le conseiller Weckherlin. Nous admirâmes les étalons qui, libres d'entraves, déployaient dans la

vallée leur vigoureuse souplesse. Scharnhausen est consacré non-seulement au perfectionnement de la race des chevaux, mais encore à l'amélioration des bêtes à cornes et des bêtes à laine. Le roi s'occupe avec une sorte de prédilection de cette branche d'économie rurale; il a peut-être les plus beaux haras du continent. La France tire chaque année du Wurtemberg pour plusieurs millions de francs de chevaux; et l'Alsace nourrit ses habitans avec des bœufs engraissés dans les pâturages de cette fertile contrée.

Nous nous remîmes en route, et traversâmes une haute chaîne de collines boisées pour gagner Hohenheim. La population des villages voisins, endimanchée, se trouvait sur notre passage, et regardait avec un maintien respectueux défiler ce peuple de savans que cent voitures pouvaient à peine contenir tous. MM. les directeurs de l'école agricole nous reçurent à l'arrivée, et s'empressèrent de nous faire les honneurs de l'établissement, qui m'intéressa au plus haut point. Je ne vous en dirai pourtant que peu de chose. Si vous voulez connaître Hohenheim, lisez dans la Nouvelle Revue germanique (Avril 1834) l'excellent article que M. de la Nourais a consacré à cette école. Ce n'est guère au milieu de quatre à cinq cents personnes qu'on peut étudier à fond un établissement de cette importance, aussi ne l'ai-je vu qu'à la superficie. On nous avait ménagé le plaisir d'une exposition de produits d'industrie agricole. Les lins, les chanvres, la soie, les laines, le sucre de betterave et sa cassonade, les fécules, les plantes potagères, les houblons, les fruits à cidre et à poiré, les raisins, se montraient dans un état de perfection très-remarquable, et occupaient une longue suite d'appartemens. Puis venait un musée rustique, composé des terres, des calcaires et des fossiles de Hohenheim, avec une collection de plantes sèches, et divers cas de pathologie végétale, observés dans l'enceinte de ses cultures; les oiseaux et les insectes qui peuplent ses bois, et ceux qui vivent aux dépens des récoltes; les quadrupèdes rongeurs qui pullulent dans ses champs, et dont ses greniers ne sont pas purgés entièrement, montraient dans des armoires vîtrées un type de leurs races redoutées de

l'agriculteur. Les instrumens aratoires, les outils de jardinage, les harnais des chevaux, les jougs, les socs, les machines à couper les racines, celles destinées à hacher la paille; les vans, les herses, les cribles, toutes ces merveilles de l'industrie humaine étaient étalées sous nos yeux. Après que nous eûmes visité les étables, les écuries, les greniers, les magasins, la fabrique de sucre de betterave; après que nous eûmes parcouru les champs, les prairies artificielles, les pépinières, les vergers, les potagers et le jardin botanique, nous nous rendîmes dans les appartemens, où nous trouvâmes un dîner offert par le roi et servi par sa maison. Chaque table avait un haut fonctionnaire pour en faire les honneurs; mais sa présence ne put empêcher les conversations bruyantes, et les toast plus bruyans encore. Le dîner se prolongea bien plus qu'il n'est d'usage dans un dîner d'étiquette; enfin il se termina, et nous rentrâmes à Stuttgart vers la fin du jour. Ainsi se passa notre séjour à Hohenheim; ce vieux château a gagné en importance véritable ce qu'il a perdu en vanité historique. Maintenant ses armes sont un soc de charrue sur un champ ensemencé; celles du fondateur ne les valaient pas. En Europe certains hommes occupaient jadis une trop large part de la terre. Les vastes domaines, possession exclusive d'un seul propriétaire, sont rendus à la communauté; encore quelques siècles, et chacun de nous aura place au soleil : un grand poète l'a dit ainsi, et les poètes vraiment inspirés sont doués, comme les bardes écossais, du don de seconde vue.

QUATRIÈME LETTRE.

Avant de terminer ce que j'avais à vous dire sur Stuttgart, je veux, mon cher ami, vous faire envisager sous un nouveau jour l'importance des congrés scientifiques de l'Allemagne.

La réunion des naturalistes et médecins allemands a lieu chaque année, depuis douze ans, dans une ville choisie d'avance vers la fin de la session précédente : elle doit être comprise dans l'un

des États d'Allemagne. Deux naturalistes suisses conçurent la première idée de ces congrès; mais ce sont les Allemands qui les premiers la mirent à exécution. Les gouvernemens ont favorisé de tout leur pouvoir cette belle institution, dont le but a plus de portée qu'on ne le croit communément.

La pensée qui domine toute la politique des gouvernemens outre-rhénans est de fonder une espèce de fédération morale entre les divers peuples de la langue allemande; tout ce qui tend à seconder ce projet et à l'étendre est non-seulement sûr de l'approbation des gouvernans, mais encore de leur faveur toute spéciale.

On a senti, et le fait est généralement vrai, que les peuples ayant communauté de littérature et parlant la même langue, étaient bien près de devenir amis; sortis d'une même souche, ils ont été soumis aux mêmes vicissitudes historiques, et la conquête a pu les démembrer sans éteindre totalement en eux ces souvenirs de gloire qui leur ont été légués par les mêmes ancêtres.

La difficulté de bien comprendre toutes les nuances de langage, élève entre les nations des barrières plus difficiles à franchir que les fleuves et les chaînes de montagnes. Peut-être serait-il plus rationnel de classer les peuples par idiomes que de les ranger par territoires. C'est en vain qu'après une victoire on modifie les lois et les institutions politiques des provinces conquises; si on ne peut changer la langue, on n'a rien fait encore. L'Alsace est seulement devenue française depuis que notre langue y est parlée; la Corse sera italienne, aussi long-temps qu'on s'y servira d'un dialecte italien. Genève et Vaud ne sont suisses que par nécessité politique; et la Belgique dépendra toujours du peuple auquel elle emprunte sa langue, sa littérature et ses mœurs.

Rien ne nous semble plus facile que de fortifier les liens qui unissent déjà les peuples allemands; les alliances y deviendront de jour en jour plus étroites, et de quelque côté que leur arrive l'agression, ils seront prêts d'un commun accord à la repousser. On veut rendre les guerres impossibles en les rendant désormais nationales; l'attaque sera toujours œuvre de gouvernement, il faut que la défense soit toujours œuvre de nation.

La France et l'Angleterre ont maintenant leurs congrès scientifiques, mais jamais ces assemblées n'atteindront nulle part le degré de prospérité des réunions allemandes. Nous avons un centre intellectuel, Paris, et un centre d'enseignement, l'université. L'Allemagne a autant de manières d'enseigner que d'universités, et les unes sont indépendantes des autres; à chacune ses statuts qui la régissent, à chacune ses doctrines et ses souvenirs. Réunir sur un territoire neutre ces divers élémens épars sur une vaste étendue de pays; mettre en contact ces hommes intellectuels mus par des impulsions différentes, voilà quelque chose d'utile et de philosophique. Le gouvernement français, qui n'est point intéressé au succès de ces réunions, ne cherche point à leur donner de l'éclat. Les villes ne peuvent distraire aucune part de leurs budjets pour rehausser l'éclat de ces solennités scientifiques, qui deviendraient pour une jeunesse ardente une source puissante d'émulation.

Les souverains allemands se disputent au contraire l'honneur de réunir dans leurs capitales ces doctes assemblées; la réception est préparée de longue main. Des hommes étrangers aux usages des cours, de simples professeurs d'université, de modestes écrivains, des voyageurs sans titre, sont accueillis comme des princes. Les rois les honorent; ce sont des hôtes qu'ils reçoivent dans leurs palais. Jadis on tenait des conciles; naguères on réunissait des congrès politiques; aujourd'hui, que l'Église n'a plus de schismes à combattre et que l'Europe n'a plus de guerres à terminer, l'intelligence, qui a vaincu la force brutale et fait justice du sophisme, est devenue la reine du monde: elle règne sur les peuples; elle règne sur les rois.

L'Allemagne a déjà retiré de grands avantages de ces sortes de réunions sous le rapport politique, et l'avenir lui en promet de plus grands encore. Les hommes d'élite qui y affluent de toutes les parties de l'Allemagne, apprennent à s'estimer mutuellement; placés à la tête des masses qu'ils dirigent, ils leur montrent comment on fait taire les inimitiés et les préventions injustes. Bientôt, grâce à eux, le Prussien, le Bavarois, l'Autrichien,

le Wurtembergeois, sentiront qu'ils sont enfans d'une même patrie, de cette vieille Germanie, chère aux souvenirs de tous.

Le caractère dominant que m'a présenté la réunion de Stuttgart, est celui d'une tendance marquée vers le cosmopolitanisme. « Il faut que les peuples se tiennent d'une main, et les nationaux des deux mains, » me disait un Allemand, remarquable par la noblesse de son caractère. Rien n'a mieux mis en évidence ces dispositions toutes bienveillantes que le fait suivant : Chargé par mes compatriotes de porter le toast de remercîment à la réunion dont nous étions les hôtes, je le portai dans les termes suivans : « A l'Allemagne hospitalière, notre docte sœur et puissante voisine ! unie étroitement à notre patrie par les liens de l'estime; qu'elle le soit désormais par ceux de l'amitié. Honneur, éternel honneur à l'Allemagne, qui a fondé cette réunion; nous lui devons un grand exemple. Hommes intellectuels de tous les pays, devenons cosmopolites, sans cesser d'être patriotes ! serrons nos mains, rapprochons nos cœurs, et nul pouvoir sur la terre n'osera seulement tenter de nous désunir ! » Ce toast fut applaudi avec transport, et plus de trente Allemands, dont les noms me sont inconnus, vinrent m'embrasser avec la plus touchante effusion de sensibilité. « Soyons cosmopolites, sans cesser d'être patriotes ; répétaient-ils à la ronde. C'est cela, on a surpris la pensée la plus intime de nos cœurs ; *hoch*, cent fois *hoch*. Vivat, cent fois vivat ! »

Les étrangers étaient nombreux : il y avait des Suisses, des Hambourgeois, des Anglais, des Italiens, des Russes ; mais aucune nation ne fut mieux accueillie que la nôtre ; il est dans les destinées de la France de ne point trouver d'indifférens : il faut l'aimer ou la haïr ; être son ennemie ou son alliée ; en un mot, prendre parti pour elle ou contre elle.

Les Allemands parlent notre langue, mais difficilement ; on exagère en France l'universalité de notre idiome. On le comprend passablement, mais on l'écrit et on l'articule mal. Néanmoins nos ouvrages sont fort répandus en Allemagne, et la connaissance de notre littérature y est poussée fort loin. Les Allemands sont biblio-

graphes; les vastes collections de livres y sont communes. J'ai visité plusieurs bibliothèques particulières, aussi riches que celles de nos villes de troisième ordre; et l'université de Tubingue met à la disposition des élèves qui la fréquentent, plus de 150,000 volumes. Lyon, la seconde ville de France, n'en a pas davantage.

D'après tout ce que je viens de vous dire dans mes lettres précédentes, vous êtes en droit de me demander si, pendant les quinze jours que dure la réunion, on travaille fructueusement à l'avancement des sciences médicales et des sciences naturelles, je vais répondre. Les membres présens n'ont pas tous la même aptitude; car il suffit d'être médecin ou d'avoir le goût de l'histoire naturelle pour être admis aux séances : ceux qui appartiennent à la localité, se présentent parce qu'ils aiment les sciences; mais le petit nombre seul a des titres scientifiques. Les personnes venues de localités plus reculées sont ordinairement munies de mémoires, soit manuscrits, soit imprimés. La société renferme donc une foule de membres auditeurs et un très-petit nombre de membres travailleurs : on lit quelques mémoires, mais on ne les discute pas, faute de loisir. Les communications verbales sont nombreuses; une communication en amène une autre, et le temps s'écoule ainsi rapidement. Mais comme les heures auxquelles les sections tiennent les séances, sont différentes, chacun peut successivement passer de l'une dans l'autre; et la quantité de faits dont on prend connaissance, est considérable, et c'est là le principal avantage scientifique qu'on retire de ces réunions.

Il est fâcheux que la société n'ait pas un but spécial de travail; quelques médecins avaient proposé de donner une nouvelle édition de Pline, avec des commentaires, travail fait dans la plupart des langues et d'une médiocre utilité. On en est resté au projet. Des praticiens estimables, sur la proposition du D.r Wedekind, médecin d'une grande réputation et fort estimé en Allemagne, avaient adopté le plan d'un ouvrage de matière médicale, auquel devaient coopérer tous les sociétaires, ce qui veut dire que tous les médecins allemands auraient pu y apporter le tribut de leurs lumières et de leur expérience; mais le comité de rédaction eût

pâli devant la tâche qu'il eût fallu remplir. Comment d'ailleurs parvenir à coordonner les immenses matériaux déposés, en conservant l'unité de vues et en conciliant les contradictions, résultat inévitable d'un pareil travail. Ces deux projets ont été abandonnés; les causes qui les ont fait avorter me sont tout-à-fait inconnues.

Ces réunions ont surtout pour résultat d'ouvrir des relations nouvelles, et de multiplier les points de contact entre les savans des divers pays. On échange ses idées, et quelques heures de conversation entre des hommes qui suivent la même carrière scientifique, suffisent pour vous faire renoncer à des travaux déjà entrepris par d'autres et à votre insçu; ou, vous donnant une direction nouvelle, vous permettent d'en entreprendre d'utiles, auxquels vous ne pensiez pas; mais ces résultats, toujours certains, et qui ressortent du fait même de sa réunion, n'empêcheraient pas qu'on n'en tentât d'autres. La société n'a point de direction, et sans doute il serait important qu'elle en eût une. Je désirerais qu'au moyen d'une cotisation légère la société donnât des prix, non aux meilleurs mémoires présentés, mais aux meilleurs ouvrages imprimés dans l'année qui précède la réunion : elle pourrait proposer des sujets de prix, afin de stimuler le zèle scientifique des jeunes gens. Les prix décernés dans cette circonstance, le seraient par l'Allemagne savante tout entière; et les obtenir, fournirait un puissant moyen d'émulation. Je voudrais que chaque section indiquât les lacunes qui existent dans les sciences de son ressort, afin de montrer aux gens irrésolus ou incertains la route à suivre pour servir les connaissances utiles à l'homme. Indépendamment de ces renseignemens, donnés aux personnes sans direction, je voudrais que les sections se traçassent une série de travaux; les classifications, les synonymies, ont besoin d'être perfectionnées; le langage scientifique est encore imparfait; une foule d'assertions demandent à être vérifiées; des lacunes demandent à être remplies, pourquoi ne pas discuter en commun les bases de ces divers travaux. Les réunions de France viennent de procéder de cette manière, et je les en loue fort : elles adressent à l'avance aux personnes studieuses des questions à résoudre ou à discuter; on arrive, et

chacun a pu se préparer à ouvrir des discussions d'où jaillissent des aperçus ingénieux d'une application facile. En négligeant ce moyen, les séances sont tumultueuses, les *à-parte* nombreux, les lectures peu profitables; il serait facile de faire autrement. Sans doute ces inconvéniens se sont déjà présentés à l'esprit des personnes qui exercent une influence sur la direction qu'a prise la société, et des obstacles s'opposent vraisemblablement à ce que cette direction soit différente. Mais ces obstacles sont-ils donc insurmontables? Ne fallait-il pas essayer de les lever? Ce que l'on juge impossible, ne l'est souvent que faute d'avoir eu le courage d'en tenter l'exécution. On y songera sans doute plus tard.

Le congrès scientifique dura quinze jours. Il y eut trois séances générales, et chaque jour, pendant la matinée, les sections s'assemblaient. La dernière séance générale fut le signal du départ pour la plupart des membres. Le lieu de la prochaine réunion avait été précédemment choisi. Fribourg, Iéna, Pyrmont et Bonn furent proposées, Bonn l'emporta.

Après avoir été visiter la petite ville d'Esslingen, où je vis deux botanistes wurtembergeois, MM. Steudel et Hochstetter, que je connaissais depuis long-temps de réputation, je quittai Stuttgart, pénétré de reconnaissance pour l'accueil que j'y avais reçu. Je me dirigeai sur Tubingue, pour gagner Bade, où m'attendait ma famille; j'étais dans la compagnie de MM. les professeurs Tiedemann et Otto, et dans celle de M. le D.r Bécourt. La route me parut courte, tant la conversation était instructive et variée; les deux doctes Allemands étaient au nombre de ceux dont j'avais le plus ambitionné l'amitié. Ils joignent, l'un et l'autre, à d'excellentes qualités celles d'être véritablement patriotes, et je m'en aperçus avec joie; car le patriotisme éclairé doit exclure les inimitiés et les préventions nationales. Tubingue est une ville dont les constructions sont bizarres: elle est, comme la Gorgone, belle à force de laideur. Nous visitâmes quelques parties de l'université, notamment sa riche bibliothèque et son jardin botanique, aujourd'hui dirigé par le D.r Mohl, homme distingué, qui remplacera honorablement le professeur Schübler.

Les salles de dissection de la Faculté de médecine sont isolées, et construites sur un coteau qui domine la ville; il est difficile de mieux situer un pareil établissement. Nous arrivâmes de nuit à Nagold; tout y respirait la joie. On y célébrait la fête du roi avec beaucoup d'entraînement et de gaîté. Un bal s'ouvrit, et nous fûmes invités avec tant d'instances d'y paraître, que nous cédâmes. Les deux journaux du pays (car Nagold, petite ville de 2000 ames, a deux journaux) étaient remplis de vers à la louange du roi, et renfermaient en outre la relation des fêtes qui nous avaient été données à Stuttgart. Nous déjeûnâmes à Freudenstadt, après avoir traversé le plateau supérieur du Schwartzwald : ces plaines élevées ont un aspect curieux, qui rappelle les paysages de la Bohème. Les forêts d'arbres verts y sont clairsemées; les terres m'ont paru médiocres. Les villages construits en bois ressemblent aux villages suisses. En quittant Freudenstadt, on s'engage dans la vallée de la Murg (*Murgthal*), l'une des plus pittoresques de la Forêt-Noire. Les tableaux du genre sévère et du genre gracieux se succèdent sans interruption pendant sept à huit lieues. Les villes, les villages et les usines occupent le bas de la vallée, et la route serpente sur les abaissemens des montagnes, tantôt à droite, tantôt à gauche de la Murg. Les forêts y sont imposantes, et leur beauté n'a rien à envier à la végétation alpine. Nous arrivâmes à Bade le soir, et nous pouvions déjà, infidèles à de doux souvenirs, nous ranger autour d'un tapis vert avec quelques joueurs avides qui depuis longtemps ont abjuré tout sentiment humain, et qui luttent avec désavantage contre Chabert, dont les armes sont sûres et blessent profondément. Mais nous n'en fîmes rien; réunis les uns et les autres à quelques-uns des objets de notre affection, nous nous donnâmes le baiser d'adieu, et, riches de souvenirs, nous allâmes leur parler à loisir des amis que nous venions de conquérir et de Stuttgart la ville hospitalière.

DOUZIÈME RÉUNION DES NATURALISTES ET MÉDECINS ALLEMANDS.

RÉSUMÉ DES TRAVAUX DES SECTIONS.

PREMIÈRE SECTION (29 membres) : *Géographie et Astronomie.*

Président : M. DE LITTROW, directeur de l'observatoire de Vienne.

M. Schwartz, pasteur à Botenheim, met sous les yeux de la section une carte du Wurtemberg, qu'il a dressée avec soin ; il cherche à démontrer, en s'appuyant de ce travail, que la géognosie doit servir de base à la géographie.

M. Hochstetter de Simmozheim, lit un mémoire sur la dispersion de quelques animaux mentionnés dans la Bible.

M. G. Fairholm cherche à fixer la chronologie de l'histoire des Hébreux, en s'étayant sur la géologie des pays qu'ils habitaient.

M. le professeur Hoffmann donne le moyen d'apprécier l'étendue au moyen d'un papier transparent.

M. le professeur Zeune, de Berlin, communique ses observations sur le sol des mers. Le même savant cherche à établir nettement ce qu'on doit entendre par frontières naturelles ; il occupe aussi l'assemblée de la méthode de Green pour l'enseignement de la géographie.

M. le professeur Hoffmann, de Stuttgart, soumet à la section divers calculs de planimétrie.

COMMUNICATIONS. Dessins de divers objets relatifs à l'ethnographie et aux antiquités des pays visités par le duc Paul de Wurtemberg. — Objectif composé de *Spiegelglas* et de créosote, appliqué aux instrumens amplifians (D.r G. Marx, de Brunswick). — Montre astronomique (M. Kronberger). — Projet de fonder pour le Wurtemberg un recueil périodique analogue à l'Annuaire du bureau des longitudes de Paris (M. Cotta, libraire, de Stuttgart). — Plans des travaux qui doivent être entrepris à Saint-Pétersbourg pour s'opposer aux inondations de la Newa.

DEUXIÈME SECTION (69 membres) : *Sciences physiques et chimiques.*

Président : M. le professeur GMELIN, de Tubingue.

M. Hopf, de Stuttgart, lit un mémoire sur la formation des aérolithes et des météores ignés.

M. Eckart, de Darmstadt, soumet à la section des observations pratiques sur les opérations géodésiques le plus communément suivies en Europe.

M. le professeur Schwerd développe sa théorie des phénomènes de diffraction.

M. le D.r Vollmer, de Stuttgart, lit une note sur la valeur relative des diverses sortes d'acier, considérées relativement à leur puissance magnétique.

M. le professeur Bonsdorf fait connaître le résultat de ses expériences relatives à l'influence de l'air et de l'eau dans le mode d'oxidation des métaux. Le même savant émet quelques idées nouvelles sur la nature et les causes de la rosée ; il occupe ensuite la section, de phénomènes curieux observés par lui, lorsque certains liquides chimiques réagissent les uns sur les autres en vertu de leurs affinités réciproques.

Le même géologue lit un mémoire sur la température des sources d'eaux douces, et indique le parti qu'on peut en tirer pour trouver la température moyenne.

M. le D.r Eisenlohr examine quelles sont les variations barométriques pendant les phases lunaires.

M. Martius, d'Erlangen, lit un mémoire sur la caryophylline (matière cristalline retirée du gérofle).

MM. Dobereiner et L. Gmelin développent leurs moyens opératoires pour séparer l'oxide de manganèse de l'oxide de cobalt. Le premier de ces deux chimistes entretient la section du changement de l'alcool en acide acétique pur.

Le professeur Sigwart, de Tubingue, communique des observations ayant pour but le mode de réaction de l'acide carbonique sur la chaux.

Le professeur Zenneck, de Stuttgart, explique comment il a construit un excellent gazomètre, en employant très-peu de mercure.

Le D.r Kastner, d'Erlangen, fait connaître un procédé sûr, prompt et facile, pour mesurer l'intensité de force des aimans.

Le D.r Reichenbach, de Blansko, prouve la présence de la cholestérine dans l'huile empyreumatique; la distillation sèche des corps organisés lui fait découvrir un produit nouveau, qu'il montre à la section.

M. le D.r Vollmer, de Stuttgart, fait connaître le résultat de ses recherches sur la composition chimique de l'eau d'amandes amères.

Communications. Carte topographique des sources minérales du Wurtemberg (le professeur Sigwart, de Tubingue). — Nouveaux verres d'optique (M. Daguet, de Soleure). — Cristaux remarquables d'acide tartrique (M. Martius, d'Erlangen). — Procédé pour perforer et tailler le verre au moyen de l'essence de térébenthine, seule ou unie au camphre (M. Albrecht, de Calw). — Nouvelle balance pour trouver facilement la pesanteur spécifique de petites quantités de liquides (le même). — Théodolite, instrument pouvant remplacer le micromètre (le professeur Schwerd). — Résumé des observations météorologiques faites en 1833 dans le Wurtemberg (le professeur Plieninger). — Éoline, nouvel instrument acoustique (M. Marx, de Brunswick). — Acide retiré de la valériane, et sel résultant de la combinaison de cet acide avec la magnésie (M. Trautwein, de Nuremberg). — Matière analogue au camphre, retirée du *Ledum palustre* L. (M. Merk, de Darmstadt). — Résine blanche retirée du jalap; guaranine retirée des fruits du *Paullinia sorbilis*, Martius (M. Martius, d'Erlangen). — Sonomètre (le professeur Scheibler, de Créfeld). — Multiplicateur perfectionné (le D.r Neeff, de Francfort).

Troisième Section (82 membres) : *Minéralogie et Géognosie.*

Président : M. Weiss, professeur de minéralogie à Berlin.

M. de Sternberg lit un mémoire sur les plantes fossiles trouvées dans les mines de houille de Bohême.

M. de Meyer présente diverses remarques sur les ossemens fossiles des *Bos priscus* et *B. trochoceros.*

M. le professeur Reich lit un mémoire sur les fossiles de Greuth en Bavière; ils consistent uniquement en coquilles appartenant à divers genres.

M. le professeur Jæger, de Stuttgart, lit un travail sur les ossemens et les plantes fossiles du keuper du Wurtemberg.

M. Omalius d'Halloy compare le gisement des terrains vosgiens avec celui du Schwartzwald.

M. le D.r Merian donne la description des phénomènes qui ont accompagné un tremblement de terre ressenti dans la ville de Bade.

M. Fairholme, d'Édimbourg, lit un mémoire sur la formation des vallées, et sur l'influence de l'eau dans les changemens qui s'opèrent à la surface de la terre.

Communications. Carte géognostique de l'Etna (le D.r Gemellaro, de Catane). — Coupe géologique des Alpes de Souabe, avec les couches de lignite en entonnoir, telles qu'on en rencontre dans le Jura (M. le comte de Mandelslohe). — Exemple de couches d'argile alternant avec le granit dans les environs de Pilsen (M. le professeur Weiss). — Os fossiles trouvés dans le keuper (M. Engelhart). — Os fossiles trouvés sur les pics de Sentis et d'Œhrli (le professeur Walchner). — Os fossiles provenant du calcaire jurassique des environs d'Ulm (M. Bühler). — Os fossiles (dents) de *diploterium*, de rhinocéros, de mastodonte (le D.r Kaupp). — Dents de *Palæotherium aurelianense*, de *dinotherium* et d'un grand saurien, trouvées dans le lignite en Bavière (M. Kurr). — Carapace de tortue fossile, trouvée dans le calcaire du Jura près de Baden en Suisse (M. d'Olfers). — Crinoïdes du calcaire de transition (le professeur Goldfuss, de Bonn). — Ozocérite trouvée dans la Moldavie (le professeur Glocker). — Ouvrage sur les poissons fossiles, offert par M. Agassiz. — Bélemnites trouvées dans le lias (D.r Hartmann). — Tête d'*Ichtyosaurus communis*, longue de 4 pieds, sur laquelle on compte 84 dents (le même). — Fragmens d'*Ammonites Bucklandii* trouvés dans le lias des environs de Stuttgart (le D.r Kurr). — Tortues aquatiques trouvées dans les tourbières de Dürrheim, avec des os de cerf, de renne, d'oiseau, mêlés de quelques produits des arts. — Nouveau minéral des Vosges, trouvé par M. Beireich, de Berlin. — Plantes, fossiles (fougères fructifiées) (M. le professeur Gœpper, de la Silésie). — Espèces de *Foltzia* avec leurs fruits, trouvées dans le keuper de Cobourg et dans celui des montagnes d'Esslingen (M. le D.r Berger et M. Seyffer). — Analyse de la triphylline de Rabenstein, dont la base est le fer et qui renferme du phosphate de lithium.

— Fibrolite trouvée dans la serpentine de Reichenstein en Silésie (professeur Glocker). — Roches de Wettéravie de la formation du trapp (M. le professeur Klippstein). — Ouvrage de M. le D.r Reich, de Fribourg, sur la température des roches à diverses profondeurs du globe. — Ouvrage de M. le D.r Berger sur les plantes fossiles du keuper des environs de Cobourg. — Carte géognostique de la Transylvanie (M. Noggerath). — Relief géognostique coloré, du royaume de Wurtemberg. — Dolomie cristallisée, trouvée dans les marnes irisées des environs de Tubingue (M. le professeur Autenrieth). — Graines de plantes trouvées dans les mines de la Floride, qui ont germé et donné des végétaux inconnus dans le pays (M. Höninghaus). — *Lethœa geognostica*, ouvrage offert par M. Weiss. — Pétrifications trouvées dans le calcaire conchylien (le professeur Otto, de Breslau). — Nouvelle espèce de nickel arsénical de Meissen (M. Weiss). — Amianthe filée venant du Piémont (M. Noggerath). — Carte de la formation calcaire du Jura en France (le professeur Thurmann). — Basalte de Bohème, avec traces de substances organiques végétales (D.r Neebel). — Pierre météorique, riche en fer, tombée dans les environs de Blansko le 25 Novembre 1833 (M. Reichenbach). — Phonolithe découverte dans les environs de Hohenkrahen (le professeur Spleiss, de Schaffhouse). — Fruits de la grosseur d'une noix dans le fer limoneux de la Silésie (le professeur Glocker). — Carte géognostique des environs de Stuttgart, coloriée d'après les principes de M. Léopold de Buch (M. Hehl). — Roches volcaniques du Högau, du Ries et du versant septentrional des Alpes souabes (M. Kurr). — Fossiles du grès bigarré (M. Alberti).

Quatrième Section (44 membres) : *Botanique.*

Président : M. de Sternberg.

Le comte de Sternberg annonce que des grains de blé, trouvés dans des cercueils de momies, ayant été mis en terre, ont germé et produit des épis dont les grains ont été reconnus appartenir au *Triticum hybernum*, L. (Var. blé de Talavera.)

M. Kurr fait connaître que les graines des graminées germent quand on les met en terre avant maturité. Les Brésiliens pensent que les graines semées mûres donnent ensuite des fruits moins savoureux.

M. Fée met sous les yeux de la section 12 à 1500 dessins analytiques et microscopiques de lichens; il cherche à prouver que l'étude des organes de fructification, qu'il nomme des *thèques*,

peut seule donner des bases solides de classification. Il discute les systèmes proposés, passe en revue les genres et les espèces, et met en évidence l'extrême confusion qui règne parmi les auteurs.

M. Braun, de Carlsruhe, lit un mémoire sur le genre *chara*. Les espèces qui le composent ont été successivement regardées comme des algues et comme des phanérogames; ce sont pour lui des plantes cryptogames.

M. Reum cherche à démontrer qu'il existe pour les plantes une influence minérale (*Erdwirkung*). Les racines de certains arbres, dit-il, se trouvent bien des briques, des pierres et des terres qui contiennent des oxides de fer; dans certains cas retrancher ces minéraux, c'est nuire aux arbres; en ajouter quand ils sont languissans, c'est favoriser leur développement.

Ce même savant dit avoir étudié l'effet de l'iode sur les végétaux.

M. le D.r Duvernoy, de Stuttgart, annonce, qu'ayant semé des graines d'orchis, il a constamment obtenu des fougères.

M. Nées d'Ésenbeck fait connaître une observation toute pareille.

M. Gærtner signale divers faits observés par lui dans la fécondation des hybrides, notamment dans les *dianthus*.

M. de Martius lit une note sur la fructification des fougères, étudiées surtout dans le genre *azolla*, fougère des tropiques ayant le port de nos *lemna*.

M. Gœpper a cherché à déterminer les fougères fossiles, en comparant les empreintes anté-diluviennes avec des empreintes prises par lui sur le gypse; ses résultats ont été avantageux, M. de Sternberg les fait connaître à la section.

M. Braun soumet diverses observations, auxquelles l'a conduit l'étude des organes du *Trapa natans*, L.; châtaigne d'eau.

M. Fée donne le résultat de ses travaux sur le genre *erineum*; il montre les *specimen* qui ont servi à établir sa monographie: il a prouvé par l'examen direct que ces productions ne sont pas des plantes, mais des gallinsectes.

M. Frœlich lit une monographie du genre *hieracium*, à laquelle il a consacré près de trente années.

M. Schimper, de Munich, développe ses idées sur le mode de distribution des feuilles sur la tige des végétaux.

M. Jæger fait connaître que l'on a trouvé dans les papiers de Gœthe une observation curieuse sur la marche de la sève dans les fraisiers; cet homme illustre avait réuni plusieurs monstruosités végétales pour l'aider à confirmer les théories botaniques dont il était auteur.

Communications. Coordination des familles naturelles (le professeur Wilbrand). — Ce qu'on doit entendre par espèce (M. Hochstetter). — La pathologie végétale peut servir à la distinction des espèces. — *Oscillatoria Cortii*, Poll., trouvée dans les eaux thermales de Bade en Argovie : cette plante est sans doute la substance connue des chimistes français sous les noms de barégine, de plombiérine (M. Martens). — Flore du Wurtemberg (MM. Schübler et de Martens). — Fragment d'un tronc d'arbre pétrifié, appartenant évidemment aux dicotylédons (M. de Sternberg). — Sur deux céréales d'Abyssinie, le Teff et le Tokasse (le D.r Frésénius). — Sur la nécessité de rectifier la nomenclature des jardins botaniques (M. Martius). — Usage médicinal de l'écorce du *Pinus maritima* et du *Sphærococcus acicularis* (le D.r Nardo). — Sur l'*Euphorbia phosphorea* du Brésil, dont le suc propre laiteux est phosphorescent au moment de sa sortie de la plante (M. Martius). — Nouvelles orchidées du Brésil (le professeur Mikan). — Monstruosité offerte par l'*Aristolochia Sipho* (le professeur Braun). — Monographies manuscrites avec dessins, des genres *porina*, *pertusaria*, *glyphis*, *sarcographa*, *paulia*, *pyrenodium*, *parmentaria* et *gassicurtia* (le professeur Fée).

Cinquième Section (43 membres) : *Zoologie, Anatomie et Physiologie.*

Président : M. le professeur Tiedemann, de Heidelberg.

M. le professeur Tiedemann fait connaître le résultat de ses recherches sur l'anatomie des Hottentots. Il s'est occupé surtout des organes sexuels et du cerveau, qui ressemble beaucoup à celui de l'orang-outang. Ce même physiologiste entretient la section de l'état du cerveau chez les idiots.

M. le D.r Breschet communique à la section le résultat de ses beaux travaux sur la structure de la peau et sur le placenta des singes du Sénégal.

M. le professeur Otto montre à la section une série de dessins, destinés à faire partie d'un ouvrage d'anatomie pathologique qu'il va publier.

M. le professeur Lauth entretient l'assemblée de ses travaux sur la structure microscopique des tissus simples.

M. Strauss-Dürkheim lit un mémoire sur l'anatomie du *Mygale avicularis* et du *Scorpio afer*. Il fait en outre connaître diverses particularités relatives à la myologie des chats.

M. le professeur Arnold, de Heidelberg, montre des préparations et des dessins destinés à compléter l'anatomie de la tête des serpens.

M. le professeur Duvernoy, de Strasbourg, lit un mémoire sur le genre *sorex*, et sur plusieurs mammifères et reptiles nouveaux ou peu connus, venant d'Alger et d'Oran; il montre à la section le fœtus dont une femme est accouchée en même temps que d'un enfant bien conformé.

M. le D.r Heer, de Zurich, essaie de démontrer que la vivacité de couleur des insectes est en raison inverse de la hauteur des lieux où ils vivent.

M. Tilésius déclare que les botryles, les pyrosomes et une partie des ascidies sont des animaux imparfaits, des sortes d'ovaires respirant au moyen d'organes qu'ils possèdent en commun.

M. le professeur Ritgen, de Giessen, communique ses observations sur la manière dont l'œuf humain est attaché à l'utérus.

Communications. Nouvelle espèce de scorpion trouvée dans le charbon fossile (M. de Sternberg). — Espèce de *viverra*, montrant sur le dos de la verge une fente très-développée (M. Otto). — Dessins de poissons nouveaux (M. Rapp). — Lombric du Brésil, long de 8 à 9 pieds (M. Leuckart, de Fribourg). — Œufs de *Boa Anaconda*, Daud., pondus et éclos dans la ménagerie de M. Van Dinter. — Insectes vivant parasites dans l'abdomen des guèpes et des andrènes (M. de Heyden). — Xénos trouvé dans le corps du *Vespa vulgaris* (M. de Roser). — Grenouilles avalées à l'état de larves, ayant vécu et s'étant multipliées dans le corps humain (M. Bécourt). — Poche ombilicale découverte dans le cochon mâle (M. Hering); concrétions trouvées dans cette poche par M. Otto. — Dessins d'animaux marins et détails sur leur manière de vivre (M. Olfers, de Zurich). — Catalogue des insectes diptères qui se trouvent dans le royaume de Wurtemberg (M. Roser).

— Os non décrit, trouvé dans l'oreille externe du cochon de mer (M. Leuckart). — Acarus de la gale trouvé sur le cheval, le mouton, le chamois et le chat (M. Hering). — Crânes trouvés dans d'anciens tombeaux à Cannstadt (D.r Veiel). — Empreintes diverses de mammifères fossiles, dont plusieurs sont nouveaux (M. le D.r Kaup, de Darmstadt). — Dessins de mammifères et d'oiseaux américains (le prince Paul-Guillaume de Wurtemberg). — Recherches anatomiques sur le poumon des phthisiques (M. Lobstein). — Études phrénologiques sur le moule en plâtre du crâne de Napoléon.

Divers ouvrages d'une date plus ou moins récente, mais connus.

Sixième Section (276 membres[1]) : *Sciences médicales.*

Président : M. le conseiller Ludwig.

M. le D.r Riecke, de Stuttgart, présente un mémoire sur la rétention du placenta.

M. Hennemann entretient la section de la formation des calculs vésicaux.

M. Autenrieth communique le résultat de ses recherches sur les causes du crétinisme.

M. Dreifuss communique quelques cas rares de pathologie, et notamment la découverte d'un fœtus renfermé dans un autre fœtus.

Communications. *Delirium tremens*, traité par la digitale et guéri (M. le D.r Cleiss). — Nouvelle maladie d'yeux, *strabismus alternans* (M. Hennemann). — Observations sur la cyanose (M. Heyfelder). — Vœu émis par M. Harless pour la publication d'une pharmacopée nationale. — Enfant avec un *coloboma iridis* aux deux yeux. — Dégénérescence extraordinaire de l'ongle d'un pied (M. Gebhard). — Exostose remarquable de l'os frontal (D.r Blumhardt). — Corps entrés dans le larynx, et qui ont été expulsés après y avoir séjourné plusieurs années (D.r Heyfelder). — Nouveau lit à extension (D.r Kœnig). — Espèce de conformation vicieuse du bassin (M. Nægele). — Observations sur l'emploi médical de la berberine, principe amer des racines du *Berberis vulgaris* (M. Buchner). — Emploi de l'extrait résineux de l'*Artemisia vulgaris* (M. Kœlreuter). — Calcul vésical, remarquable par sa forme et par sa grosseur (M. le professeur Ehrmann, de Strasbourg). — Moyen de s'opposer au déchirement du

1 La plupart des médecins du grand-duché de Bade et du Wurtemberg s'y trouvaient. Les communications ont été nombreuses ; nous donnons seulement les principales.

périnée dans l'accouchement (D.r Rittgen). — Vessie sortant par l'ombilic (D.r Froriep). — Effets de la constitution géologique sur la santé de l'homme (M. Koch, de Neuffen). — Histoire d'une ophthalmie remarquable (D.r Camerer). — Dégénérescence de la glande pituitaire (M. le D.r Beck, de Fribourg). — Traitement des hémorrhagies utérines (D.r Mappes). — Traitement du varicocèle (M. Beck). — Monstruosité extraordinaire des mains (M. Hahn). — Nouveau forceps (D.r Martin). — Séparation artificielle d'os fracturés mal réunis (D.r Osterlen). — *Liber fundamentorum pharmacologiæ, auctore Abu Mansur Mowahik ben alherai*, traduit en latin par Seligmann. — Guérison d'une dartre vive par le tatouage (D.r Pauli). — Traitement de la siphylis sans mercure (D.r Rittgen).

SEPTIÈME SECTION (50 membres) : *Économie rurale.*

Président : M. DE SEYFFERT.

COMMUNICATIONS. Collection des fruits et raisins du Wurtemberg. — Manière de combiner la culture des forêts et celle des champs (le professeur Gwinner). — Variétés de froment peu connues (M. de Phielau). — Iconographie des animaux domestiques nourris dans les domaines du roi de Wurtemberg (M. Weckherlin). — La vigne et ses fruits, manuscrit de M. Goek de Stuttgart. — Fruits rares. — Sur la charrue Grangé (le professeur Riecke). — Larves qui vivent de blé et manière de les détruire (M. Goek). — Conservation du blé dans les silos, modifications proposées par M. de Bujanovics. — Causes qui font verser le blé (M. Hammerschmied). — Culture de la vigne en Amérique (le prince Paul-Guillaume de Wurtemberg). — Traitement de la gale des moutons (M. Hering). — Modifications apportées à la coupe des hêtres. — Construction d'une machine à couper les fruits; nouveau four pour les sécher (M. Hürlin).

SECTIONS RÉUNIES[1] (544 membres).

Président : M. DE KIELMEYER.

M. de Kielmeyer : Mémoire sur la direction des racines et des tiges des plantes.

M. le D.r Gemellaro, de Catane : Mémoire, en langue latine, sur les éruptions de l'Etna et sur la géologie de cette montagne célèbre.

1 Il y eut trois séances générales; mais on s'y est occupé surtout de choses d'un intérêt général.

M. Wiebeking, de Munich : Quelques réflexions sur le lit des fleuves.

M. le colonel Sobolewski : Mémoire sur les mines de platine et la manière de les exploiter.

M. le professeur Marx : Nouvelles études sur le magnétisme terrestre.

M. Glocker : Observations physiques et géognostiques, à l'occasion du forage d'un puits artésien.

M. le professeur Fée dépose, pour être mis à la disposition de la commission du Pline [1], 3 volumes de ses Commentaires sur la matière médicale et la botanique du naturaliste romain. Il dépose également une Flore de Théocrite, dont il est auteur.

M. le professeur Zeune : Examen approfondi de la carte géographique du Wurtemberg, de Schwartz.

M. le D.r Köhler : Discours pour montrer les inconvéniens de l'abus des boissons spiritueuses.

M. le D.r Lindner : Mémoire sur l'organisme, considéré dans les trois règnes de la nature.

M. Wilbrand : Sur la manière d'extraire le sucre de la sève de l'érable; sujet sur lequel parle aussi le professeur Mikan.

M. Beltrami : Observations thermométriques sur la chaleur qui régna en Italie dans l'année 1833.

1 Voyez page 32.

Tableau statistique des membres composant la douzième réunion des Naturalistes à Stuttgart.

Amérique du Nord	1	Holstein	1
Amérique du Sud	1	Hongrie	2
Angleterre	8	Irlande	1
Autriche	10	Mecklembourg-Schwerin	2
Bade	47	Naples	1
Bavière	39	Nassau	4
Belgique	2	Pologne	1
Bohème	4	Prusse	29
Brunswick	1	Russie	7
Danemarck	1	Saxe	7
Écosse	1	Saxe-Altenbourg	2
France	30	Saxe-Gotha	1
Francfort	11	Saxe-Weimar	2
Hambourg	3	Suisse	25
Hanovre	3	Waldeck	1
Hesse-Cassel	4	Wurtemberg	271
Hesse-Darmstadt	16	Total	544
Hohenzollern-Hechingen	3		
Hohenzollern-Sigmaringen	2		

Récapitulation.

Wurtemberg	271	544.
(Stuttgart 86)		
Membres allemands	192	
Membres étrangers européens	79	
Américains	2	

A. Fée.



Commerce, Industrie.

DES CHEMINS DE FER EN ALLEMAGNE.

Si depuis une vingtaine d'années les idées politiques ont fait de notables progrès, il n'en est pas de même des idées industrielles et commerciales. Toutes les fois qu'on a voulu les élargir, les développer, les rendre plus favorables aux masses, elles ont trouvé une insurmontable barrière dans l'égoïsme et les intérêts individuels. Quelques-unes cependant, après avoir vu, dans le principe, se dresser contre elles d'imposantes majorités, sont enfin parvenues à se faire jour, à porter la conviction dans les différentes classes de la société, et à trouver de chaleureux partisans dans les rangs de ceux même qui étaient autrefois leurs adversaires les plus systématiques et les plus acharnés. Nous citerons pour exemple l'industrie assez récente des chemins de fer. Nos voisins les Anglais, et les Américains du Nord, ont été les premiers à comprendre de quelle immense utilité pouvait être pour un pays son application au système des communications, surtout si on y employait la vapeur, regardée aujourd'hui, et avec raison, comme la mère et le levier de toutes les industries. Les premiers aussi ils en ont fait l'expérience, et ont pu ainsi exposer aux yeux du monde entier non des conjectures, mais des résultats palpables, et aujourd'hui dans les diverses contrées de l'Europe, il ne s'agit plus de savoir si l'établissement d'un chemin de fer est pour un pays civilisé quelque chose d'utile et de profitable, mais bien seulement *dans quelle direction* et *de quelle manière* il sera exécuté avec le plus d'avantage. Quand on fut une fois arrivé à ce point, il fallut dès-lors peu de temps pour que les gouvernemens comprissent qu'un État qui manquait de ce puissant moyen d'échange, de

rapports, de communications, se plaçait nécessairement dans une effrayante infériorité vis-à-vis de celui qui avait eu le bon esprit d'en créer, et ils ont fait leurs efforts pour les encourager. La France, la première, suivit l'exemple donné par l'Angleterre et les Etats-Unis; mais si nous citons ces tentatives d'émancipation industrielle faites dans notre pays, ce n'est uniquement que pour mémoire, car jusqu'à ce jour les chemins établis en France se sont bornés à offrir des débouchés aux produits du bassin houiller de la Loire. Jusqu'à ce jour, il n'a pas encore été possible de réunir deux points éloignés. La mauvaise direction donnée chez nous aux travaux publics, le mode absurde de concession suivi jusqu'à ce moment, et le régime fiscal qui nous oppresse, ont resserré les capitaux et d'avance frappé de mort toute entreprise calculée sur une échelle un peu large et capable de produire pour la nation les résultats que l'on doit attendre de la création d'une grande ligne, destinée à établir des communications aussi rapides qu'économiques entre des villes situées à de grandes distances l'une de l'autre, et des pays ayant des produits différens.

La Belgique, dont toute la nationalité consiste dans l'imitation servile de tout ce qui se fait en France en bien ou en mal, s'est aussitôt mise à l'œuvre, et bientôt Bruxelles et Anvers seront réunies par un chemin de fer.

Dans de pareilles circonstances, l'Allemagne n'a pas tardé à sentir que, cernée presque de toutes parts par des pays dont l'industrie était bien plus avancée que la sienne, elle ne pouvait soutenir une concurrence déjà écrasante qu'en introduisant, elle aussi, dans son sein ce puissant levier de la civilisation et du commerce. Elle se mit alors, non à faire des chemins de fer, mais à délibérer sur le mode de les établir; au lieu de prendre les choses au point où les avaient conduites les expériences des Anglais, des Américains, des Français, elle a jugé à propos de recommencer tout, de discuter des points qui maintenant sont hors de doute. Les volumes, les projets, les notes, les brochures, les rapports se sont entassés en peu de temps; et bientôt, sinon déjà, l'on trouvera en Allemagne, à défaut de chemins de fer, des bibliothèques

entières remplies de tout ce que ces infatigables écrivains auront publié sur cette industrie.

Si au-delà du Rhin le morcellement politique, l'inégalité des territoires, la rivalité des intérêts rendent plus difficile que dans aucun autre pays l'établissement de pareilles voies de communication, ce n'est qu'en les exécutant sur une vaste échelle que l'on pourra procurer à la confédération tous les avantages que l'on a droit d'en attendre. C'est ce qu'a senti M. Grote, conseiller supérieur des mines à Hanovre. Dans une brochure, publiée en 1834 [1], il offre le plan d'un système de chemins de fer qui, au moyen de quelques embranchemens qu'il indique également, embrasserait toute l'Allemagne, depuis Hambourg et les villes de la Hanse jusqu'à Vienne, et même jusqu'à la Lombardie et la mer Adriatique. Il ne nous a pas semblé sans intérêt d'examiner avec lui les différentes lignes qu'il a tracées, les motifs qui militent en faveur de leur adoption, leurs moyens d'établissement, leurs chances de produit, leur importance militaire, et enfin quels besoins commerciaux on satisferait par leur création.

I. La première ligne est celle de Berlin à Cologne.

Il est reconnu depuis long-temps qu'un chemin de fer qui réunirait ces deux points, serait pour la Prusse d'une aussi grande utilité sous le rapport militaire, que sous le rapport commercial.

Cette ligne, dont Berlin serait le point de départ, passerait par Magdebourg et Minden, pour de là atteindre Cologne, et je doute que l'on pût choisir une direction plus favorable. Sous le point de vue militaire, elle établit une communication immédiate entre la capitale et trois forteresses qui dominent l'Elbe, le Weser et le Rhin, et forme une ligne stratégique qui permettrait, en cas de guerre, non-seulement de protéger toute l'Allemagne du Nord, mais encore d'attaquer avec avantage la Belgique et la France. Sous le point de vue commercial, elle n'est pas d'une moindre importance; elle rencontre sur les territoires prussien, brunswickois et hanovrien une foule de villes de fabriques et traverse des

1 *Ueber ein Eisenbahn-System für Deutschland, von Carl Grote, königl. hannöverschem Ober-Bergrathe;* Gœttingue, chez Vandenhœck et Ruprecht, 1834.

contrées riches et commerçantes, telles que la Marche. C'est par cette voie que les houilles des environs de Helmstädt trouveraient un débouché sûr et facile, et que l'on exploiterait les charbons de terre de la vallée de la Ruhr; et enfin si, comme il est probable, la Belgique et la Hollande prolongeaient de leur côté le chemin jusqu'à Cologne, on se mettrait ainsi en rapport direct et, pour ainsi dire, journalier avec des États aussi industrieux que commerçans, et on occuperait une grande partie d'une ligne qui acquerrait encore une plus grande importance si elle se continuait jusqu'à Paris. Ce plan ne tardera pas sans doute à être réalisé, car maintenant il est plus que jamais question de lier Cologne et Anvers. Si un pareil projet s'exécutait, il faudrait bien que la France sortît de son apathie, et se décidât enfin à établir un chemin de fer de Paris à la frontière belge.

La route de Berlin à Cologne parcourrait un espace de 74 à 75 milles géographiques, dont 53 à 54 sur le territoire prussien. Son étendue, l'importance du commerce qui se fait entre la vieille Prusse et les provinces rhénanes, la proximité où elle mettrait Berlin de Francfort, de Mayence, de la Suisse, et partant du nord-ouest de la France, ne permettent point de douter que le nombre des voyageurs et la quantité des marchandises ne soient assez considérables pour offrir sinon de grands bénéfices, ce qui du reste est fort probable, au moins des intérêts élevés aux capitalistes qui concourraient à son exécution. Déjà même une compagnie à fait des propositions, et demandé la permission d'en faire un de Minden à Cologne. Si les travaux ne sont pas encore en activité, il faut s'en prendre au gouvernement, qui a fait à la compagnie des conditions si dures et si absurdes, qu'elle a été obligée d'abandomer son projet. Il voulait notamment qu'elle fît gratuitement le service des dépêches, et transportât également, sans aucune espèce de rémunération de sa part, les voitures qui lui appartiennent et sont aujourd'hui destinées au transport des voyageurs, sous le nom de *Schnellposten;* il exigeait de plus que, dans le cas où il établirait un chemin parallèle, la compagnie concessionnaire renonçât d'avance à toute réclamation d'indem-

nité. Avec de pareilles clauses le projet devenait totalement inexécutable.

Tout récemment il vient d'être question d'en modifier la direction. Il paraît qu'il a été impossible de s'entendre avec le Hanovre et le Brunswick, qui ne font point partie de l'union douanière, et que la ligne alors serait de Magdebourg dirigée sur Cassel.

II. Une seconde ligne, celle de Hambourg à Bâle, a pour objet de réunir les trois ports et les trois villes les plus commerçantes de l'Allemagne du Nord, Lübeck, Hambourg, Brême ou plutôt Bremerhaven, avec le sud-ouest de l'Allemagne, et les parties limitrophes de la France et de la Suisse; ainsi que d'établir une communication directe et rapide entre la mer Baltique et la mer du Nord. Ici deux plans se présentent; l'un consisterait à joindre, comme on le voulait déjà, Hambourg et Lübeck, mais on obligerait ainsi à un assez grand détour les voyageurs et les marchandises qui, de la mer Baltique, se rendraient dans l'intérieur ou le midi de l'Allemagne. C'est pourquoi il serait peut-être préférable de conduire le chemin de fer par Lünebourg, où il rencontrerait celui de Hambourg, et ne nécessiterait ainsi qu'un détour de quelques milles. Brunswick alors, soit à cause de son commerce, soit à cause de sa position topographique, serait réuni à Hanovre, à moins toutefois que l'on ne voulût choisir une direction plus courte, c'est-à-dire celle qui, traversant la lande et la tourbière si importante de Gifhorn, communiquerait un peu avant Velzen avec le chemin venant de Lübeck et de Hambourg, pour, de Hanovre, arriver dans le midi, et toucher spécialement Francfort-sur-le-Mein et Mayence, qui sont les deux principaux points de l'Allemagne du sud-ouest. L'exécution ne présenterait point de grandes difficultés. D'abord de Hanovre jusqu'à Göttingue, on n'aurait qu'à suivre simplement la vallée de la Leine; il est vrai qu'à partir de ce point on trouverait les montagnes qui s'étendent entre la Leine et la Werra ou le Weser, et qu'il faudrait les traverser; mais encore là, le terrain est si heureusement disposé qu'on pourrait le faire assez facilement en suivant la petite vallée

de la Dramme. On passerait de là dans celle de la Werra, et on atteindrait Cassel par Münden, ou encore mieux en remontant la vallée de la Fulda, que l'on parcourrait tout entière. Ensuite il n'y aurait d'autre moyen, quelque direction que l'on prît, que de percer la montagne formée par le Rhönberg et le Vogelberg, et qui, entre Fulda et Schlüchtern, vient séparer la vallée de la Fulda de celle de la Kinzig. Arrivé à ce point, on n'a plus qu'à la descendre par une pente insensible, et à continuer la ligne par la vallée du Mein, jusqu'à Francfort et Mayence. Il ne resterait plus alors qu'à poursuivre jusqu'à Bâle, en remontant le Rhin, d'après le plan fourni par le conseiller de commerce Newhouse, de Carlsruhe, mais en admettant toutefois un tarif moins élevé que celui qu'il propose. Ce chemin suivrait la rive droite du Rhin. De son côté, M. Gerstner, concessionnaire du chemin de Budweis à Linz, a publié un projet à peu près analogue à celui du conseiller badois, avec la différence seulement que son chemin serait établi sur la rive gauche. Les raisons qu'il donne à l'appui de son projet, nous ont semblé concluantes, et nous n'hésitons point à nous ranger de son avis; car les avantages de cette direction nous semblent plus grands encore que ceux qu'offrirait la ligne proposée par M. Newhouse.

Évidemment il est difficile de trouver pour une semblable entreprise une ligne plus favorable que celle qui s'étend de Mayence à Bâle. Les facilités du terrain, le voisinage d'une foule de grandes villes, la proximité du Rhin, la richesse des contrées qu'elle traverserait, le nombre déjà si considérable des voyageurs qui s'y donnent rendez-vous du nord ou du milieu de l'Allemagne, et qui s'élèverait aussitôt au double ou au triple de ce qu'il est aujourd'hui, l'immense quantité de marchandises qui seraient dès-lors destinées à être transportées sur cette nouvelle route de la France, de la Suisse et de l'Italie, devraient nécessairement donner à ce chemin une grande importance commerciale.

Examinons actuellement les facilités que l'on aurait pour desservir une ligne aussi étendue, quelles contrées et quels produits elle devrait spécialement exploiter. Le combustible est d'abord

en abondance et à très-bas prix dans la partie septentrionale, si l'on veut mettre à contribution ses inépuisables tourbières. Un peu plus loin, le chemin de Berlin à Cologne apporte les charbons de terre du comté de Schauenbourg, et les houilles de Cassel. La Wetterau et le pays de Bade recèlent également des tourbières et des mines de charbons de terre; et enfin subsidiairement les bois de la Forêt-Noire, les charbons des vallées de la Saar et de la Ruhr qui, transportés par eau, reviendraient à si bon marché, ou même encore les charbons de Saint-Étienne, qui arriveraient par le canal du Rhône au Rhin, permettent d'espérer avec certitude que l'on aura toujours le combustible en abondance et à très-bas prix. [1]

M. Newhouse suppute que la quantité de marchandises transportées aujourd'hui entre Mayence, Mannheim et Bâle, et qui à l'avenir serait acquise au chemin de fer, peut s'évaluer à trois millions et demi de quintaux, ou 350,000,000 de livres. Quand même, ce qui est impossible, ce chiffre resterait au taux où il est aujourd'hui, un pareil mouvement suffirait déjà pour assurer de beaux bénéfices. En serait-il de même sur le reste de la route de Mayence à Hambourg? Nous avons tout lieu de le croire, si nous songeons à l'activité commerciale des trois villes de la Hanse, à leur position géographique, à la quantité de leurs exportations, au nombre des voyageurs qui s'y rendent de toutes les parties du monde; et ce qui nous donne plus de confiance encore dans notre affirmation, c'est qu'aujourd'hui le transport des marchandises, au milieu des circonstances les plus défavorables, avec la concurrence de la navigation du Rhin, de l'Elbe et du Weser, au milieu des complications douanières les plus gênantes, suffit déjà pour couvrir les intérêts de la somme que l'on affecterait à l'établissement d'un chemin de fer.

La distance qui sépare Francfort-sur-le-Mein de Hambourg ou

1 Jusqu'à ce moment, les charbons, vers le milieu du Rhin, notamment à Mannheim, ont coûté 48 kreuzer (1 fr. 72 ½ c.) le quintal. Si l'on y apportait les excellentes houilles de Cassel, avec lesquelles on peut faire du coke, il n'y a pas de doute que la concurrence ferait rapidement baisser les prix.

de Bremerhaven, est de 76 milles ou 152 lieues de poste allemandes, et de 79 jusqu'à Lübeck[1]. M. Grote calcule qu'elle serait parcourue en 18 heures, ce qui ferait un parcours d'un peu plus de 8 ½ lieues à l'heure. Il en serait certainement ainsi si le chemin était servi comme le sont ceux en Angleterre; mais il est permis d'en douter, et nous pensons que notre opinion sera partagée par tous ceux qui connaissent l'Allemagne et les Allemands. Nous avons bien de la peine à craindre qu'ils ne résistent pas à la tentation de perdre un temps précieux sur cette nouvelle route, comme ils le font sur celles qui sont aujourd'hui desservies par les postes des divers gouvernemens.

Avant que la brochure de M. Grote ne fût publiée, il avait déjà été question d'établir quelques lignes partielles, notamment une de Hambourg à Lübeck. Il serait superflu de nous étendre ici sur l'importance commerciale de Hambourg, sur la quantité de ses importations et de ses exportations, sur l'étendue de ses relations. A Lübeck, bien que sa population ne soit pas de plus de 25 à 30,000 ames, il ne laisse pas que de s'y faire, surtout en vins, des affaires assez considérables. En rapport continuel avec Hambourg, c'est aussi le port où abordent les Pyroscaphes de Saint-Pétersbourg; c'est là en grande partie que se rendent les vaisseaux qui apportent en Allemagne les produits du Nord, ou viennent lui demander des objets d'exportation. Le bienfait d'un chemin de fer aurait été d'autant plus sensible, que la route de 8 milles qui sépare les deux villes, route destinée à transporter tant de voyageurs et de marchandises, est, quand elle n'est pas impraticable, peut-être la plus épouvantable qui soit en Europe.

Quelles sont donc les causes qui ont empêché la réalisation d'une entreprise qui avait en sa faveur tant de chances de succès? Le territoire de Hambourg, comme celui de Lübeck, finit presque aux portes respectives de ces deux villes; tout l'intervalle, formant au moins 14 lieues, est rempli par le territoire danois, des duchés de Holstein et de Lauenbourg. Des deux routes par lesquelles il faut passer pour aller de l'une à l'autre, l'une traverse

1 Les milles allemands, chacun de deux lieues de poste, sont de 15 au degré.

Schönberg, l'autre Oldesloh; mais il serait difficile de dire laquelle des deux est la plus mauvaise. Comme elles ne sont jamais réparées, elles deviennent chaque jour plus affreuses. Le roi de Danemarck a même intérêt à les tenir dans cet état perpétuel de dégradation, et voici pourquoi: toutes les fois que l'on veut aller de Lübeck à Hambourg, ou réciproquement, ou bien y porter des marchandises, et que l'on ne veut point prendre la route de terre, il faut, de toute nécessité, faire un immense détour au-delà de Helsingör par le détroit du Sund, où chaque vaisseau doit acquitter un droit perçu par le roi de Danemarck. Aussi ce prince, dans la crainte sans doute de voir diminuer le nombre assez considérable des navires qui passent le détroit, et par une conséquence naturelle les revenus que le passage lui rapporte, s'est-il opposé de tous ses efforts à l'exécution du chemin. Son intention a cessé d'être un mystère depuis qu'il a fait construire une chaussée qui réunit Hambourg à Kiel, capitale du duché de Holstein. Il n'avait en cela d'autre but que de transporter à cette dernière ville le commerce qui se faisait à Lübeck, et qui devient de jour en jour plus difficile par l'absence ou le mauvais état des communications. Hambourg et Lübeck, après avoir offert de le faire presque à leurs frais, avaient provisoirement confié le soin de faire les études à un ingénieur Anglais, M. Giles, qui, à la fin, ennuyé de tant de mauvaise volonté, partit et alla faire des docks à Saint-Pétersbourg. Quelque temps auparavant, ces deux villes avaient proposé au roi de Danemarck de construire *entièrement à leurs frais* une chaussée, en lui abandonnant les profits et les droits de barrière sur toute la partie de son territoire, c'est-à-dire sur les $\frac{7}{8}$.es de la distance à parcourir. Toute la diplomatie du D.r Bucholz, syndic de la ville de Lübeck, échoua contre son obstination. Il refusa.

En examinant sur une carte la situation respective de ces deux villes de la Hanse, nous trouvons en France une position à peu près analogue, et l'on doit s'étonner qu'il ne soit encore venu dans l'idée de personne de l'exploiter. Peu de chemins de fer seraient en France aussi utiles que celui qui réunirait Marseille et

Toulon. Il mettrait les relations de ces deux villes à l'abri de l'inconstance des vents, épargnerait souvent au commerce des délais absurdes et quelquefois des frais de quarantaine et de lazareth, et ajouterait encore à la prospérité des villes du littoral méditerranéen.

Aujourd'hui que les résistances et la mauvaise volonté du roi de Danemarck ont empêché la réalisation du chemin de fer de Hambourg à Lübeck, il est question d'en établir un de Hambourg à Hanovre. Ce serait un grand bienfait pour le commerce, et surtout pour les voyageurs; car peu de routes sont en Allemagne aussi détestablement servies. Ce chemin est projeté; on a même déjà commencé quelques études, mais qui peut répondre de son exécution? A Hanovre, une opposition d'autant plus forte qu'elle a à sa tête le directeur de la ville, M. Iffland, essaie de compromettre cette utile entreprise. Les motifs mis en avant par les adversaires du projet sont curieux, et ne donnent pas grande idée de leurs connaissances économiques. Ainsi ils prétendent, que les éleveurs et propriétaires de chevaux seront ruinés, que les aubergistes et cabaretiers souffriront, parce que la rapidité du trajet empêchera de s'arrêter comme l'on fait, à chaque pas, afin de donner aux Allemands la facilité de satisfaire les besoins incessans de leur estomac. De pareilles raisons se réfutent d'elles-mêmes; aussi n'avons-nous pas besoin de nous y arrêter plus long-temps.

III. Jusqu'à présent, les lignes que nous avons examinées ont spécialement pour objet de mettre en rapport soit deux points extrêmes de l'Allemagne, soit un point septentrional avec un autre point limitrophe de la frontière; une troisième, qui rentre également dans le système de M. Grote, celle de Leipzig à Munich, servirait à créer de nouvelles communications dans l'intérieur. Les lignes déjà mentionnées, réunissent les trois villes de la Hanse, Berlin et Magdebourg. De cette place le chemin de fer se continuerait par Bernbourg, Köthen, Leipzig, Zeitz, Rudolstadt, la forêt de Thuringe, le riche et industrieux pays de Sonnenberg, Fürth, Nuremberg, Ingolstadt ou Ratisbonne, Munich, Inspruck,

jusqu'à Brixen. L'exécution ne présente d'autres difficultés que le passage de la forêt de Thuringe, la montagne qui sépare la vallée de l'Isar de celle de l'Inn, et la passe de Brixen; mais cette dernière, bien que la plus haute des trois, est cependant une des plus commodes que puissent présenter les Alpes, et peut très-bien s'approprier à un chemin de fer. On peut facilement, en prenant Munich pour point de départ, passer de la vallée de l'Isar dans celle de l'Inn; mais alors se présente la question de savoir si l'on choisira la route la plus courte en remontant la vallée de l'Isar, et en traversant la vallée latérale au lac d'Achen, ou bien la route plus longue, mais plus horizontale, qui passerait par Rosenheim dans la vallée de l'Inn.

Les charbons et les houilles des environs de Wettin et de Halle que touche le chemin; plus loin, les bois de la forêt de Thuringe et les tourbières qui sont à proximité du Danube, et, enfin, les mines considérables de charbon de terre de la vallée de l'Inn, près de Häring, fourniraient le combustible en quantité suffisante et à des prix modérés. Magdebourg, Erfurt qui par un chemin serait mis en rapport avec cette ligne, Ingolstadt, les forteresses de la vallée de l'Inn, la passe de la Breun et, enfin, Brixen, dont récemment l'Autriche a fait une position et une place d'armes redoutables, seraient les points militaires que la nouvelle ligne mettrait en communication immédiate. Sous le point de vue commercial, il suffit de jeter les yeux sur les villes et les pays qu'elle traverserait pour être convaincu de son importance et du commerce qui s'y ferait. Le nord et le sud de l'Europe se trouveraient ainsi réunis, et les relations commerciales s'accroîtraient encore si la navigation sur le Danube prenait l'extension à laquelle elle semble devoir être appelée.

Dans cette direction, quelques essais ont déjà été tentés, mais ils ont échoué contre le mauvais vouloir des gouvernemens. Ce ne sont que des essais, il est vrai; mais notre travail ne serait pas complet si nous ne rapportions toutes les tentatives qui se sont faites pour créer et développer en Allemagne cette nouvelle industrie.

Il y a deux ou trois ans, une société de capitalistes se forma à Nuremberg, pour établir un chemin de fer de cette ville à Fürth. Elle demandait seulement au roi de Bavière de s'y intéresser pour une somme de 200,000 florins (ou 430,976 fr.). Ce prince, qui dépense une liste civile énorme pour élever à Munich des monumens qui sont, en fait d'art, de véritables contre-sens, et que certaines personnes s'obstinent à trouver admirables parce qu'elles ne les ont pas vus, refusa. Mais on assure qu'elle s'est constituée de nouveau, s'est mise en mesure de se passer de la coopération du roi de Bavière, et vient de terminer les préparatifs nécessaires à l'exécution de son entreprise.

IV. Pour avoir donné un aperçu complet du système de M. Grote, et de la manière dont il voudrait réunir les différentes parties de l'Allemagne, il ne nous reste plus qu'à examiner la quatrième ligne qu'il propose. Cette dernière, toute méridionale, commencerait à Brixen, et se prolongerait jusqu'à la Haute-Italie. Une fois la vallée de la Drave passée, on n'aurait plus qu'à suivre un terrain tout horizontal à travers la vallée de l'Eisak, celle de l'Adige et la grande plaine de Lombardie. A Vérone, on aurait le choix de prolonger le chemin jusqu'au Pô, où il correspondrait avec une ligne de bateaux à vapeur, ou bien jusqu'à la mer Adriatique d'un côté, et jusqu'à Milan de l'autre; et enfin, s'il était possible, on tâcherait de pousser jusqu'à Gênes, afin de compléter la communication du Nord et du Midi.

Il est hors de doute que sur ce chemin, comme sur tous les autres, les objets de transport seraient assez considérables pour offrir un placement convenable aux capitaux engagés, quand on pense à la masse des marchandises et au nombre des voyageurs qui circulent annuellement entre Vienne, les pays baignés par le Danube, les provinces industrieuses et fertiles de la Styrie et de la Carinthie, et la populeuse Lombardie aux riches et nombreuses cités. Le chiffre de ceux qui se rendent vers la mer Adriatique s'augmenterait dans des proportions incalculables, du moment où on leur offrirait la voie prompte et économique d'un chemin de fer.

M. Grote ne s'est occupé dans son ouvrage que de ces quatre lignes principales qui embrassent l'Allemagne entière et la coupent dans tous les sens, et a laissé avec raison aux localités le soin de décider jusqu'à quel point et dans quelle direction il leur serait profitable de se réunir par des embranchemens aux lignes déjà existantes. Il en est deux cependant qu'il croit devoir proposer, parce qu'il est persuadé que leur direction et les points que ces lignes secondaires mettraient en rapport, assureraient aux concessionnaires des avantages suffisans pour les rémunérer. La première irait de Leipzig à Francfort-sur-le-Mein, en suivant la vallée de la Saale par Lobeda et Iéna, puis toutes ces vallées formées par le côté septentrional de la forêt de Thuringe, par Weimar, Erfurt, Gotha, Eisenach; puis par la vallée de la Werra et celle de la Fulda, où elle se réunirait au chemin de Hambourg à Bâle. La deuxième serait destinée à l'exploitation et au transport des produits de l'Allemagne méridionale. Le plus convenable serait de la diriger par la vallée du Danube, celle du Neckar et Stuttgart. Le manque de combustible ne saurait être à craindre; les charbons de terre de la Franconie, les bois de la Souabe et de la Forêt-Noire, permettraient de s'approvisionner avec abondance et à peu de frais.

Tous ceux qui ont écrit sur les chemins de fer, ont eu soin d'accompagner leurs projets d'états, d'évaluations, du bilan des recettes et des dépenses présumées. Comme ces données dépendent d'une foule de causes et varient, pour ainsi dire, à tous les pas, nous allons reproduire celles que nous fournit M. Grote, afin qu'elles puissent servir de points de comparaison.

Les frais pour un chemin à une seule voie, avec des rainures en fer forgé, et y compris les points de rencontre et de passage, les ponts et les bâtimens nécessaires, peuvent s'évaluer par mille géographique, dans les circonstances les plus favorables, à 48,000 écus (72,000 florins, monnaie de convention, ou 186,180 fr.); mais, lorsque le terrain offre de grands obstacles à vaincre, cette somme peut monter à 100,000 écus (388,870 fr.) et au-delà. Un chemin à double voie coûterait un tiers ou peut-être moitié plus.

Si l'on calcule l'intérêt du capital à 4 pour cent, et si l'on y ajoute 2 pour cent de prime pour les actionnaires, 1 pour cent pour le fonds de réserve, 1 pour cent pour l'entretien du chemin, et enfin 5 pour cent pour celui des bâtimens, les frais seront annuellement, dans les trois hypothèses indiquées par le tableau suivant, de :

4,580 écus ou 16,764 fr. 84 c.
7,320 écus ou 28,392 fr. 71 c.
10,020 écus ou 38,805 fr. 44 c.

TABLEAU COMPARATIF.

	ÉVALUATION		
	de 50,000 écus par mille.	de 80,000 écus par mille.	de 110,000 écus par mille.
1. Capital d'établissement à 4 %	2000 écus	3200 écus	4,400 écus
2. Entretien du chemin, y compris digues, ponts, etc., mais sans les bâtimens, 1 % de 48,000, 77,000 et 107,000 écus. . . .	480 —	770 —	1,070 —
3. Entretien des bâtimens, 1 % de 2000 à 3000 écus.	100 —	150 —	150 —
4. Frais d'administration, de surveillance et autres pour cas imprévus, 1 % de la masse totale des frais	500 —	800 —	1,100 —
5. Fonds de réserve et d'amortissement, également 1 %.	500 —	800 —	1,100 —
6. Bénéfices des concessionnaires, au plus 2 %.	1000 —	1600 —	2,200 —
Total du montant des dépenses annuelles par mille géographique.	4580 écus	7320 écus	10,020 écus

Maintenant, supposons que, pour donner au chemin la plus grande utilité, on fixe aussi bas que possible les prix des transports, à 1 pfennig ou 0,01 $\frac{1}{3}$ c par mille et par quintal, ce qui est infiniment moins que le tarif accordé en France et en Angleterre.[1] On peut savoir par expérience que de ce pfennig un quart à peine, par mille et par quintal, est nécessaire pour couvrir les intérêts du capital et l'entretien des voitures à vapeur et des wagons, même quand le combustible ne serait pas à bon marché. Ensuite on peut affirmer également par expérience que le nombre des

1 Aux concessionnaires du chemin de Lyon il a été concédé un tarif de 5 c. par mille. Les évaluations de M. Newhouse pour le chemin de Mannheim à Bâle portent, par mille et par quintal, 2 $\frac{1}{3}$ pfennig ou 3 $\frac{1}{3}$ centimes.

voyageurs qui fréquentent nos routes ordinaires suffirait complétement pour couvrir la moitié de tous les frais annuels. Ainsi ces $^{3}/_{4}$ de pfennig, par mille et par quintal, devraient donc servir à parfaire pour la moitié les sommes indiquées plus haut, savoir: 2290, 3660 et 5010 écus.

Il est donc évident que les frais d'établissement étant calculés par mille à 50,000, 80,000 et 110,000 écus, il suffirait, pour rentrer dans les proportions que nous venons d'indiquer, d'une somme de transports évaluée à 879,360 quintaux pour la première hypothèse, 1,405,440 pour la seconde, et 1,923,840 pour la troisième.[1]

Quelques années avant, en 1829, M. List, ancien député wurtembergeois, aujourd'hui consul de Saxe aux États-Unis, avait présenté quelques idées relatives à l'exécution des chemins de fer en Allemagne. Comme les lettres dans lesquelles il expose ses plans sont adressées à M. de Baader, il est tout naturel qu'il s'occupe plus spécialement de la Bavière. Il propose dans sa première lettre l'établissement d'un chemin de fer de Donauwerth à Marktbreit, et, d'après lui, il serait avantageux même quand il y aurait un canal le long de la Regnitz. Il servirait particulièrement au transport des cuirs, du tan, de la tourbe, du plâtre, du bois, des vins, de la pierre, des fruits et du houblon; plus loin, il développe un système qui embrasserait toute la Bavière, et la couperait dans tous les sens.

La première de ces lignes traverserait Bamberg, Nüremberg, Donauwerth, Augsbourg, Memmingen, Lindau[2]; la seconde irait à Munich par Kitzingen, Nuremberg et Ratisbonne; la troisième s'étendrait de Günzbourg à la frontière sud-est par Augsbourg et Munich, et deux lignes accessoires réuniraient, l'une, Baireuth à

1 La quantité de marchandises transportées annuellement sur les routes commerciales de l'Europe, est aujourd'hui chose à peu près connue. Entre Mannheim et Bâle il se transporte par an, d'après les évaluations de M. Newhouse, trois millions et demi de quintaux. Les chemins de Lyon et de la Loire sont calculés sur une plus grande échelle.

2 *Mittheilungen aus Nord-Amerika*, *von F. List*, cahier I.er, S. 33, etc. Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1829.

Bamberg, l'autre partirait d'un point de la Tauber pour se confondre avec la première ligne.

Ces chemins, qui créeraient pour toute la Bavière un vaste système de communication, serviraient spécialement : 1.° au transport du sel, des charbons de terre, du plâtre, du bois de construction par tout le royaume ; 2.° à l'exportation des blés ou des farines vers le Nord et le lac de Constance, et au transport de la bière dans les districts septentrionaux et à celui des vins du Mein dans ceux du Midi. 3.° Ils rendraient Nuremberg et Augsbourg les deux points principaux du commerce intérieur et du commerce de transit, et les placeraient au rang que leur position, leur industrie et leurs capitaux leur donnent le droit d'occuper. Toutes ces lignes réunies formeraient un total de 300 lieues, dont la dépense est évaluée, par M. List, à 9 millions de florins (19,392,920 fr.). De pareils travaux seraient sans doute bien plus utiles à la Bavière, que les énormes et ridicules dépenses que fait le gouvernement pour les places d'Ingolstadt et de Germersheim, qui ne coûteront pas moins de 60 à 70,000,000 de francs.

M. List a également proposé l'établissement d'un chemin qui réunirait Munich aux villes de la Hanse. Comme sa direction est différente de celle donnée par M. Grote, nous croyons devoir y consacrer quelques mots. De Bamberg on le continuerait jusqu'à Gotha ou Eisenach, et là il se partagerait en plusieurs branches : l'une vers Francfort, l'autre vers Leipzig, la troisième, enfin, se continuerait vers les villes de la Hanse.

Nous avons exposé avec de grands détails le plan de M. Grote, parce que c'est celui qui nous a semblé être le plus rationnel et avoir en sa faveur le plus de chances de succès. Sa position d'ingénieur, en lui permettant de fonder ses directions sur des études de terrain, doit donner en outre à ses assertions un caractère tout spécial. Mais, enfin, ce ne sont que des projets, dont l'exécution est encore plus difficile en Allemagne que partout ailleurs, à cause du morcellement géographique, des rivalités des gouvernemens, et du conflit des intérêts privés. Un seul jusqu'à ce jour

a été établi, celui de Bohème, de Budweis à Mauthhausen et Linz, dans un parcours de $16\frac{1}{2}$ milles (environ 30 lieues de France), destiné principalement au transport du sel tiré des salines de Budweis. Il se continue sur Gemünden, et l'on s'occupe aujourd'hui de réunir Prague à Pilzen. Il est à une voie, et les assises des rainures sont en bois et non en pierre. Il fut commencé en 1825 par le professeur A. F. de Gerstner, auquel l'empereur d'Autriche a conféré un privilége de 50 ans; sur ce chemin un cheval tire en descendant 380 quintaux de Vienne, et en remontant 173 seulement.

Les rainures en fer ont coûté par mille 8000 florins, et les assises en bois 4000 *id.* = 12,000 florins, monnaie de convention (ou 31,030 fr. 30 cent.). Mais l'on s'est aperçu que les unes et les autres étaient trop faibles, surtout si l'on voulait faire usage de la vapeur. Voici de quelle manière a été établi, par M. Schönerer, celui qui va de Linz à Gemünden. Les assises sont de bois de pin ou de sapin, de 6 pouces de large, de 7 de haut, de 3 à 5 toises de long, et taillées à angles droits; le prix revient, terme moyen et y compris le transport, à 2, ou $2\frac{1}{2}$ kreuzer, monnaie de convention ($0,11^{c}$). Les assises transversales sont posées de 6 en 6 pieds, ont 6 pieds de long, 8 pouces de profondeur, et ne sont, comme en Amérique, taillées que du côté inférieur; elles sont en bois de pin et reviennent à $1\frac{1}{3}$ kreuzer, jusqu'à $1\frac{2}{3}$ *id.* ($0,5\frac{1}{2}^{c}$, $6\frac{1}{2}^{c}$) par pied. Les assises sont enfoncées de 3 pouces dans les assises transversales, sans y être assujetties par des clous de bois. Le coût est par pied de 7 à 9 kreuzers ($0,29\frac{2}{3}^{c}$ à $0,38\frac{2}{3}^{c}$). Les rainures sont de fer forgé, larges de $2''\frac{1}{4}$, épaisses d'un demi-pouce, longues de 9 pieds, pèsent $3\frac{1}{2}$ livres par pied, et coûtent 7 florins ($18^{f}\ 10^{c}$) par quintal. La construction de la voie où doivent passer les chevaux, a coûté par pied $0,53^{c}$.

A cet exposé nous croyons devoir ajouter le taux des frais de réparations, faites de 1832 à 1833 au chemin de fer de Budweis à Linz, sept ans après son établissement:

		fl.	kr.
1.	Salaires des gardiens et employés	6,113	39
2.	Réparations des fossés et digues	1,440	48
3.	Réparations aux ponts, canaux et murs	1,437	27
4.	Achat de nouvelles rainures en fer	744	31
5.	Réparations des bâtimens	406	22
6.	Enlèvement des neiges	55	19
7.	Droits, contributions, frais divers	723	51
8.	8082 toises de bois neuf et réparations aux ouvrages en bois	1,871	22
9.	Réparations aux rainures de fer	875	30
10.	Reprise de mur en sous-œuvre	707	54
11.	Réparations aux passages et croisemens de routes	49	36
	TOTAL	14,426	19
		fr.	c.
	Ou en monnaie française	37,304	40

ou ⅞ pour cent, les frais d'exécution ayant été 1,624,322 florins. L'Autriche semble du reste vouloir s'associer au mouvement qui se développe en Europe depuis quelques années. Il est fortement question en ce moment à Vienne d'établir une ligne de chemins de fer entre la capitale et la Gallicie.

Tous ces projets, qui forcèrent le public à s'occuper de cette nouvelle industrie, et lui prouvèrent clairement que sa réalisation pouvait procurer à un pays d'incalculables avantages, ne laissèrent pas que de porter quelques fruits. L'année dernière se forma à Leipzig un comité pour l'établissement d'un chemin de fer entre cette ville et Dresde[1]. Il fut constitué le 3 Avril, sous la présidence de M. Gustave Harkort. Les particuliers et le gouvernement y prenant un égal intérêt, nous pouvons espérer de voir bientôt le chemin en activité. Nous commencerons par louer le comité d'avoir rendu ses travaux publics par la voie de l'impression. La publicité est dans les affaires commerciales, comme dans celles du gouvernement, le meilleur moyen d'éviter les erreurs et de répandre des vérités utiles. Les quatre rapports que nous avons sous les yeux, nous initient à tous ses travaux, et nous fournissent plusieurs données statistiques qu'on lira sans doute avec plaisir.

Le comité consacra les séances des 25, 26 et 27 Avril, à discuter la question de savoir par quelle direction le chemin au-

1 Voyez *Vier Berichte des Eisenbahn-Comité zu Leipzig an das Publikum.* Leipzig, chez F. Fleischer, 1834.

rait à passer. Trois lignes furent présentées: la première par Grimma, Leisnig, Döbeln, le long de la Mulde vers la vallée de la Weiseritz; la seconde par la rive gauche de l'Elbe et Meissen; la troisième, enfin, au-delà de l'Elbe par Strehla, et de là par la rive droite jusqu'à Dresde, où elle se terminerait au faubourg de la Neustadt.

Les lignes première et troisième furent mises de côté; cette dernière définitivement; l'autre, jusqu'à plus ample informé. Les avantages qu'elle présentait par la réunion de Chemnitz avec Zwickau et Freiberg, ainsi que par l'exploitation des charbons de terre de la vallée de la Weiseritz, étaient plus que compensées par les difficultés du terrain et une hauteur de 800 pieds.

Le numéro 3 présentait assez de désavantages, notamment la construction d'un pont sur l'Elbe à Strehla, ainsi que l'exclusion de Meissen, et nécessitait en outre un assez grand détour. On adopta donc le numéro 2, en priant le chambellan de Schlieben de faire les mesurages et de dresser un profil du chemin.

La route adoptée cependant pouvait recevoir deux directions: la première, par un tunnel de 1828 pieds de long sous la montagne au-dessus de Meissen, et par la vallée de la Tribisch, au moyen d'un pont de 1050 pieds de long sur 50 pieds de haut, où une machine fixe aurait enlevé les convois sur une étendue de 4000 pieds de long et de 300 pieds de haut; la seconde, par une digue et un aqueduc de 1700 pieds, qui auraient traversé les jardins qui se trouvent entre les murs de Meissen et l'Elbe, ainsi que Zehren et Lommatzsch. Les travaux de la première ligne eussent été trop coûteux, trop considérables, on adopta la seconde par les raisons suivantes. L'inclinaison entre Dresde et le point le plus élevé, n'est pas de plus de 360 pieds, et peut se traverser sans machine fixe; les difficultés qui peuvent se présenter entre Dresde et Meissen n'exigent point, pour être vaincues, de grandes mises de fonds, et tout le reste du terrain n'a que des aspérités pour ainsi dire insensibles.

Le gouvernement ayant exprimé le vœu que le chemin fût fait par actions, le comité a dû rassembler les données les plus pro-

pres à inspirer de la confiance aux capitalistes. Voici les calculs qui lui ont servi de base, et sur lesquels il s'appuie pour démontrer toutes les chances de succès d'une pareille entreprise.

Toutes les expériences faites en Angleterre, aux États-Unis et même en France, ont démontré que le transport des voyageurs est ce qu'il y a de plus lucratif. Le prix d'une place rapporte autant à l'administration que 10 ou 20 quintaux de marchandises. Ainsi un rapport de M. Henri Booth, caissier du chemin de fer de Liverpool à Manchester, nous apprend que les voyageurs et les marchandises sont, sous le rapport du profit, comme 1 - 19. On paie pour un tonneau ou 20 quintaux, 2 schilling 10 pences; et pour une place, 2 schilling 6 $1/2$ pences. On a donc dû d'abord s'occuper de savoir quel nombre de personnes circulait annuellement de Leipzig à Dresde et réciproquement. Les registres tenus à la porte de la ville font foi que, du 14 Octobre 1832, au 14 Octobre 1833, 22,400 voyageurs sont entrés par la porte de Dresde, et encore n'a-t-on inscrit que ceux qui ont au moins passé une nuit dans la ville. Dans ce chiffre sont compris également ceux qui viennent de Torgau et de la Basse-Lusace; mais comme ceux qui repassent le même jour ne figurent point sur cette liste, il a semblé que l'on pouvait adopter le chiffre tel qu'il était, sans recourir à d'autres calculs. Dans le même espace de temps on inscrivit à la porte de l'Hôpital 20,300 voyageurs qui, presque tous, venaient de Dresde par Waldheim. L'on peut donc raisonnablement évaluer à 44,800 le nombre de personnes qui ont fait la route de Leipzig à Dresde ou réciproquement; et encore dans ce chiffre ne sont point compris les piétons, dont un grand nombre sans doute abandonneraient bien vite cette coûteuse et lente manière de voyager, du moment qu'un chemin de fer leur offrirait des moyens de transport aussi rapides qu'économiques.

Les registres de l'accise nous apprennent, d'un autre côté, qu'en 1832 il a été transporté entre Dresde et Leipzig 306,000 quintaux de marchandises, et, en outre, de Leipzig à Meissen (moyenne des années 1820, 1830 et 1833), 25,000 quintaux (le quintal a 110 livres) de sel; 28,000 *id.* à Bautzen,

que le chemin de fer porterait à l'avenir jusqu'à Meissen, et, enfin, à Dresde 39,000 *id.* Les environs de Wurzen ont envoyé à Leipzig, en 1833, environ 13,924 *Klafter* (à peu près une toise) de bois. On ne peut calculer que d'une manière approximative le mouvement des voyageurs et des marchandises entre les points intermédiaires. Toutefois, on ne croit point rester au-dessous de la vérité, en disant que de Meissen à Dresde il est de 8000 personnes et de 87,000 quintaux; entre cette dernière ville et Oschatz, de 1500 à 2000 personnes et de 2000 quintaux. La circulation entre Oschatz, Wurzen et Leipzig, bien qu'assez considérable, n'a pu être évaluée avec précision.

Des 40 à 50,000 personnes qu'attirent annuellement les foires à Leipzig, un grand nombre ne manquerait pas cette occasion d'aller à Dresde, du moment que le transport serait si facile.

Une foule d'objets de commerce d'un gros volume, et par conséquent d'un transport lent et coûteux, parviendraient facilement à Leipzig du moment qu'un chemin de fer réunirait cette ville à la capitale, comme, par exemple, les charbons de terre, si abondans dans les environs de Dresde; les pavés de Pirna, qui remplaceraient avec tant d'avantages ceux de Mannsdorf et de Nebra; les moellons, l'argile et la terre à faïence de Löthayn, à une petite lieue de Meissen, sans y comprendre encore une quantité de blé, de pommes de terre, de viande, de bétail. Il est hors de doute que la facilité et le bas prix des communications augmenteraient dans une proportion sensible la consommation de toute espèce de denrées.

Sans entrer dans l'exposé de tous les motifs qui ont contribué à fixer les incertitudes du comité, nous dirons qu'il a résolu d'établir le chemin de fer en bois (*Holz-Eisenbahn*) sur le modèle de ceux que l'on voit aujourd'hui en si grand nombre dans l'Amérique du Nord. Il a adopté ce système comme offrant de notables économies non-seulement dans la construction, mais aussi dans l'entretien; car on a calculé que les réparations ne coûteraient pas plus de 5000 écus (ou 19,393 fr. 93^{c}) par an. Le fer, déjà cher en Allemagne, renchérirait encore par suite d'une grande consommation. Le bois au contraire est à bon marché, et

partout il est aussi facile de s'en procurer qu'en Amérique même. Le commerce intérieur, bien que plus développé qu'aux États-Unis, ne peut se comparer avec celui de l'Angleterre, qui exige des chemins capables d'une forte résistance. Les capitaux ne sont pas rares, il est vrai, mais on a peu de confiance dans les entreprises particulières, parce qu'à l'exception de quelques-unes de peu d'importance, elles ont presque toutes manqué; et que ces efforts infructueux, qui ont occasioné des pertes, ont partant prévenu le public contre toute association de forces individuelles. Les essais tentés jusqu'à ce jour pour établir des chemins de fer n'ont point réalisé les espérances qu'ils avaient fait concevoir. Ces considérations ont donc conduit à penser qu'il était nécessaire que le chemin de Leipzig à Dresde fût fait de la manière la plus économique et la plus rapide, afin d'arriver bientôt à des résultats ostensibles; de faire toucher un dividende aux actionnaires dès la première année, et de proclamer à la face du pays le succès de l'entreprise. On amènerait ainsi le public à reconnaître que l'établissement d'une route de fer peut être utile et lucrative non-seulement sur les routes principales, mais aussi sur celles de seconde classe. Le comité estime qu'un chemin en bois réunit à un haut degré tous ces avantages.

Le projet est donc de le construire de cette manière, et à une voie. Plus tard, si la quantité des transports et le nombre des voyageurs augmentent dans une proportion qui nécessite une seconde paire de rainures, celle qui existe déjà sera d'un grand avantage pour le transport des matériaux, et l'on pourrait même ainsi plus tard, si on le voulait, prélever une part sur les bénéfices pour remplacer les assises de bois par des assises de pierre. Ici, nous ne pouvons être de l'avis du comité, que nous croyons avoir été trop préoccupé d'idées d'économie. Les opérations les plus coûteuses sont les déblais, les remblais, les percées, l'achat et l'expropriation du terrain; or, ces frais sont presque aussi considérables sur un chemin à une voie que sur un à deux voies. Dans le premier, l'on est obligé d'avoir des points de rencontre qui sont au chemin entier comme 1:20; et dans le second, ils sont inutiles.

Voici d'après quelles bases le comité a calculé les frais d'établissement d'un chemin semblable, à une seule voie, mais cependant assez forte pour porter les machines et les chariorts à vapeur, par mille saxon ou 32,000 pieds :

	thaler.	gr.
1. 64,000 pieds[1] de rainures en fer larges de 2 ½ pouces, profondes de ⅝ pouce, à 4 livres ½ le pied, font 2618 $^{2}/_{11}$ quintaux, à 5 ¼ thaler le quintal.	14,000	
2. Supplément de fer.	1,500	
3. 64,000 pieds d'assises en bois de chêne de 9'' de haut, de 5'' de larges, à 2 ½ gros la pièce, y compris le transport.	6,666	16
4. 8000 assises transversales placées de 4 en 4 pieds, de 64 pouces carrés, profondes de 8 pouces et longues de 7 pieds, à 1 th. 6 pfennig.	8,166	16
5. Placement, travail, pose de la couche de pierre, des clous, de la résine sous les rainures, etc., 64,000 pieds, à 1 ¼ gros par pied.	3,333	8
6. $^{1}/_{10}$ pour les points de rencontre	1,703	8
7. 5% pour dépenses imprévues	1,788	12
TOTAL.	37,158	12

Dans cette évaluation ne sont point compris les remblais et déblais nécessités par des terrains ingrats, les percées, digues, ponts, tous travaux extraordinaires enfin, ainsi que les frais d'achat et d'expropriation.

On a dernièrement fait en Silésie quelques essais de chemin de fer, mais comme ils ne desservent aucune ligne, et n'ont d'autre but que de porter aux routes ou aux fleuves voisins les produits des mines, nous les passerons sous silence.

Il viendra peut-être un temps où l'Europe entière sera croisée en tous sens par ces nouvelles voies de communication, mais cette époque semble assez éloignée. Aujourd'hui on en est à des projets, à des essais timides. L'Allemagne, qui est peut-être le pays qui gagnerait le plus à l'application en grand de cette nouvelle industrie, ne peut manquer, sans trahir ses intérêts matériels et commerciaux, de suivre les autres États dans la route où ils sont entrés. Si nous jetons les regards sur les tentatives isolées faites jusqu'à ce jour, nous avons lieu de l'espérer ; car les premiers pas sont toujours les plus lents et les plus difficiles.

P. A. DE LA NOURAIS.

[1] Le pied de Leipzig à 123''' 3 lignes de France.

Philosophie.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.[1]

§. III.

VUES DE HEGEL SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

« Les vues de tout système sur l'histoire de la science à laquelle il se rapporte, sont le jugement le plus certain de ce système, la mesure exacte de ses principes. » Cette proposition de M. Cousin[2] s'applique avec le plus de vérité à la philosophie, et plus spécialement à la philosophie de Hegel.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'aborder directement l'étude de son système, réduit à y pénétrer par une voie détournée, nous nous servirons encore pour cela du moyen que nous offrent ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. Non-seulement Hegel a jugé, plus même qu'il ne convient à l'historien, toutes les doctrines du passé d'après la sienne; non-seulement ses *Leçons sur l'histoire de la science* sont surabondamment pénétrées de l'esprit de son système à lui, mais encore toute sa philosophie se dit issue de l'histoire, et prétend en avoir recueilli l'héritage. Notre intention n'est pas de faire ici la critique de ses *Leçons*, ou d'examiner jusqu'à quel point les révolutions de la philosophie y sont fidèlement retracées; ce qui nous occupera surtout, ce sont les vues de l'auteur sur les systèmes antérieurs, les rapports qu'il établit entre eux et le sien. Quand nous aurons compris comment Hegel ne voit dans toutes les philosophies

1 Voyez le cahier de Janvier, p. 22, et le cahier de Mai, p. 119.
2 Préface de la seconde édition des Fragmens, p. LII

du passé qu'une préparation à la sienne, il nous sera plus facile de comprendre et de juger cette philosophie elle-même.

Déjà dans le paragraphe précédent nous avons donné une idée générale de la manière dont le philosophe de Berlin envisage l'histoire de la pensée. Ce que nous donnons ici n'en sera que le développement, selon les propres paroles de l'auteur.

Ouvrez les anciens historiens de la philosophie, Diogène Laërce, Stanley, Brucker, Tennemann, etc.; que nous offrent-ils? Les uns ne voient partout que des individus et des écoles, des faits isolés et des groupes de faits; les autres, tout en enchaînant les faits et les systèmes, et tout en les jugeant d'après quelque doctrine contemporaine, voient partout antagonisme et division, tendances diverses et hostiles. Il en est tout autrement de Hegel: pour lui l'esprit philosophique, le génie humain est *un;* dans sa marche à travers les siècles, toutes ses directions, en apparence si diverses, tendent sans cesse à la même fin; il s'avance dans une progression indéfinie, subissant des métamorphoses, mais toujours identique au fond, vers un même but fatalement déterminé. Hegel jugera toutes les philosophies d'après la sienne; il croira pouvoir le faire sans danger, puisqu'il les admet toutes, et il ne craindra pas de les représenter telles qu'elles furent, puisque dans toutes il verra le développement de l'esprit universel, revêtant de formes diverses un même contenu et une même vérité.

Lorsqu'au mois d'Octobre 1816, Hegel ouvrit à Heidelberg son premier cours d'histoire de la philosophie, il s'exprima ainsi:

« L'esprit universel (*der Weltgeist*) était dans ces derniers temps trop occupé de la réalité, pour rentrer en lui-même et pour se recueillir; maintenant que la nation allemande a reconquis sa nationalité, fondement de toute *vie vivante*[1], nous pouvons espérer qu'à côté de l'État l'Église se relèvera, qu'à côté de l'empire du monde on songera de nouveau au règne de Dieu; en d'autres termes, qu'à côté des intérêts politiques et d'une réalité vulgaire, refleurira enfin la science, le monde libre et rationnel de l'esprit.

1 *Der Grund alles lebendigen Lebens.*

« Nous verrons dans l'histoire de la philosophie que dans les autres contrées de l'Europe, où les sciences sont cultivées avec zèle et autorité, il ne s'est plus conservé de la philosophie que le nom, que tout souvenir, que l'idée même en a péri, et qu'elle n'existe plus que chez la nation allemande [1]. Nous avons reçu de la nature la mission d'être les conservateurs de ce feu sacré, comme aux Eumolpides d'Athènes avait été confiée la conservation des mystères d'Éleusis, aux habitans de Samothrace celle d'un culte plus pur et plus élevé ; de même que plus anciennement encore l'esprit universel avait donné à la nation juive la conscience que ce serait d'elle qu'il sortirait renouvelé. »

Nous ne relèverons pas ce que ces paroles peuvent renfermer de faux, d'absurde même : c'est l'esprit de Hegel, le sens de sa philosophie que nous cherchons à connaître. Continuons :

« J'ai consacré ma vie à la science, ajoute l'orateur ; je me félicite de pouvoir vous y introduire. J'espère mériter et obtenir votre confiance ; mais tout ce qu'il m'est permis aujourd'hui de vous demander, c'est que vous apportiez à nos leçons de la confiance en la science, et de la confiance en vous-mêmes. Le courage de la vérité, la foi en la puissance de l'esprit, telle est la première condition de la philosophie. L'homme, étant esprit, peut et doit s'estimer digne de ce qu'il y a de plus élevé ; il ne saurait avoir une trop haute idée de la vertu de son esprit. La nature intime et cachée de l'univers n'a pas une force qui puisse résister au courage de la connaissance : il faudra bien qu'elle s'ouvre à lui, et qu'elle offre à ses yeux et à sa jouissance ses richesses et ses profondeurs. »

Telle est la substance de la première leçon de philosophie de Hegel, et en même temps le début de son histoire de la science.

Voici comment ensuite notre philosophe explique la nécessité d'une introduction à cette histoire :

1 On peut douter que Hegel, en prononçant ces paroles, connût ce qui se passait alors en France et en Écosse ; sans quoi il faudrait en conclure que ni M. Royer-Collard, ni M. de Gérando, ni M. Maine de Biran, ni M. Laromiguière à Paris, ni Dugald-Stewart, ni Thomas Brown à Édimbourg, n'étaient des philosophes aux yeux de M. Hegel.

« Rien n'est plus juste que de demander qu'une histoire quelconque rapporte les faits sans partialité et sans autre intérêt que celui de la vérité. Mais c'est là un lieu commun qui ne mène pas loin; car nécessairement toute histoire est étroitement liée à l'idée qu'on se fait de son objet. Cette idée détermine le choix des faits à recueillir et les points de vue sous lesquels il convient de les classer. Ainsi il peut arriver que, selon l'idée qu'on se forme d'un État, tel lecteur, dans l'histoire de tel pays, ne trouve absolument rien de ce qu'il y cherchait. C'est ainsi que dans telle histoire de la philosophie on trouvera peut-être tout autre chose que ce qu'on regarde comme philosophie.

« Dans toute autre histoire le sujet est déterminé à l'avance, au moins quant à l'essentiel; mais la science de la philosophie a cela de particulier, que l'on se fait sur son objet les opinions les plus divergentes. Or, si l'idée de ce qui doit être l'objet d'une histoire n'est pas arrêtée, cette histoire elle-même sera sans consistance.

« Il y a plus : s'il existe des idées différentes de la science philosophique, l'idée véritable peut seule vous mettre en état de comprendre les ouvrages des philosophes qui ont travaillé dans ce sens. Lorsqu'il s'agit de pensées, il ne suffit pas de saisir le sens grammatical de leur expression. On peut avoir acquis une connaissance historique des opinions des philosophes, on peut s'être beaucoup occupé des argumens sur lesquels se fondent leurs assertions, sans en avoir l'intelligence. Aussi possédons-nous des histoires de la philosophie volumineuses, savantes même, auxquelles manque une seule chose : la connaissance de la matière qu'elles ont si longuement exposée.[1] »

De ces considérations Hegel conclut à la nécessité de faire précéder l'histoire de la philosophie d'une introduction destinée à établir l'idée de la science dont il s'agit de retracer les transformations successives. Mais ici l'embarras est grand. En effet, exposer l'idée de la philosophie d'une manière scientifique, c'est faire un traité de la philosophie même. Ce n'est qu'en apparence que la

1 *Hegel's Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie, herausgegeben von K. L. Michelet*; tome I.er, p. 7.

notion de la philosophie en est le commencement; cette notion, placée en tête, ne se trouve que par tout l'ensemble de la science et ne se trouve qu'à la fin. Hegel déclare en conséquence, que dans son introduction on devra supposer l'idée de la philosophie comme accordée à l'avance; que ce qui y sera dit sur l'histoire de la philosophie devra être considéré moins comme pouvant être établi tout d'abord, que comme un résultat que l'histoire même justifiera. C'est une sorte d'argument placé en tête, une indication sommaire de ce qui va suivre.[1]

Nous allons donner un extrait de cette introduction remarquable, en nous servant, le plus qu'il nous sera possible, des propres expressions de notre auteur. Presque tout est caractéristique, et jette une vive lumière sur la philosophie que nous étudions.

L'intérêt de cette histoire est surtout dans la connexité intime de ce passé *apparent*[2] avec l'état actuel de la philosophie. Cette connexité est ce qui exprime essentiellement la destination de l'histoire de cette science. Les faits qui la constituent ne se perpétuent pas seulement, comme tous les événemens, dans les effets qui en découlent, mais ils sont productifs d'une manière toute particulière. Voilà la pensée fondamentale des leçons de Hegel sur cette partie des sciences historiques : c'est elle qu'il se propose principalement de développer dans son introduction.

L'histoire de la philosophie est l'histoire de la raison pensante, pénétrant dans l'essence des choses. Ses productions sont d'autant meilleures qu'elles sont moins l'ouvrage de la pensée individuelle. Ces productions ne sont pas seulement à considérer comme des faits historiques. Ce que nous sommes, nous le sommes devenus par l'histoire, par la tradition, qui ne se borne pas à nous transmettre les trésors amassés par les siècles : elle s'enrichit à mesure qu'elle avance à travers les âges, et en se perpétuant et se communiquant elle se modifie et se transforme. En acceptant son héritage, nous y ajoutons et nous l'améliorons.

1 *Hegel's Vorlesungen, etc.*, tome I.er, p. 9.

2 *Dieser scheinbaren Vergangenheit*, tome I.er, p. 11.

C'est de là qu'il arrive que notre philosophie ne peut exister que dans un rapport intime avec la précédente, et qu'elle en sort nécessairement. Mais elle n'en sort pas d'une manière passive; ce n'est pas un simple mouvement dans le milieu du temps et de l'espace. Le spectacle qui se présente à notre imagination, ce sont les actions de la pensée libre, c'est l'histoire du monde des pensées, l'histoire des faits par lesquels il s'est produit.

C'est par la pensée que l'homme est supérieur à la brute. Tout ce qui est humain, n'est humain que par la pensée; donc ce qu'il y a de plus noble, de plus excellent, c'est la pensée s'occupant d'elle-même, se cherchant et se trouvant elle-même. Or, l'histoire de la philosophie est l'histoire de la découverte de la pensée par la pensée.

Mais la pensée qui est essentiellement pensée, est absolue, éternelle. Ce qui est véritablement, n'est contenu que dans la pensée, et n'est pas vrai seulement aujourd'hui et demain, mais indépendamment de tout temps. Comment donc le monde de la pensée aurait-il une histoire? Ce sera la première question que nous aurons à examiner. En second lieu, outre la philosophie, il existe une foule d'autres productions intellectuelles, telles que les religions, les arts et les sciences, les constitutions politiques, etc. Il faudra donc voir quels sont les rapports de ces autres productions avec la philosophie. Il faudra ensuite, avant d'entrer dans les détails, se procurer une idée générale de l'ensemble, de peur de ne pas voir la philosophie au milieu de tant de philosophies diverses.

En conséquence l'introduction traitera:

I. De l'idée de l'histoire de la philosophie, de son importance et de son but. Le point le plus intéressant de ces recherches sera de montrer comment l'histoire de la philosophie devient elle-même la philosophie.

II. De la notion même de la philosophie, afin d'y trouver la mesure de ce qui doit être admis dans son histoire et de ce qui en doit être exclu; des rapports de la religion et des autres sciences avec la philosophie proprement dite.

III. De l'histoire de la philosophie considérée dans son ensemble comme un tout organique, et de sa division.

Hegel dédaigne de parler de l'utilité de cette étude, ainsi que de ses différentes méthodes; mais pour se conformer à l'usage, il consent à traiter en passant des sources de cette histoire.

I. Idée de l'histoire de la philosophie.

La première pensée qui se présente ici, c'est que cette expression: *histoire de la philosophie*, implique contradiction. En effet, le but de la philosophie est la vérité, et la vérité est éternelle. La vérité n'a point d'histoire, puisque l'histoire ne porte que sur ce qui est variable, ce qui est passé. Pour mieux comprendre le sens de cette contradiction, il faut d'abord distinguer entre l'histoire des destinées extérieures d'une science et celle de son objet lui-même. Il faut considérer ensuite que l'histoire de la philosophie a un caractère tout particulier, et qui ne se retrouve dans celle d'aucune autre science.

Le christianisme a une histoire de son établissement, de sa propagation, de ses institutions; mais comme religion, comme doctrine, elle n'en a point en elle-même; l'histoire de la doctrine chrétienne n'est que l'histoire de ses applications, de sa corruption et de sa réforme. De même il y a une histoire de la philosophie, de ses commencemens, de ses progrès parmi les hommes, de sa décadence et de sa renaissance, de ceux qui l'ont enseignée ou combattue, de ses rapports avec les religions établies et avec les États : c'est là une histoire tout extérieure de la philosophie et nullement de son objet.

Les autres sciences ont aussi une histoire quant à leur contenu. Ce contenu s'est en grande partie conservé et transmis intact; le reste est abandonné ou modifié; le tout s'accroît avec le temps. En général, les sciences s'accroissent par juxta-position : les faits s'ajoutent aux faits, les connaissances aux connaissances, et le plus souvent leur histoire se borne à enregistrer les additions.

« L'histoire de la philosophie ne présente ni la permanence d'un contenu donné, et auquel rien ne puisse s'ajouter, comme la

religion de l'Évangile; ni la simple augmentation de trésors acquis, comme les sciences physiques et mathématiques. Elle ne paraît, au contraire, nous offrir que de continuels changemens du tout, changemens et variations qui finissent par n'avoir plus même un but commun qui les unisse. A la fin c'est l'objet lui-même, la connaissance rationnelle, qui disparaît, et la science se voit réduite à partager avec le néant la prétention et le nom devenu vain désormais de la philosophie. [1] »

Après ces observations, qui ne font que poser la question sans la résoudre, notre auteur discute les diverses méthodes, qu'il appelle vulgaires, de traiter l'histoire de la philosophie. Il s'élève d'abord contre ceux qui n'y voient qu'un assemblage d'opinions philosophiques, pâture d'une curiosité oisive, ou tout au plus de l'érudition, un moyen d'exercer la pensée. Rien de plus inutile, selon lui, de moins intéressant, quelque grand qu'en soit l'objet, qu'une simple galerie d'opinions. Il nie qu'il y ait des *opinions philosophiques* [2]. Les opinions sont purement subjectives; la philophie est la science objective de la vérité, la science de sa nécessité, la connaissance qui comprend [3]. D'autres, avec une intention plus marquée, appuyant sur le mot *opinions*, ne veulent y voir que les vaines productions de la raison livrée à elle-même, et impuissante, selon eux, à trouver la vérité par ses propres forces. Ils opposent à la philosophie l'autorité de la tradition et de la révélation. D'autres encore, ennemis de toute spéculation, opposant la raison à elle-même, se servent de l'histoire de la philosophie pour démontrer l'autorité exclusive du sentiment, du sens commun, de la foi intellectuelle. Tel n'est point le but de cette histoire.

Parlant ensuite du parti que le scepticisme a tiré de l'histoire de la philosophie pour prouver la vanité de la connaissance philosophique, l'auteur s'exprime en substance ainsi : « A la vue

1 *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, tome I.er, p. 22.

2 *Es giebt keine philosophische Meinungen*, tome I.er, p. 24.

3 *Die Philosophie ist objective Wissenschaft der Wahrheit, wissenschaftliche Nothwendigkeit, begreifendes Erkennen*, tome I.er, p. 24.

de tant d'opinions et de systèmes si divers, on se trouve embarrassé; puisque les plus grands génies se sont trompés, comment tous ne se tromperaient-ils pas? N'est-ce pas là une preuve irrécusable que c'est en vain que la philosophie aspire à la vérité? Ou, dit-on, il y a erreur partout, ou, si une philosophie est la véritable, à quel caractère la reconnaître? Chacune se donne pour la vraie, et chacune met en avant un autre *criterium*. Toute philosophie nouvelle s'élève avec la prétention non-seulement de réfuter les systèmes antérieurs, mais encore de les remplacer tous comme ayant enfin trouvé la vérité. Mais, conformément à l'expérience, il se montre bientôt qu'à cette philosophie aussi peuvent s'appliquer les paroles de S. Paul à Ananias [1] : « Voici, les pieds « de ceux qui devront t'ensevelir sont déjà devant la porte. » En d'autres termes: la philosophie destinée à combattre et à remplacer la vôtre, ne tardera pas à paraître. [2] »

On voit que Hegel ne nie point le fait de la diversité des doctrines philosophiques; mais il n'admet point la conséquence qu'on tire communément de cette diversité, et s'explique sur le fait lui-même ainsi qu'il suit : « D'abord, quelque divers que soient les systèmes de philosophie, ils ont au moins cela de commun d'être de la philosophie. Quiconque, par conséquent, posséderait un système vraiment philosophique, aurait toujours de la philosophie[3]. Mais il faut aller plus loin, et voir ce que c'est au fond que cette diversité des doctrines; il faut montrer que ces variations non-seulement ne prouvent rien contre la possibilité de la philosophie, mais encore qu'elles ont été nécessaires pour l'existence de la philosophie comme science, qu'elles lui sont essen-

1 Nous laissons subsister cette citation des Actes des Apôtres (V., 9) telle qu'elle est, quoique nous sachions bien que c'est S. Pierre et non S. Paul qui les a adressées à Saphira, femme d'Ananias.

2 Ouvrage cité, tome I.er, p. 28 et 29.

3 L'auteur rappelle ici une comparaison dont il s'est servi ailleurs, dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*, §. 13. Il compare ceux qui ne veulent voir partout que la diversité, et qui, dans le particulier, refusent de reconnaître le général, à un malade qui, après avoir demandé du *fruit*, refuserait des cerises, des prunes, etc., sous prétexte que ce sont là des cerises et des prunes, et non pas du fruit.

tielles.... Ici nous partons, il est vrai, de la supposition que la philosophie a pour but de saisir la vérité par la pensée et la notion[1], et non de reconnaître qu'il n'y a pas de connaissance, ou que la vraie vérité nous échappe, et que la seule vérité qui soit de notre domaine est temporelle et relative.

« Tout ici, du reste, dépend de bien déterminer ce que nous appelons *évolution*[2]. Les faits de l'histoire de la philosophie ne sont pas une suite d'aventures fortuites de chevaliers errans qui se battent pour la vérité au hasard, et dont le passage ne laisse point de traces après lui. Dans le mouvement de l'esprit pensant il y a nécessairement un lien et de l'unité. »

Afin de faire comprendre ce qu'il entend par l'histoire de la philosophie, l'auteur s'applique à déterminer ce qu'il appelle développement ou *évolution* et la notion du *concret*, et conclut que la *philosophie est la connaissance de l'évolution du concret.* Tâchons de le suivre dans ces explications, qui seules peuvent nous donner l'intelligence de sa doctrine. Là est toute sa pensée, non-seulement sur l'histoire de la philosophie, mais en quelque sorte sur la philosophie tout entière.

« La vérité est *une*, avons-nous dit; dans un sens plus profond c'est à la fois le point de départ et le but de la philosophie de reconnaître cette vérité *une*, mais de la considérer en même temps comme la source de laquelle découle tout le reste, toutes les lois de la nature, tous les phénomènes de la vie et de la conscience. Pour comprendre ceci, il est nécessaire de bien déterminer les deux notions de l'*évolution* et du *concret*. »

Ici Hegel distingue trois espèces de pensée ou trois produits de la pensée en général : la *pensée*, qu'il appelle formelle, et qui n'est autre chose que la pensée considérée indépendamment de tout contenu; la *notion*, qui est la pensée plus déterminée, et l'*idée* ou la pensée dans sa totalité et tout-à-fait

1 *Dass die Philosophie das Ziel habe, die Wahrheit denkend, begreifend zu erfassen.* Ouvrage cité, tome I.er, p. 30.

2 Ce mot, dans le sens de *développement organique par accroissement*, nous a paru le plus propre à traduire le terme *Entwickelung*.

déterminée [1]. L'idée seule est le vrai. Or, il est de la nature de l'*idée* de se *développer*, et de ne devenir que par là ce qu'elle est.

« Pour comprendre ce que c'est que ce développement ou cette *évolution* par laquelle l'idée se produit et s'achève, il faut distinguer deux états : le premier, qui est connu sous le nom de disposition, de virtualité, de puissance, et que j'appelle l'*être en soi* [2]; le second est l'*actualité*, la *réalité*, ou ce que j'appelle l'*être pour soi* [3]. Ainsi l'enfant naissant a la raison virtuellement, en germe, il ne possède encore que la *possibilité réelle* de la raison : il est raisonnable *en soi* (*an sich*); mais ce n'est qu'en se développant qu'il devient *pour soi* (*für sich*), ce qu'il n'était d'abord qu'en soi; il possède alors la raison pour lui, c'est-à-dire actuellement, réellement. Or, considérons ceci de plus près.

« Il résulte de là que ce qui est en soi n'existe pour l'homme qu'autant que cela devient l'objet de sa conscience. Cet objet est ce qu'il est virtuellement; en le devenant pour soi ou actuellement, il s'est doublé pour ainsi dire; mais il s'est conservé et n'est pas devenu un autre. L'homme est pensant d'abord, puis il pense la pensée. L'homme, qui est virtuellement doué de raison, est demeuré le même en devenant raisonnable actuellement. Néanmoins la différence entre ce qu'il a été et ce qu'il est, est immense. Il ne s'est pas produit un autre contenu; mais il s'est opéré dans la forme un changement prodigieux. Là sont fondées toutes les différences qui se trouvent dans l'histoire du monde. Tous les hommes sont raisonnables; la forme de cette rationnalité est d'être libre : voilà sa nature. Et néanmoins il y a des peuples esclaves et résignés à leur servitude. Ils sont libres *en soi*, virtuellement, mais ils n'existent pas comme libres, ils ne sont pas libres pour soi, *actu*. C'est ainsi que tout effort de connaître et

1 *Das Product des Denkens ist* GEDACHTES *überhaupt : der* GEDANKE *ist formell;* BEGRIFF, *der mehr bestimmte Gedanke;* IDEE, *der Gedanke in seiner Totalität, an und für sich seienden Bestimmung.* Ouvrage cité, p. 33.

2 *Das Ansichseyn, potentia,* δυναμις.

3 *Das Fürsichseyn, actus,* ἐνεργεια. Nous prions le lecteur de retenir ces expressions : *an sich seyn, für sich seyn, an und für sich seyn*; elles sont pour ainsi dire le fond de la langue philosophique de Hegel.

de savoir, toute action n'a d'autre but que de mettre au jour ce qui est caché, de réaliser ou d'actualiser ce qui est virtuellement, d'objectiver ce qui est en soi, de développer ce qui existe en germe.

« Arriver à l'existence, c'est subir un changement, et néanmoins rester le même. Le mode et la suite du changement sont gouvernés par ce qui est en soi[1]. La plante ne se perd pas dans un développement arbitraire. Ce développement est déterminé par le germe. Le germe éprouve le besoin de se développer. Ce besoin tend à l'existence. Il se produit des choses diverses; mais tout était déjà renfermé dans le germe, quoique invisible et *idéellement*. Cette production au dehors, cette évolution a un terme, une fin prédéterminée, un dernier point de développement, qui est le fruit, c'est-à-dire la reproduction du germe, le retour à l'état primitif. En définitive le germe n'a voulu que se produire lui-même, retourner à soi. Il est vrai que le sujet qui a commencé et le dernier résultat de son développement, le germe et le fruit, sont deux individus; mais leur contenu est identique.

« Il en est autrement sous le rapport de l'esprit. En lui le commencement et la fin coïncident; ils sont une seule et même nature; ils sont l'un pour l'autre, et par cela même il y a existence pour soi ou actualité. Il n'y a dualité que dans la forme, identité au fond. L'esprit, en se développant, sort de lui, se déploie, et en même temps revient à lui ou prend conscience de lui-même. C'est cet acte de venir à soi[2], d'acquérir la conscience de lui-même, que l'on peut considérer comme le but suprême et absolu de l'esprit. Voilà où il tend. Tout ce qui arrive dans le ciel et sur la terre, tout ce qui arrive éternellement, a pour unique fin que l'esprit se reconnaisse, qu'il se trouve, qu'il devienne l'objet de sa propre activité, qu'il s'*actualise*[3]; s'il paraît se doubler, s'aliéner, sortir de lui, c'est uniquement pour se trouver, c'est pour mieux rentrer en lui. C'est par là qu'il est libre. »

1 *Das Ansich regiert den Verlauf*, tome I.er, p. 34.

2 *Diess Zusichselbstkommen*, tome I.er, p. 35.

3 C'est ainsi qu'on peut rendre cette expression : *dass es für sich selber werde* (*qu'il devienne pour soi*), tome I.er, p. 36.

Voilà pour la notion du développement ou de l'évolution; voici maintenant comment notre philosophe détermine ce qu'il appelle la notion du *concret*.

« En parlant du développement, on peut demander : qu'est-ce donc qui fait évolution? quel en est le contenu absolu? On se figure ordinairement que l'évolution est une activité sans contenu, une pure abstraction. Mais cette activité est concrète, elle ne diffère point de l'action. La virtualité et l'actualité ne sont que des momens différens de la même activité; l'action est essentiellement *une*, et c'est ce qui constitue le concret. Non-seulement l'action est concrète, mais encore le sujet ou le commencement de l'activité est concret, ainsi que ce qui en est le produit. La marche du développement en est aussi le contenu, l'idée même.

« C'est un préjugé vulgaire de croire que la science philosophique ne s'occupe que d'abstractions, de vaines généralités; qu'au contraire l'observation, la conscience psychologique, le sentiment de la vie est le concret, la réalité. Il est vrai que la philosophie est circonscrite dans le domaine de la pensée, et par conséquent s'occupe de généralités; son contenu est abstrait, mais seulement dans sa forme, dans son élément; l'idée est essentiellement concrète, c'est l'unité diversement déterminée. C'est en cela que la connaissance rationnelle se distingue de la connaissance de l'entendement[1]. Il appartient à la philosophie de montrer contre l'entendement que le vrai, l'*idée*, ne consiste pas dans de vaines généralités, mais dans un général qui est en soi le particulier et le déterminé. C'est la réflexion de l'entendement qui produit une théorie tout abstraite; la philosophie ramène au concret, qui seul est vrai. »

Ce qu'on vient de lire tend à démontrer que les différences n'existent pas réellement, qu'elles ne sont que des momens de l'évolution, et qu'une production logique sans réalité.

L'idée étant concrète, son évolution est identique à ce que

1 Pour comprendre ceci, il faut se rappeler la distinction établie ci-dessus entre la *notion* (*der Begriff*) et l'*idée* (*die Idee*), et ajouter que la *raison* (*die Vernunft*) est ici la faculté des idées; l'*entendement* (*der Verstand*), la faculté des notions.

l'auteur appelle le mouvement du concret. Ce mouvement n'est autre chose que le développement par lequel ce qui est *en soi* ou en puissance, devient *pour soi* ou actuel. Les différences qui s'observent dans le cours de l'évolution de l'idée ne sont que des formes nouvelles. « Le concret en soi, virtuel, doit devenir pour soi, actuel; il est simple et pourtant différent[1]. Cette contradiction intime du concret est le mobile de son développement. Alors naissent les différences; mais celles-ci à leur tour s'évanouissent dans l'unité. Il y a mouvement[2] et repos dans le mouvement. La différence existe à peine, que déjà elle disparaît; et il en procède la pleine et concrète unité. »

Pour rendre plus claire la notion du concret, et l'on ne peut nier qu'elle n'en ait grand besoin, Hegel se sert de quelques exemples. « La fleur, dit-il, malgré ses qualités diverses, est *une*. Aucune de ses qualités ne peut manquer dans aucune de ses feuilles, et chaque partie de la feuille a les mêmes propriétés que la feuille tout entière. C'est ainsi encore que chaque parcelle d'or possède exactement les mêmes qualités que la masse dont elle fait partie. Dans les choses sensibles nous admettons sans peine que des différences se trouvent ainsi réunies; tandis que dans les choses immatérielles l'entendement les oppose les unes aux autres.... Nous disons de l'homme qu'il a la liberté, et à la liberté nous opposons la nécessité. Si l'esprit est libre, dit-on, il n'est point sujet à la nécessité, et réciproquement. L'un exclut l'autre. Ici nous admettons les différences comme s'excluant et ne pouvant être réunies ou *concrètes*. Mais en réalité l'esprit est concret, et ses qualités sont la liberté et la nécessité. Il est libre dans sa nécessité, et ce n'est qu'en elle qu'il trouve sa liberté. Les choses naturelles sont exclusivement dévolues à la nécessité.

1 C'est-à-dire : il est simple en soi, mais il tend à l'existence, à être pour soi; et c'est cette tendance qui est le principe de son développement. C'est ainsi que Schelling admettait une unité absolue qui tend à se développer, qui a soif de l'existence.

2 C'est ce mouvement que Hegel, ainsi que M. de Schelling, appelle volontiers le *procès*. Seulement ce qui procède ou se meut chez M. de Schelling, c'est l'absolu; chez Hegel, c'est l'*idée*.

La liberté sans nécessité est une abstraction, l'arbitraire, une liberté purement formelle. »

Gœthe a dit : « Ce qui a été formé devient toujours la matière d'une formation nouvelle. » Ce principe, Hegel l'applique à sa théorie du développement. « Le fruit du développement est un résultat du mouvement. Mais c'est seulement le résultat d'un degré du développement, et par là-même il devient le commencement, le point de départ d'un second degré. La matière formée devient la matière d'une forme nouvelle. L'esprit entre en lui et fait de lui-même l'objet de sa pensée. Ensuite la notion dans laquelle il s'est saisi, et qui est lui-même, sa forme, son être actuel, il en fait de nouveau l'objet de son activité. Ainsi ce qui a été formé antérieurement se transforme encore, se détermine et se précise davantage. L'évolution du concret est une série de développemens qui ne doit pas être représentée comme une ligne droite et se prolongeant indéfiniment, mais comme un cercle qui revient sur lui-même. Ce cercle a pour périphérie un grand nombre de cercles.[1] »

Au moyen de ces explications, que nous avons cru devoir reproduire presque intégralement, parce qu'elles sont fondamentales ; l'auteur arrive à cette proposition importante : « La philosophie est la connaissance de l'évolution du concret. » Le développement se fait de lui-même, nécessairement, organiquement, et la philosophie n'en est que la conscience raisonnée et complexe. « Le vrai, dit l'auteur[2], déterminé en soi, éprouve le besoin de se développer. L'*idée*, concrète et se développant, est un système organique, une totalité, qui renferme en soi une grande richesse de degrés et de *momens*[3]. La philosophie n'est autre chose que la connaissance de ce développement, et en tant que pensée méthodique et réfléchie, elle est ce développement lui-même. Plus l'évolution fait de progrès, plus aussi la philosophie s'avance vers la perfection. Plus l'idée se développe, plus elle se précise et se

1 Tome I.er, p. 39.
2 *Ibid.*, p. 40.
3 Voir notre note, mois de Janvier, p. 25.

détermine; plus il y a d'extension, plus il y a aussi d'intensité.... Voilà quelle est la philosophie : une même idée règne dans son ensemble et dans toutes ses parties, comme un individu vivant est animé d'un même principe de vie. Toutes les parties qu'on y voit se produire, ainsi que leur systématisation, procèdent de l'idée une et identique. Tous les systèmes particuliers ne sont qu'autant de formes diverses d'une seule et même vie; ils n'ont de réalité que dans cette unité, et leurs différences, leurs déterminations particulières, prises ensemble, ne sont que l'expression des formes renfermées dans l'idée. L'idée est le centre à la fois et la périphérie, la source de la lumière, qui, dans toutes ses expansions, ne sort jamais d'elle-même; elle est le système de la nécessité et de sa propre nécessité, qui partant est aussi sa liberté.»

On prévoit sans peine quelle sera l'application de ces principes à l'histoire de la philosophie : il en résulte visiblement l'identité de cette histoire et de la philosophie elle-même. La philosophie, comme son histoire, sera le système se développant. L'histoire n'est que l'évolution progressive et nécessaire de l'idée ou de la pensée dans sa totalité; la philosophie n'est autre chose que la connaissance de cette évolution : la conclusion est facile à tirer. Mais laissons encore ici l'auteur parler lui-même : il s'exprime à cet égard avec une grande énergie et avec assez de clarté, pour ceux du moins qui se seront un peu familiarisés avec sa terminologie.

Voici ce que nous lisons d'abord dans l'*Encyclopédie des sciences philosophiques*[1] : « L'histoire de la philosophie produit les degrés du développement sous la forme d'une succession accidentelle, et de la seule diversité des principes et des systèmes. Mais l'ouvrier de ce travail de quelques milliers d'années est le même esprit vivant, que sa nature pensante porte à se donner la conscience de ce qu'il est, et qui, à mesure qu'un degré de son développement est l'objet de sa pensée, est déjà parvenu à un degré plus élevé. L'histoire de la philosophie montre dans les divers

1 Troisième édition, §§. 13 et 14.

systèmes, une seule et même philosophie à différens degrés de développement, et dans les divers principes qui ont servi à fonder des systèmes, les branches d'un seul et même tout. La philosophie, qui est la dernière dans le temps, est le résultat de toutes les philosophies précédentes, et doit par conséquent renfermer les principes de toutes : elle est par conséquent, si c'est une philosophie véritable, la plus développée, la plus riche et la plus concrète. Ce même développement de la pensée, qui est l'objet de l'histoire de la philosophie, est aussi représenté dans la philosophie même, mais délivré de la contingence historique. La pensée libre et véritable est concrète ; elle est *idée*, l'idée dans toute son universalité ou l'*absolu*.... »

Dans les *Leçons sur l'histoire de la philosophie*[1], pour expliquer cette proposition fondamentale de son système, que *la philosophie et son histoire sont identiques au fond* et dans leur marche progressive, Hegel distingue deux modes, non dans le développement lui-même, mais dans son phénomène : « Le développement des divers degrés dans la marche de la pensée, dit-il, peut se faire avec la conscience de la nécessité avec laquelle un degré succède à un autre et en dérive, et par laquelle telle forme seulement peut actuellement se montrer — ou bien il peut avoir lieu sans cette conscience et paraître accidentel, de telle sorte que la notion acquise agisse néanmoins d'après sa nature et produise ses conséquences, mais sans que la liaison soit reconnue et exprimée. C'est ainsi que dans la nature physique les rameaux, les feuilles, les fleurs, le fruit d'une même plante en procèdent, chacun pour soi, tandis que l'*idée intérieure* détermine cette succession. C'est ainsi encore que dans l'enfant toutes les facultés se produisent d'une manière simple et naïve, de sorte que les parens qui, pour la première fois, font une pareille expérience, sont émerveillés de ce prodige, et ne voient dans toute cette suite de phénomènes que la forme de la succession dans le temps. »

Or, ce premier mode de développement, que caractérise la

1 Tome I.er, p. 42.

conscience de sa nécessité, est, selon Hegel, l'objet de la philosophie; le second mode, selon lequel les divers momens de l'évolution se présentent dans le temps, sous forme de faits, arrivés en tels lieux, parmi tels peuples, sous l'empire de telles ou telles circonstances politiques, est le spectacle que nous offre l'histoire de la philosophie.

« D'après cela, continue Hegel, j'affirme que la succession des systèmes de la philosophie dans l'histoire est la même que la succession des déterminations logiques de l'*idée*. J'affirme que, si l'on dépouille les principes fondamentaux des systèmes qui apparaissent dans l'histoire, de tout ce qui concerne leur forme extérieure et leur application en particulier, on reconnaît les divers degrés de l'idée logiquement déterminée. Et réciproquement, le mouvement dialectique de l'idée représente les principaux momens du mouvement historique. Il est vrai qu'il faut savoir reconnaître les idées sous les formes que l'histoire leur a données....

« Il résulte de ce que l'on vient de dire, que l'étude de l'histoire de la philosophie est l'étude de la philosophie même. Mais il faut y apporter la connaissance de l'idée, tout aussi bien que pour juger les actions humaines, il faut avoir la notion de ce qui est juste et convenable. Sans cette connaissance, l'histoire de la science philosophique ne présente qu'un amas confus d'opinions. Montrer cette idée et expliquer par elle les faits, tel est l'office de l'historien de la philosophie. »

Après ces notions générales sur les rapports de la phisosophie avec son histoire, Hegel passe à l'application de ces idées à l'histoire elle-même. Il revient à la question déjà précédemment soulevée : comment il arrive que la philosophie a une histoire, ou qu'elle apparaît comme se développant dans le temps. Cette question n'en est une que dans le système de Hegel, et voici comment elle est résolue : « La nature est telle qu'elle est, et ses changemens ne sont que des répétitions; son mouvement est un mouvement circulaire. L'être de l'esprit, c'est son action; son action, c'est de se savoir. Je suis immédiatement, mais seulement

comme organisme vivant; comme esprit, je ne suis qu'autant que je me sais. Or, cette conscience de moi renferme essentiellement que je suis l'objet de moi-même. C'est en se distinguant ainsi de lui-même que l'esprit arrive à l'existence, il se pose comme hors de soi. Cette extériorité est précisément le caractère général et distinctif de l'existence naturelle, et un des modes de l'extériorité est le temps.

« Cette existence dans le temps est un moment non pas seulement de la conscience individuelle, mais encore de l'évolution de l'idée philosophique dans l'élément de la pensée. L'idée, considérée en repos, dans l'intuition intime, n'est point dans le temps. Mais l'idée, en tant que concrète, comme unité de différences, se développe par la pensée et se pose extérieurement: c'est ainsi que dans l'élément de la pensée la philosophie pure apparaît comme une existence qui se développe dans le temps. Mais cet élément de la pensée ne doit pas être pris seulement comme l'activité d'une conscience individuelle. L'esprit ne se manifeste pas uniquement comme pensée individuelle et finie, mais comme esprit concret et universel[1]. Or, cette *universalité concrète* comprend tous les modes et toutes les faces sous lesquels, conformément à l'idée, l'esprit se devient objet à lui-même. Son développement ne s'opère point dans la pensée d'un individu, ne se représente point dans une conscience individuelle. La richesse de ses formes remplit l'histoire du monde. Dans cette grande et universelle évolution de l'esprit, il arrive donc que telle forme, tel degré de l'idée se manifeste chez tel peuple plutôt que chez tel autre; de sorte qu'un peuple et un temps donnés n'expriment que cette forme, tandis que le degré supérieur ne se montre que des siècles après et chez une autre nation.[2] »

Ainsi l'esprit pensant se développe nécessairement dans le temps; il ne se développe tout entier ni dans un individu, ni

1 Il faut ici se rappeler que Hegel regarde comme une abstraction la pensée individuelle, qui, selon lui, est une partie de l'activité de l'esprit universel, qu'il appelle pour cela *concret*.

2 Même ouvrage, tome I.er, p. 45.

dans un peuple, ni dans une époque, mais dans l'humanité tout entière. Chaque époque, chaque nation n'en présente qu'un mode, un degré, une forme. Ces modes, ces formes sont variés et divers; mais ils ne paraissent en contradiction que comparés isolément. Ce développement historique se fait avec une nécessité rationnelle; et un individu qui aurait vécu depuis l'origine de la philosophie, et qui aurait eu la conscience de tous les progrès successifs de l'esprit se développant à travers les âges, sentirait parfaitement cette nécessité; il n'aurait abjuré aucune de ses convictions antérieures; ses idées se seraient transformées, et complétées, mais non changées, et elles offriraient à la fin une admirable unité, une harmonie d'élémens variés, mais sans dissonnance. L'esprit développé n'est que la production au dehors de ce qui était primitivement renfermé en lui, et il ne saurait y avoir de contradiction entre la puissance ou la virtualité et l'actualité rationnelle. « En conséquence de ces notions du concret et du développement, dit notre auteur, la nature de la *variété* prend un tout autre sens; tout ce qu'on a dit des variations de la philosophie, supposant à tort que ce qui est varié a de la consistance, se trouve par là réduit à sa juste valeur; par là s'évanouissent toutes les objections du scepticisme historique.... Ceux qui prennent la variété pour une chose fixe, absolue, en ignorent la nature et la dialectique. La variété n'a rien de stable; elle n'est qu'un moment passager du mouvement de l'évolution. L'idée concrète de la philosophie est l'activité du développement à produire les différences qui y sont virtuellement renfermées. Ces différences qui sont dans l'idée se posent comme pensées; elles se produisent nécessairement l'une ici, l'autre là.... Les différences contiennent l'idée sous une forme particulière. Ces formes sont autant de philosophies. Elles ne sont autre chose que les différences primitives de l'idée; ensemble elles en représentent tout le contenu. Chaque forme est un système; mais les systèmes, après avoir figuré comme indépendans, finissent toujours par ne paraître plus que des momens de transition. A l'expansion succède la contraction, le retour à l'unité. Puis commence une période nouvelle

de développement. On pourrait croire que ce progrès est infini; mais nous verrons plus tard qu'il a un terme absolu. Telle est la seule manière convenable de considérer la construction du temple de la raison ayant conscience d'elle-même. Il se construit rationnellement par un architecte intérieur.[1] »

Au fond toute cette doctrine, cette présomption d'un développement rationnel de l'esprit humain à travers tous les accidens de l'histoire, n'est autre chose, selon l'auteur, que la foi en la Providence appliquée à l'histoire de la philosophie. « Ce qu'il y a de plus noble dans le monde, dit Hegel, c'est la pensée. Pourquoi n'y aurait-il de la raison que dans la nature physique, et pas aussi bien dans le domaine spirituel? On ne saurait admettre sérieusement un gouvernement providentiel de l'univers, et regarder en même temps les événemens du monde intellectuel, c'est-à-dire les diverses philosophies, comme de purs accidens. » A l'objection contre ce système, tirée de la longueur du temps que met l'esprit à l'élaboration de la philosophie, Hegel répond qu'en effet, au premier abord, cette longueur peut étonner, à peu près comme l'immensité des espaces explorés par l'astronomie; mais qu'il faut se rappeler que l'esprit universel n'a point à se hâter, qu'il a assez de temps, puisqu'il est éternel. Il lui applique ces paroles que l'Écriture adresse à Dieu : « Mille ans sont devant toi comme un jour. » Qu'il fasse une si grande dépense de générations et de révolutions pour arriver à la pleine conscience de lui-même, cela lui coûte peu. N'est-il pas assez riche de nations et d'individus pour se permettre cette longue et prodigue consommation? La nature parvient à ses fins par la route la plus prompte, mais l'esprit procède par des voies détournées, par des transitions lentes et insensibles, et se ménage longuement ses progrès[2]. Que si vous insistez dans l'intérêt des générations qui paraissent sacrifiées au développement universel, Hegel répondra qu'à chaque nation peut suffire la forme sous laquelle elle s'élabore sa situation et son univers.[3]

1 Même ouvrage, p. 47.
2 Page 49. — 3 Page 47.

De ces considérations résultent pour l'histoire de la philosophie les conséquences suivantes :

1.° Tout l'ensemble de cette histoire a suivi une marche progressive, rationnelle, nécessaire, déterminée par la puissance de l'esprit, par la virtualité de l'idée. Il n'y a rien de contingent dans le développement historique de la philosophie. Tout système dont la forme n'est pas absolument identique au contenu de l'idée, est passager.

2.° Chaque philosophie a été nécessaire et l'est encore; nulle n'a péri; *toutes les philosophies*, comme autant de momens d'un seul tout, sont affirmativement conservées dans *la philosophie*. Mais il faut distinguer entre le principe particulier de chaque système et son application. Les principes seuls sont conservés; la philosophie la plus récente est le résultat de tous les principes antérieurs, et c'est dans ce sens que nulle philosophie n'a été réfutée. Ce qui a été réfuté, ce n'est pas le principe; mais seulement la prétention de ce principe d'être le dernier, la détermination absolue. C'est ainsi, par exemple, que nous admettons le principe des atomistes, sans être atomistes pour cela : nous ne rejetons le principe que comme unique et absolu. Cette réfutation, du reste, se rencontre dans toute espèce de développement. Ainsi la croissance de l'arbre est la réfutation du germe; les fleurs, la réfutation des feuilles, puisque les feuilles ne sont pas la dernière et véritable existence de l'arbre; les fleurs, enfin, sont réfutées par le fruit : le fruit est le dernier résultat, le résultat absolu; mais, pour qu'il vînt à réalité, tous les phénomènes antérieurs étaient nécessaires.

3.° C'est donc sur les principes surtout que devra se porter l'attention de l'historien de la philosophie. Chaque principe a dominé quelque temps, et a déterminé la forme sous laquelle on a considéré l'univers. Voilà ce qu'on appelle un système. Les systèmes devront nous occuper toutes les fois que les principes auront été assez puissans pour produire une philosophie complète.

4.° Enfin, l'histoire de la philosophie, quoique histoire, n'est pas un passé pour nous. Le contenu de ses annales ce sont les

productions scientifiques de la rationalité, et par cela même elles n'ont rien de périssable. Ce que ce champ a produit, c'est la vérité, et la vérité est éternelle et n'existe pas plus dans un temps que dans un autre. Les corps des esprits, héros de cette histoire, leur vie temporelle est passée; mais leurs œuvres, leurs pensées ne les ont pas suivis. Le contenu rationnel de leurs travaux, ils ne l'ont point imaginé, rêvé : la philosophie n'est pas du somnambulisme; leur action, c'est d'avoir produit au jour de la conscience ce qui était caché au fond de l'esprit, d'en avoir converti la substance en savoir : c'est un réveil progressif. Les œuvres des philosophes ne sont pas seulement déposées dans le temple du souvenir; elles doivent encore aujourd'hui nous être aussi présentes et aussi vives que du temps de leur naissance. Les acquisitions de la pensée, imprimées dans la pensée, constituent l'être actuel de l'esprit. Les connaissances ne sont pas de l'érudition seulement; l'objet de l'histoire de la philosophie ne vieillit point : il est présent, actuel, vivant à jamais.

J. Willm.

(La suite à un prochain numéro.)



Mélanges.

PÉNITENCIER

DE L'ABBAYE DE SAINTE-MARIE DANS LE GRAND-DUCHÉ DE HESSE.

L'Allemagne, ce pays où l'on a tant écrit, avait été long-temps en arrière de l'Angleterre et de la France dans la science de la statistique. Depuis quelques années cependant les savans ont porté leur attention sur cette branche si intéressante et aujourd'hui si indispensable des connaissances humaines. Plusieurs bons ouvrages furent le fruit de cette tendance, qui semble devenir aujourd'hui générale; car chaque pays a maintenant pour ainsi dire son recueil destiné à enregistrer périodiquement tous les faits, tous les renseignemens que fournit la statistique. Le grand-duché de Hesse avait été jusqu'à ce jour privé d'un semblable recueil. Les Hessois, désireux de connaître les ressources de leur pays, d'avoir des données certaines sur sa population, ses fabriques, son industrie, pourront facilement satisfaire ce besoin en consultant les *Annales nationales du grand-duché de Hesse*, qui paraissent à Darmstadt depuis le 1.er Janvier 1835, chez le libraire Dingeldey, sous la direction de M. le baron de Wedekind. Les six premiers cahiers, que nous avons sous les yeux, contiennent plusieurs articles fort intéressans, qui auront nécessairement pour but de faciliter en ce pays, par les données locales qu'ils fournissent, l'étude de l'économie politique. Nous reviendrons dans nos prochains numéros sur cette publication, que nous souhaitons vivement de voir se continuer. En la feuilletant, nous en avons extrait au hasard l'article suivant, qui donnera une idée d'une maison de détention hessoise. Ce que nous regrettons seulement, c'est que l'auteur n'ait pas cru devoir ajouter à côté une statistique morale

des détenus, ainsi que des renseignemens sur leur âge, leur degré d'instruction, leur état de récidive, sur le nombre et la nature de leurs crimes ou délits, etc.

Cette maison, malgré la désignation que nous lui donnons, n'est pas un pénitencier, et n'a rien, soit dans sa construction, soit dans son régime intérieur, de commun avec les établissemens ainsi nommés en Amérique et en Suisse; si nous lui avons donné ce nom, c'est qu'elle n'a pas seulement pour but la correction et la réclusion des prisonniers, mais aussi leur amélioration morale (*Zucht- und Besserungshaus*).

Il fut ouvert, par ordonnance grand-ducale du 19 Novembre 1804, dans les bâtimens d'une ancienne abbaye de religieuses bernardines (de l'ordre de Citeaux), et est situé dans la Wetterau, près de Rockenberg, dans le cercle de Friedberg. Nous ne dirons pas avec les directeurs de cette maison et quelques personnes qui en ont décrit le régime et l'administration intérieure[1], qu'elle est déjà la première de toute l'Allemagne, et qu'elle doit devenir bientôt un établissement modèle; mais cependant nous pensons que sous le point de vue de sa destination, des moyens employés pour l'atteindre, et aussi comme atelier industriel, il mérite une mention particulière.

Jusqu'à l'automne de 1832 il était sous la surveillance d'une commission composée du président et d'un membre de la régence de Giessen, et est maintenant sous celle du commissaire provincial de la Hesse supérieure (*Ober-Hessen*). Le directeur actuel est le lieutenant-colonel Kraus, qui a sous ses ordres le conseiller de commerce Funk. Ce dernier a soin de la comptabilité, de la distribution, et de l'inspection des travaux.

Le directeur, qui est en même temps commandant militaire, est chargé de la correspondance générale et administrative, de la police de la maison, du contrôle de l'administration et du main-

1 Voyez surtout le petit ouvrage intitulé : *Ausführliche Beschreibung der heutigen Einrichtung der Strafanstalt Marienschloss bei Rockenberg, von Ph. Fresenius, aus Niederwiesen; Mainz*, 1833.

tien de la discipline. Tous les matins chaque détenu peut se faire présenter à lui pour lui adresser des demandes, avoir la permission d'écrire une lettre, etc.

Outre le directeur et l'économe, il y a encore un administrateur, qui a les geoliers sous ses ordres immédiats. C'est lui qui doit pourvoir aux besoins des détenus, au casernement de la garnison, surveiller les distributions journalières, garder les provisions, etc. Sous lui sont trois geoliers, et un commissionnaire pour le transport de la correspondance, des médicamens, etc.

La garde de la maison est confiée à un détachement de 60 hommes de troupes de ligne, commandé par un officier et tiré de la garnison voisine de Friedberg.

Le pasteur évangélique de Ostheim ou celui de Steinfurt, et le prêtre catholique de Rockenberg, sont chargés d'y exercer les devoirs de leur ministère, et au besoin d'administrer aux détenus les secours spirituels.

Les soins que réclame l'état sanitaire des malades leur sont donnés par le médecin du cercle (*Kreisphysicus*), sous la haute surveillance du médecin provincial (*Provincial-Staatsarzt*). Un chirurgien, qui demeure dans la maison, a à sa disposition une petite pharmacie pour les cas les plus urgens. Il est naturellement le chef de l'infirmerie, divisée en cinq chambres, dont trois pour les hommes et deux pour les femmes. Deux autres, séparées de l'infirmerie, servent à renfermer les malades de l'un et de l'autre sexe affectés de maladies de la peau.

Malgré les soins et la propreté la plus sévère, la mortalité ne laisse pas que d'y être assez considérable, surtout parmi les hommes. Ce résultat n'est pas surprenant dans des gens qui ont mené la plupart une vie vagabonde, et doivent avoir naturellement le corps usé; mais il faut aussi attribuer l'élévation du nombre annuel des décès au peu d'espace, qui force d'entasser les prisonniers les uns sur les autres d'une manière très-funeste à la santé.

Les employés, les personnes de service et la garnison de 60 hommes, forment, avec 3 à 400 (au plus 350) détenus, la population totale de cet établissement.

Le condamné est, à son entrée, conduit devant le directeur, qui reçoit ses papiers. Celui-ci, après l'avoir exhorté à l'ordre et lui avoir expliqué tous les avantages d'une bonne conduite, le renvoie à l'administrateur. Après la visite du médecin on le mène au bain, on le rase, on lui taille les cheveux, et, s'il est condamné pour plus de quatre ans, on lui donne un vêtement moitié noir, moitié rayé. Quant aux habits qu'il apporte en entrant, on les nettoie pour les conserver s'ils en valent la peine; dans le cas contraire ils sont brûlés. Le condamné doit continuer l'état qu'il avait appris avant son arrestation, et s'il n'a point de profession, on lui en fait apprendre une pendant le temps de sa détention. A sa sortie il reçoit des vêtemens décens, des secours de route pour se rendre dans son pays, un passe-port, et sur sa demande un certificat, constatant le travail auquel il s'est livré, et l'aptitude qu'il y a montrée. Ceux qui meurent dans la maison, sont portés aux pavillons de dissection de la faculté de médecine de Giessen.

Aussi en Hesse, comme en France, on met sur le passe-port d'un détenu la cause de sa condamnation, le temps de sa peine; on le stigmatise ainsi publiquement, on lui ôte tous les moyens de se procurer de l'ouvrage, et on ne l'empêche que trop souvent par cette précaution, que l'on pourrait appeler barbare, de rentrer dans la voie du bien.

Les détenus sont divisés en deux catégories : ceux de la première reçoivent pour dîner une chopine et demie de légumes, le soir une chopine et demie de soupe, le dimanche quatre onces de viande désossée, et par jour une livre et demie de pain. Les forgerons, les tisserands, les ébénistes, ceux enfin qui ont à faire des ouvrages plus pénibles, en ont deux livres, et aux forgerons on donne en outre un quart de chopine d'eau-de-vie. Tout condamné est à son entrée rangé dans la deuxième série; mais au bout de quelques mois sa bonne conduite peut le faire monter dans la première. Les malades, bien entendu, sont soumis à un régime spécial. Tous les dimanches on donne aux détenus une chemise blanche, et tous les quinze jours une paire de bas.

Cette division en deux catégories nous semble insuffisante et



incapable de produire de bons effets. Elle rend impossible la classification des détenus d'après la nature et le nombre des crimes et délits qu'ils ont commis.

Dans chacun des dortoirs et des ateliers destinés aux condamnés de la première catégorie, ceux-ci choisissent parmi eux un surveillant (*Aufseher*), qui ne peut, du reste, être pris que parmi ceux qui sont condamnés à une courte peine, ou qui, d'après le témoignage du médecin, doivent souvent respirer l'air et prendre un peu plus d'exercice. Celui-ci doit veiller à ce que tous les matins les fenêtres soient ouvertes, les chambres nettoyées, les détenus lavés, peignés, etc. Il veille parmi eux au maintien de l'ordre, à la propreté des ateliers et des corridors, va chercher le manger, fend le bois, et matin et soir fait une lecture tirée d'un livre de morale. Outre la nourriture habituelle, ces surveillans reçoivent chaque matin une soupe pour leur déjeûner ou un quart de chopine d'eau-de-vie.

L'ordre et le régime intérieur de la maison sont fixés ainsi qu'il suit : En été, c'est-à-dire du 15 Avril au 16 Octobre, le travail commence à cinq heures du matin. Les heures de repos sont de sept à huit, de onze à une heure, de quatre heures à quatre heures et demie. En hiver, c'est-à-dire du 16 Octobre au 14 Avril, les heures de repos sont au contraire, le matin de huit heures à huit heures et demie, de onze à une heure, et dans l'après-midi de cinq heures à cinq heures et demie. Le déjeûner a lieu à sept heures en hiver, à huit heures en été, le dîner toujours à onze heures, le souper à sept heures en été et à cinq heures en hiver. De deux jours l'un, les détenus prennent l'air dans la cour pendant une heure. Le dimanche, pendant les mois d'été, il y en a toujours une partie qui, à son tour, reste dans les dortoirs, tandis que l'autre se rend dans les chambres dites chambres du dimanche, pour y lire des ouvrages religieux, ou s'occuper à écrire ou à dessiner. Tous les matins l'administrateur fait donner au son de la cloche le signal du lever, et peu d'instans après il sort avec ses geoliers et va chercher le nombre d'hommes nécessaires à la sûreté intérieure, c'est-à-dire un sous-officier et sept à huit soldats, et

quand il a pris les mille précautions dont s'entoure habituellement une police allemande, il ouvre les portes et distribue les gardes dans les corridors. Les dortoirs sont alors fermés, et les détenus, après avoir déposé en dehors les vases de nuit et les baquets d'eau, se rendent dans leurs ateliers respectifs. Après avoir compté et enfermé les condamnés, ordonné tout ce qui est nécessaire pour la propreté, et en hiver livré le bois nécessaire au chauffage, l'administrateur se retire avec les gardes qu'il a distribués dans l'intérieur, ferme la porte principale, emmène les détenus qui doivent travailler à l'extérieur, et qu'il doit surveiller pendant le jour, et compter le matin et le soir. C'est encore lui qui partage le pain, qui, chaque fois que l'on cuit, doit être goûté et approuvé d'une manière spéciale par le directeur. Sous lui les geôliers et les personnes de service veillent à la distribution des parts. A une heure les ateliers sont de nouveau ouverts, et les condamnés en sortent avec les vases et plats qui ont contenu la nourriture, et qui, une demi-heure après, doivent être nettoyés et remplis d'eau fraîche. Immédiatement après le souper les gardes sont de nouveau distribués dans la maison, les ateliers ouverts, les détenus conduits dans les dortoirs, comptés dans chacun d'eux par l'administrateur, qui, à neuf heures, fait encore une seconde visite. En hiver, les ouvriers en bois, les forgerons, serruriers et tisserands quittent leur travail à cinq heures; les fileurs, tailleurs, cordonniers et tous les ouvriers en laine, seulement à neuf heures. Ce n'est qu'après toutes ces opérations que l'on éteint le feu des poêles et les lampes des corridors, et que l'on ferme les portes.

La conduite des détenus et la manière dont ils observent la discipline et le bon ordre, doivent être, de la part des employés, l'objet d'une attention de tous les instans. L'on tient un registre, et l'on fait des rapports circonstanciés de tout ce qui se passe. Il serait en effet bien surprenant qu'un établissement public, de quelque nature qu'il fût, pût subsister en Allemagne sans régistrature, sans chancellerie, sans un luxe extraordinaire de dossiers, de notes, d'écritures, de paperasses de tout genre. Si l'écriture

n'existait pas, je ne sais si les Allemands l'inventeraient; mais ils seraient à coup sûr le peuple le plus malheureux du monde. Toute dispute, jurement, injure sont formellement interdits aux détenus. Il leur est pareillement défendu de se reprocher mutuellement leurs méfaits, de se raconter ceux qu'ils ont précédemment commis, de faire du bruit, de s'entretenir en secret ou en des langues étrangères. Après neuf heures du soir on ne doit plus proférer un seul mot, et dans aucun temps ne jamais parler par les fenêtres, soit avec un factionnaire, soit avec toute autre personne que ce soit. Tout détournement ou dégradation volontaire, toute soustraction sont sévèrement punis.

Les châtimens sont le fouet, qui se donne au moyen de cordons de soie tressée et garnis de nœuds dans les bouts, mais seulement en présence du médecin, de l'administrateur et des autres détenus; le pain et l'eau de deux jours l'un, de quatre à quinze jours le renvoi dans la seconde catégorie, où ils n'ont ni viande le dimanche, ni soupe le soir, la privation temporaire de l'eau-de-vie[1] et le cachot. Le directeur prononce les peines; celui qui en est l'objet n'a droit, pendant un certain temps, à aucune gratification, ne peut rien recevoir du dehors, et, sur l'argent qui lui appartient, ne peut rien demander pour son mois[2] jusqu'à ce qu'il ait donné de nouveau de témoignages de bonne conduite. Dans son passe-port il est fait mention des punitions qu'il a subies et de leur motif.

La maison contient, pour les hommes, quinze ateliers et treize dortoirs; pour les femmes, trois ateliers et quatre dortoirs, l'infirmerie et deux cachots.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les travaux qui se font dans la maison, et les divers genres d'occupation auxquels doivent se livrer les détenus.

1 Outre l'ordinaire que nous avons indiqué plus haut, tout détenu qui se conduit bien a la permission de s'acheter par jour pour un kreuzer (3 cent. $\frac{517}{891}$) d'eau-de-vie.

2 A la fin de chaque mois l'administrateur demande aux détenus quel emploi ils veulent faire le mois suivant de l'argent dont ils peuvent disposer, et veille à l'achat et à la distribution de ce qui leur a été accordé.

L'exiguïté du local a souvent forcé de réunir dans le même atelier des professions analogues. Bien que tout ce qui est nécessaire à la maison se fasse dans l'établissement même, une grande partie des détenus confectionne une foule d'objets qui se vendent dans les communes et sur les marchés des environs. Tels sont, par exemple, les forgerons, les couteliers, les serruriers, les chaudronniers, les ferblantiers, les tonneliers. On y fait aussi pour le dehors beaucoup d'articles de boisselerie. Chaque année six à huit hommes sont constamment occupés à la confection de seaux à incendie. Ils sont tressés en paille d'une manière fort solide, munis d'une anse de cuir, vernissés en rouge et marqués en noir du nom de la commune qui les achète. C'est pour le pays un article de commerce fort avantageux; leur durée et leur bas prix leur font donner la préférence sur ceux que l'on faisait autrefois en cuir. Dans deux autres ateliers sont les tisserands en laine, en coton, en fil, et dans un autre, les ébénistes, qui, en 1831, ont livré au commerce plus de 300 articles. Les ouvriers en paille, les peigneurs de laine, les charrons, travaillent aussi, de même que les tourneurs, presque exclusivement pour le dehors. Il s'y fait également une grande quantité de masques en fil de fer à l'usage de ceux qui cassent les pierres destinées à ferrer les routes. Plusieurs accidens ont fait sentir la nécessité de ces masques, et des ordonnances de police en ont rendu, dans ces derniers temps, l'usage général. Ils doivent donc trouver un fort grand débit.

Les cloutiers, les vitriers, les tailleurs, cordonniers, bonnetiers sont occupés presque toute l'année aux travaux de la maison et à la confection des objets nécessaires à son usage. Une machine à boutons, mue et servie par un seul homme, peut en fabriquer annuellement 4000 douzaines. En 1831 on a livré 784 pièces de futaine à 25 aunes et demie la pièce.

Dans l'atelier des femmes, une des divisions réunit quarante détenues, qui filent constamment du chanvre ou du lin; dans un autre l'on fait coudre et tricoter tout ce qui est nécessaire au service de l'établissement. Huit à dix femmes, plus fortes et plus robustes, sont chargées des lessives et des réparations du linge.

Un grand jardin entouré de murs est destiné au blanchîment des toiles, opération qui occupe toujours au moins huit femmes.

Enfin, pour que l'oisiveté ne trouve aucun prétexte, les détenus, quand ils sont à l'infirmerie et que leur état le leur permet, doivent, les femmes tricoter, coudre ou filer; les hommes, fendre du bois et préparer des cercles pour les boisseliers.

Ordinairement chaque semaine, à un jour fixé, les objets terminés doivent être remis à l'économe, qui les serre provisoirement dans les magasins.

Bien que depuis quatre ans on ait ajouté aux bâtimens du vieux cloître une nouvelle aile, qui contient cinq ateliers et quatre dortoirs, la maison est encore trop peu spacieuse pour renfermer convenablement tous les détenus, qui montent aujourd'hui à au moins 350. Ce manque d'espace est peut-être cause de la grande mortalité qui y règne depuis quelque temps. L'administrateur a dû prendre une partie de l'ébénisterie pour en faire son bureau, et l'on a été forcé de mettre les tisserands en laine dans un corridor de 75 pieds de long sur 10 de large. Le local y est si resserré, que dernièrement, dans une affaire de rébellion qui y amena beaucoup de condamnés, il fallut, pour faire de la place, mettre provisoirement en liberté ceux qui y étaient renfermés pour délits qui n'entraînaient qu'un emprisonnement fort court. Beaucoup de malfaiteurs condamnés à la détention doivent ainsi rester longtemps dans les maisons d'arrêt, où ils coûtent à l'État sans lui rien rapporter. En 1833 la caisse de la maison fut obligée de payer à celle du tribunal criminel de Darmstadt une somme de 959 florins 9 kreuzer (2066 fr. 86 cent.) pour l'entretien et la nourriture de condamnés que le défaut d'espace n'avait pas permis de renfermer dans la prison. . . . . .

Tous les produits bruts sont fournis au meilleur marché possible par un seul et même entrepreneur, et de là passent de main en main jusqu'à ce qu'ils soient totalement manufacturés. Il est aussi chargé de la vente, et d'après ce que nous avons dit, on ne sera pas étonné d'apprendre que le produit annuel de tous ces travaux monte aujourd'hui à une somme de 10,000 florins (21,548 fr. 80 c.).

Comme on le voit par cet exposé, il y a peu de différence entre le régime de cet établissement et celui de nos *maisons centrales de détention*, qui depuis long-temps sont converties en ateliers de travail. Nous pouvons dire à notre avantage que le fouet n'y figure pas parmi les châtimens à infliger, et sans vouloir chagriner les directeurs du pénitencier hessois, et leur ôter la persuasion où ils sont d'être si près de la perfection, nous croyons qu'ils ont encore beaucoup à faire pour y arriver.

LA MORT DU CAVALIER[1],

(*Reiters Tod*).

« Pourquoi t'arrêtes-tu ainsi, ô mon noble coursier? pourquoi t'arrêtes-tu ainsi la tête penchée vers celui qui te guidait avec orgueil? Ton regard étincelle, ton pied frappe la terre avec impatience. Je sais ce que veulent dire tous ces signes. Je les connais comme la voix d'un ami.

« Tu me dis de me lever. Oui, je te comprends, ô mon compagnon fidèle, et je voudrais m'élancer avec toi dans le tumulte d'une bataille. Mais il faut que je meure ici. La balle a déchiré sur ma poitrine le ruban rouge qui la décorait, et je le sens, c'en est fait de moi.

« Les rameaux de chêne s'abaissent sur moi comme pour ombrager mon tombeau, et il n'y aura auprès de mon cadavre que mon brave cheval. A l'heure de la mort, personne que lui n'entendra mon dernier soupir.

« Tu as traversé sans crainte les neiges du mont Saint-Bernard. Tu m'as porté au milieu des bataillons ennemis de Marengo. Nous

1 Ce chant de guerre est extrait d'un nouveau poème que vient de publier M. le baron de Gaudy, sous le titre de *Kaiserslieder* (Chants de l'empereur). C'est une œuvre remarquable, une œuvre empreinte de tout l'enthousiasme d'une ame ardente de jeune homme. Un sentiment d'admiration sincère pour Napoléon l'a dictée, et tous les préjugés nationaux allemands disparaissent dans ce livre, pour montrer dans toute sa gloire l'image de notre empereur, à travers les sables de l'Égypte, à travers les neiges de la Russie et jusque sur le rocher de Sainte-Hélène.

avons poursuivi les Russes fugitifs à Austerlitz, et bravé tous les deux l'artillerie d'Eylau.

« Nous étions là où les balles sifflaient, là où les sabres étincelaient. Nous sommes restés fidèles l'un à l'autre, nous avons couru partout où l'on nous ordonnait de courir ; mais la mort m'a atteint à Somosierra, et m'a dit d'arrêter.

« Adieu ma vie de soldat. La voilà bientôt finie. Mon œil mourant a cependant vu encore l'empereur, un rayon de son soleil est encore tombé sur moi.

« Dans le passage étroit de Somosierra les cadavres amoncelés formaient un rempart sanglant. « Dragons de la garde ! s'écrie l'empereur, à vous l'honneur d'enfoncer les lignes ennemies ! »

« Et au moment où la trompette annonce notre victoire, une balle siffle du haut d'un rocher. Je tombe de cheval, le brigand avait bien visé, et j'entends le pas de nos soldats qui s'éloigne de plus en plus.

« Ils ont vaincu et je n'étais pas là. A travers le silence de la nuit retentissent les cris de la patrouille. Les nuages s'étendent sur le ciel, et comme flambeau sépulcral j'aperçois sur la montagne un château que l'on incendie.

« Pas une femme, pas un enfant ne pleurera sur moi. Le toit de nos pères est abandonné depuis long-temps. Je ne connais point d'autre patrie que mon escadron, point d'autre signe de ralliement que notre aigle, point d'autre dieu que Napoléon.

« Oh ! si je ne puis pas suivre encore le vol de cet aigle, m'en aller comme un brave soldat de contrée en contrée, plus fier que les princes dont nous traversons le pays, puisse mon sang arroser ce rocher ! —

« Et la blessure du cavalier s'est ouverte. Son sang coule. Ses yeux se voilent, son casque échappe à sa main défaillante, et son front pâle tombe sur le rocher.

« Tout à coup, à travers les ombres de la nuit, une troupe d'hommes s'avance, grimpant le long des rochers, voltigeant autour de l'ennemi comme une troupe de chakals ; ils accourent et ils s'enfuient ; ils se montrent et ils disparaissent.

« Ils gravissent la montagne et parcourent le champ de bataille. Ce sont des Guerillas. Le ruban rouge flotte sur leur chapeau, et leur cri de guerre est : vaincre ou mourir ! La liberté et Ferdinand !

« Ils s'avancent à travers la plaine. Le couteau aigu étincelle dans leurs mains, et s'ils trouvent un malheureux blessé, un Français luttant contre la mort, ils lui plongent leur poignard dans le cœur.

« La bande fanatique a terminé sa ronde. Tous s'asseyent sur des pierres teintes de sang. Ils allument un grand feu, et restent là le poignard à la main et la carabine sous le bras.

« Où étais-tu aujourd'hui, Juanite, dit l'un, quand l'empereur était debout sur la colline, et que je dirigeais mon arme contre lui ? Je n'avais que du mauvais plomb dans ma carabine, et je n'ai pu l'atteindre.

« N'as-tu pas encore des balles faites avec la cire des cierges d'autel ? On dit qu'aucune précaution de sorcellerie ne peut y résister. — Oui, j'en ai encore ; mais pour lui elles sont trop faibles. Tiens, regarde cette pièce de monnaie que j'ai brisée hier.

« Cette croix empreinte sur l'argent doit infailliblement tuer l'ennemi, quand même il se serait lavé dix fois avec du sang d'enfant. Cette balle vengera notre pays des cruautés de Napoléon, et me vaudra une récompense éternelle dans le ciel.

« C'est là ce que m'a dit frère Hyacinthe en me confessant. Mais quel est ce cavalier qui s'agite là-bas ? Père Diégo, allez voir, et si c'est un fils de chrétien, donnez-lui l'absolution.

« Dites pour lui des messes au couvent. Mais si c'est un chien de Français, arrachez-lui sa langue d'hérétique. — C'est un ennemi, c'est un Français ! s'écrie le moine. Il vit encore.... Et soudain vingt poignards sont levés.

« Vingt meurtriers se précipitent sur le malheureux soldat. Son fidèle cheval se place au devant de lui pour lui servir de bouclier, il frappe du pied la terre et s'élance au milieu des assassins.

« Le cavalier cherche à rassembler un reste de forces. Il s'appuie contre le rocher, et, jetant sur ses meurtriers un regard de haine, il lève son épée ; mais son bras retombe sans force.

« Vingt carabines sont dirigées contre lui.... L'éclair brille, les coups partent. Vive Napoléon ! s'écrie le cavalier, et il tombe baigné dans son sang. »

CORRESPONDANCE.

Berlin, 30 Juillet.

L'académie royale des sciences a tenu, le 9 Juillet, une séance publique en l'honneur de son fondateur Leibnitz. Dans un discours éloquent, M. le professeur Bœckh, secrétaire de l'académie, a rappelé les grands travaux, la gloire du philosophe allemand; MM. J. Müller, G. Rose et Steffens ont prononcé leurs discours de réception, et M. Wilken a présenté son rapport sur la question d'histoire mise au concours. Le sujet indiqué aux concurrens était celui-ci : « Recueillir les notions éparses et interrompues qui existent sur le Musée alexandrin, les rallier au moyen d'une combinaison critique et en former un ensemble assez complet, pour faire connaître le but, l'organisation, l'histoire de ce célèbre établissement. » Aucun des mémoires envoyés au concours n'a été jugé digne de remporter le prix. L'un d'eux, écrit en français, a cependant été analysé avec de grands éloges. La question est remise au concours pour l'année 1837, et le prix porté à 100 ducats. Deux autres questions ont été proposées par la classe des sciences physiques et mathématiques. Par la première on demande un examen anatomique détaillé de plusieurs vermisseaux d'eau douce et d'eau salée, dont la classification n'est pas encore bien déterminée; par la seconde, les moyens de tirer du sucre d'une assez grande quantité de plantes différentes. Le prix proposé pour la première question est de 50 ducats; pour la seconde, de 100. Tous deux seront décernés en 1839.

L'impression produite par la publication de la *Correspondance de Gœthe avec un enfant* (Mme Bettina Brentano) ne s'est pas encore affaiblie. On éprouve une vive sympathie pour cette femme dont les lettres respirent un amour si ardent, si pur, si désintéressé, et il y a un contraste terrible entre cette jeune et naïve

correspondance et la froide et monotone correspondance de Gœthe, qui se montre si fier de son esprit, de sa puissance, de son ascendant. Les lettres de M.me Bettina expriment les plus belles idées que l'ame puisse concevoir, elles nous transportent dans un nouveau monde, et nous font vivre dans un nouveau cercle d'images et de pensées. La troisième partie de cet ouvrage renferme le journal de Bettina; c'est l'histoire de ses années de jeunesse, l'histoire charmante d'un cœur d'enfant, d'une ame impressionnable et pleine d'amour, dont on suit toutes les sensations, tous les développemens, comme ceux d'une fleur qui entr'ouvre son calice; c'est l'histoire d'une femme prise dès ses premiers pas dans la vie, puis à une époque plus avancée, dans toutes ses phases d'existence et tous ses progrès intellectuels. Mais tout le monde n'a pas eu le même plaisir à voir apparaître cet ouvrage. Ceux qui n'aiment pas Gœthe, ceux qui n'admirent pas le génie du grand homme, n'ont pu comprendre le sentiment d'adoration que lui porte Bettina et ont rejeté le livre avec dédain. Ceux qui veulent passer pour des moralistes sévères, reprochent à l'auteur d'avoir pu avouer aussi ouvertement son amour. Mais le lecteur impartial, libre de tout préjugé, accueille avec joie cet ouvrage. Dans toutes les bibliothèques on retrouve les lettres de Bettina, celles de Rahel, et on y joindra bientôt un autre livre non moins intéressant : c'est une notice sur Charlotte Stieglitz, écrite par Th. Mundt, et des fragmens de mémoires de cette femme, dont les journaux ont rapporté cet hiver l'étrange suicide.

Il y a un autre ouvrage qui produit une grande sensation, c'est la biographie du conseiller intime Ernest-Louis Heim, publiée par son gendre le conseiller Kessler. Heim était, après Schleiermacher, l'un de nos hommes les plus distingués. Comme médecin, comme savant, il s'était acquis une haute considération. A la suite de sa biographie on trouve la partie la plus intéressante de sa correspondance et l'analyse de ses œuvres.

M. Müchler vient d'ouvrir une souscription pour élever un monument à la mémoire de notre poète Langbein, et déjà les dons affluent de toutes parts. Nous sommes, du reste, à une

époque de prospérité pour l'érection des monumens : à Mayence et à Strasbourg, monument de Gutenberg ; à Stuttgart, Schiller ; à Weimar, Gœthe et Schiller ; à Carlsrouhe, le poète Hebel.

Rien de nouveau sur notre théâtre, si ce n'est une tragédie en cinq actes de Raupach, intitulée : l'*École de la vie.* C'est l'une des pièces les plus faibles qu'il ait jamais écrites.

Parmi les ouvrages de littérature récemment publiés et qui ont été accueillis avec le plus de faveur, on distingue un roman de Willibald Alexis, un poème de M. Gaudy, des tragédies de Wiese, un recueil de poésies de M. Ferrand[1], etc.

Le roman de Th. Mundt, *Madonna*, a été mis à l'index par la censure prussienne, ce qui fait qu'on ne tardera pas à en publier une seconde édition.

Le poète Castelli, de Vienne, vient de recueillir d'une seule fois toutes ses œuvres disséminées à travers les almanachs des Muses et les journaux : odes, élégies, sentences, épigrammes, madrigaux. Tout cela ne forme pas moins de six volumes, qui n'obtiennent pas grand succès.

NÉCROLOGIES.

Le 25 Mars dernier mourut à Copenhague M.me Fréderique-Sophie Brun, née Münter, connue par plusieurs écrits remarquables, et par la publication de la Correspondance de Jean de Muller et Bonstetten. Elle était sœur du célèbre évêque de Séeland, et née le 3 Juin 1765.

— Le 26 Mars est mort, dans sa terre près d'Anspach, le chevalier Henri de Lang, connu par ses travaux sur l'histoire de son pays et par des satires en prose. Il était âgé de 71 ans.

— Le 8 Avril est décédé à Tegel, près de Berlin, Ch. G. de Humboldt, à l'âge de 64 ans. Il laisse de grands regrets comme homme d'État et comme savant.

1 La *Revue* rendra successivement compte de ces ouvrages.

— Le 2 Mai est mort à Tubingue le D.r Ferd. d'Autenrieth, chancelier de l'université et professeur de médecine, célèbre par des travaux importans sur la médecine et les sciences naturelles. Il était né en 1772.

— Le 14 Mai, enfin, est mort à Marbourg le D.r Suabedissen, professeur de philosophie à cette université, et l'un des bons écrivains philosophiques de l'Allemagne. Il naquit en 1773.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Politische Freiheit, etc. : De la Liberté politique, par le D.r Hegewisch, professeur à l'université de Kiel. Leipzig, chez F. A. Brockhaus, 1832.

Il est peut-être plus d'une personne qui, en ouvrant cet ouvrage, s'apprêtera à le lire avec une sorte de prévention, augurant peu de chose d'un livre écrit par un Allemand sur un sujet pareil, et qui a été traité par presque tous les publicistes. Les hommes de l'Allemagne sont, en effet, moins propres que les autres à remplir une semblable tâche. La science pratique du gouvernement a fait dans leur pays peu de progrès. Le défaut de publicité, de liberté de la presse, les entraves mises à toute espèce de discussion politique, ont empêché bien des idées de se produire au grand jour, de s'infiltrer dans les masses et de se traduire plus tard en faits positifs.

Ces réflexions toutefois, bien que vraies en elles-mêmes, ne peuvent s'appliquer au livre que nous annonçons; l'auteur a eu en vue d'écrire une théorie de gouvernement, d'exposer quelle est, d'après ses idées, la meilleure forme qu'il puisse revêtir, les meilleures conditions de son existence, et il a traité son sujet avec une grande connaissance de l'histoire et une égale indépendance d'esprit. Qu'il soit souvent resté dans le domaine des généralités, nous ne pouvons lui en faire un reproche; car si, par exemple, il avait voulu prendre l'Allemagne pour l'objet de ses applications, une censure impitoyable aurait brisé sa plume.

A des connaissances variées et fort étendues, M. Hegewisch joint encore des idées aussi libérales que progressives. Son livre, *de la liberté politique*, parut en 1832, à une époque où le monde était encore remué par la révolution de Juillet, à un moment où tous les

amis de la liberté concevaient de prochaines espérances. Il y avait encore alors quelques esprits qui se laissaient aller aux pensées d'un avenir meilleur. Ces hommes, et M. Hegewisch était de ce nombre, jugeaient qu'il fallait seconder le mouvement en popularisant des idées plus justes, plus libérales que celles qui avaient jusqu'alors dominé parmi les masses, et il fit son livre de la liberté politique.

De toutes les formes de gouvernement, celle que préfère l'auteur, celle qu'il préconise pour ainsi dire à chaque page, est la forme du gouvernement anglais. Ainsi il veut une monarchie constitutionnelle, héréditaire, irresponsable, soutenue par une aristocratie, et une chambre des lords riche, influente, puissante et également *héréditaire;* mais à côté de ces élémens aristocratiques et conservateurs, une chambre des communes librement élue, indépendante, représentation véritable de l'élément démocratique, le jury, la liberté de la presse dans toute son étendue, la publicité la plus complète de tous les actes du pouvoir, la liberté individuelle.

Je ne sais point le bien que l'on peut retirer d'une aristocratie héréditaire; mais toujours est-il que l'Angleterre est aujourd'hui un pays où le despotisme et l'arbitraire ne remplacent jamais l'action des lois. Je conçois très-bien qu'en présence de pareils faits on oublie les abus et l'influence funeste de l'aristocratie, pour ne se souvenir que des résultats; je conçois même que l'on s'enthousiasme pour un pays où toutes les classes de citoyens trouvent dans la juste et sévère application de la loi des garanties si sincères et si positives, et qu'on proclame sa constitution la meilleure possible.

Aussi, bien que nous ne partagions pas toutes les opinions de l'auteur, nous nous expliquons sans peine son admiration pour le système anglais, et nous ne pouvons que lui applaudir, surtout après avoir lu son ouvrage, où, comme dans un plaidoyer habilement tracé, il en fait ressortir avec art tous les avantages, et nous expose comment tous ces rouages se combinent entre eux, se modèrent les uns par les autres, et comment il se fait que chacun d'eux, par sa position, son cercle d'action, se trouve heureusement participer du mouvement et de la résistance.

Cet ouvrage est écrit avec des idées larges et libérales que l'on rencontre rarement en Allemagne, et est d'autant plus intéressant à lire, que bien que M. Hegewisch veuille y introduire par la suite des temps une constitution basée sur celle de l'Angleterre, les principes

qu'il pose et développe peuvent s'appliquer à peu près à tous les pays. Aussi souhaitons-nous vivement qu'il puisse devenir populaire en Allemagne; car nous sommes persuadé qu'il contribuerait beaucoup à y répandre des idées politiques plus saines que celles qui y existent généralement.

Oeffentliche Charaktere: Caractères publics, par Ch. GUTZKOW; tome I.er Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1835.

L'auteur de ces *Caractères*, qui avaient été d'abord publiés en grande partie dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*, est un de ces jeunes critiques de l'Allemagne qui ont la prétention de refaire le monde moral et intellectuel, pour qui tout ce qui s'est fait avant eux a vieilli, qui trouvent Wolfgang Menzel lui-même trop vieux et trop timide, qui ont beaucoup de talent, mais dont la présomption est sans bornes. Ch. Gutzkow, après avoir essayé de publier à lui seul un ouvrage périodique, sous le titre de *Forum des journaux*, vint de Berlin auprès de Menzel pour l'aider dans la rédaction de la *feuille littéraire* du *Morgenblatt*. En 1833 il publia un ouvrage très-original, intitulé: *Maha Guru, histoire d'un Dieu*[1], roman qui joue dans le Tibet et dont le héros est un grand-lama. Il vient enfin de donner une nouvelle édition des *Lettres familières sur Lucinde*, attribuées à l'illustre Schleiermacher, et que les amis de celui-ci ont cru devoir répudier en son nom. Depuis quelque temps il rédige à Francfort une nouvelle feuille littéraire, intitulée *le Phénix*. On ne peut nier que Ch. Gutzkow ne se soit fait rapidement une assez grande réputation. Déjà même il a des courtisans et des flatteurs. Dans une brochure que vient de publier un autre jeune littérateur[2], Ludolphe Wienbarg, il est appelé «un jeune Templier, le plus hardi soldat de la liberté, et le plus aimable des prêtres de l'amour que porte le sol de l'Allemagne.»

Quant aux *Caractères* que nous annonçons, ils sont écrits avec beaucoup d'esprit, avec un grand talent de style; mais avec une hardiesse juvénile qui souvent frappe très-juste, et qui plus souvent porte à faux. C'est sous tous les rapports une production très-remar-

1 *Maha Guru, Geschichte eines Gottes;* Stuttgart, chez Cotta, 1833, deux volumes in-12.

2 *Zur neuesten Literatur;* Mannheim, 1835.

quable, surtout par l'extrême jeunesse de l'auteur. Celui qui juge ici, avec une si rare assurance, le prince de Talleyrand, Martinez de la Rosa, M. de Châteaubriand, le vice-roi d'Égypte, la famille de Napoléon, le duc de Wellington, Daniel O'Connel, le docteur Francia, M. Armand Carrel, M. Ancillon, les banquiers de Rothschild et le sultan, est un jeune homme de vingt-quatre ans, ce que nous citons à la fois comme un éloge et comme une excuse. En attendant que nous donnions quelques extraits de ce livre, il suffira, pour en caractériser l'esprit, de citer ce passage de la préface. L'auteur considère ces portraits à peu près comme achevés : « Tout ce qui peut encore arriver, dit-il, ce sera tout au plus pour M. de Talleyrand un nouveau parjure; pour Martinez de la Rosa, une erreur nouvelle; pour Châteaubriand, une nouvelle folie; pour Mehemed-Ali, quelque nouvelle ladrerie; pour les Napoléonides, de nouvelles dettes; pour Wellington, une seconde grêle de pierres sur son carrosse; pour O'Connel, un nouveau triomphe; pour Francia, quelque nouvel acte d'athéisme; pour Ancillon, la prise de possession du ministère des cultes; enfin pour Carrel, rien que des actions aussi honorables que les précédentes.»

LIVRES FRANÇAIS.

Des Causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux et des moyens d'y remédier, par Émile Bères (du Gers); brochure in-8.° Paris, au bureau de la Revue d'économie politique, 1835.

Un de nos économistes qui a porté le plus spécialement son attention sur le midi de la France[1], et a déjà publié plusieurs travaux remplis de vues saines et judicieuses, M. Émile Bères, frappé de l'état de décadence et d'abaissement où tombe chaque jour la première ville du sud-ouest de la France, vient de livrer à l'impression un mémoire où il envisage sous toutes ses faces la question du commerce de Bordeaux, et l'influence que pourraient acquérir les départemens qui

1 Essai sur les moyens d'accroître la richesse territoriale en France, notamment dans les départemens méridionaux; un volume in-8.° Paris, chez Lassime, 1830.

l'avoisinent par une entente plus saine de leur position, et une meilleure direction donnée à leurs forces et à leur activité.

Dire que le commerce de Bordeaux est aujourd'hui bien peu de chose en comparaison de ce qu'il fut autrefois, c'est exprimer un fait avéré; aussi, sans vouloir raconter ici les causes qui ont progressivement amené cette décadence commerciale, puisqu'elle est aujourd'hui un fait connu, nous pouvons nous demander pourquoi, lorsque par suite des événemens un débouché s'est trouvé fermé aux spéculations bordelaises, les habitans de cette grande cité n'ont pas cherché à en ouvrir d'autres, à réparer leurs pertes en se créant de nouvelles industries.

Le Hâvre et Marseille ont mieux senti les nécessités du moment; Bordeaux devrait également les imiter, et tirer parti des richesses qui sont à ses portes, et qui, mieux utilisées, ramèneraient dans ses murs une activité, un commerce qu'elle ne connaît plus depuis longtemps.

Parmi les améliorations que réclame M. Bères, et qui, selon lui, seraient de nature à replacer Bordeaux au rang qu'elle devrait occuper, les unes sont du domaine des particuliers, les autres du domaine de l'État. Au nombre des premières il met surtout l'établissement d'une *société industrielle* sur le modèle de celle de Mulhouse, qui a rendu de si grands services à l'agriculture et à l'industrie des départemens de l'est, et un bon système de chemins vicinaux et de routes départementales. De quelque utilité que dûssent être pour la France de bonnes et faciles communications, nous devons avouer qu'il est malheureusement à craindre que bien de louables efforts ne soient infructueux en présence d'une législation aussi incomplète, aussi absurde que celle qui régit aujourd'hui cette matière.

Si l'on étudie attentivement le midi de la France, l'on se convaincra facilement de cette vérité, que c'est dans le perfectionnement et l'extension de leur agriculture, et dans l'exportation et l'échange des produits de leur sol que Bordeaux et les départemens qui l'avoisinent [1], doivent chercher le remède à leurs maux. Ils se sont concentrés presque uniquement dans l'industrie vignicole, sans songer

1 Ces départemens, qui forment le bassin commercial de Bordeaux, et que l'auteur désigne sous le nom de départemens pyrénéens, sont ceux de la Gironde, des Landes, des Hautes- et Basses-Pyrénées, de l'Arriège, de la Haute-Garonne, du Gers, de la Dordogne, de l'Aveyron, du Lot, du Lot-et-Garonne, et de Tarn-et-Garonne.

qu'un pays qui n'a qu'une seule industrie est exposé à bien des revers; car ses prospérités commerciales sont passagères. Bordeaux réalisait autrefois d'énormes bénéfices par l'exportation des farines. Aujourd'hui les moulins de Bacalan sons vides et délaissés. Le mûrier, le lin, le chanvre, les plantes oléagineuses, les graines fourragères, les fruits secs, la fabrication du sucre de betteraves, sont autant d'industries qui fourniraient une exportation annuelle de 40 à 50 millions, et amèneraient sur la place de Bordeaux, qui deviendrait le point central de ce nouveau commerce, un mouvement de capitaux que l'on pourrait évaluer à 80 ou 100 millions.

L'auteur passe ensuite à la colonisation des Landes. Nous ne le suivrons pas dans la série de calculs, où il établit les frais du boisement et de la culture, et ensuite la valeur réciproque de la partie boisée et de la partie cultivée; mais nous devons avouer qu'après avoir lu son chapitre, ce projet, qui paraît peut-être à bien des gens n'être qu'une chimère, nous a semblé à la fois fort simple et fort susceptible de réalisation, et comme M. Bères, nous sommes convaincu que son exécution rendrait à une compagnie concessionnaire des bénéfices certains, et profiterait surtout à Bordeaux par l'exploitation de toutes les richesses que renferme le sol des Landes.

Quant à l'État, il devrait rendre plus facile l'entrée du port de Bordeaux, régulariser le cours de la Garonne, et avant tout modifier les réglemens de douanes de telle manière que les puissances étrangères ne prissent plus les vins de France pour l'objet de leurs représailles commerciales. En Allemagne, une barrique de vin paie 40 écus de Prusse (ou 150 fr.) d'entrée, après que le navire a payé dans le port des droits exorbitans, suite nécessaire de l'absence de tout traité de navigation. En Suède, en Russie, en Autriche, en Italie, nos vins sont ou prohibés ou frappés de droits énormes; joignez à cela l'absence de canaux, le petit nombre et la dégradation de toutes nos voies de communication, et par suite la cherté et la difficulté des transports.

M. Bères a bien indiqué plusieurs des causes qui ont placé le commerce bordelais dans la crise fâcheuse où il se trouve actuellement; mais nous croyons qu'il ne les a pas toutes énumérées. Quand, il y a quelques années, des étrangers, surtout des Espagnols, apportèrent à Bordeaux les richesses qu'ils avaient amassées au Mexique et dans l'Amérique méridionale, le numéraire y fut si commun, qu'il n'y

coûtait que 1, 1 ½ p. c. Alors chacun devint commerçant, des commis de boutique empruntèrent et armèrent des navires pour leur compte; mais bientôt la plupart de ces nouveaux négocians payèrent par une ruine précoce les fautes de leur inexpérience, en entraînèrent d'autres dans leur chute, et l'on vit ainsi se succéder une masse effrayante de faillites, qui déconsidéra pour long-temps le commerce de cette place. L'état surnaturel, au sein duquel on avait vécu pendant quelque temps, ne contribua pas peu à augmenter encore les habitudes de luxe innées chez les Bordelais, et qui continuèrent encore long-temps après que leurs fortunes restreintes ne pouvaient plus suffire à leurs dépenses.

Chaque ville de commerce a pour ainsi dire sa spécialité, des relations qui sont à elles. Bordeaux, plus que toute autre, semblait appelée à commercer avec l'Amérique du Sud. Quels efforts a-t-elle faits pour y établir des comptoirs, y ouvrir des débouchés? Je sais aussi que, sous ce rapport, le gouvernement a bien des reproches à se faire; car, la plupart du temps, il n'y a dans ce pays ni chargés d'affaires, ni consuls, ou bien ceux qu'on y envoie semblent tout-à-fait étrangers aux intérêts de leurs compatriotes. Aussi les Bordelais se résolvent-ils difficilement à affronter les périls et les frais d'une navigation lointaine, pour aller commercer dans des pays où ils ne trouveront aucune protection.

Au moment où la navigation à la vapeur sillonne toutes les mers, Bordeaux se contente d'exploiter sa rivière, et personne n'a encore songé à établir des rapports réguliers avec l'Angleterre et l'Espagne.

Un traité de commerce bien entendu avec la Péninsule, en abolissant graduellement les barrières qui séparent les deux pays, donnerait une plus vive impulsion à l'industrie des départemens pyrénéens. Un pareil traité augmenterait surtout de beaucoup l'exportation des cuirs, l'un des articles les plus demandés, et vivifierait ainsi les relations de Bordeaux avec les ports de l'Amérique du Sud.

Un travail tel que celui de M. Bères peut être difficilement analysé, parce que les documens qu'il renferme devraient souvent être reproduits en entier. Nous croyons cependant en avoir dit assez pour qu'il soit lu avec attention par les personnes qui s'intéressent à la science économique et à la prospérité de nos départemens méridionaux.

L. N.

Observations sur l'homéopathie ; mémoire présenté à l'académie de médecine, par M. J. Mabit, médecin en chef de l'hôpital Saint-André. Bordeaux, chez Gassiot, 1835.

Toutes les fois qu'une nouvelle doctrine se produit au jour, elle doit s'attendre à être violemment attaquée, et même à trouver souvent des adversaires passionnés : les uns s'opposent à ses développemens par ignorance ou par paresse, pour n'avoir pas la peine de l'examiner ; les autres, en haine de l'esprit d'innovation ; d'autres enfin, par intérêt personnel. C'est ainsi que l'homéopathie, cette nouvelle doctrine médicale, qui nous est venue d'Allemagne, et dont Samuel Hahnemann s'est fait le patriarche, a rencontré et rencontre encore en Europe de nombreux obstacles et de formidables barrières. Dans certains États, les gouvernemens s'en sont sérieusement occupés .... pour la défendre, et en France même, pays qui a la prétention d'être plus raisonnable que les autres, ce ridicule d'arbitraire ne nous a pas manqué : nous y avons vu un préfet se dresser de toute la hauteur de sa compétence et de sa science administratives, pour déclarer qu'un médecin n'avait pas le droit de traiter et de guérir ses malades par d'autres moyens que ceux que l'on a employés jusqu'ici. Les corps savans ont proscrit du premier abord ce qu'ils appelaient de dangereuses ou absurdes innovations, sans prendre même le soin de les examiner, et ont ainsi prouvé encore que quelques services que rendent aux sciences les académies, elles ne peuvent échapper à un esprit stationnaire et conservateur.

C'est en voyant la doctrine homéopathique entravée dans ses développemens, proscrite par les académies, que M. Mabit, médecin en chef de l'hôpital Saint-André de Bordeaux, et l'un de nos meilleurs praticiens des départemens, a pris la plume pour défendre ses convictions médicales. Pour nous, qui sommes totalement en dehors des deux opinions militantes, qui assistons en silence à la lutte des deux doctrines, qui par conséquent n'étions guidé dans cet examen par aucun esprit de parti, et ne faisons point de ces réflexions œuvre de propagande homéopathico-médicale, qui par conséquent pouvons être indifférent au succès de l'une ou de l'autre, ce livre était, dans

son essence, pour ainsi dire loin de présenter l'intérêt qu'il devait nécessairement offrir à un homme de l'art; mais le D.r Mabit à soulevé des questions qui sont en dehors de la polémique, et qui, par leur importance, réclament l'attention d'un grand nombre d'individus. Ce serait déjà assez pour recommander ce petit ouvrage, que ce soin de l'auteur à éviter toute question incidente ou personnelle pour se renfermer uniquement dans ce que son sujet présentait de scientifique. Aussi pourrions-nous difficilement décider, si l'intérêt avec lequel on lit ces *Observations*, vient de la solidité de ses argumens, de la lucidité de ses preuves, ou du bon ton et de la convenance qui règnent dans toute cette polémique.

M. Mabit était honorablement connu à Bordeaux par une longue pratique allœopathique lorqu'il se mit à étudier les homéopathes; il crut que l'on pouvait appliquer leur système au traitement des maladies. Le succès justifia ses premières prévisions, et l'encouragea à approfondir encore davantage, à comparer, à porter la lumière et l'investigation sur tous les points douteux. Aussi n'avons-nous pas été étonné de voir dans M. Mabit une connaissance entière des homéopathes anglais, italiens, espagnols, et de leurs ouvrages. L'Allemagne, que l'on peut considérer comme la mère de la nouvelle doctrine, ne lui est pas, à plus forte raison, restée inconnue; il a comparé, dépouillé tous les ouvrages et les recueils que l'on y a publiés à l'appui de ces doctrines. C'est armé de tous ces faits, de toutes ces connaissances préparatoires, qu'il a écrit ses *Observations*. Il a eu surtout en vue d'examiner successivement et de réfuter une à une les objections faites par l'académie de médecine. Un des points les plus critiqués est celui des *doses infinitésimales;* c'est aussi un de ceux que M. Mabit traite avec le plus d'étendue. Les argumens qu'il fournit à l'appui de ses opinions, et qui reposent tous sur une base scientifique, sont loin d'être sans force.

On a cherché à soulever les pharmaciens contre l'homéopathie, et à leur persuader que leur ruine serait le résultat inévitable de sa propagation. C'est une erreur, que M. Mabit a également cherché à détruire; car dans un pays comme la France, où les pharmaciens sont si instruits, où les études pharmacologiques sont poussées à un si haut degré, ils auraient tout à y gagner; et si en Allemagne les médecins avaient, et ont encore, l'habitude de préparer eux-mêmes leurs médicamens, c'est qu'ils n'ont point confiance dans l'habileté

de leurs pharmaciens; dans ce pays les officines ne se donnent pas toujours à la science, elles s'acquièrent souvent par priviléges.

Au milieu du combat qui se livre actuellement entre les deux doctrines et des controverses scientifiques qu'elles ont soulevées en Europe, ce livre est pour ainsi dire un champion de plus. Je sais qu'en pareille matière le prosélytisme est bien difficile, que chacun, arrivé avec une conviction faite d'avance, s'occupe de ses adversaires plutôt pour les réfuter que pour se ranger de leur avis; mais si le livre du D.r Mabit n'opère point de conversions, il aura du moins l'avantage de présenter d'une manière aussi nette que précise les avantages de la nouvelle doctrine. Il est appelé, ce me semble, à dissiper beaucoup d'erreurs, à détruire beaucoup de préjugés, surtout parmi ceux qui, sans vouloir discuter la question à fond, cherchent cependant un point d'appui au milieu des assertions et des réclamations contraires des parties.

Études littéraires et philosophiques sur la poésie primitive et la poésie tragique des Grecs, par D. Fabre d'Olivet; un volume in-8.°, avec douze gravures. Paris, chez Murcilla, et chez Lecomte et Pongin.

Voici un livre qui se présente sous le double aspect d'un ouvrage d'érudition, et d'un ouvrage de polémique et d'à propros. Nous ne voulons pas expliquer ainsi la pensée de l'auteur. Peut-être n'a-t-il voulu faire ici qu'un livre scientifique, et nous devons dire en même temps qu'il y a parfaitement réussi; mais ce livre scientifique se trouve en même temps un recueil d'argumens jeté au milieu de cette querelle qui divise la littérature actuelle au sujet du théâtre ancien et du théâtre moderne.

Jusqu'aujourd'hui, en effet, beaucoup de gens ont discuté sur des faits qu'ils ne connaissent pas, grâce à cette bienheureuse ignorance du grec qui a fait de cette partie de la littérature une sorte de sanctuaire impénétrable dont on ne pouvait parler que par ouï-dire. Aussi l'on a décrié comme l'on avait loué, sur parole; on a blâmé d'autant plus qu'on comprenait moins: de sorte que le théâtre ancien, attaqué avec le secours de mauvaises traductions, a été défendu par des traductions plus mauvaises encore. Quelle cause, en effet, aurait pu

soutenir un apologiste tel que le vieux jésuite Brumoy? Quel est l'intrépide lecteur qui pourrait dévorer aujourd'hui ce fastidieux fatras? Un pareil avocat devait nécessairement perdre son procès.

Il faut dire tout autre chose du livre de M. Fabre d'Olivet. Ceci est bien encore de l'érudition et de la science antique; mais rajeunie, embellie, mise à la portée de tous. Ce n'est pas une lourde et indigeste compilation; c'est un récit rapide, attachant, en même temps qu'instructif. Le plus grand mérite de ce livre, ce n'est pas tant, à notre avis, la science qu'il renferme, que la manière facile et neuve dont cette science est exposée, et l'intérêt dont l'auteur a su revêtir un sujet qui paraissait aussi usé.

Il est vrai que le sujet en lui-même prête encore à une plume habile. C'est une intéressante histoire que celle du théâtre grec, de ses rapides et sublimes accroissemens, et de sa prompte décadence. On s'étonne, en parcourant les études de M. Fabre d'Olivet, qui apprécie avec sagacité la portée de chaque auteur, du prodigieux génie qu'il fallut à Eschyle pour tout créer sur cette scène qui, avant lui, n'était que le tombereau de Thespis, et qui, sous ses mains, devint un lieu d'enchantement et de sublimes merveilles. Est-ce après lui qu'il faut attendre la décadence, ou bien faut-il admettre encore un progrés chez Sophrocle? M. Fabre d'Olivet pense qu'il y a eu à la fois progrès et décadence: progrès dans la forme, décadence dans la portée morale et l'élévation de la pensée. Cette idée nous a paru neuve et juste.

Mais un des passages les plus intéressans de cet ouvrage, et auquel on ne peut reprocher que d'être trop court, est le parallèle de ce théâtre moderne, que l'on a qualifié du nom de *romantique*, avec les œuvres du père de la tragédie grecque. Bien des lecteurs seront sans doute surpris de voir les étonnantes ressemblances de cette école, qui se dit nouvelle, avec les commencemens du théâtre primitif. M. Fabre d'Olivet a montré que les œuvres les plus hardies des modernes n'étaient qu'une réminiscence des anciens. Caïn, par exemple, et Manfred ne sont-ils pas héritiers directs de la plus sublime conception du plus sublime des poètes tragiques grecs, de ce Prométhée, œuvre que la plupart des commentateurs ont qualifiée de bizarre et d'inintelligible; mais qui reproduit tout ce qu'il y a de majestueux dans cette lutte de l'homme intelligent contre la nature brute, dans cette noble rébellion de l'esprit humain contre l'ignorance, dans ce combat du génie qui préfère savoir et souffrir, plutôt que d'être heureux et ignorant?

Ce sont des aperçus d'une critique neuve et ingénieuse qui rendent recommandable le livre de M. Fabre d'Olivet. Il a joint à son travail de trop rares morceaux de traduction littérale qui le placent au rang des bons traducteurs, et des notes sur des éclaircissemens de texte, sur des faits historiques qui annoncent une érudition réelle et rare dans notre temps d'études superficielles. Nous lui ferons seulement un reproche : c'est que le but de son ouvrage ne nous paraît pas suffisamment indiqué ; il faut à toute œuvre une pensée fondamentale dont elle n'est que le développement. On a peine à démêler celle du livre dont nous nous occupons. Il manque de préface, si l'on peut s'exprimer ainsi, et le manque de préface entraîne le manque de résumé.

Il est vrai que M. Fabre d'Olivet a intitulé son livre seulement *Études*. On ne doit pas lui demander au-delà de son titre. Il renferme, en effet, d'excellentes études, que tout le monde pourra lire et méditer avec fruit.



Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Die Wunder meines Lebens: les Merveilles de ma vie, auto-biographie de G. E. Fischer, pasteur; Neustadt-sur-l'Orla; chez Wagner, 1834.

Mythen der alten Perser, als Quellen christlicher Glaubenslehren und Ritualien: les Mythes des anciens Perses, considérés comme sources de dogmes et de rites chrétiens, par F. Nork; Leipzig, chez Schumann, 1835. — On peut louer ce livre comme recueil d'utiles matériaux; mais comme exprimant l'opinion que le christianisme n'est qu'une transformation du parsisme, il a été réfuté d'avance, entre autres par Gelpke, *De parsismo pro fonte religionis christianæ temere habito*; 1828, in-4.°

Skeireins Aivaggeljôns thaîrh Jôhannên; Auslegung des Evangelii Johannis: Interprétation de l'Évangile selon S. Jean, en langue gothique; publiée d'après des manuscrits romains et milanais, avec la version latine, des notes, des recherches historiques, des *fac simile*, et un dictionnaire goth et latin, par H. F. Massmann, sous les auspices du prince royal de Bavière; Munich, chez Jaquet, 1834, in-4.°

Die Theologie und die Revolution: la Théologie et la Révolution, ou les Tendances théologiques de notre temps, dans leur influence sur l'état moral et politique des peuples; par le D.r Bretschneider; Leipzig, chez Vogel, 1835. — C'est une réponse apologétique à ceux qui, en Allemagne, accusent le rationalisme d'être la cause des tendances révolutionnaires de l'époque.

Das Walten des Geistes Gottes in der Heidenwelt: le Souffle de l'esprit de Dieu dans le monde païen, ou Recueil de nobles traits de la vie de païens vertueux; Mayence, chez Wirth, 1835. — Ces traits sont disposés selon la division ordinaire de la morale chrétienne.

Predigten von F. Schleiermacher: Sermons de F. Schleiermacher, nouvelle édition, tomes I-III; Berlin, chez Reimer, 1834-1835. —

Ces sermons forment la seconde division des Œuvres complètes de l'auteur.

Christliches Erbauungsbuch : Livre d'édification chrétienne pour les habitans des campagnes, par K. F. C. Burkhardt, pasteur; Zeitz, chez Webel, 1835. — C'est un des livres les plus recommandables de ce genre. Si l'on veut se faire une idée de la supériorité de la civilisation chrétienne moderne sur celle de l'antiquité, on n'a qu'à entrer dans la maison de quelque paysan protestant de l'Allemagne, et à se faire montrer les livres qui font le charme de ses loisirs et la consolation de ses peines.

De christiano capitis pœnæ vel admittendæ vel repudiandæ fundamento, auct. Wiselero; Gœttingue, 1835, in-4.° — Cette dissertation, qui tend à prouver que la peine de mort peut se concilier avec le christianisme, a été couronnée par la faculté de théologie de Gœttingue.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Fragmenta versionis græcæ legum Rotharis Longobardorum regis. Ex codice Paris. gr. 1334 *primus edidit C. Ed. Zachariæ;* Heidelberg, chez Osswald, 1835, 80 pages in-8.°

Strafrechtsfälle : Causes de Droit pénal, publiées par le D.r A. Bauer, tome I.er; Gœttingue, 1835.

Das östreichische Frauenrecht : le Droit des femmes en Autriche, par le D.r Linden; Vienne, chez Gerold, 1835, deux volumes.

MÉDECINE, CHIRURGIE, PHYSIOLOGIE.

Handbuch der medizinischen Klinik : Manuel de clinique médicale, par le D.r Naumann, tome IV, seconde partie; Berlin, chez Rücker, 1835.

Strenæ clinicæ scholæ clinicæ Regiomontanæ. Strena prima: donavit F. R. Dietz; Kœnigsberg, chez Borntræger, 1835, 36 pages in-4.°

De partu post matris mortem spontaneo, auct. C. G. Maizier; Berlin, 1835.

Des Magnetiseur Meissner's Heilvermögen : la Puissance curative du magnétiseur K. F. Meissner, par le D.r Lutheritz; Meissen, chez Gœdsche, 1835. — Meissner est un honnête brossier et bourgeois de la ville de Meissen, aujourd'hui âgé de 52 ans et jouissant d'une santé robuste. En 1818 il s'aperçut par hasard qu'ayant sans dessein approché sa main du visage de sa mère, qui y souffrait d'un érysipèle, toutes

les douleurs disparurent aussitôt. Il fit plusieurs autres essais avec bonheur, et depuis il n'a cessé, sous la direction des médecins et avec un grand désintéressement, de prêter son ministère à beaucoup de malades.

Der torpide Croup : le Croup torpide, etc., par le D.r Phil. von Hagen, avec des additions du D.r L. A. Kraus; Gœttingue, chez Dietrich, 1835.

Ueber den Gebrauch und die Wirkungen künstlicher und natürlicher Mineralbrunnen : de l'Usage et des Effets des eaux minérales naturelles et artificielles, par le D.r Vetter; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Ueber die Wirkungen und den Gebrauch der Bäder : sur les Effets et l'Usage des bains, en particulier des bains de mer de Doberan, par J. D. W. Sachse; Berlin, chez Nicolaï, 1835.

SCIENCES NATURELLES.

Nova acta physico-medica academiæ cæsareæ Leop. Carol. naturæ curiosorum, tomi XVII, pars I; Bonn, chez Weber, 1835, 617 pages in-4.° — Le protuteur actuel de cette société, dont le siége est à Bonn, est le roi de Prusse lui-même; son président, Nees von Esenbeck l'aîné.

Die Urwelt und das Alterthum, erläutert durck die Naturkunde : le Monde primitif et l'Antiquité, expliqués par l'histoire naturelle, par le D.r Link; deuxième édition refondue, tome I.er; Berlin, chez Dümmler, 1834.

Die Schmetterlinge von Europa : les Papillons de l'Europe (continuation de l'ouvrage d'Ochsenheimer), par F. Treitschke, tome X, livrais. I et II du Supplément; Leipzig, chez Fleischer, 1834 et 1835.

Reise durch Tyrol, Oberitalien, etc. : Voyage dans le Tyrol, l'Italie supérieure et l'Espagne méridionale, par le D.r Waltl; Passau, chez Pastet, 1835. — Ce voyage a été principalement entrepris dans l'intérêt de l'entomologie.

Enumeratio Plantarum Africæ australis extratropicæ, quæ collectæ, determinatæ et expositæ sunt a Ch. F. Ecklon et C. Zeyher, pars I; Hambourg, 1835.

Mineralogische Jahreshefte : Annuaire de la minéralogie, par le D.r Glocker, professeur à Breslau; Nuremberg, chez Schrag, 3.e livrais., 1834. — Cet Annuaire, qui a commencé à paraître en 1833, est

pour la minéralogie ce que sont pour la physique et la chimie les Annales de Berzelius, et pour la botanique celles de Wikström.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Aufsätze über Gegenstände der Astronomie und Physik : Sur divers sujets d'astronomie et de physique, pour des lecteurs de toutes les conditions, par feu H. W. Brandes, publié par son fils; Leipzig, chez Gœschen, 1835.

Der im October 1835 *sichtbare Halley'sche Komet :* la Comète de Halley, visible en Octobre 1835, dans son cours réel et apparent, par E. Heis; Cologne, chez Dumont, 1835.

Ueber Kometen, deren Bahnen, Grösse, etc. : sur les Comètes, leurs orbites, leur grandeur; exposition populaire, par le D.r Ofterdinger; Stuttgart, chez Schweizerbart, 1835.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOLOGIE.

Die Aleaden des Sophokles : les Aléades de Sophocle, par F. Vater; Berlin, chez Mylius, 1835. — C'est le premier travail d'un jeune philologue qui porte un nom déjà illustré par de grands travaux sur la linguistique.

C. Sallustii Crispi opera quœ supersunt; ad fidem codicum manusc. recensuit, etc., F. Kritzius. Appendix. Vol. I et II indicem continens; Leipzig, 1835. — Un troisième volume renfermera les fragmens de Salluste.

Das Attische Theaterwesen : le Théâtre athénien, pour l'intelligence des poètes dramatiques grecs, par le D.r G. Ch. W. Schneider, professeur à Weimar; Weimar, chez Hoffmann, 1835.

Synesios des Kyrenäers ägyptische Erzählungen über die Vorsehung : Synésius de Cyrène sur la Providence, en grec et en allemand, par Krabinger; Sulzbach, chez Seidel, 1835.

Hebräisches und chaldäisches Handwörterbuch : Dictionnaire hébreu et chaldéen pour l'ancien Testament, par Gesenius, 4.e édition augmentée et corrigée; Leipzig, chez Vogel, 1834.

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

Vierzig Jahre von Frankfurt am Mein : Quarante années de l'histoire de Francfort-sur-le-Mein, de 1792-1832, avec un tableau chronologique des événemens les plus remarquables depuis 1700; Francfort-sur-le-Mein, chez Dœring, 1834, deux volumes.

Andrea del Sarto : Vie du peintre André del Sarto, par Alfred Reumont; Leipzig, chez Brockhaus, 1835.

PÉDAGOGIE.

Allgemeine Schul- und Hausbibliothek für die deutsche Jugend : Bibliothèque d'école et domestique universelle pour la jeunesse allemande; 2.e partie, renfermant les manuels; tome I.er : introduction à la géographie, par C. L. Schwabe, pasteur; Dresden, chez Grimmer, 1834. — On donne de grands éloges à ce livre populaire.

Umriss pädagogischer Vorlesungen : Précis de leçons de pédagogie, par Herbart; Gœttingue, chez Dietrich, 1835. — Ce précis se rattache à l'important ouvrage que l'auteur publia, il y a près de trente ans, sur cette grave matière.

Kurzer Leitfaden zur Seelenlehre für Kinder : Abrégé de psychologie pour les enfans, par A. Siebeck; Leipzig, chez Kollmann, 1835. — C'est un extrait de l'ouvrage publié par le même en 1833, sous le titre de : Psychologie pour les enfans, leurs amis et leurs maîtres.

Wegweiser zur Bildung für Lehrer : Guide pour les instituteurs et ceux qui veulent le devenir, publié, en société avec Bormann, Hentschel, etc., par Diesterweg, directeur du séminaire des instituteurs pour les écoles de villes à Berlin; Essen, 1834-1835. — Ce livre, qui est à lui seul toute une bibliothèque, s'adresse surtout à ceux qui se vouent à l'instruction primaire supérieure. La partie générale est de l'éditeur principal; les diverses branches de l'enseignement sont traitées par des hommes spéciaux.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Sous le titre de *Altdeutsche Blätter*, MM. Maurice Haupt et Henri Hoffmann publient, à Leipzig, depuis 1835, un recueil consacré à l'histoire de la langue et de la littérature allemandes. Dans la première livraison ils ont admis une notice de M. F. Wolf, de Vienne, destinée à servir de supplément à son écrit sur les travaux récemment entrepris en France pour la publication des anciens poèmes épiques français.

Leonide : Léonide, roman d'Emerentius Scævola; Leipzig, chez Brockhaus, 1835, quatre volumes. — Le sujet de ce roman, ce sont les singulières destinées de Léonide, fille d'un gentilhomme huguenot, laquelle, peu d'années avant la révolution, se trouve innocemment être l'épouse de deux maris, l'un protestant, l'autre catholique.

Sechs Erzählungen: six Contes inédits de feu L. Achim von Arnim; Berlin, 1835.

Schleiermacher's vertraute Briefe über die Lucinde: Lettres familières de Schleiermacher sur Lucinde, avec une préface de Ch. Gutzkow; Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1835. — Les éditeurs des Œuvres de Schleiermacher avaient exclu ces lettres comme peu dignes du traducteur de Platon. Cette publication est surtout remarquable par la préface du jeune éditeur, qui la termine par ces paroles insensées: «Si le monde n'avait jamais connu Dieu, il eût été plus heureux!»

Das Jahr der Erde und der Mensch: l'Année de la terre et l'Homme, poème allégorique et narratif, par G. W. Fink; Leipzig, 1835. — Ce poème a reçu de grands éloges.

Der Müller und sein Kind: le Meunier et son Enfant, drame populaire en cinq actes, par E. Raupach; Hambourg, chez Hoffmann et Campe, 1835. — C'est une tragédie animée de passions et de superstitions populaires.

Der Zeitgeist: l'Esprit du temps, farce en quatre actes, par E. Raupach; Hambourg, 1835. — Cette pièce a eu un succès que la lecture ne justifie pas. Le même poète vient de publier une autre comédie du même genre, intitulée: *Der Nasenstüber*, c'est-à-dire la Chiquenaude.

Lebensbilder aus den beiden Hemisphären: Scènes de la vie des deux hémisphères, par l'auteur du Légitime, des Esquisses de voyage transatlantiques, du Virey, etc.; Zurich, chez Orell et Füssli, 1835, deux volumes. — Cet auteur, malgré le succès remarquable de ses écrits, persiste à garder l'anonyme. Il peint ici, avec bonheur, la puissance, devenue presque exclusive dans les deux mondes, de l'aristocratie de l'argent.

Peter Schlemihl's wundersame Geschichte: Histoire merveilleuse de Pierre Schlemihl, par Adalbert de Chamisso, 3.e édition; Nuremberg, chez Schrag, 1835. — Neuf gravures spirituelles ajoutent beaucoup à l'intérêt de cette fable charmante.

Göthe's Briefwechsel mit einem Kinde: Correspondance de Gœthe avec un enfant; Berlin, chez Dümmler, 1835, deux volumes in-12.

Lustspiele von Johann von Plötz: Comédies de Jean de Plœtz; Munich, chez Franz, 1835. — Ces pièces sont au nombre de trois: l'*Homme au choléra*, *Orgueil de naissance* et *Orgueil de fortune*, représentée avec succès à Munich; et les *Aventures d'une nuit de nouvel-an*, pièce qui a été jouée près de cinquante fois de suite à Berlin.

Geschichte eines deutschen Steinmetzen: Histoire d'un tailleur de pierre allemand (du moyen âge), par F. Beck, publiée par la Société d'archéologie allemande de Munich; Munich, 1834.

BEAUX-ARTS.

Neues allgemeines Künstler-Lexikon: Nouveau Dictionnaire universel des Artistes, par une société de savans et d'artistes, publié par Nagler, livraisons 1 à 4; Munich, chez Fleischmann, 1835. — Ce Dictionnaire doit remplacer celui de Füssli, qui a vieilli.

Encyclopädie der gesammten musikalischen Wissenschaften: Encyclopédie des sciences musicales, ou Dictionnaire universel de musique, par Fink, de la Motte-Fouqué, Grossheim, etc.; rédacteur principal, G. Schilling; tome I.er: A—Bq; Stuttgart, chez Lœfflund, 1835.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

AOÛT 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Histoire.

DU MOUVEMENT DES IDÉES RELIGIEUSES EN ALLEMAGNE.

(*Troisième article.*[1])

(Depuis Fréderic II jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.)

Avec la philosophie de Leibnitz et de Wolf commence en Allemagne le règne du déisme. Il ne s'agit plus désormais d'opposer quelques dogmes obscurs de la confession d'Augsbourg aux décrets du concile de Trente, ni de conquérir le salut au prix de certaines pratiques de piété. La grande question du siècle est le développement du principe intellectuel de la réforme, le triomphe de la raison sur les traditions, l'avénement d'une ère nouvelle, entièrement séparée des mœurs et des croyances du moyen âge. En Allemagne, le christianisme que les philosophes anglais et français regardaient comme hostile au progrès social, dut servir de mobile aux tendances nouvelles; mais pour qu'il se mît en harmonie avec la vie populaire et la vie intime, il importait de le réduire à sa plus simple expression, d'extraire en quelque sorte du dédale des subtilités théologiques et du contenu des saints livres l'idée de la spiritualité absolue de Dieu, la foi en l'immortalité de l'ame, et d'en constituer la base d'une morale simple, universelle et applicable à tous les besoins de l'humanité. Déjà quelques théologiens avaient osé proclamer que la Bible n'était pas un livre unique, écrit sous l'ascendant d'une inspiration divine directe. L'histoire critique du texte sacré venait de révéler d'importantes

1 Voyez le cahier de Janvier, p. 58, et le cahier de Mars, p. 267.

variations dans la rédaction de plusieurs passages qui avaient servi de preuve à des dogmes communs aux différentes sectes chrétiennes; on avait reconnu des intercalations graves dans les morceaux qu'on citait à l'appui des dogmes de la Trinité, du péché originel et de la divinité de Jésus-Christ. Les découvertes, qui se multipliaient à l'aide d'une connaissance plus exacte des langues orientales, détruisaient surtout l'unité que l'on avait jusqu'ici admise entre le code de l'ancien Testament et les écrits de la nouvelle alliance. De plus en plus la théologie cessa d'être une science isolée des autres branches de l'enseignement universitaire, et la propagation des lumières n'eut pas de plus chauds partisans, depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle, que le clergé protestant de l'Allemagne.

Fréderic II, à qui l'histoire a décerné le titre bien mérité de roi-philosophe, sut se placer à la tête du mouvement scientifique de son époque. Sa prédilection pour la langue et la littérature françaises ne nuisit point, comme on se l'imagine généralement, au perfectionnement de la langue nationale. Bien qu'il écrivît et parlât un allemand détestable, il s'entoura volontiers des hommes les plus distingués, qui appartenaient aux établissemens savans de ses États; il encouragea les auteurs qui paraissaient donner une heureuse impulsion à la littérature allemande, et la rivalité qu'excitèrent, parmi les écrivains indigènes, les brillantes publications françaises de l'académie des sciences de Berlin, ne contribua pas peu à concentrer en Prusse cette espèce de dictature littéraire, que ce pays exerce encore aujourd'hui dans l'immense domaine intellectuel de l'Empire germanique.

Les fauteurs de l'obscurantisme accusent Fréderic de haine contre les institutions religieuses; ils lui reprochent d'avoir travaillé à la destruction de la foi chrétienne et favorisé le penchant vers l'incrédulité, qui se manifestait alors avec une hardiesse inaccoutumée dans les écoles du haut enseignement. Si l'on entend par religion un tissu de mystères inaccessibles à la conception humaine, ou un système d'observances ascétiques étranger aux intérêts de la civilisation moderne, le reproche n'est pas sans

quelque fondement. Le philosophe couronné de Potsdam fut l'ennemi déclaré des cagots, des hypocrites, des ergoteurs orthodoxes; il flagellait impitoyablement ces pharisiens, plus avides d'acquérir des honneurs terrestres que de rendre hommage à la vérité; ces zoïles ignorans qui voudraient resserrer dans les mêmes formes de conviction les intelligences les plus divergentes, et que l'on rencontre dans toutes les communions. Mais en revanche, Fréderic fut peut-être plus réellement religieux qu'aucun de ces princes que la flatterie sacerdotale avait décorés du titre pompeux de roi très-fidèle, très-catholique, très-chrétien. Le fait est qu'il comprit admirablement sa mission de chef d'une monarchie nouvelle, qui ne pouvait se maintenir au milieu des anciennes dynasties européennes qu'en imprimant un vigoureux élan au sentiment national, et en se faisant le protecteur sincère de la liberté des consciences.

En matière de croyance, Fréderic fut la personnification vivante de ce déisme, que dans presque tous les pays les écrivains du dix-huitième siècle professèrent comme le symbole des besoins moraux des générations contemporaines. Voltaire, Maupertuis, Rousseau, consacrèrent leurs plus belles pages à la défense d'une foi indépendante des traditions cléricales. Le matérialisme de l'auteur du Système de la nature fut vivement repoussé par les penseurs de l'école encyclopédiste, et le roi de Prusse lui-même en fit une critique sévère et spirituelle. Dans sa lettre à d'Alembert, qui précède l'examen du Système de la nature, il dit : « Si nous admettons le dogme du fatalisme, il n'y a plus ni morale ni vertu, et tout le système social s'écroule. »

« L'opinion générale, dit le marquis de Valori, est que le roi de Prusse n'a point de religion; mais je puis attester qu'il croit en Dieu. Lorsque je le rejoignis à la fin de la bataille de Hohenfriedberg, il me dit, en m'embrassant : « Mon cher ami, Dieu m'a singulièrement protégé, et a mis l'esprit d'aveuglement parmi mes ennemis. » Ce propos fut tenu avec une espèce d'enthousiasme qui tenait également de la persuasion et de la reconnaissance.[1] »

1 Mémoires des négociations du marquis de Valori. Paris, 1820, t. I.er, p. 234.

Pendant que sous le règne de Fréderic la pensée religieuse fut libre de toute entrave dans toute l'étendue de son royaume, et qu'une égale protection garantit les droits du protestant comme du catholique, du juif comme du jésuite, le reste de l'Europe se débattait encore péniblement sous les plus monstrueuses lois, enfantées par l'intolérance et le fanatisme. En 1749, une religieuse de Wurzbourg, âgée de soixante-dix ans, est condamnée au bûcher et exécutée comme sorcière[1]. En 1762, Jean Calas subit, à Toulouse, le dernier supplice; peu après, la famille Sirven, protestante comme celle de Calas, est en butte aux plus barbares tortures pour assouvir les vengeances du clergé ultramontain. A Glaris en Suisse, le magistrat protestant extorque à une malheureuse servante l'aveu d'un pacte secret avec le diable, et la fait décapiter le 17 Juin 1782. En même temps l'inquisition de Séville dévoue aux flammes une pauvre fille, à laquelle elle ordonna de couper le nez, afin que sa belle figure n'excitât pas une trop grande compassion parmi les assistans.

Tel fut, au dernier siècle, le contraste des législations européennes avec les idées et les mœurs des conditions éclairées de la société. De tous les gouvernemens, celui de Fréderic fut le seul qui accordât une tolérance illimitée à toutes les convictions, et qui, dans l'intérêt bien entendu d'une sage administration, ménageât toutes les manifestations de l'intelligence, pourvu qu'elles ne portassent point atteinte aux droits naturels des autres. Cependant la cause du protestantisme fut à ses yeux la plus forte garantie des progrès futurs de notre espèce; il considérait les communions évangéliques comme les dépositaires de la liberté religieuse, et les consistoires comme les gardiens du droit d'examen dans les chaires académiques. Son respect invariable pour les opinions d'autrui n'éclate pas moins dans la sollicitude qu'il témoigna presque officiellement à l'infortune des familles Calas et Sirven, que dans la fermeté avec laquelle il s'opposa à la promulgation dans ses États de la bulle de Clément XIV, qui abolit l'ordre des jésuites. Le 18 Novembre 1777 il écrivit à Voltaire:

1 Horst, *Zauberbibliothek*; Mayence, 1826, tome I.er, p. 177.

« J'ai bien combattu pour l'ordre des jésuites, que j'ai soutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent, sans général, sans troisième vœu, et décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a prescrit. »

Nous ajouterons encore une citation pour faire ressortir les rapports qui existèrent entre les tendances de Fréderic II et le mouvement des idées religieuses dans l'Allemagne protestante du dix-huitième siècle. Dans son *Traité de la religion du Brandebourg* il dit : « La réforme fut utile au monde, et surtout aux progrès de l'esprit humain ; les protestans, obligés de réfléchir sur des matières de foi, se dépouillèrent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, et se virent en liberté de se servir de leur raison, dont au moins ils devraient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les catholiques, vivement attaqués, furent obligés de se défendre ; les ecclésiastiques étudièrent, et sortirent de l'ignorance crasse et honteuse dans laquelle ils croupissaient presque généralement. En regardant la religion simplement du côté de la politique, il paraît que la protestante est la plus convenable. »

Ces principes de tolérance pour tous les cultes, cet attachement réfléchi au protestantisme, seule forme religieuse qui permette à l'intelligence de poursuivre ses conquêtes, sans égard aux convenances du sacerdoce ; ce besoin d'accord entre le sentiment de la dignité humaine et la foi en un monde idéal, cette indépendance de jugement dans la discussion des questions philosophiques, dont un grand monarque se fait le défenseur constant et courageux au moment où la lutte du seizième siècle va se renouveler sur un plus vaste terrain, signalent d'avance la destination du peuple allemand, à guider les autres nations dans la recherche des vérités abstraites. Le pays où le déisme de Wolf eut sa chaire dans la première université du royaume, où le prince ne craignit point de se déclarer à la face de l'univers l'organe de toutes les théories libérales, devait successivement donner naissance à des hommes tels que Lessing, Kant, Mendelssohn, Fichte, Hegel, Schleiermacher, et préparer les temps où les croyances

les plus opposées viendront se grouper autour du sentiment universel de l'infini, inhérent à toutes les individualités humaines.

Après cela, on comprendra facilement la direction que devait prendre le développement des idées religieuses en Allemagne, dès que le principe du protestantisme fut dégagé des obstacles qui l'enchaînèrent pendant plus de deux cents ans dans les liens d'une creuse et stérile dialectique. Les théologiens, les prédicateurs, les romanciers, les philosophes et les poètes s'organisent en une vaste ligue, dont le mot d'ordre est l'unité de Dieu, et dont le but consiste à établir la vie domestique et la vie nationale sur les fondemens d'une morale douce, facile et propre à assurer le bonheur terrestre de la multitude. C'est en prêchant le dogme d'un seul Dieu, père commun de tous les hommes, qui veut la prospérité de tous ses enfans, qu'on inculque aux Allemands le besoin de l'égalité, qu'on sape les préjugés des castes nobiliaires, qu'on impose aux grands des devoirs d'affabilité, de charité, de bienveillance envers leurs subordonnés; c'est en invoquant le libre examen que l'on frappe de ridicule les doctrines mystiques des scolastiques, et les disputes puériles qui avaient agité les successeurs immédiats des réformateurs; les cours académiques, les sermons, les journaux, ne tendent qu'à consacrer par la science le déisme rationnel, et à ouvrir aux générations futures une carrière nouvelle de bien-être et d'émancipation. Pendant cinquante années environ l'Allemagne protestante façonne le christianisme dans ce sens, et les travaux des moralistes, des jurisconsultes, des docteurs de presque toutes les facultés, concourent à répandre, à nationaliser ce déisme social, connu sous le nom de rationalisme, dont on n'a qu'une idée imparfaite en France, et qu'on y a trop souvent confondu avec la froide incrédulité des adeptes de l'encyclopédisme, ou avec la vague phraséologie des loges maçonniques.

Jean-Auguste Ernesti et Jean-David Michaélis, le premier, professeur à Leipzig, et le second, chancelier de l'université de Gœttingue, commencèrent la réforme scientifique des facultés de théologie, en appliquant à l'interprétation de la Bible une méthode

qui avait déjà été recommandée par Hugues Grotius, mais que les gardiens de la foi orthodoxe avaient condamnée comme hérétique et impie. Cette méthode, à laquelle on a donné le nom de méthode d'interprétation grammaticale et historique, consiste à expliquer les saintes écritures d'après les mêmes règles qu'on observe en traduisant les auteurs classiques. Elle se fonde exclusivement sur la philologie, et sur l'histoire des croyances, des usages et des antiquités de l'Orient. Le commentateur, en exposant le sens du texte sacré, fait complétement abstraction de l'importance que peut lui attribuer une orthodoxie de convention. Que le résultat définitif de ses recherches finisse par détruire de fond en comble le système de la foi officiel; que l'interprète soit amené à rejeter l'authenticité d'un livre entier; qu'il soit forcé de signaler des altérations plus ou moins sensibles dans les divers manuscrits qu'il a comparés, peu lui importe. Il poursuit impitoyablement son œuvre de critique; il examine soigneusement l'âge et l'auteur présumé de la Genèse, retranche plusieurs siècles de son antiquité, calcule avec une audacieuse indépendance la portée de certains oracles de l'ancien Testament, qu'il reconnaît n'avoir aucun rapport au Messie du nouveau Testament. Ici son ingénieuse érudition découvre des légendes mythologiques, où la fervente piété avait entrevu la révélation miraculeuse d'un fait; là il démontre que le livre de l'Ecclésiaste ne peut en aucune manière avoir été composé par Salomon; ailleurs il se demande quelle peut avoir été l'intention de l'auteur sacré en écrivant son ouvrage, à quelle espèce de lecteurs il doit l'avoir destiné, et finalement il donne à entendre que l'écrit en question n'a aucun trait à la religion chrétienne; qu'il n'a eu qu'un but local et temporaire, et que beaucoup de miracles ne sont que des événemens incertains sur lesquels nous ne pouvons rien préjuger, puisque les données propres à en compléter la relation nous manquent.[1]

1 Comparez : Michaélis, Introduction aux livres du nouveau Testament, 1765 et 1777. — Ernesti, *De theologiæ historicæ et dogmaticæ conjungendæ necessitate*, 1759. — Ernesti, Nouvelle Bibliothèque théologique, 1760-1764 nouvelle série, 1770-1775.

De plus en plus ce système d'interprétation biblique se perfectionna, et entraîna l'assentiment de tous les savans que la lecture des auteurs grecs et romains avait suffisamment préparés à cultiver avec succès cette branche nouvelle d'études philologiques; elle promettait d'ailleurs une source intarissable de découvertes pour l'histoire de la philosophie, l'archéologie et même pour la simplification des doctrines religieuses populaires. Dans le principe les résultats quelquefois surprenans de la critique historique et grammaticale de la Bible ne réagirent pas immédiatement sur le dogme et l'enseignement pastoral. Le Manuel dogmatique de Michaélis renferme des assertions qui sont en contradiction manifeste avec ses vues exposées dans son Introduction au nouveau Testament. Ernesti, prêchant devant sa paroisse à Leipzig, fait acte d'une orthodoxie dont on ne trouve plus de trace dans le cours d'exégèse qu'il fait aux étudians le lendemain. Mais ce désaccord entre la science et la foi publique ne put durer longtemps en Allemagne, où la conséquence et l'unité des doctrines sont les premières conditions de l'écrivain comme du professeur.

A la tête des démolisseurs de l'ancien édifice théocratique luthérien se trouva Semmler à Halle, élevé d'abord dans les pratiques piétistes de la maison des orphelins, mais dégoûté par la suite de cet esprit de vanité spirituelle, et de cette manie de contemplation mystique dont il craignit avec raison les funestes conséquences pour les saines études religieuses. L'histoire ecclésiastique et la philologie sacrée avaient de préférence absorbé ses investigations sur l'origine du christianisme. Il distingua rigoureusement entre la théologie et la religion, en réduisant à un très-petit nombre de points le contenu de celle-ci; encore les articles de foi proprement dits devaient-ils, selon lui, être accessibles à l'intelligence de tous les hommes, et se recommander à l'adhésion des fidèles par leur incontestable corrélation avec la morale. Ceci posé, il se réserva le champ libre pour l'examen des opinions controversées dans les différentes sectes chrétiennes. Comme Ernesti et Michaélis, il s'attacha à l'interprétation historique des livres du nouveau Testament, signala de nombreuses

erreurs dans la copie des manuscrits, ébranla l'autorité de beaucoup de passages qui formaient la base du symbole des apôtres, et s'attaqua jusqu'au dogme de l'inspiration divine de la Bible. Dans une dissertation sur les démoniaques du nouveau Testament il expliqua psychologiquement les possessions diaboliques et leur guérison, en déclarant que S. Mathieu avait sans doute cru à une influence réelle des démons sur le corps des malheureux possédés, mais qu'il s'était trompé. Quant à l'ensemble des livres du nouveau Testament, Semmler prouva que bien long-temps après l'établissement du christianisme, il n'y avait pas encore eu de code de la nouvelle religion; que la plupart des écrits du Canon étaient simplement des ouvrages de circonstances, et qu'en voulant les appliquer indistinctement aux chrétiens de tous les temps et de toutes les contrées, on ne manquerait pas de dénaturer le génie de la révélation du Christ. En 1761 Semmler jeta la désolation dans le camp des orthodoxes, en publiant une série de recherches sur le fameux passage (I. Jean, ch. V, v. 7) que l'on avait toujours cité comme renfermant explicitement le dogme de la Trinité. Il résulta de l'argumentation du célèbre professeur de Halle, que ce passage était une frauduleuse intercalation de quelque complaisant copiste, une espèce de fausse décrétale apostolique.[1] Depuis ce moment le déisme théologique respira à l'aise, et après la Trinité, les dogmes du péché originel, de la divinité de Jésus-Christ, de l'éternité des peines dans l'autre monde, et une foule d'autres théories positives de la dogmatique chrétienne, eurent leur tour de jugement et de proscription.

Ce fut en vain que le pontife luthérien Jean-Melchior Gœtze, pasteur à Hambourg, se constitua le champion de la vieille orthodoxie ébréchée de toute part et frappée par ceux-là même qui, sous prétexte de sauver et de consolider les points fondamentaux de la foi symbolique, faisaient d'immenses concessions à leurs adversaires. Les débats religieux avaient franchi les limites des auditoires de théologie : le public pouvait y assister; bien qu'un grand

1 Semmler, *Historische und kritische Sammlungen über die sogenannte Beweisstelle in der Dogmatik*, 1. *Joh.*, *Cap.* V, *V.* 7.

nombre d'ouvrages scientifiques parussent encore en latin, toutes les questions furent en même temps agitées dans des journaux et dans des livres écrits en allemand. Lessing, l'illustre restaurateur de la littérature nationale, venait de diriger sa polémique aussi profonde que spirituelle contre les doctrines purement traditionnelles, à quelque branche des sciences humaines qu'elles se rattachassent. Par la publication de plusieurs fragmens de philosophie religieuse, qu'il prétendit avoir découverts à la bibliothèque de Wolfenbüttel, il renversa l'autorité des miracles, contesta l'authenticité de la résurrection de Jésus-Christ, et provoqua parmi les théologiens des différentes écoles une controverse qui n'aboutit à rien moins qu'à la défaite à peu près irréparable du supranaturalisme historique dans l'Eglise protestante[1]. Le pasteur Gœtze, qui eut l'imprudence d'entrer en lice avec Lessing et ses adhérens, sollicita contre l'éditeur des fragmens le châtiment de l'autorité temporelle, et contre les théologiens relâchés en matière de foi, l'obligation de se conformer dans leur enseignement et dans leurs écrits à la lettre de la Confession d'Augsbourg. Le zèle aveugle de ce belliqueux controversiste, tour à tour bafoué par les publicistes et par ses collègues, est devenu proverbial en Allemagne. Dans quelques pays, comme dans le Wurtemberg et dans la principauté de Bayreuth, les consistoires essayèrent de remettre en vigueur les ordonnances qui prescrivaient aux pasteurs de demeurer fidèles au sens rigoureux des livres symboliques; mais la plupart des mandemens consistoriaux furent sans effet, et le petit nombre d'églises où on les accueillit sans trop de répugnance, ne purent arrêter le mouvement général des idées libérales. Les théories de Lessing sur la perfectibilité du genre humain, ses hypothèses lumineuses qui représentaient les évangélistes comme des hommes ordinaires, sans mission surnatuelle, et rédigeant l'histoire de leur maître sous l'ascendant d'un enthousiasme individuel, facile à expliquer, excitèrent parmi les savans de profession et les gens de lettres un ferment de critique, une ardeur d'investigation qui, tout en secondant le penchant national pour le déisme,

1 Voyez Notice sur Lessing dans la *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 225.

lui donnèrent une direction religieuse et scientifique à la fois, et précipitèrent sa marche vers cette phase panthéiste et poétique du christianisme, qui est aujourd'hui chez les Allemands la forme prédominante de la foi. Du reste, il est à remarquer que les théologiens de l'Allemagne n'ont jamais supporté qu'on les qualifiât de déistes; apparemment la crainte de se compromettre vis-à-vis des catholiques, et d'enfreindre au préjudice de la liberté d'enseignement et de leur position politique, certaines clauses du traité de Westphalie, leur inspira la prudente réserve, qui leur fit substituer au nom de socianisme, très-applicable à leurs doctrines, celui de rationalisme. En 1777, un professeur de Cassel, Antoine Piderit, fougueux orthodoxe et digne émule du pasteur Gœtze, adressa au corps évangélique de Ratisbonne, exerçant la suprême juridiction à l'égard des intérêts protestans, un mémoire par lequel il dépeignait le docteur Semmler et les premiers prédicateurs de Berlin, Spalding et Teller, comme des novateurs dangereux, fauteurs d'un déisme antichrétien. Semmler déclina par une déclaration pleine de bon sens et d'érudition ce reproche fait à une école puissante et respectable de théologiens consciencieux, et parvint, au moyen de sa dialectique serrée, à tourner les armes de Piderit contre lui-même. L'accusation fut mise au néant, et Piderit destitué de ses fonctions, par le motif qu'il avait envoyé son mémoire sans en avoir au préalable obtenu l'autorisation de son gouvernement. Toute cette affaire paraît n'avoir été qu'une adroite manœuvre politique; car peu de temps après le professeur de Cassel fut réintégré dans son poste.

La religion naturelle, franchement recommandée dans les universités, ne laissa pas que d'avoir ses organes et ses catéchismes jusques dans les gymnases, dans les maisons d'éducation privées et dans les écoles élémentaires. J. B. Basedow avait fondé un pensionnat de jeunes gens à Dessau, devenu très-célèbre et connu sous le nom de *philanthropinium*. Grand admirateur de J. J. Rousseau, il avait pour principe fondamental en pédagogie qu'il fallait élever les enfans de manière à leur procurer un jour, par le développement régulier de leurs facultés morales et physiques, le plus grand

nombre de jouissances possible et à les préserver de toutes les erreurs dangereuses, parmi lesquelles il comptait en première ligne les préjugés et la superstition. Son établissement, où l'instruction des objets les plus graves fut simplifiée au point d'en faire aux élèves un jeu facile et agréable, eut une vogue prodigieuse. Les idées de Coménius sur l'étude des langues et des sciences pratiques, y furent adaptées aux besoins du siècle. Basedow ne fit pas, comme c'était l'usage avant lui, du grec et du latin le but principal de ses leçons. Les langues modernes, la géographie, l'histoire dans son enchaînement pragmatique, occupèrent la place la plus importante dans la série des matières à enseigner. Des exercices gymnastiques, et de fréquens voyages pédestres dans les environs de Dessau, introduisirent dans les occupations des élèves une diversion qui changea du tout au tout et les mœurs et les opinions de la génération formée à l'école de Basedow. Dans les leçons de religion, les dogmes incompréhensibles, les préceptes d'une morale austère et mystique, les formules traditionnelles furent sévèrement exclus, et le directeur ne confia cette partie de l'instruction qu'à de jeunes ministres qui partageaient ses principes. Il y avait dans le *philanthropinium* une chapelle où les dimanches et les jours de fête on célébrait l'office divin. Le christianisme, dépouillé de ses caractères merveilleux, était exposé dans ces réunions comme une institution naturelle établie par la Providence pour rendre les hommes heureux sur cette terre. La grandeur et la bonté de Dieu, révélées dans les œuvres de sa création; les vertus humaines de Jésus-Christ; l'espoir d'une vie future; les devoirs de la morale sociale, faisaient le fond des discours de l'aumônier. On célébrait des fêtes religieuses en l'honneur du printemps, des moissons et d'autres phénomènes de la nature, capables de réveiller dans le cœur sensible l'amour de Dieu et la reconnaissance envers ses bienfaits. On s'accoutumait à voir dans la sainte cêne un simple repas symbolique destiné à rappeler le dévouement du Sauveur au bonheur de l'humanité. Les mélodieux cantiques qui précédaient et terminaient le culte, la simplicité des prières, la brièveté de toutes les cérémonies offraient

un magique attrait aux jeunes imaginations, qui se trouvaient ainsi à l'aise dans la sphère d'une sensibilité noble et pure de tout alliage superstitieux.

On voit que les Allemands, dans leurs vues de réforme sociale pendant le dix-huitième siècle, furent beaucoup plus conséquens qu'on ne l'a été à la même époque en France. Tandis que chez nous les philosophes blâmèrent avec une amertume toujours croissante l'intervention du clergé catholique dans les affaires de l'État et des familles; que le despotisme fut tantôt persiflé dans les chansons et les pamphlets, tantôt flétri dans des traités graves et réfléchis, les plus virulens antagonistes des préjugés de caste et de la domination sacerdotale ne cessèrent de faire élever leurs fils dans les colléges dirigés par des ecclésiastiques, et leurs filles dans les couvens. Les jeunes gens, en sortant de ces établissemens, puisèrent ensuite dans la lecture des écrits du jour, dans les conversations avec les gens instruits, dans le tourbillon de la société, des principes tout opposés à ceux qu'on leur avait inculqués dès leur tendre enfance. Les hommes, en renonçant aux superstitions religieuses, rejetèrent en même temps les vérités les plus simples de la foi naturelle, et accueillirent comme des oracles les dégoûtantes maximes du système d'Holbach; les femmes, séduites par l'exemple et par la frivolité des théories généralement consacrées, se livrèrent aux déréglemens de leurs passions, quittes à expier sur le déclin de l'âge les erreurs d'une jeunesse orageuse par des pratiques de piété mal entendue. C'est ainsi que les méthodes d'éducation furent jusqu'à la révolution et encore long-temps après en sens inverse du but que les écrivains éclairés voulaient faire atteindre à la génération contemporaine. En Allemagne, au contraire, ce qu'il y avait de juste et d'applicable dans les idées de l'auteur d'*Émile*, fut reçu avec discernement; les pédagogues pesèrent consciencieusement la portée de ses conseils, en modifièrent quelques-uns, en établirent quelques autres sur des bases plus solides, et cherchèrent constamment à rattacher la vie de famille et les impressions de la première enfance à la condition future de l'homme fait. Ce que Bassedow

avait commencé à Dessau, d'autres le continuèrent avec d'infatigables efforts sur tous les points de l'Allemagne. Le pasteur Christian-Gotthilf Salzmann, que des persécutions contre ses opinions rationalistes avaient forcé de résigner sa place de prédicateur à Erfurt, passa trois années comme aumônier dans le *philanthropinium* de Dessau; puis il créa lui-même à Schnepfenthal près de Gotha une maison d'éducation, qui devint bientôt l'image vivante de cet esprit d'heureuse bonhomie, de sensibilité religieuse, de jouissance domestique, d'indépendance patriarcale, que l'étranger se plaît encore aujourd'hui à contempler dans les ménages allemands. Les fils de Salzmann devinrent ses collaborateurs, ses six filles se marièrent avec les précepteurs, ses amis, qu'il avait engagés dès son arrivée à Schnepfenthal; et cet établissement existe encore, bien que Salzmann le père soit mort depuis bientôt vingt-cinq ans: l'Allemagne lui doit la réalisation d'une belle et généreuse idée, inspirée par le plus noble patriotisme et le plus chaud amour de l'humanité. A Hambourg, une institution semblable fut dirigée par le conseiller Joachim-Henri Campe, dont les livres d'éducation, composant une riche bibliothèque pour les enfans, ne sont pas inconnus en France. Quand on jette les yeux sur les innombrables productions littéraires à l'usage de la jeunesse de tous les degrés d'âge, publiés depuis 1770 environ en Allemagne, on remarquera dans les livres élémentaires de Glatz, dans les Premières lectures, par Salzmann; dans l'Histoire universelle, par Becker; dans les Descriptions de voyages, par Campe; dans le roman religieux, intitulé *Gumal et Lina*, par Lossius, et dans une foule d'abrégés pittoresques des sciences et des arts, une tendance uniforme, reposant sur la conviction nationale plus ou moins clairement exprimée, que le déisme chrétien et son développement moral dans la vie de famille sont le premier progrès réclamé par le génie du siècle, le premier pas vers l'émancipation de l'intelligence et le perfectionnement des institutions publiques. Cette existence en robe de chambre, qui excite parfois les sarcasmes des littérateurs étrangers, aura sans doute un jour de grands résultats dans l'histoire des États européens. Les Allemands

parcourent avec une logique persévérance les conditions de leur nationalité, et le moment viendra où tous les principes de la politique rationnelle, librement et unanimement proclamés, transformeront comme par enchantement le peuple le plus réfléchi de l'Europe.

Parmi les nombreux ouvrages de Salzmann nous citons principalement celui qui porte le singulier titre de *Livre de l'Écrevisse* ou *l'Art de mal élever les enfans*. C'est une sanglante ironie contre les faux systèmes sur l'éducation. Deux autres écrits du même auteur, l'un exposant les moyens les plus convenables de développer les premières notions de la religion, et le second formant la collection de ses discours moraux, prononcés à la chapelle du *philanthropinium* de Dessau, eurent un retentissement extraordinaire dans le monde pédagogique. Nous conseillons à nos réformateurs de l'instruction primaire en France de fixer avec quelque attention le point de départ de l'état actuel de la pédagogie en Allemagne; ils verraient alors qu'il y a mieux à faire dans nos écoles qu'à réchauffer des catéchismes du dix-septième siècle, pour mettre l'instruction religieuse générale en harmonie avec les autres objets de notre enseignement élémentaire.

L'éducation des jeunes filles s'améliora dans un sens analogue par l'établissement d'un pensionnat de demoiselles, que dirigea le conseiller André, ami intime de Salzmann. Cette institution, fondée d'abord à Schnepfenthal et tranférée en 1790 à Gotha, fut une sorte d'école normale pour l'éducation de l'autre sexe, et combla rapidement dans la vie intérieure des familles une lacune que nous n'avons que trop souvent lieu d'observer dans la société française. De l'autre côté du Rhin les femmes suivent avec intérêt une conversation sur des objets de littérature, d'art et de philosophie. Une discussion sur la religion est rarement au-dessus de leur portée; quelquefois l'étranger est frappé de la justesse de leur jugement sur les plus légères nuances dogmatiques qui séparent les diverses écoles de philosophie et de théologie. Cela provient de ce qu'elles ont constamment été associées aux progrès de l'intelligence nationale, et qu'on ne s'imagine pas en

Allemagne que ce que les hommes réprouvent comme des idées rétrécies ou comme des rêveries superstitieuses, soit assez bon pour occuper le sentiment religieux des femmes. Là leur pensée s'élève et s'ennoblit avec celle des hommes, leur sphère de conception intellectuelle s'étend avec le progrès du savoir humain; elles ont une large part aux conquêtes scientifiques, et leur profonde sympathie pour tout ce qui tient à la vie de l'ame accueille avec une extrême facilité les résultats de la spéculation, sans qu'il soit besoin de les initier aux pénibles épreuves d'une rigoureuse méthode, ni aux erremens fastidieux des combinaisons métaphysiques.

Cette immense diffusion des lumières par les académies, les gymnases, les pensionnats, les journaux et les ouvrages spéciaux, fut encore puissamment secondée par le célèbre Christophe-Fréderic Nicolaï, de Berlin. Tout à la fois auteur, libraire et éditeur, Nicolaï sut donner aux tendances littéraires de son siècle une impulsion qui ne changea de direction que peu d'années avant sa mort, survenue en 1811. Le premier but de Nicolaï fut de réunir les différentes peuplades germaniques par l'intérêt commun d'une littérature nationale. Avec Lessing, Mendelssohn et plus tard avec Winckelmann, il renversa victorieusement l'autorité littéraire de Gottsched et de Bodmer, qui se disputaient alors la souveraineté du Parnasse allemand. L'Allemagne catholique et l'Allemagne protestante, que le traité de paix de Westphalie n'avait point réussi à rapprocher depuis la guerre de trente ans, se rencontrèrent, sous la conduite de Nicolaï, dans la même voie de civilisation et de réforme littéraire. La propagande libérale commença notoirement en 1757 avec la publication de la *Bibliothèque des belles lettres;* les quatre premiers volumes parurent sous le nom de Nicolaï; les livraisons suivantes furent confiées à la rédaction de son ami Weisse à Leipzig. Peu de temps après, en 1765, l'aristarque de Berlin réalisa son projet d'une *Bibliothèque allemande universelle;* ce fut un recueil de traités, de mémoires, de critiques sur toutes les branches de la science et de la littérature. Chaque nouvelle découverte, chaque

opinion hardie, chaque hypothèse ingénieuse sur la religion, la politique, les arts, eurent désormais leur tribune. Le déisme chrétien rallia de plus en plus les protestans du nord aux catholiques instruits de l'Autriche, de la Bohème et du midi de l'Allemagne; la polémique vigoureuse et animée des collaborateurs de Nicolaï s'attaqua sans ménagement aux questions les plus délicates; elle devint même virulente quand la nouvelle école crut avoir fait la découverte d'une trame occulte des jésuites contre la cause du protestantisme. On parla beaucoup alors de théologiens protestans qui auraient secrètement abjuré leur foi, et qui, avec dispense du général de l'ordre de S. Ignace, auraient l'impudence de garder des positions influentes, des places de pasteurs, de surintendans ecclésiastiques et de conseillers consistoriaux, afin d'avoir plus de facilité à corrompre l'opinion publique par leurs écrits et leur action officielle. Plusieurs accusations de ce genre lancées par la propagande de Berlin contre des hommes honorables, furent, à coup sûr, très-injustes. Personne aujourd'hui ne croira que des écrivains tels que Garvé, Fichte, Herder, Wieland et Lavater, aient été des jésuites déguisés. Aussi Nicolaï fut-il rudement secoué par ces notabilités littéraires, qui, pour la plupart d'accord avec ses principes, désapprouvèrent expressément les formes âpres et inconvenantes qu'il mettait dans ses attaques. Mais d'un autre côté l'on sait aussi que le jésuitisme, fortement organisé en Allemagne, eut l'adresse de gagner pour ses fins un bon nombre de fonctionnaires et de publicistes, qui, sous l'apparence de la foi du serment prêté aux intérêts protestans, travaillèrent par tous les moyens possibles à ramener l'Allemagne schismatique dans le giron de l'Église romaine.

Ce fut un grand scandale quand on apprit en Europe l'apostasie du chanoine luthérien, comte Fréderic-Léopold de Stollberg. Son exemple fut successivement imité par Fréderic Schlegel, Louis Tieck et Zacharie Werner. Mais rien n'égale l'indignation universelle soulevée par la conduite de Jean-Auguste de Stark, premier prédicateur du prince de Hesse-Darmstadt, chef de l'instruction publique et des affaires ecclésiastiques de ce petit État.

Dès l'année 1786, deux collaborateurs du journal mensuel de Berlin accusèrent Stark de s'être fait catholique, et de continuer comme tel ses fonctions de ministre protestant. Loin d'avouer son abjuration, qu'on suppose avoir eu lieu dans la chapelle royale de Dresde, Stark la nia constamment jusqu'à sa mort. En principe il était d'avis qu'un protestant peut embrasser le catholicisme et demeurer protestant pour la forme, qu'il peut même occuper un emploi ecclésiastique dans la communion qu'il a répudiée, si le salut de l'Église romaine l'exige. Fidèle à cette maxime, il publia en 1809, sans nom d'auteur, une brochure qui reçut sous la restauration l'honneur d'une traduction française, intitulée: *le Banquet de Théodule*, ou *Dialogue sur la réunion des cultes chrétiens*. Dans cet ouvrage il recommande sans détour la foi romaine comme l'ancre de salut pour l'humanité, tandis que l'interlocuteur protestant, qui, dans le *Dialogue*, plaide la cause du protestantisme, joue avec intention le rôle d'un niais ignorant.

Stark mourut en 1816. On trouva dans ses appartemens une chapelle masquée par une porte en tapisserie, où les ornemens et les vêtemens sacerdotaux nécessaires à la célébration de la messe ne laissèrent plus de doute sur sa scandaleuse hypocrisie. Parmi ses papiers on découvrit au surplus un supplément au *Banquet de Théodule*, et une pièce authentique par laquelle il exprima le vœu d'être enseveli en terre sainte; pendant tout le temps de ses équivoques fonctions de prélat luthérien, il avait caché la tonsure sous une perruque.

Au milieu de ces menées jésuitiques, dont le moindre succès fut de recruter pour le catholicisme une multitude de princes ruinés, d'artistes maladifs, d'hommes à imagination ardente, imbus de préjugés, poussés par une ambition démesurée ou séduits par des considérations souvent ignobles, nous voyons la ligue libérale de Berlin poursuivre son œuvre avec une constance infatigable. En 1792 Nicolaï termina l'ancienne série de la *Bibliothèque allemande universelle;* elle était arrivée à son 107.e volume. Une nouvelle série fut publiée à Kiel; mais la rédaction avait changé de directeur. Après quelques années, Nicolaï s'en chargea derechef

jusqu'en 1805. Il ne cessa de livrer de chauds combats à tous les genres d'obscurantisme, qu'ils s'appelassent piétisme évangélique, magnétisme, catholicisme romain ou poésie du moyen âge. Nos quinze années de restauration ont assez mis à découvert le but et les moyens de la secte ultramontaine et féodale, qui tendait à l'anéantissement des conséquences de la réforme, pour qu'il ne soit plus permis de taxer de visions phantastiques les craintes généreuses des Nicolaï, des Voss, des Paulus et de tant d'autres organes du rationalisme allemand.

L'ingénieuse distinction de Semmler entre la théologie et la religion donna naissance à un principe dogmatique, riche en conséquences favorables au déisme : ce fut la séparation du fond et de la forme du christianisme. Jusqu'ici on avait pensé que tout ce qui était clairement enseigné dans la Bible devait être un objet de la foi; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que malgré les épurations que la critique faisait subir au code sacré, il restait encore beaucoup de propositions dont l'agglomération dans une confession de foi ne formerait jamais un ensemble logique. Luther avait proclamé la restauration du christianisme primitif comme le but de ses efforts, et ses tentatives furent sincères; les théologiens du dix-huitième siècle pensèrent en effet que là se bornerait encore leur tâche; cependant il suffisait des plus superficielles investigations de l'histoire des dogmes et d'un rapide examen des Pères, pour se convaincre que le christianisme des quatre premiers siècles ne valait guère mieux, sous le rapport de la foi, que le christianisme du moyen âge. Il y a plus, on ne pouvait pas se dissimuler que les décrets des conciles n'étaient autre chose que le développement systématique des doctrines orthodoxes du premier âge de l'Église. Certaines théories pouvaient avoir été exagérées, comme la divinité de Jésus-Christ, le péché originel, la grâce efficace et la vertu salutaire des sacremens. Le pouvoir théocratique surtout était contraire aux prescriptions du Sauveur et des apôtres; mais le germe des dogmes dont l'abus a été le plus reproché au clergé catholique, est contenu dans les plus anciens écrits des auteurs chrétiens, et l'Église n'a été que

conséquente avec elle-même en achevant un édifice dont les fondemens étaient jetés depuis une longue série de siècles. Le protestantisme avait donc une autre mission à remplir que celle de ramener la foi chrétienne à son point de départ. Il ne se fit pas faute d'invoquer le précepte apostolique, plus conforme à la marche de la civilisation : « Examinez toutes choses, et retenez ce qui est bon. » Dès-lors les recherches se dirigèrent sur les anciennes religions de l'Orient, la philosophie platonicienne et les rapports qui pouvaient se rencontrer entre les notions religieuses, antérieures au christianisme, et celles qui circulaient parmi les juifs à l'époque de l'avénement du Sauveur. L'histoire critique des dogmes chrétiens devait ensuite éclaircir les causes qui avaient donné aux formules de la foi cette empreinte mystérieuse et inintelligible, que nous avons tant de peine à faire entrer dans le cercle si différent de nos mœurs, de notre langage et de nos conceptions vulgaires. Dœderlein, Less, Tœllner, Brastberger, se permirent dans leurs manuels de dogme de rompre l'unité orthodoxe du système luthérien, et d'ajouter à l'argumentation traditionnelle, en faveur des livres symboliques, des discussions archéologiques, des hypothèses, des conjectures sur les textes bibliques, des notices d'histoire et de philosophie, qui étaient autant de commentaires destinés à renverser l'autorité de la foi positive. Ce fut à la fin à ne plus se reconnaître dans le dédale anarchique des opinions religieuses, et le candidat qui, avant l'admission au saint ministère, se présentait à l'examen devant une commission consistoriale était généralement mieux venu, en réfutant savamment les articles du symbole d'Athanase, qu'en se montrant zélé luthérien. Cependant les travaux des théologiens que nous venons de nommer, tout en prouvant l'insuffisance des anciennes théories, présentaient un défaut radical, celui d'être incomplets et d'accumuler des propositions contradictoires. Il fallait aux protestans allemands une large base, qui leur permît de grouper avec ordre les résultats des sciences morales et religieuses autour d'un principe général, conservateur à la fois de l'idée d'une révélation, et utile aux découvertes ultérieures des novateurs.

Un Français, M. Anquetil du Perron, leur rendit à cet égard un service inappréciable par sa traduction du *Zend-Avesta*.[1] Le D.r Kleuker se chargea d'en enrichir la littérature allemande, et sous peu on annonça dans les journaux scientifiques et dans de profondes monographies que la clef du christianisme néoplatonicien et des dogmes catholiques de l'Église primitive était enfin retrouvée. En effet, le vieux parsisme offre de frappantes analogies avec le judaïsme, tel qu'il fut modifié pendant les temps de l'exil des juifs, et avec la plupart des mystères introduits dans la religion chrétienne. Le rationalisme s'épanouit en se voyant si près de la solution de son problème. Qu'on se figure son attitude victorieuse, lorsqu'il eut acquis la certitude que l'existence des anges et des démons, la résurrection des corps, le dernier jugement, les visions millénaires, ne sont pas des croyances essentiellement chrétiennes, mais des traditions zoroastriennes, amalgamées d'abord avec le culte juif et transplantées plus tard sur le sol de l'Église chrétienne. La conséquence immédiate de ce rapprochement fut de statuer la différence virtuelle entre la vérité morale, intérieure et indestructible du christianisme, et son enveloppe historique. Quant à cette dernière, on la déclara variable, transitoire, locale et temporaire. Jésus-Christ et les apôtres, en l'adoptant, s'étaient accommodés à la faible intelligence de leurs coréligionnaires. Trop prudens pour attaquer de front des préjugés que le temps avait sanctionnés parmi le peuple, ils s'étaient contentés d'ennoblir ses formes religieuses, et de mettre le progrès d'une foi pure et absolument spiritualiste sous la sauve-garde d'un petit nombre de révélations abstraites, comme l'unité de Dieu, la nécessité de la vertu pour le salut, l'immortalité de l'ame et la liberté morale. Il résulta de ce système que chaque dogme professé par le Sauveur avait, indépendamment de son enveloppe symbolique, sur laquelle chacun pouvait se faire son opinion particulière, un sens rationnel, qui seul faisait partie de la substance du christianisme. Dans la résurrection des corps, par exemple, le théologien rationaliste ne vit plus qu'une image sensible pour

1 *Zend-Avesta*, traduit en français par M. Anquetil du Perron. Paris, 1774.

l'idée d'une organisation nouvelle, réservée à l'ame dans une condition future; dans le dernier jugement il s'attacha exclusivement à l'idée d'une rémunération nécessaire des actions libres par la loi éternelle de la causalité. Il n'y eut pas jusqu'à la trinité qu'on n'expliquât philosophiquement, en rejetant la signification littérale des termes symboliques.

Jean-Gottfried Herder, philosophe, poète, littérateur, théologien et orateur distingué, opéra dans la science des religions comparées une éclatante révolution. Son principal ouvrage sur la philosophie de l'histoire, traduit en français par M. Quinet, peut donner une idée de l'indépendance de ses croyances religieuses. Par l'étude approfondie du *Zend-Avesta* et de l'ancien Testament, il s'était tellement identifié avec le génie et la diction de l'antiquité orientale, que son style en conserva dans tout ce qu'il écrivit je ne sais quel coloris magique de descriptions gracieuses, de métaphores grandioses, de sentences prophétiques [1]. Herder considérait la poésie comme un élément essentiel de la religion; l'histoire et la mythologie se confondaient selon lui dans les formes positives que les cultes anciens et après eux le christianisme avaient adoptées. Si donc la critique devait s'attacher à démêler ce qu'il y avait dans les symboles de purement idéal d'avec ce qui était l'enveloppe des siècles pour transmettre la pensée éternelle de génération en génération, Herder n'approuva point les tendances de ceux qui voulaient dépouiller entièrement le christianisme de ses traditions dramatiques, afin de n'en conserver que quelques vérités abstraites et la morale de l'Évangile. Histoire, poésie, spéculation, morale, tout devait se tenir dans l'ensemble de sa foi religieuse. Dans le but de propager cette théorie, Herder publia une anthologie orientale, qui renferme un chef d'œuvre de traduction du cantique des cantiques, avec des notes explicatives; plus tard, il composa son Traité sur le don des langues lors de

1 Voyez Herder, *Erläuterungen aus einer neu eröffneten morgenländischen Quelle :* Éclaircissemens puisés dans une nouvelle source de l'Orient. Riga, 1775. — *Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts :* le plus ancien Monument de l'espèce humaine. Riga, 1774-1776. — *Geist der hebräischen Poesie :* Esprit de la poésie des Hébreux, deux volumes; 1782-1783.

la première fête de Pentecôte; puis une monographie sur la résurrection, envisagée comme objet de la foi, de l'histoire et de la doctrine chrétiennes; enfin, une foule de circulaires, de critiques et d'esquisses sur toutes les questions de la philosophie religieuse, dont la discussion était alors à l'ordre du jour. Rationaliste au fond, Herder fut en même temps supranaturaliste, par prédilection pour les merveilles poétiques dont l'Orient avait entouré la religion du Christ. Avec un égal intérêt il observa les recherches de ses savans contemporains au sujet de la mythologie du Nord et des anciennes croyances germaniques; nous signalerons cet homme remarquable à l'attention de nos compatriotes, qui voudraient se rendre compte du revirement actuel des opinions religieuses de l'Allemagne vers le panthéisme.

Herder ne fut pas généralement compris par son époque. La religion du bon sens, recommandée par les déistes sous le nom de christianisme pratique, avait rencontré une trop vive sympathie dans les esprits pour que l'on songeât à l'échanger contre un symbolisme de fraîche date, dans lequel beaucoup de savans, et notamment les publicistes de Berlin, s'imaginaient entrevoir un moyen de seconder les projets des Jésuites, ou tout au moins de réhabiliter l'orthodoxie surannée du luthéranisme. D'ailleurs une autorité bien autrement puissante que celle de Herder, ne permit plus à la théologie de s'écarter de la voie large et unie du déisme, avant qu'elle l'eût parcourue jusqu'à son dernier terme. Emmanuel Kant venait d'abattre d'une main hardie l'échafaudage vermoulu de l'éclectisme, et de démontrer l'impossibilité pour la raison humaine de s'élever par la dialectique au-dessus des limites de l'univers sensible; sa critique de la raison pure faisait main basse sur les preuves par lesquelles jusqu'ici on avait cru établir l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Le principe eudémoniste en morale fut de même relégué par Kant au nombre des insoutenables déceptions d'une école frivole et ennemie de la science; rien ne demeura debout dans l'atelier métaphysique du grand penseur, si ce n'est la seule chose certaine, selon lui, le sentiment intime, absolu et catégorique du devoir; le devoir sans égard à

son origine, sans perspective de rémunération, sans crainte et sans espérance. Toutefois Kant permit aux esprits vulgaires de croire en Dieu, puisque cette foi pouvait être pour eux un besoin qui leur faciliterait l'accomplissement de leurs obligations morales; ce besoin Kant l'appela un postulat de la raison pratique. La même tolérance fut accordée aux ames timorées à l'égard de la foi en l'immortalité; dans ce système la religion se réduisit à la conscience de nos devoirs, en tant qu'on peut les considérer comme des commandemens de Dieu. Nous n'avons pas pour le moment à nous occuper du système général de la philosophie de Kant; les points indiqués suffisent pour comprendre la direction que les sciences religieuses devaient prendre dans les écoles de théologie où la philosophie critique était en faveur.

La morale, toute la morale et rien que la morale: tel fut pendant une quinzaine d'années le mot d'ordre des pasteurs et des professeurs rationalistes de l'Allemagne; ce cri de ralliement retentit jusques dans l'Autriche catholique, où Joseph II tenta vainement de régénérer par ce son magique les institutions monacales de ses États. Mais dans les universités protestantes la morale prit un grand mouvement; à la place de l'interprétation grammaticale et historique, les disciples de Kant substituèrent le principe de l'exégèse morale: « tous les passages de l'Écriture, disaient-ils, doivent être expliqués dans un sens conforme aux préceptes fondamentaux de la religion naturelle et pratique; car le contenu d'une confession de foi n'a de prix qu'autant qu'il conduit l'homme à l'accomplissement de ses devoirs. » L'on voit au premier abord l'usage arbitraire qu'on pouvait faire de la Bible au moyen de ce principe élastique; les prédicateurs, se croyant en conscience obligés de donner à tous les passages de l'Écriture une signification morale, recouraient souvent aux plus bizarres combinaisons pour trouver une transition du texte au sujet de leurs discours. Ils ne se faisaient pas scrupule de parler, à propos de la guérison miraculeuse des dix lépreux, du devoir que la religion impose aux chrétiens de se faire inoculer la petite vérole; ou de retracer, à l'occasion de l'Évangile du semeur, les motifs propres à nous en-

gager à la pieuse culture des betteraves. Nous pourrions citer des milliers de sermons de cette époque, où l'orateur parle de tout, hormis de religion; aussi les prédicateurs dignes d'attention sont-ils clair-semés dans la littérature allemande du dix-huitième siècle. Ils ne surgirent que vers les dernières années du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, quand les sèches tirades morales commencèrent à passer de mode, et quand la langue de Klopstock, Wieland, Schiller, Voss, Gœthe, Jean Müller, fut devenue plus familière au peuple. Avant ce temps, le supranaturaliste Reinhard, premier prédicateur de la cour de Saxe, et le rationaliste Zollikofer, pasteur de l'église réformée de Leipzig, font seuls une honorable exception à la règle.

Le faux zèle des moralistes, sectateurs de Kant, n'eut pas les funestes conséquences qu'il aurait entraînées dans le moyen âge, ou dans une époque moins féconde en travaux littéraires de tout genre. Le public se ravisa, et les théologiens, délaissés par ceux-là même qui les avaient le plus admirés, renoncèrent à faire de la morale le seul et unique principe, le *criterium* exclusif de la religion. Il ne resta de leur primitive idolâtrie pour Kant que l'esprit de critique et de méthode, qu'ils continuèrent d'appliquer à toutes les branches de leur science. D'immenses matériaux, pour servir à l'histoire de l'Église et des dogmes, s'accumulèrent par les travaux de Walch, Mosheim, Schrœkh, Planck, Spittler, Cramer, Henke. Plus loin, les exégètes Jean-Gottfried Eichhorn [1] et Jean-Jacques Griesbach [2] élevèrent la critique sacrée conjecturale au rang d'une science véritable, et répandirent de vives lumières sur les destinées précédentes de la Bible; ailleurs on poursuivit la route récemment frayée par Herder, et les combinaisons les plus ingénieuses résultèrent des recherches plus profondes que l'on tenta pour dévoiler les mystères des cultes orientaux. La Gazette litté-

1 Eichhorn, Introduction aux livres de l'ancien et du nouveau Testament; sept volumes.

2 Griesbach soumit le texte du nouveau Testament à une révision complète, qui embrasse non-seulement l'histoire des leçons variantes, mais encore un examen sévère du degré de probabilité que mérite chacune des leçons divergentes.

raire universelle, fondée à Iéna en 1785, propagea rapidement les intéressantes découvertes d'une science aussi variée que la nouvelle théologie allemande; ce journal fut de plus un moyen de réfuter sur-le-champ des objections superficielles, de répondre à des attaques injustes, de repousser d'une part les envahissemens du jésuitisme, et d'autre part le mysticisme des Swedenborg, des Jung-Stilling et des Lavater, dont les noms furent proclamés par les amis de l'obscurantisme comme les précurseurs du prochain retour de la vraie piété. La mysticité sentimentale que Fréderic-Guillaume II tâcha de ranimer dans ses États, après la mort de son illustre prédécesseur, ne fit plus rétrograder l'esprit de tolérance et de discussion scientifique sorti des luttes sanglantes de la réforme. Les édits de religion de Fréderic-Guillaume II, les persécutions que ses ministres dirigèrent contre les théologiens libéraux, les destitutions dont ils frappèrent des professeurs entachés de rationalisme, et les menées par lesquelles ils voulurent entraîner les gouvernemens du second ordre dans leur système de réaction, furent autant d'anachronismes qui tournèrent au triomphe définitif des saines études religieuses. Quelques hommes faibles cédèrent aux insinuations de l'orthodoxie ministérielle, sans que leur exemple changeât en rien le mouvement intellectuel de la nation allemande. Kant lui-même paraît avoir fait acte de condescendance en publiant, en 1793, son ouvrage intitulé: *La religion considérée sous le point de vue de la simple raison;* dans ce livre il essaie de démontrer que chaque article de la foi orthodoxe a un sens raisonnable, et que par conséquent la philosophie est d'accord en tout point avec la théologie. Ce tour de passe-passe de Kant lui suscita le blâme de beaucoup de ses disciples, et l'ouvrage en question est sans nul doute le plus insignifiant de tous ceux qu'il a composés.

Il n'entre point dans notre plan de retracer l'histoire littéraire de la théologie allemande au dix-huitième siècle. Nous nous bornons dans cet aperçu aux principales phases que les idées religieuses ont traversées. Ce que les Français ont vaguement pressenti au dernier siècle, nous voulons dire l'alliance d'une foi na-

tionale avec les intérêts sociaux, les Allemands l'ont accompli durant cette époque. Si nos cinquante années de révolution ne paraissent pas encore nous avoir rapprochés de la solution de ce problème, qui certes est une des conditions vitales de toute société régénérée, nous pouvons être sûrs que, lorsque l'heure de la reconstitution politique de l'Allemagne aura sonné, ce peuple ne sera point en peine d'inscrire sur sa bannière nationale la devise de sa foi religieuse à côté de son symbole politique.

RICHARD.

(La fin dans un prochain numéro.)



Litterature.

LÉVANA OU L'ÉDUCATION,

DE JEAN-PAUL RICHTER.[1]

SECOND FRAGMENT.

CHAPITRE I.er

Esprit et principe de l'éducation.

La connaissance du but doit précéder la connaissance du chemin qui y conduit. Les moyens de l'éducation ne sont déterminés que par son idéal. Malheureusement cet idéal est multiple dans le cerveau de la plupart des parens, qui ont la prétention de tatouer les jeunes ames de la totalité de leurs prototypes. Si quelqu'un voulait se donner la peine de rédiger le programme de l'éducation morale imaginée par un père comme on en voit tant, voici à peu près sa teneur : Première leçon : morale pure, enseignée par moi ou le gouverneur. — Seconde leçon : morale impure ou appliquée aux intérêts de la vie. — Troisième leçon : vois-tu ton père se conduire comme toi ? — Quatrième leçon : tu es encore petit, *ceci* n'est permis qu'aux personnes âgées. — Cinquième leçon : l'essentiel est que tu fasses ton chemin, et que tu occupes un rang distingué dans le monde. — Sixième leçon : la dignité de l'homme dépend moins des avantages temporels, que de la possession des biens éternels. — Septième leçon : aussi convient-il de souffrir les injustices et de céder aux inspirations de l'amour. — Huitième leçon : ne permets toutefois à personne de t'attaquer

1 Voyez le cahier de Juin, p. 285.

impunément. — Neuvième leçon : ne fais pas tant de bruit, mon doux garçon. — Dixième leçon : le gamin ne doit pas être assis tranquillement sur sa chaise. — Onzième leçon : sois plus attentif aux ordres de tes parens. — Douzième leçon : il faut que tu fasses toi-même ton éducation. C'est ainsi que le papa se fait illusion sur la futilité de ses principes pédagogiques. Et la maman ? Oh ! la maman ne ressemble pas plus au papa qu'à cet arlequin qui parut sur la scène avec un paquet d'actes sous chaque bras, en disant que l'un renfermait des ordres, et l'autre des contre-ordres. — Elle est un Briarée à cent bras, serrant du papier sous chacun de ses bras.

Cette variation fréquente et rapide de la volonté des demi-dieux constate non-seulement l'absence, mais la nécessité et le droit d'un Dieu suprême ; car, dans l'ame vulgaire, l'idéal, sans lequel l'homme marcherait sur ses quatre pattes, se manifeste par le désaccord plutôt que par l'accord intime, par des jugemens sur autrui plutôt que sur soi-même. Qu'en résultera-t-il pour l'éducation ? Ce qui en est déjà souvent résulté : des élèves bariolés, sans forces pour résister à l'esprit du siècle et aux caprices de la vie. Aussi la majeure partie de nos hommes éduqués ressemblent-ils aux feux d'artifice tirés pendant une averse : par-ci par-là des lambeaux qui scintillent, et des chiffres à demi effacés.

Mais il y a encore d'autres mauvais génies pédagogiques. Beaucoup de parens n'élèvent leurs enfans que pour eux-mêmes ; ils cherchent à en faire des machines qui s'arrêtent et se meuvent à leur gré. L'enfant doit suivre en tout les caprices du maître, et lui épargner les tracas de son métier. Voilà pourquoi ces pédagogues indolens s'indignent à toute heure, que l'élève n'est pas plus sage, plus juste, plus patient qu'eux-mêmes. Hélas ! les meilleurs amis des enfans sont parfois comme l'hydrogène, dont la flamme éteint tout autre feu, et le plus traitable d'entre eux exige, pour le moins, que l'élève lui prête alternativement sa tête et sa main, comme le secrétaire intime au chef d'un ministère. Il y a une grande analogie entre ces pédagogues machinistes et ceux qui travaillent au profit de l'État. La maxime de ces derniers, rigou-

reusement suivie, produirait des êtres mous et dociles à l'excès; la sève humaine s'éteindrait sous l'enveloppe morbide; réduit aux fonctions d'une terre labourable, l'enfant serait à jamais privé du souffle divin, et l'État, couvert de manufactures et de machines à vapeur, serait un cadavre incapable de marcher.

Et pourtant l'homme est antérieur au citoyen, et notre avenir, au-delà de ce monde et au dedans de nous, est plus grand que l'un et l'autre! De quel droit les parens, qui s'empressent de métamorphoser l'homme en rat de cave, en cuisinier ou en légiste, s'avisent-ils de propager, outre leur corps, des embryons intellectuels? Ignorent-ils donc que l'esprit l'emporte sur la matière, et que le bien-être physique qu'ils procurent à l'enfant, ne les autorise pas à étouffer ses facultés morales? La coutume des Lacédémoniens, de faire mourir les enfans difformes, n'était guère plus barbare que celle qui consiste à rendre les esprits cacochymes.

L'aptitude de servir aux vues des autres ne diffère du talent de ménager ses propres intérêts, que comme l'avilissement diffère de la dureté du cœur: c'est toujours de l'égoïsme. Je déteste toutes les espèces de colonnes d'Hercule, du moment qu'elles ont pour but de rétrécir l'horizon intellectuel de la jeunesse, et je crois que *Mengs*, en contraignant son fils *Raphaël* à se faire peintre, s'est laissé influencer par la coutume barbare de l'ancienne Égypte, où le fils embrassait l'état du père, quand, à l'exemple de Winckelmann, il aurait dû considérer l'art comme un produit de la liberté.

Ce qui précède peut s'adresser aux prédicateurs domestiques, qui n'ont rien de mieux à faire que de placer la jeunesse folâtre sous le joug d'une discipline monacale; car les facultés humaines ne doivent pas être dirigées vers un point unique, elles doivent rayonner en tous sens, et il peut être dit à l'enfant, ce que Bacon disait aux rois: Rappelle-toi que tu es un homme, et rappelle-toi que tu es un dieu!

L'éducation n'est pas un simple développement, parce qu'alors elle ne différerait en rien de la vie et de la mauvaise éducation,

qui développent aussi? Elle n'est pas non plus un développement simultané de toutes les facultés humaines, parce qu'il n'est pas possible de s'adresser en même temps à la réceptivité et à la spontanéité, au système nerveux et au système musculaire.

Une éducation complétement négative (c'est à tort qu'on reproche à Rousseau de la conseiller) serait aussi absurde qu'une vie organique privée de stimulans. Les enfans même qu'on a trouvés dans les forêts à l'état sauvage, avaient reçu une éducation positive des animaux dont se composait leur société. Le cercueil d'un nouveau né pourrait seul, au besoin, être considéré comme un collége négatif. L'homme dans l'état de nature (confondu trop souvent par Rousseau avec l'homme idéal, puisque l'un et l'autre diffèrent de l'homme du siècle) ne se développe que par des stimulans; mais Rousseau ne veut pour stimulans ni des hommes, ni des discours, il veut des faits et des impressions sagement ménagées, tandis que ses prédécesseurs opéraient sur la jeunesse avec des agens plus actifs, avec Dieu, l'enfer et la verge. Il pensait, sans doute, qu'en affranchissant l'ame juvénile d'une foule d'entraves, la nature ne manquerait pas de se tirer d'affaire; et il avait raison, pourvu qu'on fasse entrer en ligne de compte l'influence du temps, du pays et du génie.

Je vais tâcher de me faire comprendre. Si un Grec moderne, ne sachant rien des glorieux antécédens de sa nation, écrivait l'histoire de son peuple, il le placerait sans doute au suprême degré de la civilisation, jusqu'à ce qu'un enchanteur eût fait passer devant son esprit étonné la Grèce de Marathon, la florissante Athènes, ou la féconde Lacédémone. Quelle différence entre deux fractions d'un même peuple! Elle est aussi sensible qu'entre les dieux et les hommes. Et pourtant ces dieux ne sont ni des génies, ni des exceptions à la règle; ils sont un peuple; c'est-à-dire la majorité et le terme moyen des capacités. Quand, sur le vaste domaine de l'histoire, on fixe d'abord les montagnes où résident les nations glorifiées; puis les abîmes où habitent les peuples asservis, on se dit à soi-même : il est possible de sortir de cet abaissement et d'arriver au sommet des montagnes, s'il est vrai

que l'homme intérieur, glorifié par un peuple, par une majorité, respire dans chaque individu.

Et il y respire. Chacun de nous porte en soi un homme idéal, et c'est le travail secret de toute notre vie, soit de délivrer, soit d'enchaîner cet idéal. Jamais on ne le conçoit mieux qu'à l'âge de l'adolescence, et il est à regretter que le but élevé qu'on entrevoit à cette époque s'oublie si vite; car plus tard l'homme idéal dépérit à vue d'œil, et le grand nombre finit par se pétrifier dans le présent, par s'abîmer dans les intérêts matériels. Mais la plainte journalière d'un chacun : que n'aurais-je pas pu devenir! nous force d'admettre, à côté du vieil Adam, un Adam primitif.

Cela n'empêche pas l'homme idéal de venir au monde sous l'enveloppe d'un anthropolite, qui ne saurait être brisée que par l'éducation. Elle seule aide l'homme idéal à sortir de sa prison de pierre, pourvu qu'elle devine sa nature; car on commettrait un suicide intellectuel en confondant l'homme idéal de Fénélon, si plein d'amour et d'énergie, avec l'homme idéal de Caton d'Utique, si plein d'énergie et d'amour, d'où il suit que l'éducation doit comprendre et respecter l'individualité de l'homme idéal.

CHAPITRE II.

De l'individualité de l'homme idéal.

Plus la nature a de forces productives et plus la vie organique est sensible, plus aussi on remarque de variété dans les créatures. Si la zone tempérée nourrit cent trente familles de quadrupèdes, la zone torride en nourrit deux cent vingt; si le règne minéral compte cinq cents espèces, le règne animal en compte sept millions. Il en est de même des intelligences. L'analogie qu'on remarque chez les sauvages de toutes les époques et de toutes les contrées, s'efface chez les peuples civilisés. Semblable à l'horticulture, qui multiplie à l'infini les nuances des fleurs, la civilisation ne cesse de modifier et d'individualiser la nature humaine.

Tous les éducateurs conviennent de la justesse de cette observation, et recommandent à leurs élèves de respecter l'individualité d'un chacun, seulement ils agissent en sens inverse de cette recommandation, et cherchent à substituer leur individualité à celle des autres. S'il est incontestable, qu'en secret tout homme est lui-même le pantographe qu'il applique aux autres, que tout homme veut faire entrer le monde entier dans sa parenté intellectuelle, il est plus incontestable encore que l'éducateur aime à se reproduire dans l'ame novice de son élève, et que le père charnel d'un enfant ne demande pas mieux que de devenir le père de son esprit. Dieu veuille que cela n'arrive pas! Par bonheur cela arrive rarement. La médiocrité seule opère avec succès sur d'autres médiocrités, l'individualité imperceptible seule peut se mettre à la place d'une autre individualité imperceptible : de là les imitateurs des imitateurs. — Il serait par trop triste pour l'Europe de ne produire que des Titius et des Sempronius, selon le vœu secret des Titius et des Sempronius du temps. Quelle profonde mer morte ne résulterait-il pas de cette analogie continue entre les pédagogues et leurs élèves!

Comme néanmoins tout pédagogue convient qu'il estime une double individualité, c'est-à-dire l'individualité antédiluvienne et la sienne propre, qui est une émanation de la première, il est impossible que le peu d'égards qu'on a pour l'individualité des autres provienne uniquement des illusions de l'amour-propre. Il provient plutôt de l'illusion de ceux qui confondent l'*idéal* avec les *idéals*, et qui n'auraient créé que des anges, des Adams ou des Èves, s'ils avaient vécu aux grands jours de la création. Cette illusion est pardonnable; car si le génie poétique se revêt des formes de la tragédie, de la comédie, de l'ode et de l'épigramme sans perdre son unité, pourquoi la même originalité morale ne s'incarnerait-elle pas ici dans Socrate, là dans Luther, ici dans Phocion, là dans Jean l'Évangéliste? L'idéal infini n'entre jamais tout entier dans les dimensions étroites d'un être fini; il s'y reflète en petit, comme le soleil sur la rosée, et de mille manières différentes, ce qu'il ne faut pas oublier.

A l'exception de Dieu, qui est le *moi* et le *toi* primitif, le *moi* est ce qu'il y a au monde de plus élevé et de plus indéfinissable. Il se manifeste tout d'un coup comme la vérité et la conscience, qui ne sont rien sans le *moi*. Il est l'unité ou l'individualité intellectuelle, le sens intime de tous les sens, le principe de nos sympathies et de nos antipathies, la source de tout ce qu'il y a de grand et de petit, de fort et de faible, de profond et de superficiel dans l'homme. Cette unité intellectuelle procède comme l'unité organique, qui asservit la matière diffuse, agit autrement dans les plantes que dans les animaux, et se subdivise à l'infini, de sorte qu'il ne serait pas trop absurde de répondre affirmativement à la question des scolastiques : si l'Homme-Dieu eût pu venir au monde sous la forme d'une femme, d'un animal ou d'une citrouille?

Nous ferions plus de cas de ce principe de vie, si nous ne l'entrevoyions que chez l'homme supérieur; parce que nous comprenons tous qu'il serait impossible de faire entrer dans le même moule, Kant, Raphaël, Mozart, Caton, Fréderic II, Aristophane, Swift, Le Tasse, etc. Nous comprenons même, que l'essai d'un génie de greffer son individualité sur celle d'un autre génie, ne produirait pas une union plus solide que celle de deux polypes entrelacés. Il n'en est pas de même de l'individualité d'une nature vulgaire; on la brise sans peine, et une fois lancée en dehors d'elle-même, elle perd son équilibre, elle ne sait plus que faire et que penser.

N'oublions donc jamais le respect dû aux individualités, si nous avons le désir sincère de bien éduquer nos enfans, et rappelons-nous qu'ils vivront dans l'avenir; afin que, nous élevant nous-mêmes au-dessus de l'esprit du siècle, nous puissions les diriger vers l'avenir qui les attend. Mais pour s'élever au-dessus de l'esprit du siècle, il importe de le connaître, et nous tâcherons de l'apprécier dans notre prochain chapitre.

CHAPITRE III.

De l'esprit du siècle.

Vous qui ne cessez d'invoquer l'esprit du siècle, veuillez le faire connaître par vos discours, et indiquer l'étendue de la fraction de temps dont l'esprit vous occupe! S'agit-il d'un siècle proprement dit, et à quelle chronologie ce siècle est-il emprunté: à celle des Juifs, des Turcs ou des Chrétiens? L'expression: esprit du siècle, ne vous est-elle pas familière, par la raison qu'étant né dans un siècle et vivant à peu près un siècle, le temps n'est autre chose pour vous que l'arc médiocre, décrit par le soleil éternel, entre l'aurore et le déclin de la vie? Ou bien, votre siècle est-il le temps qui s'écoule entre deux révolutions, et son esprit est-il pour vous le résultat d'une révolution morale, philosophique, politique ou poétique?

Au surplus, tout esprit du siècle marche et n'est sensible que par ses traces, de sorte qu'à le regarder de près, il se rapporte moins au présent qu'au passé. Et comme la même époque fait surgir des milliers d'esprits — dans Saturne, dans ses satellites, dans son anneau, dans les autres étoiles du firmament, puis à Londres, à Paris, à Varsovie, je voudrais savoir où vous apparaîtra, dans sa pureté, l'esprit que vous invoquez? Sera-ce en Allemagne, en France, ou dans un autre pays? Et que serait-ce si je vous interrogeais sur les moyens de juger de la direction du temps qui nous emporte comme le courant incommensurable d'une mer sans fin?

Ce que nous appelons esprit du siècle, nos pères le nommaient train du monde, dernier des temps, avant-coureur du jugement, règne de Satan ou de l'Antichrist. Rien que des noms sinistres; pas d'époque actuelle de l'âge d'or; toujours l'attente de cet âge; toujours un siècle d'arsenic à la suite d'un siècle de plomb: le passé seul laisse des traces lumineuses, comme le vaisseau qui sillonne les sombres flots de l'Océan. Les rêves de nos pères auraient dû nous apprendre à nous défier des nôtres. Mais

chacun de nous considère sa vie comme la nuit de nouvel an des siècles dont les rêves sont prophétiques, quoique rien n'arrive selon ses vœux, quoique lui-même, la loi de liberté, les phénomènes de la nature et l'Être suprême ne cessent de faire mentir ses craintes et ses espérances. Ne comprendrons-nous donc jamais que nous vivons dans le crépuscule intellectuel qui empêche de distinguer et de juger les objets soumis à nos investigations?

Il n'en est pas moins vrai que la capacité prophétique de la terre augmente avec son âge, et que l'esprit du monde primitif a de l'écho dans nos cœurs. C'est l'esprit de l'éternité, qui juge et domine l'esprit du siècle. Et que dit-il de l'esprit actuel du siècle? Des choses très-dures. — Il dit, que le temps actuel produirait plutôt un grand peuple qu'un grand homme, parce que la civilisation et le pouvoir concentrent les hommes comme la machine à vapeur concentre les molécules d'eau. Il dit que quelque chose manque nécessairement à notre siècle, parce que la révolution française n'a su qu'attacher des ailes brillantes aux larves nombreuses qui l'avaient annoncée. Il dit aux enthousiastes du sensualisme et aux Guèbres modernes des passions, que c'est l'esprit divin qui manque à notre siècle, que les temples sont déserts, que la prière est muette, que la foi est éteinte, que la religion est en dehors de la société — qu'on a fait du monde une machine, de Dieu un moteur, et du ciel un cercueil.

Enfin, l'esprit de l'éternité nous reproche l'effronterie avec laquelle nous nous glorifions des mauvaises passions, toujours combattues par les cultes, les peuples et les grands hommes du temps passé. Il affirme que, absorbés par la faim et la haine, nous ressemblons à des cadavres, où les dents, ces instrumens de faim et de vengeance, ont seules échappé à la destruction. Il prétend que nous sommes égoïstes à l'excès, que nous avons endurci nos cœurs, et que les meilleurs d'entre nous hésitent entre le ciel et les enfers.

Avouez que l'esprit de l'éternité est un esprit terrible; mais daignez l'entendre jusqu'au bout — il deviendra plus traitable.

Toute plainte sur un temps quelconque, indique des vues

supérieures à ce temps, comme la source qui jaillit du sommet d'une montagne annonce une montagne voisine plus élevée. Les peuples immobiles depuis des siècles sont les seuls qui se plaignent des autres, au lieu de se plaindre d'eux-mêmes, et les épileptiques intellectuels de la philosophie française ne sentent pas plus leurs infirmités que les épileptiques physiques : ils sont fiers de leur force. La tristesse intellectuelle est, comme la nuit, une génératrice de dieux, et l'immensité de nos désirs, qui constate notre origine divine, est la preuve que les talmudistes disaient avec une apparence de raison que Dieu lui-même se livrait à la prière.

Sans doute les religions s'en vont les unes après les autres, mais le sentiment religieux qui les crée ne s'effacera jamais du cœur de l'homme, et se manifestera sous des formes toujours plus épurées. Si Tyrtæus[1] assure que, après s'être servi de la figure et de la voix humaines pour parler à nos pères, Dieu se contenta plus tard de leur apparaître en songe et de leur communiquer des lumières, il pensait à notre époque et aux âges futurs comme aux siècles passés, pourvu que par songe on entende la poésie, et par lumières la philosophie. Tant que le mot *Dieu* ne sera pas rayé de nos vocabulaires, l'homme mortel fixera la voûte céleste; car une éclipse totale de la divinité est tout aussi impossible qu'une éclipse totale du soleil, et Châteaubriand est sorti radieux de l'éclipse religieuse des Gaules. Je conviens que notre siècle est essentiellement sceptique, qu'il flotte entre le désir et l'impuissance de croire, qu'il retentit du bruit des siècles qui s'entrechoquent; mais remarquez, s'il vous plaît, que le chaos lui-même a son centre de gravité, que l'ordre succède au désordre, et que les guerres actuelles de religion, où combattent les têtes et les plumes, sont aux anciennes ce que l'éclair d'une aurore boréale est à la foudre d'un ouragan.

On reproche à notre siècle la surabondance et l'instabilité des opinions, non moins que l'indifférence pour toutes les opinions, ce qui est passablement contradictoire. L'Europe, si

1 Tyrtæus, *De apparitione Dei*, c. 17.

dépravée qu'on la représente, n'est pas ennemie de la vérité; elle ne hait que les charlatans qui substituent le mensonge à la vérité. Prenez le cœur le plus desséché de la première capitale venue, il cherchera la vérité dès que quelqu'un lui en aura montré la porte.

Il est facile de prévoir que l'état actuel des lumières nous garantira du calme plat qui corrompt les intelligences, quoique nous ne sachions pas encore comment la fermentation des esprits amènera des temps meilleurs, parce que chaque époque nouvelle est un climat propre au développement des germes intellectuels d'une nature inconnue.

Tout pêché récent irrite : l'homme se fait aux marques de bienveillance et jamais à l'injustice. Voilà pourquoi il trouvera toujours son époque moralement pire et intellectuellement meilleure qu'elle ne l'est en effet; il admirera le nouveau comme un progrès sur le domaine de la science, et comme un pas rétrograde sur celui de la morale, dont il tend à ébranler les principes immuables et les idoles historiques. Par contre, il est aussi indulgent pour les méfaits du passé que sévère pour ses erreurs, et l'ombre des anciens temps se projette sur son époque comme l'ombre de la terre sur le disque de la lune, sans la moindre inégalité. C'est ainsi qu'il se déchaîne contre les guerres actuelles, sans réfléchir que la guerre n'a jamais été qu'un tissu d'abominations, et que notre siècle a le mérite de l'avoir déclarée illégale et d'avoir cherché à la rendre moins atroce; mais chez les peuples la tête précède toujours le cœur de plusieurs siècles, et il faudra plus de temps encore pour extirper la guerre, que pour abolir la traite des nègres.

Comme la manière de vivre influe sur la façon de penser, et la manière de voir sur la façon d'agir, et comme il existe un rapport, tant moral que physique, très-intime entre la tête et le cœur, le destin n'a que l'adversité pour les guérir en cas de maladie simultanée. Or, si le malheur purifie les individus, pourquoi ne purifierait-il pas les peuples? Serait-ce parce qu'il suffit de quelques égratignures et de quelques jours pour redresser les uns,

tandis que pour régénérer les autres il faut des batailles et des siècles? Mais sachez que ce sont les coups de canon d'un champ de carnage, et non pas les coups de fusil d'un enterrement militaire qui chassent les nuages et fécondent la terre. J'ajouterai pour votre consolation, que la sombre journée de S. Thomas est moins longue dans l'histoire et dans le calendrier, que la belle journée de S. Jean, quoique l'une comme l'autre ouvre une saison.

L'éducation doit aider nos enfans et nos neveux à résister aux tribulations. Elle doit opposer des développemens partiels aux nombreuses complications de la société humaine. Elle doit armer l'enfant d'une énergie capable de repousser les agens destructeurs de la *volonté*, de l'*amour* et de la *religion*. Notre époque n'a que la faculté appétitive des brutes, des fous et des malades; elle a perdu cette force de volonté qui faisait la gloire de Sparte, de Rome, des stoïciens et de l'Église primitive. Que l'art communique donc désormais à la jeune intelligence l'énergie qu'elle tenait jadis de l'État; que l'unité stoïque efface les bigarrures des passions; que les filles et les garçons apprennent à connaître quelque chose de plus élevé que les vagues de la mer, je veux dire le Christ qui les conjure.

Avons-nous donné des appuis à la volonté stoïque, la volonté aimante aura beau jeu. La crainte est plus égoïste que le courage, parce qu'elle n'a pas de ressources, et l'égoïsme est une plante parasite qui ne s'attache qu'aux troncs pourris; mais la force tue les petites choses, comme la quassie tue les mouches. Qu'on laisse le champ libre à l'homme créé pour l'amour plutôt que pour la résistance, et il aura l'amour bâti sur le roc. Le cœur organique devrait servir de modèle au cœur *animique:* c'est un muscle vulnérable, mobile, ardent, qui bat en liberté sous son grillage osseux, et ses nerfs sont difficiles à découvrir.

Comme toutefois on se dispute moins sur les attributs de la volonté et de l'amour, que sur les chemins qui y conduisent, tandis que plusieurs doutent de l'existence même de la religion, il importe avant tout de s'entendre sur la légitimité de l'éducation religieuse; car si la volonté et l'amour sont deux contrastes de

l'homme intérieur, la religion est le lien qui les unit, et l'homme dans l'homme.

CHAPITRE IV.

De l'éducation religieuse.

La religion a cessé d'être une divinité nationale; elle n'est plus qu'une divinité domestique. Or, comme il est incontestable que nos enfans vivent dans un siècle où les cloches gercées n'appellent au sanctuaire que peu de fidèles, il importe plus que jamais de sanctifier leurs cœurs, de faire entrer Dieu dans leurs pensées et le ciel dans leurs espérances, si nous croyons à la religion, et si nous la distinguons de la morale.

L'histoire des peuples témoigne en faveur de cette distinction. Elle parle de plusieurs religions où Dieu s'est fait homme, et d'une seule loi morale où l'homme s'est fait Dieu. Elle montre des temples au milieu des orgies, des atrocités, des cadavres qui encombrent le cimetière moral du moyen âge, et des routes morales bien entretenues au milieu des bois sacrés que l'audace des temps modernes a éclaircis. Si, en France, les soleils chimiques, physiques, mathématiques et stratégiques ont réduit les étoiles du firmament religieux au rôle d'une nébuleuse, tandis qu'en Allemagne et en Angleterre elles ne sont descendues qu'au rang d'une voie lactée, il ne s'ensuit pas que la France soit moins morale que l'Allemagne ou l'Angleterre. On ne saurait affirmer sans injustice que le pays le plus irréligieux est nécessairement le pays le plus immoral — sans honneur, sans humanité, sans énergie et sans amour. Reste à savoir, si le stoïcisme, ce fils généreux de la morale, constitue à lui seul une religion? Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de la religion *truande* qui prie et psalmodie aux portes du ciel, jusqu'à ce qu'on lui jette le denier de S. Pierre.

Mais qu'est-ce que la religion? — Répondez avec un pieux recueillement : c'est la foi en Dieu; car elle est plus qu'une disposition de croire aux choses saintes et surnaturelles, elle est le pressentiment de ces choses et du second univers. Effacez Dieu

de votre cœur, et le ciel n'est plus qu'un espace parsemé d'étoiles aussi muettes que la terre.

Si l'on demandait, qu'entendez-vous par Dieu? Je répondrais avec Bastien Frank[1], mon compatriote, « Dieu est un soupir ineffable, qui gît au fond de l'ame. » Cherchons à développer cette définition, pour la rendre plus intelligible.

La religion est d'abord théologie; de là le beau nom de théologien. Sans Dieu le *moi* reste dans une solitude éternelle; avec Dieu il se sent plus fortement enlacé que par les liens de l'amour et de l'amitié. Son ami primitif, l'Éternel qu'il connaît, ne se sépare plus de lui; il l'éclaire et l'échauffe au milieu des misères et des crimes, des affaires et des combats de la vie. Agir et souffrir n'est pas un sacrifice offert à Dieu : on ne se sacrifie pas plus pour Dieu que pour soi-même; on l'aime au jour du mal comme au jour de la prospérité. La flamme céleste tombe sur l'autel et dévore la victime; mais la flamme et le prêtre restent. Si mon ami primitif commande, je vois briller les cieux et la terre, je suis bienheureux comme lui; s'il refuse, je vois l'arc-en-ciel au fort de la tempête, et connais le soleil qui l'a produit. La loi morale ne gourmande que les méchans, pour les rendre meilleurs d'abord, et bons ensuite; car les mauvaises pensées n'ont plus de prise sur ceux qui se plaisent dans la contemplation de l'ami primitif de l'ame. Le véritable amour plane sur le devoir, comme l'aigle sur les sommets les plus élevés.

Partout où la religion exerce son empire, on aime les hommes, les animaux et tout; parce qu'alors chaque vie est un temple mobile de l'Éternel, chaque vie est sanctifiée par le contact avec Dieu. Il n'y a de ténèbres que pour le péché, qui est le néant de l'ame, le Tantale perpétuel, le roi des enfers.

Il doit être permis de parler aux autres de l'Être dont on ne parle jamais à soi-même, je veux dire de Dieu, qui remplit si bien mon ame que je distingue à peine sa parole de la mienne; car je retrouve chez les autres celui qui brille en moi et dans la rosée matinale.

1 Zinkgref, Maximes ingénieuses des Allemands, 1639.

Si tout ce que nous venons de dire est vrai, de quel poids ne sera pas l'idée de Dieu pour les vainqueurs de la vie arrivés à l'heure suprême, qui emporte les mondes et les hommes, et ne laisse debout que l'Être immuable à côté du mortel-immortel? — Ils fixent l'étoile éternelle qui brille dans l'abîme, et ne sentent pas la mort.

O vous qui n'envisagez pas la religion comme la poésie de la morale, pensez moins aux détracteurs de l'*Eudémonie* qu'à Fénélon: se peut-il que vous soyez plus purs, plus forts, plus riches, plus dévoués, plus heureux, que cet être à la fois ange, homme, femme et enfant?

Reste à faire entrer l'enfant dans le nouveau monde de la religion. Ce ne sera pas au moyen de la démonstration, nécessaire à la science humaine et inutile à la science divine, qui est une inspiration soudaine. Vouloir démontrer ou nier l'existence de Dieu, c'est avoir la prétention de démontrer ou de nier l'existence de l'existence. Le *moi* cherche un *moi primitif*, qui n'est pas un monde primitif à côté du monde actuel, mais le législateur indépendant de l'univers; et, je vous le demande, le chercherait-il s'il ne le connaissait, s'il ne le possédait pas?

La réflexion et le sens moral ne sont pas ce qui distingue essentiellement l'homme de la brute — une lueur de ces facultés pénètre jusque dans le règne animal — c'est la religion, qui n'est ni une opinion, ni une simple disposition, mais la base de l'une et de l'autre, savoir le cœur de l'homme intérieur. Au moyen âge, d'ailleurs si peu instruit, la religion se rapprochait de la terre, comme le ciel nocturne, et l'inondait de ses rayons; tandis qu'aujourd'hui elle ne brille pas plus long-temps que le soleil dans un méridien. Le vieux chroniqueur ne nous fait pas grâce d'une pluie de sang, d'un avorton, d'une aile de sauterelle, d'une mort subite; ce sont des présages funestes, par exemple de guerre, et la guerre, à son tour, est un signe de l'ire divine. Cette *harmonie préétablie* entre le ciel et la terre était plus conséquente que les modernes *influences physiques*, qui permettent à Dieu de régler l'horloge des siècles, et lui défendent de

toucher à celle des individus, comme si, dans ce monde sublunaire, tout n'était pas également digne ou indigne de la sollicitude du Tout-Puissant. Aussi l'homme religieux, qui sait que l'iris du nuage et l'iris de la goutte de rosée proviennent des rayons du même soleil, reconnaît-il l'action de la Providence divine dans l'histoire de sa famille, comme dans celle du genre humain.

Herder prouve que la religion est la mère du langage et de l'écriture, en un mot de la civilisation. Ne prouve-t-il pas, en sus, que l'idéal est antérieur à la réalité chez les nations comme chez les individus; c'est-à-dire, qu'on se règle sur les astres et le cadran solaire avant de consulter l'horloge de la ville; et que, au désert comme au paradis, l'homme naît avec l'empreinte de l'image de Dieu, sans qu'il puisse jamais ni la comprendre, ni la perdre entièrement? Non, l'homme n'est pas sorti de la fange infecte du péché pour chercher Dieu; il est sorti du sein de l'Éternel pour y retourner, et il connaît le créateur avant de comprendre la création. Aussi Rousseau, en considérant Dieu, ou, ce qui revient au même, la religion, comme le patrimoine de l'âge mûr, ne risque-t-il pas moins d'étouffer l'enthousiasme religieux, que les pères d'étouffer l'amour filial, en se tenant loin de leurs enfans. Ce grand homme semble avoir perdu de vue, que l'idée primitive de Dieu ne saurait prendre de fortes racines que sur le terrain vierge d'un cœur innocent, et à un âge où rien ne s'oublie.

Convenez maintenant que, s'il est impossible de donner aux autres ce qu'on ne possède pas soi-même, l'homme religieux seul est capable d'enseigner la religion; et que celui qui ne voit Dieu ni dans le ciel, ni dans son cœur, serait infame, s'il cherchait à inoculer à ses enfans, je suppose par intérêt, un rien dont il se hâterait de les débarrasser plus tard.

Plus l'enfant est jeune et moins il entendra prononcer le nom du Très-Haut, pour qu'il ne lui devienne pas trop familier. Contentez-vous de lui montrer ses symboles; car le sublime conduit à la religion, comme les astres conduisent à l'idée de l'espace sans bornes. Le sublime se manifeste-t-il dans la nature, par la tem-

pête, le tonnerre, le ciel étoilé ou la mort, parlez de Dieu en présence de l'enfant, et rappelez-vous que rien n'est plus propre à fixer son attention religieuse qu'une grande catastrophe, qu'un bonheur extraordinaire, qu'un crime atroce, qu'une action vertueuse, etc.

Manifestez toujours des sentimens pieux, et ils se communiqueront aux enfans, comme la frayeur des autres, qu'ils partagent sans savoir pourquoi. Newton, qui découvrait son chef lorsqu'il entendait prononcer le nom de Dieu, aurait instruit la jeunesse dans la religion sans ouvrir la bouche. Priez, ou pensez tout haut à Dieu, devant vos enfans, mais ne priez pas avec eux. La dévotion de commande est une profanation de ce qu'il y a de plus sacré au monde; la prière des enfans est froide et décolorée; elle est une invention de ceux qui trouvent plus commode d'apaiser le Ciel par les cris d'un innocent, que par un sage retour sur eux-mêmes, et, au fond, l'enfant traite la divinité que vous lui imposez de vive voix, comme le sauvage traite ses idoles — il commet un faux toutes les fois qu'il prie à table. Que les jours de prière et de religion de vos enfans ne se répètent pas trop souvent; mais qu'ils soient toujours aussi solennels qu'un jour de première communion. Conduisez-les rarement au service divin, ils ne le comprendraient pas plus qu'un oratoire de Klopstock ou de Hændel; mais si vous les y conduisez, faites-leur sentir le prix de participer à la dévotion des adultes. En attendant l'institution d'un culte spécial pour les enfans, il suffirait peut-être de leur montrer le sanctuaire des adultes, de les conduire, aux grandes époques de la religion et de la nature, dans une église déserte, en ajoutant au plus à cette visite le jeu des orgues, le chant sacré et le sermon paternel. Il me semble qu'une seule visite de ce genre laisserait des traces plus profondes dans les jeunes cœurs, que toute une année ecclésiastique dans l'esprit des hommes faits.

Je conseillerais tout juste le contraire pour les pauvres enfans du peuple, dont les pères eux-mêmes sont encore des élèves du dimanche, et ont besoin d'une main qui les arrache aux misères

de la semaine. L'église, la chaire, les orgues, sont leurs symboles religieux, et ces symboles valent-ils moins que ceux de la nature? Dieu ne doit-il pas tenir en réserve une infinité de symboles différens, appropriés au degré d'intelligence de chacune de ses créatures? Faites en sorte que votre élève apprenne à distinguer l'essence de la forme des religions et à respecter le culte des autres autant que le sien. Que l'enfant protestant ait les mêmes égards pour la statue du saint, posée à l'entrée d'un village, que pour le chêne sacré de ses ancêtres; qu'il aime la multitude des religions comme la multitude des langues qui servent à exprimer les mêmes idées; car le cœur peut tout en suivant sa religion, comme le génie peut tout en employant sa langue.

L'essentiel est que le Dieu de l'enfance ne soit pas un produit de la crainte. La crainte est née de l'esprit malin, et il ne se peut pas que Satan soit le grand-père du bon Dieu.

Si vous cherchez réellement quelque chose de plus élevé que les hochets de la vie, vous êtes religieux, lors même que vous confondriez le monde infini avec l'Être infini, l'éternité avec l'Éternel; car vous finirez toujours par entrevoir le Très-Haut au fond de la masse de lumière qui absorbe toutes les existences, et dont vous êtes un rayon. Les vrais incrédules ne sont pas ceux qui font bon marché d'un dogme, ce sont ceux qui ne saisissent pas l'ensemble de la religion. Faites que l'enfant comprenne cet ensemble, et le Ciel descendra dans son cœur.

Mettez la Bible entre les mains de l'enfant, mais expliquez-la avant de la lui faire lire, afin que la forme du livre divin n'empêche pas d'en deviner le sens intime. Ou bien, le mal-entendu serait-il un précurseur obligé de l'entente des choses? — Il n'y a pas de foi sans miracles, et la foi elle-même est un miracle, qui ne le cède en rien à ceux de la Bible; car son origine est soudaine, imprévue et inexplicable, comme le génie, l'amour et tout ce qu'il y a de grand sur la terre. Vous êtes obligés d'admettre au moins deux miracles : la naissance du monde fini, et le commencement de la vie au sein de la matière. Pourquoi n'en admettriez-vous pas d'autres? Un seul point indéfinissable n'en peut-il pas faire

admettre plusieurs, et un seul miracle ne détruit-il pas tout l'échafaudage de la philosophie? Il vous est donc permis de renvoyer l'enfant à la Bible et aux mystères de la nature, pour tout ce que vous ne sauriez pas lui expliquer.

Je ne connais pas de prêtre plus digne d'introduire l'enfant dans la communauté des adultes, que le poète qui fait sortir un monde immortel des débris d'un monde de poussière, afin que la vie terrestre ressemble aux régions boréales, si froides, si dénuées de fleurs, si décolorées, si peu éclairées par les pâles rayons du jour; mais si riches en belles nuits, qui prêchent le modérateur de l'univers aux habitans de ces tristes contrées.

A. Mæder.



Philosophie.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE HEGEL.[1]

§. IV.

VUES DE HEGEL SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

(*Suite.*)

II. Rapports de la philosophie avec les autres sciences, et particulièrement avec la religion.

Avant de suivre l'auteur dans ses explications sur ce second point de son Introduction, nous croyons utile de rapporter encore quelques-unes de ses dernières observations sur les rapports de la philosophie avec son histoire, ou, pour mieux dire, sur le développement historique de la philosophie.

Comme on l'a vu, la série des systèmes qui se sont succédé représente, vue dans son ensemble, la systématisation de la philosophie elle-même; nous pouvons nous approprier légitimement toutes ces richesses éparses dans l'histoire. L'ordre suivant lequel la pensée s'est développée dans le temps est le même que celui du développement de l'idée. La science est plus concrète que l'intuition; la pensée est plus pauvre, plus abstraite dans l'enfant; plus riche, plus concrète dans l'homme. Il en est de même du progrès historique de la philosophie et du mouvement dialectique de l'idée. Il en résulte d'abord, selon Hegel, que les plus anciennes philosophies sont aussi les plus pauvres et les plus abstraites ou les moins concrètes; que l'idée y est le moins déterminée, et qu'elles ne s'occupent que de généralités; que par conséquent il ne faut

1 Voyez les cahiers de Janvier, p. 22; de Mai, p. 119, et de Juillet, p. 71.

pas y chercher des notions qui n'appartiennent qu'à une conscience plus avancée. Il en résulte encore que la philosophie la dernière venue est aussi la plus développée, la plus riche, la plus profonde; qu'elle doit renfermer tout le passé, qu'en elle doit se réfléchir l'histoire tout entière comme dans un miroir fidèle.[1]

Une seconde conséquence qui résulte de ces préliminaires, c'est qu'on jugera mieux les systèmes de l'antiquité; on ne sera plus étonné de n'y pas trouver de ces notions qui pour eux ne pouvaient pas exister encore; on ne leur attribuera pas des assertions qui ne pouvaient y trouver place, des conséquences qui en découlent logiquement, mais auxquelles leurs auteurs n'ont jamais pensé. Dans sa grande Histoire de la philosophie, Brucker cite quelquefois trente à quarante propositions comme appartenant à tel philosophe ancien, à qui elles sont complétement étrangères. Il ne se contente pas de rapporter simplement une pensée antique; il l'accompagne sans scrupule de toutes les prémisses et de toutes les conséquences qui, selon la Métaphysique de Wolf, servaient à fonder cette pensée ou en dérivaient. En donnant ainsi à la philosophie ancienne la forme de la réflexion moderne, l'histoire devient infidèle à sa destination, qui consiste à marquer le progrès du développement de l'esprit, le mouvement naïf de la pensée.

Il importe de n'exposer comme historiques que les propositions réellement émises, et de ne se servir que des propres expressions de leurs auteurs. C'est ainsi, par exemple, qu'Aristote rapporte que Thalès aurait dit que l'eau était le principe (ἀρχη) de toutes choses; et pourtant ce fut Anaximandre qui le premier se servit du mot ἀρχη. Thalès ne connaissait ce mot que comme signifiant *commencement dans le temps*, et non comme synonyme de *cause*. L'idée de *cause* même lui est encore étrangère; à plus forte raison celle de *cause première*.[2]

Il résulte enfin de tout cela une troisième conséquence fort importante. « De même, dit Hegel[3], que dans le système logique

1 Leçons sur l'histoire de la philosophie, tome I.er, p. 53-55.
2 Même ouvrage, p. 56-58.
3 *Ibid.*, p. 59.

de la pensée chaque forme a sa place, qui en fait seule la valeur, et que par le développement ultérieur cette forme ne paraît plus que comme un moment; de même chaque philosophie est un degré du développement, et n'a de signification, une valeur réelle, qu'à sa place. C'est là qu'il importe de la saisir pour lui rendre justice. Il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner. Il ne faut pas y chercher la satisfaction de besoins nés plus tard, et que ne peut fournir qu'une connaissance plus développée. Il ne faut pas chercher chez les anciens des réponses à des questions actuelles, des solutions que réclament les intérêts du monde moderne. Chaque philosophie, comme expression d'un développement temporaire, appartient à son temps, et se trouve resserrée dans ses limites. L'individu, quelque carrière qu'il se donne, est fils de son peuple, de son siècle; il a beau s'enfler; il ne saurait en dépasser la portée. Il appartient à l'esprit universel, qui est sa substance, son être : comment en sortirait-il? C'est ce même esprit universel qui est réfléchi et exprimé par la philosophie. Elle est la conscience que l'esprit a de lui-même. Chaque philosophie est un anneau de la grande chaîne du développement intellectuel; elle ne peut satisfaire que les intérêts et les besoins du temps auquel elle appartient.

« C'est pour cela qu'un système ancien ne suffit pas à l'esprit plus développé; ce qu'il y trouve fait depuis long-temps partie de sa substance. Il aspire à davantage. Les anciennes philosophies vivent encore dans leurs principes; mais elles ne sont plus en tant que platonisme, aristotélisme, etc. Il ne peut plus y avoir aujourd'hui ni Platoniciens, ni Péripatéticiens, ni Stoïciens, ni Épicuriens. L'esprit ne peut retourner sur ses pas, non plus que l'homme fait ne peut redevenir jeune homme, ou le jeune homme, enfant; bien que l'enfant, le jeune homme et l'homme d'un âge mûr soient le même individu. Lors de la renaissance on prétendit ressusciter les doctrines de l'antiquité classique; Marsiglio Ficino se fit Platonicien; Pomponace, Péripatéticien pur; Gassendi restaura la physique d'Épicure; Juste Lipse se disait Stoïcien. C'était vouloir rendre la vie à des momies. Depuis

long-temps l'esprit vivait d'une vie plus substantielle, avait de lui-même une conscience plus profonde et des besoins que nulle de ces philosophies ne pouvait satisfaire. Dans cette époque de transition et de réminiscence on pouvait bien récapituler et remémorer dans une langue morte des principes anciens; mais ces reproductions, sans originalité, ne furent que passagères, et bientôt l'esprit s'engagea dans une voie nouvelle.

« Lorsque, dans ces derniers temps encore, le platonisme a été montré comme un refuge, ce n'a plus été par une docilité naïve comme celle de la renaissance; mais bien par l'effet d'un désespoir semblable à celui qui, pour nous sauver des embarras de la société actuelle, nous conseillerait de retourner à la société, aux idées et aux mœurs des peuplades sauvages et à la religion de Melchisédech. [1] »

C'est donc en vain qu'on s'adresserait aujourd'hui à une philosophie ancienne pour y trouver la paix et la réponse aux questions modernes. Dans l'esprit du temps actuel dorment des idées plus profondes, qui, pour se savoir éveillées, ont besoin d'autres circonstances que celles des temps antiques. L'Athénien, par exemple, se sentait libre; un citoyen romain était né libre et le savait. Mais que l'homme est libre en soi, selon sa nature, qu'il naît libre par cela seul qu'il est homme, voilà ce qu'ignoraient et Platon, et Aristote, et Cicéron et tous les jurisconsultes romains, bien que cette idée soit l'unique source du droit. Ce n'est que dans le principe chrétien que l'esprit personnel, individuel a une valeur infinie, absolue: Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Dans la religion chrétienne s'établit la doctrine généreuse, que devant Dieu tous les hommes sont égaux et libres, que le Christ les a délivrés par la vérité. Ces idées furent un progrès immense; le sentiment de cette liberté avait germé pendant des siècles et produit les plus grandes révolutions; mais la notion, la connaissance que l'homme est libre de sa nature, n'est point si ancienne. [2]

1 Même ouvrage, p. 59-62.

2 Même ouvrage, p. 62-64. — Il suffirait de cette seule citation pour

Ainsi les philosophies sont à la fois passées et présentes, abolies et conservées; passées et abolies comme systèmes, présentes et conservées dans leurs principes. A peine une philosophie s'est-elle établie que déjà s'en échappe le germe d'une philosophie nouvelle, plus riche, plus profonde, plus étendue. A peine un progrès est-il accompli, que déjà l'esprit se dispose à un nouveau progrès, et à chaque degré d'initiation il aspire à une initiation nouvelle. Ce qui d'abord n'était qu'un vague pressentiment, ou ce qui a déjà puissamment agi comme sentiment, devient peu à peu certitude, connaissance, savoir. Montrer comment les progrès successifs se sont opérés, comment les principes se sont successivement dégagés du fond de l'esprit, à travers quelles révolutions et quelles circonstances l'esprit a pris ainsi possession de lui-même jusqu'au moment actuel, tel sera donc l'objet de l'histoire de la philosophie.

Mais ici il devient nécessaire de déterminer avec précision les limites de cette histoire, et par conséquent les rapports de la philosophie avec les autres parties de la science, et spécialement avec la religion. Quels sont les faits qui ont concouru au développement de l'esprit, et qui par cela même devront être rapportés parallèlement aux faits philosophiques proprement dits? Pour résoudre cette question, il faudra de nouveau revenir sur l'essence de la philosophie, et examiner dans quelles circonstances elle se forme et se développe. C'est sur ce point que nous allons maintenant analyser notre auteur. Cette partie de l'introduction, et c'en est à notre avis la plus intéressante, se divise ainsi qu'il suit:

1. Connexité de l'histoire de la philosophie avec l'histoire en général.

2. Comment la philosophie se sépare des autres sciences et de la religion.

3. Commencemens de la philosophie et de son histoire.

« L'histoire de la philosophie doit nous présenter cette science

prouver combien est peu fondée l'accusation de servilisme qui a été adressée à cette philosophie.

sous la forme du temps et des individualités d'où est sortie une de ses formations [1]. Elle exclut l'histoire extérieure du temps, et se borne à rappeler le caractère du peuple et du siècle, et leur condition générale. Au fond la philosophie d'une époque est elle-même l'expression de ce caractère; elle est avec le temps et la nation où elle est née, dans le rapport le plus intime. C'est ce rapport qu'il faut avant tout examiner, ce qui nous amènera à déterminer de plus près la philosophie elle-même. »

1. Rapport de l'histoire de la philosophie avec l'histoire en général.

Lorsqu'on se contente de dire que la situation politique, religieuse, etc., exerce une grande influence sur la philosophie, et réciproquement, on semble supposer un rapport purement extérieur entre deux choses qui pourtant se pénètrent intimement, comme deux formes diverses où le même esprit se manifeste et s'exprime.

Hegel expose ici sous l'empire de quelles circonstances historiques la philosophie peut naître et devient un besoin. Pour que la philosophie en général soit possible, il faut un certain degré de culture intellectuelle. « Ce n'est qu'après avoir pourvu aux nécessités de la vie, qu'on a commencé à philosopher, » dit Aristote (Métaphysique, I, 2); « car la philosophie, ajoute Hegel, étant une activité libre et désintéressée, il faut que l'esprit se soit assez élevé au-dessus du désir et des passions, pour pouvoir se livrer à des considérations générales. »

Mais bien que la philosophie soit une production nécessaire de l'esprit, cherchant à se comprendre lui-même, elle n'en est pas moins un résultat. Elle naît dans un temps où l'esprit d'une nation s'est dégagé de l'indifférence de la première vie physique, et s'est élevé au-dessus de l'intérêt passionné. Il passe à l'état de réflexion : il met en question le mode actuel de son existence, sa vie

1 *Die Geschichte der Philosophie hat diese Wissenschaft, in der Gestalt der Zeit und der Individualitäten, von welchen ein Gebilde derselben ausgegangen, darzustellen.* Ouvrage cité, p. 64.

morale et sa foi : alors commence une période de désunion et de ruine. « On peut dire que la philosophie naît seulement là où un peuple est sorti de sa vie concrète, lorsque la division s'est glissée dans son sein et qu'il penche vers sa chute; là où il n'y a plus accord entre la réalité extérieure et les tendances secrètes, lorsque les institutions religieuses et politiques ne paraissent plus suffisantes; lorsque, en un mot, l'esprit n'est plus satifait de son existence vivante, et qu'une vie morale se dissout. Alors l'esprit se réfugie dans l'empire de la pensée, et la philosophie devient le remède au mal que la pensée a produit.[1] »

L'histoire est pleine d'exemples de ce qu'on vient d'avancer. C'est ainsi qu'à la chute des cités libres d'Ionie s'éleva la philosophie ionienne. Socrate et Platon avaient pris en dégoût la vie publique d'Athènes, et la philosophie vint s'y établir sur les ruines de la liberté. Elle ne s'introduisit à Rome que lorsque la vie romaine allait expirer sous le despotisme des empereurs, et ce fut lors de la décadence de l'empire romain, lorsque toute vie politique s'évanouissait, lorsque les vieilles croyances étaient ébranlées, que la philosophie ancienne parvint à son plus haut développement dans le néoplatonisme d'Alexandrie. Il en fut de même au quinzième et au seizième siècle, alors que la vie germanique du moyen âge prenait une autre forme, et que l'État et l'Église s'étaient divisés.

Toute philosophie est la pensée de son temps. Non-seulement on commence à philosopher en général dans de certaines circonstances; mais encore, au milieu d'un peuple donné, c'est une philosophie déterminée et celle-là seule qui s'élève. Cette philosophie est contemporaine d'une manière d'être déterminée de la nation au sein de laquelle elle apparaît; elle est dans un rapport intime avec sa vie politique et sociale, religieuse et morale, militaire, scientifique, artistique. Chaque fois l'esprit a élaboré et appliqué le principe du degré déterminé de sa conscience dans toutes les directions et sous toutes les faces de l'existence. De toutes ces faces d'une seule et même organisation, la philosophie

1 Ouvrage cité, p. 66.

en est une; il y a plus : elle est la plus haute expression de l'esprit tout entier, la conscience de tout son développement; elle est l'esprit du temps, se réfléchissant lui-même. L'histoire, les constitutions, l'art, la religion, la philosophie, ont ensemble une seule et même racine, l'esprit du temps; c'est un seul et même être, un seul et même caractère qui pénètre tout; une seule et même situation dont toutes les parties s'adaptent parfaitement, et dont toutes les faces, quelque variées et quelque accidentelles qu'elles paraissent, n'ont rien qui ne soit analogue à leur base. Montrer comment l'esprit d'un siècle se forme toute sa réalité d'après son principe, ce serait faire l'histoire philosophique universelle. Les seules parties de toute cette organisation qui soient du domaine de l'histoire de la philosophie, sont celles qui expriment le principe de l'esprit dans quelque élément analogue à la philosophie.[1]

Telle est donc la place de la philosophie au milieu des diverses manifestations de l'esprit. Il s'ensuit qu'elle est tout identique avec son temps. Elle n'est au-dessus de son époque que dans la forme, en ce qu'elle en réfléchit l'esprit : c'est l'esprit se sachant lui-même, et ce savoir devient ensuite la cause d'un nouveau progrès, d'un nouveau degré de développement. Ces formes nouvelles ne sont qu'autant de modes du savoir. La philosophie devance la réalité : c'est par là que l'esprit se prépare une existence nouvelle. Nous verrons, par exemple, comment ce qui fut d'abord la philosophie grecque, devint réalité dans le monde chrétien.[2]

2. Comment la philosophie se sépare des autres sciences, et spécialement de la religion.

Il y a un rapport plus intime entre l'histoire de la philosophie et l'histoire des autres sciences, celle des arts et de la religion. Il importe d'en marquer rationnellement les limites respectives. Trois domaines surtout, selon Hegel, doivent être distingués et nettement séparés de la philosophie proprement dite; savoir : la culture intellectuelle en général, la mythologie et la religion, la philosophie populaire.

1 Ouvrage cité, p. 69. — 2 *Ibid.*, p. 70.

Rapport de la philosophie avec la culture intellectuelle en général.

Pour ce qui est des sciences particulières, il est vrai que la connaissance et la pensée en sont l'élément, comme elles sont celui de la philosophie; mais elles ont pour objet le monde fini et phénoménal, et n'ont rien de commun avec la philosophie, ni dans le fond, ni dans la forme. Si elles sont systématiques, et fondées sur des principes et des lois générales, elles se rapportent à un cercle d'objets borné. Les principes suprêmes, ainsi que les objets, sont puisés, soit dans l'expérience extérieure, soit dans les sentimens du cœur humain. Leur méthode suppose la logique. Toutefois les formes de la pensée, les points de vue et les principes qui les fondent et les constituent, ne leur sont pas exclusivement propres, mais appartiennent à toute la culture intellectuelle d'un temps et d'un peuple. Dans les commencemens on a confondu toute sorte de science avec la philosophie. Lorsqu'on a recherché les lois générales du monde physique, on a dit qu'on philosophait : la philosophie ionienne n'est pas autre chose. On a appelé sages et philosophes, ceux qui ont énoncé des maximes de conduite et de moralité. Le principe de l'harmonie trouvé par Pythagore a été représenté comme faisant partie de sa philosophie. Plus tard, après la renaissance, des maximes générales sur l'Etat, sur d'autres matières encore, furent déclarées, et décorées du nom de philosophie. Ce qu'on a appelé la philosophie de Newton n'est qu'une physique fondée sur l'observation. Encore aujourd'hui, en Angleterre, les sciences physiques sont appelées philosophie, témoin le *Journal philosophique* [1], qui s'occupe de chimie, d'agriculture, etc. En Allemagne même, où l'idée de philosophie est depuis long-temps plus déterminée, la faculté des sciences s'appelle philosophique.

On a appelé philosophie, toute recherche de principes généraux et toute pensée indépendante de l'autorité des doctrines positives, parce que ces deux caractères, l'universalité des principes et la pensée indépendante, appartiennent également à la

1 *The philosophical Journal.*

philosophie[1]. Ce qui la caractérise surtout, c'est qu'elle est le produit de la propre activité de l'esprit; mais ce n'est là qu'un caractère formel, qui est loin d'épuiser toute la notion de la philosophie.

Rapport de la philosophie avec la religion.

Si la science raisonnée est avec la philosophie dans un rapport de forme, la religion est avec elle dans un rapport de contenu. La première a de commun avec la philosophie la connaissance indépendante; la seconde se rapproche d'elle par son objet. L'objet de la religion est l'infini. L'art et la religion sont les modes sous lesquels l'idée suprême est présente à la conscience du sentiment et de l'intuition. Dans la marche de l'esprit humain la religion précède la philosophie, et cette circonstance sert à marquer le commencement de son histoire.

Dans les religions les peuples ont déposé leurs idées sur l'essence du monde, la substance de la nature et de l'esprit, et sur les rapports de l'humanité avec cette essence. L'être absolu est ici l'objet de leur conscience. Il est d'abord pour eux un *autre*, un *au-delà*[2], qu'ils se représentent tantôt avec les attributs de la bonté, tantôt avec ceux de la terreur. Dans le recueillement de la prière et dans le culte cette opposition n'existe plus, et l'homme s'élève au sentiment de son union avec l'être divin, à la confiance en la grâce de Dieu. Or, cet être divin est en général la raison *en soi et pour soi*, la substance universelle concrète, l'esprit dont le fondement primitif est objectivement dans la conscience[3]; c'est donc une idée dans laquelle non-seulement il y a de la rationalité, mais la rationalité universelle, infinie. La religion est l'œuvre de la raison qui se révèle, c'est ce qu'il y a dans celle-ci de plus élevé, de plus rationnel.

1 Tome I.er, p. 76. « *Diess Unterschieben eines andern Grundes als den der Autorität, hat man philosophiren genannt.* »

2 *Ein Jenseits*, p. 77. Cet adverbe, pris substantivement, désigne souvent le monde surnaturel, et l'ordre éternel opposé au monde matériel et temporel.

3 « *Diess Wesen ist nun überhaupt die an und für sich seyende Vernunft, die allgemeine concrete Substanz, der Geist, dessen Urgrund, sich objectiv, im Bewustseyn ist.* » P. 77.

La philosophie a le même objet que la religion, elle a le même contenu; mais la forme sous laquelle ce contenu est présent dans la religion diffère de celle sous laquelle il est dans la philosophie; cette forme est celle de la connaissance réfléchie, et c'est à cause de cela qu'une histoire de l'une est toute différente d'une histoire de l'autre. Toutefois cette séparation ne saurait être absolue, puisque dans la religion aussi il y a des pensées générales. Il faut considérer de plus près la forme qui distingue les pensées religieuses des pensées philosophiques.

Non-seulement la religion a des pensées générales implicitement renfermées dans ses mythes et dans ses traditions historiques, mais elle en a aussi explicitement sous la forme même de la pensée. C'est ainsi que nous trouvons des idées spéculatives sublimes et très-profondes dans les livres sacrés des Perses et des Indous. Dans ce qu'on appelle la philosophie des Pères et dans la philosophie scolastique, il se rencontre un mélange de théologie et de philosophie qui peut embarrasser l'historien. La question est de savoir d'abord comment la philosophie se distingue de la théologie, et ensuite dans quel sens l'histoire de la philosophie aura à tenir compte de la religion. Et pour cela il est nécessaire de considérer d'une part l'élément mythique et historique de la religion et son rapport avec la philosophie, et d'une autre part la philosophie même qui est renfermée dans la théologie.

L'élément mythique et historique est intéressant à examiner, parce que, en même temps qu'y éclate l'affinité de la religion avec la philosophie, on y voit aussi la grande différence qui les sépare, et qui semble même accuser une incompatibilité absolue. Il y a dans l'histoire une époque où il s'établit entre la religion positive et la philosophie un véritable antagonisme. Ce conflit est nécessairement du domaine de l'histoire de l'une et de l'autre.

Cette opposition se rencontre déjà chez les Grecs, et plus encore dans l'Église chrétienne. Il faut donc franchement aborder cette question, et ne pas craindre de dire toute sa pensée.

Cette question, qui est d'une grande importance, Hegel déclare vouloir la traiter sans réserve et sans détour; il ne craindra pas

de dire franchement là-dessus tout ce qu'il pense, parce que son système est merveilleusement propre à concilier ensemble deux intérêts qui ont souvent paru hostiles, et qui se sont mutuellement traités en ennemis. Voici le résumé de cette grave discussion.

Il pourrait paraître que la religion exige que l'homme renonce à la philosophie comme à une chose purement humaine[1]. On oppose la raison divine à la raison de l'homme, et, en distinguant la parole et la loi de Dieu de ce qui est d'invention humaine, on comprend ordinairement sous cette dénomination tout ce qui procède de la conscience, de l'intelligence ou de la volonté de l'homme. On pousse plus loin encore cette dépréciation de ce qui est humain : on vous enseigne à admirer la grandeur et la sagesse de Dieu dans la nature, les merveilles de la création, la magnificence des cieux, le chant des oiseaux, la beauté des fleurs, l'instinct des animaux; on vous montre la bonté et la justice de Dieu dans celles des destinées de l'humanité qui n'ont pas leur source dans la libre volonté et la conscience de l'homme. On regarde tout comme divin, à l'exception de ce qui est produit par l'intelligence et la volonté humaines, comme si Dieu n'était que le modérateur de la nature, et non pas encore celui des esprits, du monde moral et intellectuel. Cette admiration de Dieu dans les choses naturelles et ce mépris des productions de l'homme diffèrent-ils beaucoup de la déification de l'ibis et des chats par les anciens Égyptiens, ou de la religion des Indous qui honorent les bœufs et les singes, et leur consacrent des hospices tout en laissant mourir de faim les hommes leurs frères? N'est-ce pas dire implicitement que les œuvres naturelles sont seules divines? Mais la raison devrait avoir au moins une dignité égale à celle de la nature. Il y a plus. Si la vie des plus vils animaux est divine, il faut bien que la vie humaine soit divine dans un sens infiniment plus élevé. Qui pourrait ne pas tout d'abord donner la prééminence

1 Il y eut en Allemagne un temps où le mot *philosophie* était traduit par celui de *Weltweisheit*, sagesse du monde, non parce que l'univers en aurait été l'objet, mais pour la distinguer de la sagesse divinement révélée.

nence à la pensée de l'homme sur les productions naturelles? On accorde bien que l'homme, image de Dieu, est supérieur à l'animal et à la plante; alors pourquoi chercher le divin dans ce qui est inférieur? Jésus-Christ a proclamé cette supériorité (Matth. VI, 26-30), et il a placé la connaissance et la foi dans le témoignage de l'esprit, et non dans l'admiration des créatures naturelles. C'est que l'Être divin se manifeste bien plus dans l'esprit que dans la nature.

La forme sous laquelle le contenu de la religion appartient à la philosophie, est celle de la pensée; dans la religion ce contenu ne s'adresse qu'au sentiment et à l'intuition. Il y a entre la philosophie et la religion la même différence qu'entre être et posséder d'une part et savoir que nous sommes et possédons et comment nous le savons de l'autre. C'est là la grande différence si importante dans l'histoire du développement des individus et des peuples. « Nous sommes hommes et doués de raison; tout ce qui est humain et raisonnable retentit en nous, dans notre sentiment, dans notre ame, dans notre cœur, dans notre subjectivité. C'est par ce mouvement intérieur qu'un contenu en général nous appartient, est à nous. La variété des déterminations qu'il renferme y est concentrée et comme enveloppée : c'est la vie confuse de l'esprit dans sa substantialité générale[1]. Le contenu est ainsi immédiatement identique avec la certitude simple et abstraite de nous-mêmes, avec la conscience du *moi*. Mais l'esprit, parce qu'il est esprit, est aussi essentiellement conscience. Il faut nécessairement que ce contenu compacte et pour ainsi dire condensé se développe, devienne l'objet de l'esprit, arrive à l'état de savoir. Or, c'est dans le mode de cette objectivité et de la conscience qu'est toute la différence.[2] »

« Il y a différens degrés de conscience, depuis l'expression la plus simple du sentiment confus et concentré, jusqu'à la conscience la plus objective, jusqu'à la pensée. L'objectivité formelle la plus simple est de donner un nom à ce sentiment. Dire, par

1 *Ein dumpfes Weben des Geistes in sich, in der allgemeinen Substantialität.*
2 Page 84.

exemple, *prions*, c'est donner une expression au simple souvenir du sentiment, ou à la disposition religieuse qu'il produit en nous. Dire : *pensons à Dieu*, c'est aller plus loin, c'est exprimer le contenu absolu concret du sentiment, c'est distinguer du sentiment ce qui en est l'objet : développer ensuite le contenu de cet objet, saisir les rapports qui en résultent, les énoncer et les présenter à la conscience, voilà l'origine, la génération, la révélation de la religion. La forme sous laquelle ce contenu développé prend d'abord de l'objectivité, est celle de l'intuition immédiate, de la représentation, ou celle d'une représentation plus déterminée et empruntée aux phénomènes naturels, soit physiques, soit intellectuels.[1] »

« L'art devient le moyen de cette conscience, en donnant de la consistance à la lueur fugitive de l'objectivité dans le sentiment. Il donne de la fixité, des traits, un contenu plus déterminé à la pierre informe, au lieu, ou à telle autre chose, à laquelle s'est attaché d'abord le besoin de l'objectivité. C'est par là que l'art est devenu l'instituteur des nations, comme par exemple dans Homère et Hésiode, qui, comme dit Hérodote, ont fait la théogonie des Grecs, en fixant, conformément à l'esprit de leur peuple, les représentations confuses et les traditions informes par des images et des idées déterminées[2]. » Hegel distingue, du reste, deux périodes de l'art. Cet art qui vient ainsi, à une certaine époque du développement religieux, donner une forme déterminée à des représentations à peine ébauchées, et qui devient par là le moyen d'un développement ultérieur ; cet art naïf n'est pas le même que celui qui, comme l'art moderne, s'empare, de dessein prémédité, d'une religion toute faite, pour en traduire le contenu dans le marbre, ou sur la toile, ou dans des paroles. Appliquant ensuite cette doctrine au christianisme, le philosophe ajoute : « Quoique dans la religion véritable ce soit la pensée infinie, l'esprit absolu qui s'est révélé et se révèle encore, néanmoins l'organe dans lequel il se manifeste est le cœur, la conscience

1 Page 84.
2 Page 85.

représentative et l'intelligence du fini [1]. » Non-seulement la religion s'adressse en général à tout degré de culture — « l'Évangile est prêché aux pauvres » — mais comme religion s'adressant au cœur et à l'ame, elle descend nécessairement dans la sphère de la subjectivité, et par là-même dans le domaine de la représentation finie. Or, dans ce domaine l'homme ne trouve, pour saisir et énoncer la nature et les rapports spéculatifs de l'absolu, que des notions et des rapports finis. Cette forme, du reste, est aussi la seule sous laquelle la religion, comme la révélation immédiate et la plus prochaine de Dieu, devient intelligible à la conscience religieuse.

On prétend que la vérité qui nous est tranmise par la religion, nous est donnée extérieurement; qu'elle est au-dessus de la raison, qui, par elle-même, serait impuissante à la trouver; qu'il faut s'y soumettre en toute humilité. Les vérités de la religion, dit-on, nous sont imposées par quelque prophète, par quelque envoyé du Ciel. Voilà la religion positive.

Sans doute, la vérité — à quelque degré de développement qu'elle soit parvenue — arrive d'abord à l'homme extérieurement, comme un objet représenté d'une manière sensible, ainsi que Moïse vit Dieu dans un buisson ardent, ou comme Phidias tailla Jupiter dans le marbre. Mais la vérité ne doit point persister sous cette forme, ni dans la religion, ni dans la philosophie. L'élément mythologique, ainsi que l'élément historique, doit se spiritualiser. Nous devons reconnaître *Dieu en esprit et en vérité*. Dieu est l'esprit universel, absolu, essentiel. Quant au rapport de l'esprit humain à l'esprit divin, voici comment s'exprime Hegel :

« L'homme doit adopter une religion. Quel est le fondement de sa foi? la religion chrétienne dit : Le témoignage que l'esprit

1 *So ist das Gefäss in welchem es sich kund thut das Herz, das vorstellende Bewustseyn und der Verstand des Endlichen.* P. 86. Il faut ici se rappeler que Hegel distingue de l'idée ou de la notion, qui est le produit de la pensée et qui donne la conscience réfléchie, la simple représentation, qui résulte de l'intuition immédiate et qui constitue la conscience représentative, *das vorstellende Bewusstseyn.*

rend de son contenu. Jésus-Christ réprimande les Pharisiens de ce qu'ils invoquent des miracles : l'esprit seul comprend l'esprit. Il n'y a qu'un esprit : l'esprit divin universel. Mais il ne doit pas être conçu comme universel seulement, comme la totalité extérieure de tous les individus, essentiellement individus; mais comme pénétrant tout, comme l'unité de lui-même, et comme une image *de son autre* [1], de l'esprit subjectif et individuel.... Il est un autre et lui-même en un seul [2]. Il y a dualisme dans sa perception; mais l'esprit est l'unité de celui qui est perçu et de celui qui perçoit. L'esprit divin qui est perçu est l'esprit objectif; l'esprit subjectif est celui qui perçoit. L'esprit n'est pas pour cela passif. L'esprit subjectif est actif; mais l'esprit objectif est lui-même cette activité. L'esprit subjectif, qui sent et perçoit l'esprit divin, en tant qu'il le sent et le perçoit, est lui-même l'esprit divin. [3] L'esprit divin vit dans son Église, y est présent. Ce sentiment, cette perception de Dieu, a été appelé la foi. Ce n'est pas là une foi historique. Nous autres luthériens — je le suis et veux le rester — nous n'avons que cette foi primitive. [4] »

Ces idées sur la religion doivent paraître encore peu intelligibles ici; nous y reviendrons nécessairement plus tard. On voit déjà comment cette doctrine a pu se faire accuser de panthéisme, malgré les protestations de l'auteur, qui déclare formellement que son esprit divin, universel, n'est point la substance unique de Spinoza. Toute discussion sur ce point serait ici prématurée. Nous verrons ailleurs aussi quels sont les différens degrés ou momens que Hegel distingue dans le développement religieux.

1 *Als die Einheit seiner selbst und eines Scheines seines Andern.* P. 88.

2 *Er ist sein Anderes und er selbst in Einem.*

3 *Der thätige, subjective Geist, der den göttlichen vernimmt, — und in so fern er den göttlichen vernimmt, — ist der göttliche Geist selber.* P. 89.

4 Il est impossible de rendre en français la fin de ce passage. Il se trouve qu'en allemand trois verbes, qui signifient *s'engendrer*, *rendre témoignage de soi*, *se montrer*, ont ensemble un rapport de son et peut-être d'étymologie. Hegel joue sur ces mots pour dire que l'esprit, en rendant témoignage de lui, s'enfante, se montre, se manifeste. *Das Zeugniss des Geistes vom Inhalt der Religion ist Religiosität selber; es ist Zeugniss das bezeugt : dieses ist zugleich Zeugen. Der Geist zeugt sich selbst und ist ein Zeugniss; er ist nur indem er sich zeugt, sich bezeugt und sich zeigt, sich manifestirt.* P. 89.

Pour le moment il s'agit uniquement de voir quel rapport il établit entre la religion et la philosophie.

Si nous avons bien compris, la pensée de Hegel est que l'esprit de l'homme est l'esprit universel individualisé; l'esprit divin est l'esprit objectif, l'esprit humain est l'esprit subjectif: ensemble ils sont un même esprit; il n'y a dualisme que dans la perception, mais unité réelle. L'esprit individuel est infini et éternel dans son essence, en soi; mais non dans toute son existence actuelle. Voilà pourquoi il conçoit et représente l'infini sous des formes finies. La religion n'est autre chose que le témoignage que l'esprit rend à soi de lui-même; en d'autres termes, elle est le produit du sentiment ou de la conscience que l'esprit a de son origine, de sa nature divine, de son identité avec l'esprit universel. Cette conscience qui de lui-même est d'abord enveloppée, un pur sentiment dont l'expression est le culte. Ensuite la conscience se développe, Dieu devient objet : le produit de ce second stade sont les mythologies et tout ce qu'on appelle la partie positive de la religion. Mais s'arrêter à ce second stade, où le Dieu de l'univers est adoré dans le marbre de Phidias, où Jésus-Christ n'est qu'un personnage historique, ce serait mentir contre l'esprit. Il faut s'élever à un troisième, où Dieu soit adoré en esprit et en vérité, et où Jésus-Christ ne soit plus un personnage purement historique, né en Judée, monté au ciel, assis à la droite de son Père; mais où son esprit se conçoive présent à jamais au milieu de son Église. « Celui, dit Hegel, qui ne parle que d'une raison finie, humaine, limitée, ment contre l'esprit; car l'esprit, en tant qu'infini, universel, ayant conscience de lui-même, ne se perçoit pas dans de certaines limites, mais seulement dans sa nature infinie.[1] »

« On dit, continue-t-il, que la philosophie reconnaît l'essence; mais alors le point capital est que l'essence n'est pas une chose qui soit hors de celui dont elle est l'essence. L'essence de mon esprit est dans mon esprit même et non dehors. La loi n'est pas hors de l'individu, mais elle fait la véritable substance même de l'individu. L'essence de mon esprit est ma substance; cette essence

1 Même ouvrage, p. 91.

est, pour ainsi dire, la matière inflammable que l'Être universel objectif allume, éclaire. Ce n'est qu'à cette condition que l'homme peut sentir et savoir Dieu.[1] »

C'est dans le même sens que l'auteur a dit ailleurs : « La première condition de l'intelligence pour l'esprit, c'est que la substance de ce qu'il doit comprendre soit déjà virtuellement en lui. Il faut que ce qui s'adresse à lui, pour être reçu, y trouve de l'écho, lui soit analogué. Tout ce qui n'est pas en lui en puissance ne saurait y être réellement admis[2]. — Toutefois, ajoute-t-il, de même que dans un livre, outre son contenu essentiel, il y a encore plusieurs autres choses, telles que le papier, les lettres, etc., de même il y a dans l'esprit individuel encore une grande masse d'une autre existence, qui n'est que phénoménale. La religion consiste dans la connaissance plus ou moins explicite de cette essence ; mais de cette essence il faut distinguer l'individualité revêtue d'une existence extérieure.[3] »

Pour ce qui est maintenant de la différence de forme du savoir religieux et du savoir philosophique, identiques quant à leur objet, on peut dire que les deux stades de la conscience religieuse se trouvent réunis dans la pensée philosophique. Comme dans le culte, l'esprit veut dans la philosophie s'identifier avec l'esprit universel, se pénétrer de sa substance, s'unir à lui. Ensuite, et en même temps, ce que la religion représente, comme objet de la conscience, sous des formes plus ou moins sensibles, la philosophie le pense, le comprend sous des formes toutes rationnelles. La philosophie ne dira pas, comme la religion, que Dieu ait engendré son fils ; mais elle admettra la pensée de ce rapport. Les deux formes, la forme religieuse et la forme philosophique, ne se sont hostiles qu'en apparence et historiquement.

Leur rapport se présente sous trois phases successives. D'abord la pensée ne s'exerce que dans les limites de la religion, et alors elle s'exerce sans liberté et sans ensemble. Ensuite elle se fortifie,

1 Même ouvrage, p. 91.
2 *Ibid.*, p. 86.
3 *Ibid.*, p. 91.

se sent indépendante, s'arroge l'empire, se montre hostile à la forme religieuse et refuse de s'y reconnaître. Enfin, et c'est là sa troisième et dernière phase, elle se reconnaît sous cette autre forme. La philosophie a dû commencer nécessairement par marcher seule, par isoler la pensée de toute croyance populaire, par se regarder comme s'exerçant sur un autre domaine, de telle sorte qu'elle subsista à côté de la religion sans se croire en opposition avec elle. Telle elle apparaît d'abord chez les anciens, circonscrite dans la sphère du paganisme hellénique. Ensuite nous la voyons affecter une position indépendante et hostile, s'opposer à la religion publique, jusqu'à ce qu'enfin elle s'applique à en saisir l'esprit et l'essence, et qu'elle s'y retrouve sous une autre forme. Les plus anciens philosophes grecs admettaient pour la plupart la religion dominante, ou du moins ne lui étaient pas opposés et ne réfléchissaient pas sur elle. Et si déjà Xénophane l'attaqua, s'il y eut de bonne heure de soi-disant athées, nous voyons long-temps encore des philosophes grecs très-distingués, tout en se livrant à la plus haute spéculation, adorer les dieux et pratiquer sans hypocrisie toutes les cérémonies du culte. Socrate lui-même ordonna en mourant à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Mais Platon s'emporta contre les poètes et leurs dieux; et ce ne fut que très-tard que les Néoplatoniciens reconnurent le contenu général de la mythologie.

De même, chez les modernes, sous l'empire du christianisme, la pensée se renferma d'abord dans les limites de cette religion. Ensuite nous voyons se former l'opposition entre la foi et la raison, et la pensée s'exercer contre la religion. Maintenant le moment est venu où la philosophie doit se réconcilier avec elle, comprendre et saisir son contenu par la notion spéculative. « La philosophie moderne est née au sein du christianisme, et ne saurait avoir d'autre contenu que l'esprit universel lui-même. S'il se comprend dans la philosophie, il faut aussi qu'il se comprenne sous cette forme qui auparavant lui était hostile.[1] »

C'est ainsi que la religion a un même contenu que la philo-

1 Même ouvrage, p. 95.

sophie; les formes seules sont différentes. Mais pour que la philosophie puisse saisir ce contenu, il faut qu'elle soit arrivée à un certain degré de développement. Il n'y a de vrai dans les religions que ce qu'on a appelé les *mystères :* ils en sont la partie spéculative. Chez les Néoplatoniciens, le verbe *μυειν*, *μυεισθαι*, initier, être initié, signifiait s'occuper de choses spéculatives. Les mystères d'Éleusis n'étaient un secret que pour les étrangers. Dans la religion chrétienne les mystères sont les dogmes sur la nature de Dieu. Ils ne sont intelligibles qu'à la raison, faculté de la spéculation que l'entendement n'admet pas, parce qu'il ne connaît que les différences dont le mystère renferme la solution. Le contenu spéculatif est essentiellement concret.

A cette occasion Hegel établit le rapport de la philosophie aux deux systèmes théologiques, opposés l'un à l'autre en Allemagne sous les noms de *rationalisme* et de *supranaturalisme.* Le premier applique le raisonnement ordinaire à la religion, et ne veut admettre que ce qui peut s'expliquer et se démontrer; le second reconnaît la révélation directe et immédiate comme un fait, et son principe est l'autorité de l'Écriture comme parole divine, au-dessus de toute discussion autre que celle de la critique. Selon Hegel, la philosophie diffère du rationalisme au fond et dans la forme; du supranaturalisme dans la forme seulement. « Le rationalisme, dit Hegel, qui en appelle sans cesse à la raison, n'est que de l'entendement[1], et n'a de philosophique que la pensée indépendante. Il n'a rien de commun avec la philosophie par son contenu, puisqu'il a dépeuplé le ciel et rabaissé tout au niveau des choses finies; ni par sa forme, puisque cette forme

1 Nous rappelons encore une fois que le mot allemand *Verstand*, correspondant à l'anglais *understanding*, au français entendement, signifie tantôt la faculté de se former des notions, de juger et de raisonner avec les matériaux fournis par l'observation, soit externe, soit interne, tantôt le produit de l'exercice de cette faculté, l'intelligence qu'elle donne du monde phénoménal, avec toutes les habitudes intellectuelles qui en résultent. Les philosophes allemands lui opposent volontiers la *raison* (*die Vernunft*), non comme la simple faculté du syllogisme, mais comme puissance supérieure, et spécialement comme faculté de la spéculation philosophique.

est le raisonnement et non la compréhension [1]. Le supranaturalisme a perdu tout esprit, toute vie et toute chaleur [2], et repose entièrement sur l'autorité. Tel ne fut point le supranaturalisme des scolastiques. La philosophie ne prétend point prévaloir contre la religion, mais se réconcilier avec elle. Comme pensée intelligente, elle a sur la religion positive l'avantage de la comprendre, de comprendre le rationalisme et le supranaturalisme, et de se comprendre elle-même. La religion, à l'état de simple représentation, n'a point l'intelligence de la philosophie. La religion est la forme de la vérité pour tous les hommes, pour tous les degrés de la conscience. La philosophie en est une autre forme, une forme plus avancée : elle en est la conscience pensante. »

Après avoir exposé la différence qui sépare la philosophie de la religion, il faut encore indiquer quelle sera la part de celle-ci dans l'histoire de la philosophie. La mythologie se présente la première. La fiction arbitraire y a peu de part; elle est, quant à l'essentiel, le produit de la raison poétique, qui n'a encore à sa disposition que la représentation sensible. Les dieux sont représentés sous la figure humaine. C'est à la réflexion de chercher la pensée qui y est implicitement renfermée. Tel est l'objet de la *Symbolique* de Creuzer; ainsi en ont agi les Néoplatoniciens. Historiquement parlant, les adversaires de ce procédé ont raison; mais ils ont tort s'ils nient qu'il y ait là un autre contenu que celui de la lettre. Les mythologies, quelque simples, quelque puériles même qu'elles paraissent, ont leur source dans l'instinct de la raison. [3]

Néanmoins la mythologie doit être exclue de l'histoire de la philosophie, parce que celle-ci ne s'occupe pas de pensées qui ne sont renfermées qu'implicitement sous une enveloppe quelconque, mais de pensées qui ont été formellement énoncées, mises au

1 Nous prenons ici ce mot comme action de *comprendre* (*intelligere*) pour traduire le mot allemand *begreifen*.

2 *Er ist ganz geistlos*, *hölzern geworden*. P. 97.

3 C'est dans ce sens que Jean-Paul a dit quelque part : Les superstitions sont la poésie de la raison.

dehors. Elle ne tient compte de la religion qu'en tant qu'elle a été l'objet de la conscience sous la forme de la pensée.

Il est vrai que dans beaucoup de mythologies les images et les symboles sont aisés à interpréter. Hegel cite comme exemples la religion des anciens Perses, la cosmogonie de Sanchoniathon, celle de Bérosus. Partout on rencontre un certain mélange de l'image et de la pensée; mais ce mélange est encore en dehors de la philosophie. La mythologie peut aussi avoir la prétention d'être une manière de philosopher. Il y a eu des philosophes qui se sont servis de la forme mythique pour rendre leurs pensées plus sensibles. Mais dans les anciennes fables le mythe n'est pas une simple enveloppe destinée à voiler la pensée. La réflexion peut aujourd'hui en agir ainsi; mais la poésie primitive n'était point un genre opposé à la prose. Lorsque les philosophes ont enfermé leurs idées dans une image, ils avaient conçu la pensée d'abord. Ainsi fit Platon. C'est ainsi encore que Jacobi a philosophé en se servant de la forme chrétienne, et a dit les choses les plus spéculatives. Mais cette forme n'est point celle qui convient à la philosophie : la pensée doit s'y présenter sous sa forme propre. Lorsque la pensée s'est une fois assez fortifiée pour exister dans son propre élément, la fable n'est plus pour elle qu'un ornement superflu, qui d'ailleurs peut entraver la philosophie. La comparaison n'est jamais entièrement conforme à la pensée, et renferme toujours quelque chose de plus. Quiconque a recours au symbole, n'est pas encore tout-à-fait maître de sa pensée.

La méthode de représenter un contenu général par des nombres, des lignes, des figures géométriques, est tout aussi insuffisante, tout aussi peu utile. Elle peut seulement servir à exprimer les déterminations les plus abstraites; lorsqu'elle veut aller audelà, il y a confusion. La pensée doit se manifester; or, ces symboles abstraits sont plus propres à la cacher qu'à la montrer: elle n'existe qu'autant qu'elle est claire.

Il y a ensuite des pensées profondes et générales dans la religion comme telle, ainsi que dans la poésie. De pareilles pensées

sur la nature des choses se rencontrent partout; mais il n'y a philosophie que lorsque la pensée, comme telle, se présente comme le fondement, la racine de tout le reste. La philosophie n'a pas des pensées sur tel ou tel sujet donné; son objet est la pensée même, elle est la pensée de la pensée. Nous pourrions parler d'une philosophie d'Euripide, de Schiller, de Gœthe; mais les idées générales qu'on trouve chez eux sur la destination de l'homme, sur la vérité, la vertu, etc., ou ne sont présentées que par occasion, ou n'ont pas la forme qui est propre à la pensée philosophique.

Enfin, nous n'aurons pas davantage à nous occuper de la philosophie que nous voyons s'exercer dans le sein d'une religion. Il se trouve chez les Pères de l'Église et chez les théologiens scolastiques, comme dans les livres sacrés des Indous, des idées spéculatives profondes sur la nature de la divinité. Elles doivent faire partie de l'histoire du dogme, mais non de celle de la philosophie. La philosophie des Pères se compose d'idées platoniciennes et d'idées chrétiennes, et n'a par conséquent d'original que ce mélange. Ensuite ils ne la cultivaient pas pour elle-même, mais dans l'intérêt d'une doctrine positive. De même chez les scolastiques la pensée ne repose pas sur elle-même et n'a pas elle-même pour objet. Leur philosophie est plus indépendante, plus pensée que celle des Pères; mais leur but était de la faire concorder avec les dogmes reçus : ils ne s'appliquaient à prouver que ce que l'Église avait déjà sanctionné.

Comment la philosophie se sépare de la philosophie populaire.

Ce paragraphe de l'Introduction à l'histoire de la philosophie est surtout caractéristique. Ce que l'auteur appelle *philosophie populaire*, n'est pas, comme on pourrait le croire, la pensée du peuple, du grand nombre, laquelle, pour n'avoir pour guide que le bon sens, est le plus souvent d'une grande justesse. Hegel comprend sous ce nom jusqu'à la philosophie de Cicéron et celle de Pascal. Il appelle ainsi toute conviction qui se fonde sur le

sentiment, toute philosophie qui en appelle au sens commun, à la conscience universelle.

«Des deux sphères qui ont quelque affinité avec la philosophie, dit Hegel, la première, celle des sciences particulières, a dû être exclue de notre domaine, en ce qu'elle n'embrasse que le monde fini, et qu'elle n'a de commun avec la philosophie que la forme et non le contenu; la seconde s'en sépare, parce qu'elle ne s'accorde avec la philosophie que par son objet et son contenu, mais non par la forme de la pensée. La philosophie exige la réunion de la forme de l'un et du contenu de l'autre. La *philosophie populaire* semble aussi les réunir. Elle s'occupe d'objets généraux, raisonne sur Dieu et l'univers, et la pensée s'y montre active et indépendante de toute autorité positive. De ce genre sont les écrits philosophiques de Cicéron. Il a une manière de philosopher qui a son prix; il dit d'excellentes choses. Il a une riche expérience de la vie et de son ame, et en a tiré la vérité. Il s'exprime avec esprit sur les plus grands intérêts de l'humanité, et se fait écouter et applaudir. Les enthousiastes et les mystiques, d'un autre côté, peuvent être classés dans cette même catégorie. Ils respirent une vive piété; ils ont l'expérience des hautes régions; ils expriment le contenu le plus élevé. C'est ainsi qu'on trouve dans les *Pensées* de Pascal les aperçus les plus profonds. Mais cette philosophie n'est pas la véritable quant à sa source. Elle en appelle en dernière instance à la nature de l'homme, à l'instinct, au sentiment. C'est ainsi qu'elle déduit la religion d'un sentiment religieux, et ne l'appuie point sur quelque chose d'objectif : son dernier principe, dit-on, est la conscience que l'homme a immédiatement de Dieu. Cicéron invoque fréquemment le *consensus gentium;* les modernes y ont renoncé plus ou moins, et adressent l'individu à lui-même. On commence par explorer le sentiment, puis viennent des preuves et des raisonnemens; mais on sait que le raisonnement ne peut se fonder en dernière analyse que sur ce qui est immédiatement donné. Cette manière de philosopher exige à la vérité une pensée indépendante; mais elle pèche par la source où elle est puisée. Cette

source est de même espèce que celles des sciences d'observation et de la religion. La source où sont puisées les sciences est la nature; la source de la religion est l'esprit; mais le contenu est donné par l'autorité. La source, enfin, de la philosophie populaire sont le cœur, les instincts, les penchans, les dispositions naturelles, le sentiment. Elle est toute d'expérience, toute naturelle. Le sentiment renferme tout, comme la mythologie; mais non sous la forme véritable. Dans le sentiment, l'arbitraire de la subjectivité est encore mêlé au contenu.[1] »

Il résulte de tout cela que le sentiment, comme la religion, a le même contenu que la philosophie; mais ce contenu y est mêlé de choses étrangères, d'un élément subjectif, qu'il appartient à la philosophie d'en séparer : la philosophie aspire à une connaissance tout objective.

3. Commencement de la philosophie et de son histoire.

Si maintenant, après avoir distingué de la philosophie proprement dite toutes les productions analogues de l'esprit humain, nous demandons où commence son histoire, où et sous quelle forme elle naquit elle-même, Hegel nous dira que la philosophie commence là où le *général* est conçu comme l'être qui embrasse tout[2], ou bien là où l'être est conçu d'une manière générale, où se produit la pensée de la pensée. La liberté est la première condition de la pensée philosophique. Elle commence lorsque l'absolu n'est plus une simple *représentation*, mais lorque la pensée libre en saisit l'*idée*, c'est-à-dire l'être qu'elle reconnaît pour l'essence des choses, comme la totalité absolue et l'essence *immanente* de tout. Ainsi l'être simple que les Juifs se sont représenté comme Dieu, n'est pas un objet de la philosophie, mais bien ces propositions : l'essence ou le principe des choses est l'eau, ou le feu, ou la pensée.

Il y a un rapport intime entre cette liberté de la pensée chez un peuple et sa constitution politique. « Un peuple, dit Hegel,

1 Page 109-111.
2 *Wo diess allgemeine als das allumfassende Seyende aufgefasst wird.* P. 111.

qui a la conscience de la liberté, fonde toute son existence sur ce principe. La législation, tout l'état de la nation, a sa racine uniquement dans l'idée que l'esprit se fait de lui-même, dans les catégories qu'il s'est formées. Si nous disons que, pour que la philosophie puisse se produire, la conscience de la liberté est nécessaire, le peuple chez lequel la philosophie vient à naître doit être en possession de ce principe, et en même temps de la liberté réelle ou politique. Celle-ci ne commence à s'établir que là où l'individu se sait comme individu, comme essentiel, comme ayant une valeur infinie; en d'autres termes, là où le sujet a acquis la conscience de sa personnalité et prétend à avoir une valeur absolue. Or, cela implique la libre pensée de l'objet absolu, général, essentiel.... Voilà pourquoi la philosophie ne se montre que sous l'empire de constitutions libres.[1] » Ce ne sera pas chez les peuples orientaux qu'elle naîtra. Voici quelques-uns des traits dont Hegel a peint l'esprit oriental : Pour que la liberté devienne possible, il faut que l'esprit se sépare de son vouloir naturel, instinctif; il faut qu'il sorte de son état d'absorption dans la matière. La forme primitive, celle qui précède cette séparation, est l'unité immédiate de l'esprit avec la nature, unité qui n'est pas la véritable, précisément parce qu'elle est immédiate[2] : voilà l'être oriental en général. Lorsque la conscience en est encore à ce premier degré, la sphère de l'intelligence et de la volonté est encore bornée. Les fins qu'on se propose n'ont encore rien de général. Le caractère de l'homme oriental est une volonté finie. En politique, c'est le despotisme, qui n'admet que des maîtres et des esclaves. La crainte en est l'unique mobile : celui qui est gouverné et celui qui gouverne par la crainte, sont placés sur le même degré. La différence n'est que dans une plus grande énergie de la volonté. La religion a le même caractère : son caractère est la crainte du Seigneur. Lorsque l'individu ne se connaît que comme accidentel, il se sent dépendant de la puissance. Dans

1 Page 112-113.
2 La véritable unité est celle qui succède à la séparation; la pensée ne la détruit que pour la rétablir.

cette disposition de l'esprit, l'infini n'est qu'une pure abstraction. L'énergie de la volonté n'est que de l'arbitraire. Dans la religion il y a tour à tour un culte tout sensuel et la plus vide abstraction, la sensualité la plus grossière et l'abnégation la plus absolue. Ce n'est pas là le sol de la liberté. Le despote y exécute ses caprices, bons ou mauvais.

L'esprit a bien conscience de lui en Orient, mais le sujet ne se connaît point comme personne; il n'a qu'une existence négative, et se sent absorbé dans la substance objective. La félicité éternelle, la béatitude suprême de l'individualité, est représentée comme une absorption dans la substance absolue, l'anéantissement de la conscience et de toute différence entre la substance et l'individu, l'annihilation. En tant que l'homme est loin de cette béatitude, de cette union, il est sans valeur, sans droit, un accident. Ce n'est pas que dans cet état il ne puisse montrer de la noblesse, de la grandeur, de l'élévation dans le caractère; mais tout cela n'existe que comme production naturelle, et non comme effet de la moralité, de la légalité, qui soient les mêmes pour tous, que tous aient à respecter, et dans lesquelles les droits de tous soient reconnus. Il n'y a là ni conscience ni morale, mais seulement un ordre naturel, qui, à côté de la plus haute noblesse, laisse subsister ce qu'il y a de plus abject. [1]

« La conséquence de tout cela, conclut Hegel, c'est que toute connaissance philosophique est impossible dans ces conjonctures. Elle suppose le savoir de la substance, du général, de l'objectif, qui, en tant que je le pense et le développe, demeure objectif pour soi; de telle sorte que dans la substance je trouve en même temps la détermination de mon être que j'y vois affirmativement renfermé; que ce ne soient pas là seulement mes pensées subjectives, de simples opinions; mais que, au même titre que ce sont mes pensées, elles soient aussi des pensées objectives, substantielles. [2] »

1 Même ouvrage, p. 114-116.

2 *Die Folge davon ist, dass hier kein philosophisches Erkennen Statt finden kann. Dazu gehört das Wissen von der Substanz, dem Allgemeinen, das gegenständlich ist, — das, sofern ich es denke und entwickele, gegenständlich für sich bleibt; so dass in dem Substantiellen ich zugleich meine Bestimmung*

La philosophie proprement dite commence en Occident. C'est là seulement que se lève cette liberté de la conscience de soi, qui succède à la conscience naturelle. Dans l'éclat de l'Orient l'individu disparaît; la lumière devient en Occident éclair de la pensée. En Occident la félicité suprême est déterminée de telle sorte que le sujet y demeure tel et maintient son individualité. L'esprit individuel conçoit son être comme être général. Cette personnalité, cette participation à l'infini du *moi*, constitue l'être de l'esprit. C'est l'être d'un peuple de se savoir libre : c'est là le principe de toute sa vie morale et sociale. En Occident, telle est l'idée que nous nous faisons de notre essence, que la liberté personnelle en est la condition fondamentale. N'être point esclave, voilà notre essence, et cet être a toute la force d'un instinct naturel. La philosophie commence parmi les Grecs, parce que c'est chez eux que se trouve la liberté. Mais cette liberté réelle ne se rencontre en Grèce que sous une forme déterminée et limitée : il y a encore des esclaves. Nous pouvons caractériser par les abstractions suivantes la liberté en Orient, chez les Grecs et dans le monde germanique moderne. En Orient un seul est libre, le despote; en Grèce, quelques-uns seulement sont libres; dans la vie germanique, tous sont libres; l'homme est libre, parce qu'il est homme. En Grèce, quelques-uns sont libres seulement, les Athéniens, les Spartiates; mais non les Messéniens et les Ilotes. Il faut voir quelle est la raison de cette liberté partielle. Elle s'explique par les diverses modifications qu'éprouva la pensée hellénique [1]. Nous arrivons ainsi à traiter de la division de l'histoire de la philosophie.

III. Division, Sources, Méthode de l'histoire de la philosophie.

Une division scientifique doit se présenter comme nécessaire. Au fond il n'y a dans l'histoire de la philosophie que deux

habe, darin affirmatio enthalten bin; — so dass es nicht nur meine subjektiven Bestimmungen, Gedanken (mithin Meinungen) sind, sondern dass eben so als es meine Gedanken sind, es Gedanken des objektiven, substantiellen Gedanken sind. P. 117.

1 Page 117-119.

époques, la philosophie grecque et la philosophie germanique. Cette dernière est née sous l'influence du christianisme. Toutes les nations chrétiennes de l'Europe qui ont cultivé la science, ont subi l'influence de l'esprit germanique. L'hellénisme se retrouve dans le monde romain. Les Romains n'ont pas produit une philosophie qui leur soit propre, non plus que des poètes originaux. Leur religion même est d'origine grecque. Ce qu'elle a de plus propre, est précisément ce qu'il y a en elle de moins philosophique et de moins favorable à l'art. Quant à la philosophie germanique-chrétienne, il faudra distinguer deux époques : celle qui ne fut qu'une époque de préparation, et celle où cette philosophie se montre sous son véritable caractère, sous la forme qui lui appartient. Entre les temps anciens et les temps modernes se place une période moyenne, âge de fermentation et de travail. L'histoire de la philosophie se divise en conséquence en trois périodes :

Première Période : Depuis Thalès jusqu'à la philosophie néoplatonicienne et son développement par Proclus au cinquième siècle, jusqu'au moment où toute philosophie s'éteint ou se perd dans le christianisme : cette période embrasse environ mille ans, et sa fin coïncide avec la migration des peuples et la chute de l'empire d'Occident.

Seconde Période : Le moyen âge ; les scolastiques ; la philosophie s'exerçant dans les limites du christianisme. Cette seconde période embrasse encore un peu plus de mille ans.

Troisième Période : La philosophie des temps modernes, se montrant elle-même, sous sa propre forme, vers l'époque de la guerre de trente ans, avec Bacon, Jacob Bœhme et Descartes. On voit que cette philosophie est encore récente.

Quant aux sources, elles sont d'une autre nature que celles de l'histoire politique. Pour l'histoire de la philosophie ce ne sont pas les historiens, mais les actions elles-mêmes qui sont sous nos yeux. Nos sources, ce sont les ouvrages des philosophes ; nous ne consulterons les historiens que là où les sources premières se sont perdues.

Hegel cite, comme les ouvrages les plus remarquables sur l'histoire générale de la philosophie, ceux de Stanley, de Brucker, de Tiedemann, de Buhle, de Tennemann, et les Abrégés de Fr. Ast, de Wendt et de Rixner. Quelques-uns des jugemens qu'il porte à cette occasion ne sont pas sans intérêt.

« L'Histoire de la philosophie de Th. Stanley[1] n'est remarquable que comme premier essai. Elle ne traite que des écoles anciennes, comme d'autant de sectes, et comme s'il n'y en avait pas de nouvelles. L'auteur suppose, selon l'esprit de son temps, que la philosophie avait dû cesser avec l'établissement du christianisme. Il distingue entre la vérité produit de la raison naturelle et la vérité révélée, qui rendrait désormais toute philosophie inutile. Il est vrai que lors de la renaissance il n'y avait pas encore de philosophie originale moderne, et du temps de Stanley les systèmes nouveaux étaient trop jeunes encore pour que les vieux érudits daignassent les regarder comme quelque chose d'indépendant.

« La grande Histoire de Brucker est une volumineuse compilation qui n'est pas simplement puisée aux sources : elle est mêlée de réflexions selon la mode du temps. Cette méthode est absolument anti-historique, et pourtant la vérité historique n'est plus indispensable nulle part que dans l'exposé des systèmes de philosophie. »

Le jugement que Hegel porte sur Tiedemann[2], nous a paru dur. « Il traite longuement, mais sans intelligence, de l'histoire politique. Sa diction est guindée et pleine d'affectation. Le tout est un triste exemple qui montre comment un savant professeur peut s'occuper toute sa vie de philosophie spéculative, sans avoir la moindre idée de ce que c'est que la spéculation. Tiedemann extrait les philosophes tant qu'ils raisonnent ; mais lorsqu'arrive la spéculation, il a coutume de se fâcher, et déclare tout pour de vaines subtilités. Son mérite est d'avoir fourni des extraits précieux de livres rares du moyen âge, notamment d'ouvrages cabbalistiques et mystiques.

1 *The History of Philosophy*. Londres, 1655, fol. ; éd. III, 1701, in-4.°

2 *Geist der speculativen Philosophie*, 1791-1797 ; sept volumes in-8.° — Hegel enveloppe dans le même blâme les *Argumenta* que Tiedemann a placés en tête des Dialogues de Platon, dans l'édition Bipontine.

« Dans le grand ouvrage de Buhle[1], la philosophie ancienne est exposée trop brièvement en proportion du reste. Plus Buhle avance, plus il s'étend. Il a beaucoup de bons extraits d'ouvrages rares, de Jordan Bruno, par exemple.

« Dans l'Histoire de Tennemann[2] les systèmes sont décrits avec de grands détails; la philosophie moderne y est mieux traitée que l'ancienne. C'est que les anciens nous sont plus étrangers par leurs idées que les modernes. On convertit volontiers l'antique en quelque chose qui nous est plus familier. C'est ce qui est arrivé à Tennemann, et ce qui le rend peu utile dans cette partie. Pour Aristote, par exemple, le mésentendu est si grand, que Tennemann lui attribue précisément le contraire de ce qu'il pensait. On serait plus dans le vrai en mettant toujours l'inverse de ce que l'historien donne pour être la pensée du Stagyrite. Par bonheur il a la bonne foi de placer les paroles mêmes d'Aristote sous le texte, de telle sorte qu'on peut facilement se convaincre qu'il y a contradiction entre l'original et le commentaire. Tennemann est d'avis que l'historien de la philosophie ne doit pas avoir de système. Il se vante de n'en avoir pas, et pourtant il se montre pénétré de la philosophie de Kant. Il loue les philosophes, leur génie et leur application; mais il finit toujours par les blâmer d'avoir eu l'unique défaut de n'être pas de l'école de Kant, de n'avoir pas examiné la source de toute connaissance, examen dont le résultat eût été que la vérité ne saurait être reconnue. »

Des trois abrégés cités, Hegel donne le plus d'éloges à celui de Rixner[3]; ce n'est pas qu'il le trouve à l'abri de toute critique. Il le loue surtout d'avoir joint à chaque volume les passages principaux des auteurs.

Il nous reste à transcrire quelques-unes des idées de Hegel

1 *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie und einer kritischen Literatur derselben.* Gœttingue, 1796-1804; huit volumes in-8.° Cet ouvrage ne doit pas être confondu avec l'*Histoire de la philosophie moderne*, précédée d'un abrégé de la Philosophie ancienne, du même auteur, et traduite en français par M. Jourdain. Paris, 1816; six volumes in-8.°

2 *Geschichte der Philosophie*, 1798-1819; onze volumes in-8.°

3 *Handbuch der Geschichte der Philosophie*, trois vol., 1822-1823; seconde édition, 1829.

sur la méthode à suivre par l'historien de la philosophie. Il n'indiquera de l'histoire extérieure que l'esprit, le principe de chaque époque, et les principaux traits de la vie des philosophes les plus remarquables. Quant aux systèmes, il ne s'occupera que de ceux dont les principes ont poussé en avant, et qui ont fait faire quelque progrès à la science. Il passera sous silence les destinées ultérieures des doctrines. Il termine par les observations suivantes sur la prétendue impartialité qu'on demande à l'historien de la philosophie. « L'historien, dit-on, ne doit pas avoir de système; il ne doit pas juger les philosophies à la mesure de la sienne; il ne faut donner que des extraits. Sans doute, celui qui n'entend rien à la matière, qui n'a pas de système et ne possède que des connaissances historiques, n'aura pas de peine à être impartial. Il faut d'ailleurs distinguer à cet égard l'histoire de la philosophie de l'histoire politique. Si même dans celle-ci il n'est pas permis de rapporter les événemens à la manière des chroniqueurs, on peut néanmoins les raconter tout objectivement. C'est ainsi qu'Hérodote et Thucydide laissent le monde marcher en toute liberté; ils n'ajoutent aux faits rien qui leur appartienne, et ne jugent pas les actions selon leurs vues personnelles. Mais l'histoire politique elle-même se propose un but. Dans Tite-Live tout est rapporté à la domination romaine. Nous y voyons Rome naître, s'élever, se défendre, établir son empire. De la même manière dans l'histoire de la philosophie le développement de la raison en devient naturellement le but, le point de vue auquel tout se subordonne; ce n'est pas quelque chose d'étranger que nous y mêlions arbitrairement : c'est la matière elle-même qui fournit le but. L'histoire de la philosophie a aussi à rapporter des faits, des actions; mais on ne peut se dispenser du moins de demander ce qui constitue un fait, une action philosophique. Dans l'histoire ordinaire le fait est donné, et il s'agit seulement de voir s'il est important ou non; dans l'histoire de la philosophie, au contraire, c'est à l'historien à déterminer les faits eux-mêmes. »

Telle est la substance de l'Introduction de Hegel à ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*. Nous n'en avons omis qu'un petit

nombre de propositions, que nous n'aurions pu admettre sans les accompagner de trop longues explications. Parmi celles-là même que nous avons rapportées, il en est, nous ne l'ignorons pas, qui n'auront pas paru bien claires à nos lecteurs. Mais nous ne nous proposions autre chose, dans ces premiers paragraphes, que de les initier insensiblement au langage et à l'esprit de cette philosophie. Si par ces premières communications nous avons été assez heureux pour exciter l'intérêt, pour irriter la curiosité de quelques-uns seulement, notre but est atteint, et nous les invitons à nous suivre dans l'intérieur même de l'édifice dont nous ne leur avons montré jusqu'ici que les avenues et les alentours. Nous allons maintenant, après un moment de repos, aborder directement le système. J. Willm.



Mélanges.

FRIBOURG ET LA FORÊT-NOIRE.

La Forêt-Noire! Comme naguère à ce nom frémissaient les amateurs de romans et les voyageurs! Quelles poétiques et délicieuses angoisses ne donnait-il pas à nos mères, lorsque dans les soirs d'automne, assises jeunes filles encore et seulettes au fond de quelque sombre appartement de vieux château, elles lisaient les mélodramatiques récits des romanciers du temps, ou les contes non moins terribles des exploits de Schinder-Hans, le grand Schinder-Hans, ce *Robin-Hood* des montagnes d'outre-Rhin!

Aussi ce nom seul *la Forêt-Noire* exprime-t-il toute une littérature long-temps florissante, si elle est déchue aujourd'hui, la littérature de mistriss Radcliff, poèmes qui, au milieu des coups de tonnerre de la révolution et de l'empire, savaient encore impressionner la génération notre aînée, et savaient exciter parfois quelque tressaillement superstitieux au sein de la société la moins superstitieuse, la plus indévote des temps modernes.

Et puisque j'en suis à cette époque de classique renommée pour la Forêt-Noire, permettez-moi de vous rappeler un autre de ses titres à la popularité; titre décerné par l'érudition bachique de nos pères, et qu'aucun vétéran des cafés d'il y a trente ans ne voudra lui contester, je veux dire le fameux *Kirsch* de la Forêt-Noire.

Hélas, dépossédée aujourd'hui de ses deux gloires (les spectres de ses cavernes et la vogue de son *Kirsch*), rayée à la fois des étiquettes de roman et des étiquettes de distillateurs, la Forêt-Noire ne se présente plus aux imaginations romantiques ou positives de notre époque, que comme un amas de montagnes, pit-

toresques sans doute, mais où l'on voyage en toute sécurité, et où l'on boit de fort vulgaires liqueurs.

N'importe : elle est si belle, si calme, si majestueuse, cette mer de montagnes boisées qui sépare la Suisse de l'Allemagne! c'est plaisir de la voir avec ses riches horreurs, avec ses abîmes couronnés de sapins, avec ses rians chalets qui se dressent au-dessus des précipices, comme de blanches voiles de navire au-dessus des vagues!

Et puis ses habitans sont de si bonnes gens! je ne conçois pas que Schinder-Hans ait pu recruter parmi eux ses bandits! Moins gâtés que leurs voisins les Suisses par le contact des étrangers, par ce frottement de civilisation cosmopolite qui ne polit que les surfaces, ils ont encore toute leur rusticité, toute leur franchise natives; c'est avec un air libre, dégagé, presque fier, qu'ils vous abordent, non point avec l'obséquiosité d'un mercenaire qui spécule sur la bourse du voyageur. Aussi je recommande le pélerinage du *Schwarzwald* à tous ceux qui n'aiment pas respirer dans les montagnes l'air corrompu des villes. Pour l'artiste épris encore d'un autre pittoresque que le pittoresque vulgaire des sites, pour le poète qui recherche des mœurs non encore banales, pour l'homme du monde, enfin, qui veut un instant se dérober aux tristes spectacles du monde, il fait bon de voyager dans la Forêt-Noire, comme il devait faire bon de voyager en Suisse, avant que la mode n'eût transformé quelques-unes de ses vallées en succursales de *Hyde-Park*, ou du bois de Boulogne.

Voilà un préambule bien ambitieux peut-être pour de simples notes de promeneur. Arrivons vite au Val-d'Enfer, en passant par Fribourg. Fribourg est une si digne avant-garde de la Forêt-Noire!

Plus pittoresque même que la plupart des villes de ce tant pittoresque grand-duché de Bade, adossée aux montagnes, pourvue de délicieuses promenades, de maisons neuves et de vieux monumens, arrosée d'eau vive dans toute la longueur de sa principale rue, animée, bien vivante, ville d'université, de commerce

et de noblesse, Fribourg réjouit le cœur par son air de bonhomie, par son absence de toute prétention, par son allure en quelque sorte indépendante de toutes les banalités modernes. L'on dirait un port neutre comme Baden-Baden; mais plus modeste, plus pieux, plus tranquille; une sorte de tradition vivante des trèves de Dieu du moyen âge, où toutes les passions de ce temps-ci viennent non pas s'éteindre, mais s'adoucir; où les préjugés opposés vivent en paix entre eux, où les parchemins de barons, les patentes de marchands, les diplômes de savans, consentent à se faire fraternellement bonne place les uns à côté des autres.

Aussi Fribourg est-il la retraite favorite des hommes las des affaires: vieux militaires, vieux diplomates des différentes cours de l'Allemagne, vieux professeurs, vieux prêtres, tout un peuple d'oisifs qui n'ont pas toujours été oisifs, mais qui, après avoir pendu au croc leurs épées, ou leurs livrées de cour, ou leurs toges, ou leurs camails, aiment à s'étendre ensemble au soleil, à humer paisiblement l'air des montagnes, et à lorgner de loin le monde qu'ils ont quitté. En un mot, Fribourg serait la *Petite-Provence* de la confédération germanique, si de nombreux étudians ne venaient le rajeunir.

Ces étudians d'ailleurs ont aussi une physionomie à eux entre toutes les physionomies universitaires de l'Allemagne. Ils diffèrent beaucoup, par exemple, des étudians de Heidelberg, où abondent davantage les riches, les tapageurs, les viveurs. A Fribourg au contraire la plupart des étudians sont peu aisés, studieux, tranquilles; ils semblent s'être empreints aussi de cet air de modestie qui est le charme particulier de Fribourg. Les duels sont rares parmi eux; et si vous entrez dans leurs brasseries, vous apercevrez, à travers les nuages de fumée qui s'élèvent de leurs bonnes pipes, des figures toutes pacifiques, moins barbues certes que toutes les figures d'étudians allemands rencontrés jusqu'alors.

Merian raconte avec beaucoup de charme, selon moi, dans son bon vieux allemand, l'origine de Fribourg:

« Dans le Brisgaw il y avait autrefois un joli village, bâti par quelques mineurs; une église et un couvent s'y étant élevés, la

beauté du site, les ressources de la terre, et la protection du clergé ne tardèrent pas à y attirer de nombreux colons, qui devinrent si riches par l'exploitation des mines, qu'ils purent se faire anoblir. Des nobles de vieille race se mêlèrent alors à eux, et telle fut la vogue de ce bourg qu'au bout de peu d'années il compta dans son conseil jusqu'à douze chevaliers, et dans son enceinte jusqu'à quatorze monastères. Ce pourquoi le duc Berthold II de Zæhringen (aucuns disent Berthold III) l'affranchit et l'entoura de murailles en 1120.»

A l'extinction des ducs de Zæhringen en 1218, Fribourg et la contrée voisine, qu'à raison de sa fertilité et de sa richesse on avait appelée *Breissgau* (corruption probable de *Preiss-Au*, plateau de prix), passèrent à la maison de Fürstenberg par Agnès, sœur du dernier duc de Zæhringen, Berthold V, et femme d'Égon de Fürstenberg. Puis en 1386, à la suite de bien des querelles et prétentions diverses, les archiducs d'Autriche en devinrent possesseurs.

Assiégée et prise deux fois par les Suédois (en 1632 et 1634), la ville de Fribourg fut encore prise en 1638 par les troupes du duc Bernard de Saxe-Weimar; et en 1644, après une résistance héroïque, par les Français, qui, sous les ordres de Turenne et du grand Condé, défirent en même temps sous ses remparts l'armée austro-bavaroise du comte de Mercy.

Depuis lors Fribourg semble être devenu le champ de bataille favori des armées de Louis XIV. En 1677, le maréchal de Créqui s'en empare; en 1704, cette ville tombe de nouveau au pouvoir des Français, qui bientôt en sont chassés par suite de la bataille de Hochstett. En 1713, enfin, le vainqueur de Denain y ramène nos armes triomphantes.

Et puis c'est Louis XV qui en 1744, un siècle tout juste après Turenne, vient planter ses drapeaux sur la brèche de Fribourg. C'est Moreau qui, à son tour, promène sur ces vieux champs de gloire de la France monarchique les jeunes étendards de la France républicaine: Fribourg, la vieille et noble ville, garde un front tout sillonné des cicatrices de nos armes!

Le *Münster* de Fribourg n'est pas, sans doute, comparable à la cathédrale de Strasbourg, ce magnifique monument du génie religieux et du génie artistique des âges Christo-Franks : mais à Fribourg aussi c'est une sublime dentelle de pierres que cette flèche à jour, élancée dans les airs; flèche bien moins haute, il est vrai, que celle de Strasbourg, quoiqu'elle semble jetée aussi avec cette miraculeuse hardiesse de sculpture, cette téméraire légèreté d'architecture, qu'Ervin de Steinbach légua chez nous à l'admiration des siècles.

En outre, la cathédrale de Fribourg est double sous le rapport de l'art. Si sa flèche et une partie de son vaisseau appartiennent au genre si improprement, quoique si communément appelé gothique, l'autre partie est byzantine, empreinte de cette majesté lourde, de cette massive rondeur qui servirent de transition entre le genre Christo-Romain pur et le genre Christo-Frank.

La partie la plus curieuse de l'histoire féodale du Brisgaw se déroule en pages de marbre dans le chœur de sa cathédrale : vous y voyez les statues de plusieurs de ses comtes, qui, la mitre en tête et la cuirasse au dos, une main sur la garde de leur bonne épée, et l'autre main sur leur crosse épiscopale, se dressent dans leurs tombeaux comme pour caractériser, par leurs emblêmes à la fois sacerdotaux et militaires, ce moyen âge si étrangement mêlé de pouvoir spirituel et temporel, si anarchique en apparence, et cependant si fortement constitué, si vivace, si admirable par la durée de son bizarre ordre social !

Dans le même chœur, non loin de ces mausolées des puissans d'autrefois, apparaissent les tombes de savans d'autrefois : d'Ulrich Zazius et de Henri Glareanus le jurisconsulte, autres représentans d'un âge moins fécond sans doute que le nôtre en lumières et en science; mais où par compensation les savans vivaient et mouraient plus honorés.

La décoration intérieure du *Münster* de Fribourg est conservée avec beaucoup de goût, je dirai même avec une sorte de coquetterie et de recherche. Le badigeon a aussi passé par là,

mais du moins ses teintes sombres s'harmonient assez bien au caractère mystique du monument; nulle église ne possède plus de vitraux peints; il est vrai qu'une partie d'entre eux est moderne; on les doit à un artiste contemporain, à Hemlé, qui par un procédé nouveau cherche à restituer aux arts l'antique peinture sur verre. L'éclat de ces vitraux contemporains est jusqu'à ce jour aussi vif que l'éclat des vitraux légués par nos aïeux; reste à savoir s'ils résisteront aussi bien au souffle destructeur des siècles.

L'université de Fribourg, bâtie en 1581, et l'hôtel de ville, son voisin de non moins vieille origine, ne se recommandent guère que par leurs dates. Mais à une demi-lieue de la ville, sur une montagne qui la domine, gisent des ruines à jamais illustres dans les fastes germaniques. Là fut le château de Zæhringen, cette maison, l'une des plus nobles et des plus puissantes de l'antique Saint-Empire; érigée en duché, dès avant le règne de l'empereur Henri III, elle s'éteignit après avoir mêlé son sang à presque toutes les races aujourd'hui encore souveraines en Allemagne.

Enfin, Fribourg va bientôt posséder un beau temple protestant, qui sera aussi un glorieux monument pour cette ville, un monument de tolérance et de fraternité religieuses. Chaque matin les habitans de l'un et l'autre culte viennent assister aux travaux; ils comptent les pierres qui ont été ajoutées depuis la veille, et semblent prendre plaisir à voir le jeune temple s'élever, pour ainsi dire, à l'ombre de la vieille cathédrale, dont son architecture moderne ne cherche pas à rivaliser la majesté antique.

En sortant de Fribourg, il faut passer par le ciel pour aller dans l'enfer: ce jeu de mots vous le trouverez dans toutes les bouches si vous demandez le chemin du *Schwarzwald;* et en effet, entre le Val-d'Enfer (*Höllen-Thal*) et Fribourg, il y a une belle plaine, qu'à cause sans doute de sa fertilité on appelle le *Himmel-Kreis* (cercle du ciel).

Ses moissons dorées, ses riches vignobles, ses riantes prairies, font avec les rochers nus, les gorges sombres, l'horizon encaissé du Val-d'Enfer, le plus parfait contraste. C'est bien réel-

lement le ciel à côté de l'enfer, pour le laboureur du moins; mais je crois que tous les artistes préféreront l'*enfer*.

Les voyageurs qui ont vu les gorges d'Ollioules, seront frappés de leur ressemblance avec le Val-d'Enfer : c'est à peu près la même coupe de rochers gigantesques, suspendus en voûte au-dessus d'une étroite chaussée et d'un étroit lit de torrent; mais entre ces deux défilés il y a toute la différence du ciel du Midi au ciel du Nord. Le Val-d'Enfer a, selon moi, quelque chose de moins désolé : des sapins magnifiques couronnent ses parois de rochers, l'eau bruit vive et limpide le long du chemin; enfin, le roc même, d'une couleur rougeâtre, étale çà et là sur ses flancs quelque trace de végétation. Dans les gorges d'Ollioules, au contraire, tout semble également aride, nu, mort, point de verdure, point d'eau sur les pierres brûlantes du torrent desséché; les rochers, d'une teinte blafarde, sont sillonnés par la lave noire et durcie de l'ancien volcan d'Évenos; ce défilé de Provence mériterait bien mieux, selon moi, le nom fantastique de *Val-d'Enfer*.

Au risque d'imiter une célèbre touriste anglaise et d'encourir, comme elle, le reproche de me trop préoccuper des soins prosaïques de la vie au milieu des plus poétiques tableaux de la nature, je ne puis m'empêcher de vous signaler ici cette bonne auberge de l'*Étoile*, qu'on trouve au fin fond du Val-d'Enfer. Maison riante aux appartemens élégans et au service parfait, elle forme un piquant contraste avec les sites sauvages qui l'entourent; c'est un gîte excellent pour les voyageurs qui aiment contempler l'agreste nature par la fenêtre d'une confortable salle à manger, et qui aiment sabler à la fois le pittoresque et le champagne. Quant aux artistes de trempe moins vulgaire, qui honnissent ces empiétemens du monde sur le désert, ils feront bien de passer outre et d'aller demander l'hospitalité dans quelqu'un de ces châlets suspendus çà et là à mi-côte des montagnes; ils pourront certes y goûter à loisir, dans la *Stube* enfumée de la famille, les voluptés du lit de paille, du souper de chou-croûte, et du sommeil romantique au bruit des ronflemens et grognemens de leurs hôtes : père, mère,

enfans, chiens et bestiaux, qui se partagent fraternellement la chaumière.

Ces montagnards de la Forêt-Noire sembleraient, à en juger par la variété de leurs costumes, tirer leur origine de races diverses : chaque canton, presque chaque vallée a un uniforme différent; je dis, uniforme, car un régiment n'est pas plus uniformément vêtu que les paysans d'une même vallée ou d'un même village, et quelques-uns de ces costumes sont fort pittoresques, surtout ceux des femmes : ainsi, par exemple, dans le Val-d'Enfer les femmes portent des chapeaux d'osier, couleur safran, forme haute à petits bords relevés, qui, placés un peu de côté sur la tête, leur donnent un petit air mutin d'Amazones. Leur jupe de serge ou de gros velours noir descend à peine au-dessous du genou, et laisse voir une jambe d'ordinaire fort bien faite, quoiqu'un peu forte, chaussée d'un bas de laine rouge à côte bleue ou verte, et d'un soulier à boucle brillante : quelquefois ces bas rouges s'arrêtent à la cheville et laissent le pied nu, comme cela se voit dans quelques cantons suisses, dans le Tyrol, et dans une partie de l'Italie. En général, les femmes des vallées du *Schwarzwald* sont grandes, fort brunes, vigoureuses; le type de leur physionomie est bien différent de celui de l'Allemagne septentrionale, on dirait les descendantes d'une colonie italienne; les cheveux blonds sont rares parmi elles, et forment chez celles qui en ont été dotées par la nature un contraste assez piquant avec leur teint brun et chaud.

Souvent d'une vallée à l'autre le costume est tellement changé qu'on se dirait à cent lieues des montagnards de la vallée voisine. Allez-vous de Furtwangen à Triberg? au lieu de ce petit chapeau rond, dont l'effet est si gracieux, au lieu de ces vêtemens noirs, si courts et si légers, vous rencontrez des femmes à larges bonnets brodés, à robes longues d'indienne; ailleurs, comme dans la vallée de Schappach et les environs de Rippoldsau, c'est un bonnet noir tout petit, tout coquet; puis les chapeaux de paille sont ici tout étroits de bords, et là-bas tout larges et surchargés de pompons noirs ou rouges. Partout, enfin, le costume de ces montagnardes est pittoresque, tantôt se rapprochant des

costumes suisses, tantôt plus original; mais ce qui le gâte partout aussi, c'est l'usage extravagant des tailles à mi-dos; grâces aux plis des jupons sous ces corsets si courts, les femmes de la Forêt-Noire paraissent toutes bossues au premier coup d'œil.

Les châlets aux longs toits de chaume, aux parois de planches percées sur le devant d'une seule fenêtre plus large que haute, assez semblable à celle de la cabine d'un navire, sont disséminés dans un rayon de deux ou trois lieues quelquefois autour de la paroisse qui leur sert de lien. Il n'y a guère de village qui se tienne et forme des rues comme dans les pays de plaine; l'effet pittoresque y gagne, et les mœurs aussi probablement.

Les mœurs, j'aime à le redire, ne sont pas ici à demi citadines comme dans les villages de Suisse : ne vous attendez pas à rencontrer des espèces de pastorales à la Florian, où, sous le chapeau des bergères, vous sourit une jeune fille qui n'a de pastoral que son chien et sa houlette; n'essayez pas de conter fleurette aux incultes montagnardes de ces forêts, elles vous riraient au nez; ou pis encore, elles répondraient peut-être à vos douceurs par des argumens un peu brutaux, comme cela est arrivé sous mes yeux à un jeune Parisien, qui n'oubliera de sa vie, je m'assure, la vigueur de poing des belles de la Forêt-Noire. Mais demandez-leur votre chemin si vous êtes égaré, un asyle au châlet si vous êtes surpris par un orage, faites appel enfin à leur bon cœur, au lieu de faire appel à leur coquetterie, et vous les trouverez empressées, prêtes à se gêner pour vous, à faire un long détour pour vous remettre dans votre chemin, et ce sans prétention ni espoir de récompense.

Rudes en effet, car dans l'insurrection de ces populations contre les Français en 1796, les femmes ne jouèrent pas un rôle passif; elles défendirent bravement le foyer de la famille contre les conquérans, elles étaient les plus ardentes à s'armer, les plus dévouées aux privations et aux dangers de la guerre. Il est remarquable que dans presque toutes les occasions où le peuple, et surtout le peuple des campagnes, se soulève, les femmes donnent l'exemple aux hommes.

A Neustadt, petite ville à deux lieues du *Höllen-Thal*, sur la route de Constance, on me conta l'histoire d'une pauvre fille qui, après s'être battue comme une héroïne contre des dragons français, fut faite prisonnière. Elle allait être passée par les armes, mais un jeune sous-officier, touché de son courage et de sa beauté, lui sauva la vie. Dès-lors le fanatisme de Grethel Werner changea d'objet : renonçant à sa famille, à sa patrie, pour s'attacher uniquement à son libérateur, elle voulut le suivre à la guerre sous cet uniforme même qu'elle avait abhorré jusqu'alors, et qui allait devenir pour elle la livrée de l'amour.

Déjà les deux amans s'étaient donné leur foi, mais la religion ne l'avait pas encore consacrée, car les curés de ces campagnes, pour la plupart fervens apôtres de l'insurrection, se trouvaient à la tête des paysans, ou se cachaient à l'approche des troupes républicaines. Grethel éprouvait donc des scrupules : bonne catholique, elle craignait de porter malheur à son amant en ne faisant point bénir leur union ; enfin elle s'avisa qu'à défaut de prêtres l'église était là, non pas l'église de Neustadt saccagée par les Français, mais sur le haut de la montagne une chapelle solitaire que la guerre n'avait pas encore profanée, et dont la madone révérée ne dédaignerait pas sans doute de recevoir leurs sermens d'amour. Un soir elle y conduit son amant, comme lui elle était vêtue de l'habit de dragon, et son sabre reposait à côté d'elle, pauvre jeune fille occupée à prier devant l'autel, lorsque tout à coup les portes de la chapelle s'ouvrent avec fracas, une bande de paysans armés s'y précipite, on entoure les deux dragons, on les désarme, on les traîne hors du sanctuaire, et comme on ne peut les séparer, tant ils se tiennent étroitement embrassés, on leur donne du même coup la mort, cette peine des vaincus dans les impitoyables duels d'insurgés à conquérans.

Je me suis laissé dire qu'aujourd'hui encore, le 13 Octobre, deux ombres viennent errer la nuit autour de la chapelle en ruines.

Neustadt fut dans cette campagne de 1796 le théâtre d'un combat très-vif entre l'avant-garde de l'armée du Rhin et les Autrichiens unis au corps insurgé du baron d'Aspre, qui essayè-

rent de barrer à Moreau le passage du Val-d'Enfer, lorsque, par suite de la défaite de Jourdan, il exécuta sa belle retraite devant les armées de Latour et de l'archiduc Charles. Dans les campagnes suivantes, cette même ville fut encore plusieurs fois assez vivement disputée par les troupes belligérantes; et non loin d'elle, du côté de Furtwangen et de Hornberg, sont les plateaux de *Kalten-Herberg*, où un sanglant combat fut livré.

Les habitans des châlets voisins montrent çà et là dans ce désert quelques restes d'épaulemens qu'ils disent avoir été élevés par les Français; mais il est plus probable que ces fortifications faisaient partie des lignes de *Hornberg*, qui, parallèlement à celles de *Stollhoffen* et d'*Œttingen*, furent établies dans les dernières années de la guerre de la succession pour servir de barrière à l'Empire contre les armées de Louis XIV. Ces lignes de Hornberg s'étendaient depuis la vallée de la Kintzig jusqu'à Fribourg, étreignant dans leurs nombreux replis une grande partie de la Forêt-Noire.

Lorsque de ces hauts plateaux, qui dominent toute une zone de montagnes, on descend vers le Nord, la jolie petite ville de Furtwangen et sa riante vallée apparaissent tout à coup par une échappée de forêts comme un oasis de la civilisation au milieu des déserts. Écoutez! quel bruit d'industrie dans cette petite ville! Voyez l'activité de ses habitans, ces maisons rustiques transformées en ateliers d'horlogerie; ces scieries où l'on prépare le *Resonnanz-Holz :* vous attendiez-vous à trouver tout un peuple d'horlogers et de facteurs d'instrumens de musique dans un coin de vallon, séparé du monde par tant de sauvages montagnes?

Et continuez cette route jusqu'à Triberg : sur la pente des rochers, au-dessus des plus effrayans précipices, vous rencontrez encore des châlets que l'industrie a vivifiés, et dont les habitans sont de vrais artistes, horlogers-pasteurs qui cumulent la vie des montagnes avec les ingénieux labeurs des villes.

Et si vous entrez dans ces chaumières, si avec votre accent anglais ou français vous essayez de vous faire comprendre du villageois qui vient vous recevoir, vous serez bien étonné de

l'entendre vous répondre en anglais ou en français, vous parler de Londres ou de Paris, de La Haye et de Philadelphie, comme de lieux qui lui sont familiers, et dont il aime à se souvenir.

C'est que tous les ans une partie de cette population va faire son tour du monde; le jeune homme, muni de sa pacotille d'horloges de bois et de ses caisses à orgue, embrasse ses parens, et va pendant quelques années goûter la vie des cités au milieu des grands centres de civilisation de l'Europe et de l'Amérique. Presque toujours il amasse un petit pécule; puis, lorsqu'il a assez travaillé chez l'étranger, lorsque l'absence a assez aiguisé son appétit du sol natal, lorsque le mal du pays le prend enfin à son tour, il dit adieu aux villes, il traverse de nouveau les mers ou les royaumes, et le voilà qui revient à son châlet de la Forêt-Noire, à son habit de paysan, à sa fiancée, pauvre fille des montagnes, qu'il n'a pas oubliée au milieu des belles dames de son exil, et que toujours, dit-on, il retrouve fidèle.

Triberg, cette capitale de l'industrie dans la Forêt-Noire, est renommée chez les artistes pour sa belle cascade, et chez les dévots pour son pélerinage. Dévots et artistes s'y rendent en foule dans les beaux jours d'été; et je ne sais qui est plus pittoresque de ces processions de pélerins aux costumes si divers, accourus de tous les points de la Souabe, ou de cette nappe d'argent qui se déroule du haut des rochers jusqu'au fond de la vallée. Une autre scène pittoresque s'est encore offerte à moi dans cette bonne petite ville de Triberg : je rencontrai une noce joyeuse qui se rendait à l'auberge pour y dîner et y danser; le cortége était nombreux, jeune, endimanché. L'épousée était bien jolie; et moi, en les regardant passer, je regrettais de ne pouvoir me joindre à ces bonnes gens si heureux. Mon guide, devinant ma pensée, me propose aussitôt de prendre part à la fête : C'est l'usage, me dit-il, tout étranger est admis à nos noces; il suffit de jeter une pièce de monnaie sur la table pour contribuer à son gré et selon ses moyens aux frais de la journée, on ne lui en demande pas davantage, et dès-lors il prend rang pour toute la journée dans la famille.

Je voulus essayer de ce moyen pour faire plus intime connaissance avec les mœurs du pays : mes hôtes de la noce se serrèrent un peu pour me faire place, sans se gêner d'ailleurs, sans me faire de questions, sans montrer le moindre étonnement de ma démarche; il semblait vraiment que je fusse depuis long-temps des leurs. Les jeunes garçons choquaient leurs verres contre le mien, les vieillards me donnaient de bonnes paroles, seulement les jeunes filles ne firent pas grande attention au *monsieur* étranger; elles avaient chacune leur amoureux, et il faut bien avouer, à part toute vanité de jeune homme, qu'elles ne se donnèrent pas la peine d'être coquettes pour moi.

De Triberg à Hornberg, dans la vallée de la Kintzig, il n'y a que deux lieues; je mis quatre heures pour les faire à pied. Ces lieues de la Forêt-Noire sont dignes des lieues des Pyrénées, plus longues que larges, je vous assure; mais la route de Triberg longe une si jolie vallée!

A Hornberg combattit Désaix, et toute cette vallée de la Kintzig est remplie des souvenirs de nos guerres : chaque bourg, chaque village semblent autant de jalons laissés là par l'armée du Rhin; cette armée la plus dévouée et à la fois la plus modeste, la plus remarquable par son patriotisme sage et désintéressé, que posséda la France républicaine.

Nous voici tout proche de ces sources nombreuses qui ne sont pas une des moindres richesses de la Forêt-Noire et de la Souabe: ces bains de Rippoldsau, de Griesbach, de Petersthal, d'Antegast, de Wildbad, de Hüttersbach, tous plus ou moins célèbres, plus ou moins précieux aux malades et aux oisifs.

Ici la Forêt-Noire perd son charme le plus original, sa franche bonhomie de contrée encore inculte, pour prendre à son tour les bonnes façons du monde, pour bâtir des hôtels élégans dans les gorges de ses montagnes, pour lisser ses sentiers les plus escarpés, les débarrasser des cailloux trop durs au pied délicat des citadins, les jalonner çà et là de bancs et de kiosques, et rendre accessibles ses cimes les plus hautes aux équipages des baigneurs. De Thébaïde, elle se fait jardin anglais; de pâtre, elle se fait

Dandy; mais le naturel perce quelquefois encore, et le pittoresque de ses vallées n'est pas trop gâté par les allées sablées qui les parcourent.

Je ne sais trop à quelles maladies servent ou remédient les eaux de Rippoldsau, mais l'établissement de M. Guerringer est un remède infaillible contre le spleen. Là, on s'ingénie à vous donner ou plutôt à vous vendre au milieu des montagnes tous les plaisirs de la ville : cet établissement forme à lui seul un élégant village, où les chaumières sont transformées en habitations de baigneurs, où vous trouvez à louer des calèches et des chevaux de selle, et des ânes aussi fringans qu'à Montmorency; où, enfin, salles de conversation, de lecture, de danse, salle à manger surtout, ne laissent rien à regretter, rien vraiment, aux exilés des villes, que l'ordre d'un médecin, l'ennui, la manie du changement d'air, font affluer dans ces montagnes. Aussi la vogue de Rippoldsau croît-elle d'année en année. La livrée rouge des grands-ducs de Bade vient y briller au milieu des livrées de toutes couleurs et de toute origine, qu'étalent force barons de Souabe, et force marchands de Bâle ou de Francfort.

Puis, si vous passez la montagne et descendez dans la vallée voisine, vous trouvez encore des livrées, encore des barons et des bourgeois, encore la ville et la cour se coudoyant sur les sentiers étroits des rochers, et luttant de luxe au milieu des bois. Car dans le fond de cette vallée voisine est Griesbach, le bain de la grande-duchesse, comme Rippoldsau est le bain du grand-duc; Griesbach plus sévère et moins uniformément adonisé que Rippoldsau, avec ses deux établissemens rivaux, *Münsch* et *Dolmetsch*, l'hôtel de la franche bourgeoisie et l'hôtel aristocrate, deux camps sans cesse en présence, où les deux classes de baigneurs, les bourgeois restés bourgeois et les gentilshommes, sont rangés en bataille, s'observant, se jalousant, se critiquant à qui mieux, et perpétuant enfin au milieu des sublimes montagnes ces misérables petites rivalités de coteries, si mesquines déjà au sein de nos villes, mais que le voisinage de la Forêt-Noire rend dix fois plus ridicules encore.

Le sombre Knibiss domine ces rendez-vous de plaisir et de folie : c'est là plus haute montagne de la Forêt-Noire, où toutes les montagnes sont à peu près également hautes, également boisées, également couronnées de vieux sapins ; on dirait que la nature s'est plu à reléguer parmi ces rochers l'égalité tant rêvée, égalité que les hommes seuls viennent y troubler. Mais le Knibiss mérite à tous égards d'être distingué : il a servi de place d'armes aux hordes de paysans fanatiques qui désolèrent l'Allemagne, et qui, au nom de l'égalité chrétienne, démolissaient comme on a démoli depuis au nom de l'égalité politique ; puis, le Knibiss a vu d'autres fanatiques plus inoffensifs, mais plus fous, transformer ses solitudes en rendez-vous du sabbat, lorsque dans les commencemens du dix-septième siècle la manie de la sorcellerie s'empara des habitans de presque toutes ces contrées. C'était sur l'un de ses plateaux que se rassemblaient les prétendus sorciers, ces malheureux paysans qui, de 1615 à 1635, donnèrent l'étrange spectacle de martyrs du diable mourant sur les bûchers avec tout l'héroïsme des martyrs de Dieu ! Et enfin, le Knibiss a aussi des souvenirs nationaux pour nous, Français : un fort y existait, il y a quarante ans, qui, défendu par les troupes du duc de Wurtemberg, fut pris d'assaut par les grenadiers de Gouvion Saint-Cyr.

La vallée de Griesbach est toute parsemée de bains : d'abord Petersthal, le mieux situé de tous, moins bien habité que Griesbach (si l'on veut), moins fashionnable, mais bien plus riant, plus gai, plus réellement agréable à habiter ; chacun des bains de ce canton semble affecté à une autre classe de visiteurs. Si à Rippoldsau et à Griesbach dominent les gens plus ou moins bien fondés en prétentions aristocratiques, à Petersthal réside de préférence la bourgeoisie pure ; la bourgeoisie à robes de soie le dimanche, et à robes d'indienne le reste de la semaine ; la bourgeoisie sans lorgnon et sans gants jaunes, dînant plus joyeusement et s'amusant davantage peut-être que la colonie musquée, guindée, sophistiquée, de Griesbach et de Rippoldsau.

Ensuite viennent Schwebel-Bad et Antegast, encore plus roturiers que Petersthal, partant encore plus animés, plus endiman-

chés, plus retentissans de bonne grosse gaîté de menu-peuple. A Schwebel-Bad et à Antegast ce n'est plus au piano que l'on marche de froides contredanses, ou que l'on essaie un galop bien vite interrompu : c'est au son de la grosse caisse que se poursuivent sans interruption des walses vives, vigoureuses, rustiques, ranimées par les cris de joie des danseurs et les trépignemens des jeunes filles. Aussi venez à Antegast, venez, artistes, y chercher des sujets de Teniers. Ces jupons de bure aux couleurs vives, ces longues tresses pendantes des walseuses, ces gestes joyeux des jeunes gars, ce cliquetis des verres à toutes les tables, ces physionomies populaires si bonnes, si épanouies, si luronnes, tout cela vaut bien les classiques *Kirmess* flamandes, tout cela aussi ferait de magnifiques toiles!

Hélas, nous allons être bientôt au bout de la Forêt-Noire! Voici Oppenau, une ville déjà! et un peu plus loin, au sortir de la vallée, encore une ville, Oberkirch, deux vassales émancipées de l'évêché de Strasbourg, et qui gardent encore religieux souvenir à la souveraineté épiscopale.

Pourtant ces évêques de Strasbourg n'étaient pas toujours des seigneurs bien commodes; témoins les fréquentes tentatives que fit Oberkirch pour échapper à leur joug. En 1429 cette ville, alliée à la ville de Strasbourg, soutint un long siége contre l'évêque; elle ne fut délivrée qu'au bout d'un an par les troupes strasbourgeoises. En 1592, elle se révolta de nouveau, et cette fois l'évêque parut définitivement dépossédé. Le margrave de Brandebourg ayant réuni le territoire d'Oberkirch, ainsi que celui d'Oppenau, au duché de Wurtemberg, elle resta dans la ligue protestante jusqu'en 1634, après la bataille de Nordlingen, qui la fit rendre à l'évêché.

Oberkirch et Oppenau ont servi bien souvent de champ de bataille pendant les guerres de notre grande révolution : chaque passage du Rhin les arrosait de sang français; c'est surtout dans ces défilés que Désaix prenait plaisir à former les jeunes officiers qu'il destinait plus tard à des commandemens importans, et à qui il confiait de préférence la guerre d'avant-postes.

Je pourrais vous faire longer cette dernière chaîne de montagnes, et descendre à Baden-Baden; mais Baden-Baden a été si souvent et récemment encore si bien décrit! d'ailleurs, quoi qu'en dise la géographie, Bade est à cent lieues de la Forêt-Noire. A quel propos tomber de mes bien-aimés châlets dans la ville cosmopolite par excellence? Arrêtons-nous donc à Sasbach, où fut tué Turenne, et où le monument du grand capitaine, relevé par un autre grand capitaine, par Moreau en 1799, parle haut encore de France aux étrangers d'alentour. Hélas, pourquoi faut-il ajouter qu'en 1815 un grand sacrilége fut commis dans ce lieu, et que le noyer même, sous lequel expira Turenne, dut voir défiler sous son ombre l'une des armées ennemies qui, après Waterloo, marchaient à la conquête de la France!

Adieu à la Forêt-Noire, adieu aux solitudes que n'a pas encore déflorées l'inquiet génie du siècle; une autre fois je vous parlerai de la vallée du Rhin, cette superbe et fertile plaine qui est moitié France, moitié Allemagne, et qui se déroule à droite et à gauche du fleuve, dans sa double bordure de montagnes, de vieux châteaux, d'historiques cités, comme la digne frontière des deux plus grandes nations de l'Europe continentale.

Louis Levrault.

CONVERSATIONS DE LUTHER.

La famille, la femme, les enfans.[1]

Arrêtons-nous dans cette triste histoire des dernières années de la vie publique. Réfugions-nous comme Luther dans la vie privée; asseyons-nous à sa table, à côté de sa femme, au milieu de ses enfans et de ses amis; écoutons les paroles graves du pieux et tendre père de famille :

« Celui qui insulte les prédicateurs et les femmes ne réussira pas bien. C'est des femmes que viennent les enfans, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'État. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes.

« Le Droit saxon est trop dur, lorsqu'il donne seulement à la veuve un siége et une quenouille. Par le premier mot, il faut entendre la maison; par le second l'entretien, la subsistance. On paie bien un valet. Que dis-je? On donne plus à un mendiant.

« Il n'y a point de doute que les femmes en mal d'enfant qui meurent dans la foi sont sauvées, parce qu'elles meurent dans la charge et la fonction pour laquelle Dieu les a créées.

« C'est l'usage dans les Pays-Bas que chaque nouveau et jeune prêtre se choisisse une petite fille qu'il tient pour sa fiancée, et cela pour honorer le saint état du mariage. »

On disait à Luther : si un prédicateur chrétien doit souffrir la prison et la persécution pour l'amour de la Parole, ne doit-il pas à plus forte raison se passer du mariage? Il répondit à cela : Il est plus facile de supporter la prison que de brûler. Je l'ai éprouvé moi-même. Plus je macérais mon corps, plus je tâchais de le dompter, et plus je brûlais. Quand on aurait le don de rester chaste dans le célibat, on doit encore se marier pour faire dépit

1 Extrait des Mémoires de Luther, publiés par M. Michelet. La *Revue* rendra prochainement compte de cet intéressant ouvrage.

au pape.... Si j'étais mort à l'improviste, j'aurais voulu, pour honorer le mariage, faire venir à mon lit de mort une pieuse fille que j'aurais prise comme épouse, et à laquelle j'aurais donné deux gobelets d'argent pour don de noces et présent du lendemain (*Morgengabe*).

Lettre à un ami qui lui demande conseil pour se marier: « Si tu brûles, il faut prendre femme.... Tu voudrais bien en avoir une belle, pieuse et riche. Très-bien, mon cher, on t'en donnera une en peinture, avec des joues roses et des jambes blanches. Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira.

« Il n'est guère plus possible de se passer de femme que de boire ou de manger. Conçu, nourri, porté dans le corps des femmes, notre chair est à elles dans sa plus grande partie, et il nous est impossible de nous en séparer tout-à-fait.

« La plus grande grâce de Dieu est d'avoir un bon et pieux époux, avec qui vous viviez en paix, à qui vous puissiez confier tout ce que vous avez, même votre corps et votre vie, et avec qui vous ayez de petits enfans. Catherine, tu as un homme pieux qui t'aime, tu es une impératrice. Grâce soit rendue à Dieu. »

Quelqu'un excusait ceux qui courent après les filles, le docteur Luther répondit: « qu'il soutient que c'est mépriser le sexe féminin. Ils abusent des femmes, qui n'ont pas été créées pour cela. C'est une grande chose qu'une jeune fille puisse toujours être aimée; le diable le permet rarement. Elle disait bien, mon hôtesse d'Eisenach, quand j'y étais aux écoles: *Il n'est sur terre chose plus douce que d'être aimé d'une femme.* »

Au jour de la Saint-Martin, anniversaire de la naissance du docteur Martin Luther, maître Ambrosius Brend vint lui demander sa nièce.... Un jour qu'il les surprit dans un entretien secret, il se mit à rire et dit: « Je ne m'étonne pas qu'un fiancé ait tant à dire à sa fiancée; pourraient-ils se lasser jamais? Mais on ne doit point les gêner; ils ont privilége par-dessus droit et coutume. » En la lui accordant, il dit ces paroles: « Monsieur et cher ami, je vous présente cette jeune fille telle que Dieu me l'a don-

née dans sa bonté. Je la remets entre vos mains; Dieu vous bénisse de sorte que votre union soit sainte et heureuse.»

Le docteur Martin Luther était à la noce de la fille de Jean Lufft. Après le souper, il conduisit la mariée au lit, et dit à l'époux que, d'après le commun usage, il devait être le maître dans la maison.... quand la femme n'y était pas; et pour signe, il ôta un soulier à l'époux, et le mit sur le ciel du lit, afin qu'il prît ainsi la domination et le gouvernement.

«Fais comme moi, cher compagnon, quand je voulus prendre ma Catherine, je priai notre Seigneur; mais je priai sérieusement. Fais-en autant, tu n'as pas encore sérieusement prié.»

En 1541, Luther fut un jour extrêmement gai et enjoué à table. «Ne vous scandalisez pas de me voir de si bonne humeur, dit-il à ses amis, j'ai reçu aujourd'hui beaucoup de mauvaises nouvelles, et je viens de lire une lettre très-violente contre moi. Nos affaires vont bien, puisque le diable tempête si fort.»

Il riait du bavardage de sa femme, et lui demandait si avant de prêcher si bien, elle avait dit un *Pater*. Si elle l'eût fait, Dieu lui aurait sans doute défendu de prêcher.

«Si je désire encore faire l'amour, je voudrais me tailler dans la pierre une femme obéissante; sans cela je désespère d'en trouver.

«La première année du mariage on a d'étranges pensées. Si on est à table, on se dit: auparavant tu étais seul; aujourd'hui tu es à deux. Au lit, si l'on s'éveille, on voit une autre tête à côté de soi. Dans la première année, ma Catherine se tenait assise à côté de moi quand j'étudiais, et comme elle ne savait que dire, elle me demandait: «Seigneur docteur, en Prusse le maître d'hôtel n'est-il pas frère du margrave?»

«Il ne faut pas mettre d'intervalle entre les fiançailles et les noces.... Les amis mettent des obstacles, comme il m'est arrivé avec maître Philippe, et pour le mariage d'Eisleben (Agricola). Tous mes meilleurs amis criaient: point celle-là, mais une autre.»

Lucas Cranach, l'aîné, avait fait le portrait de la femme de Luther. Lorsque le tableau fut suspendu à la muraille et que le docteur le vit: «Je veux, dit-il, faire peindre aussi un homme,

envoyer à Mantoue les deux portraits pour le concile, et demander aux saints Pères s'ils n'aimeraient pas mieux l'état du mariage que le célibat des ecclésiastiques.»

« Quand Ève fut amenée devant Adam, il devint plein du Saint-Esprit, et lui donna le plus beau, le plus glorieux des noms; il l'appela *Eva*, c'est-à-dire la mère de tous les vivans; il ne l'appela point sa femme, mais la mère, la mère de tous les vivans. C'est là la gloire et l'ornement le plus précieux de la femme; elle est *Fons omnium viventium*, la source de toute vie humaine. Cette parole est brève, mais ni Démosthènes ni Cicéron n'auraient pu dire ainsi. C'est le Saint-Esprit lui-même qui parle ici par notre premier père, et comme il a fait un si noble éloge du mariage, il est juste que nous couvrions et cachions ce qu'il y a de fragile dans la femme. Jésus-Christ, le fils de Dieu, n'a pas non plus méprisé le mariage; il est lui-même né d'une femme, ce qui est un grand éloge du mariage.

« On trouve l'image du mariage dans toutes les créatures, non-seulement dans les animaux de la terre, de l'air et des eaux, mais encore dans les arbres et les pierres. Tout le monde sait qu'il est des arbres, tels que le pommier et le poirier, qui sont comme mari et femme, qui se demandent réciproquement, et qui prospèrent même quand ils sont plantés ensemble. Parmi les pierres, on remarque la même chose, surtout dans les pierres précieuses, le corail, l'émeraude et autres. Le ciel est aussi le mari de la terre. Il la vivifie par la chaleur du soleil, la pluie et le vent, et lui fait ainsi porter toutes sortes de plantes et de fruits.»

Les petits enfans du docteur se tenaient debout devant la table, en regardant avec bien de l'attention les pêches qui étaient servies; le docteur se mit à dire: « Qui veut voir l'image d'une ame qui jouit dans l'espérance, la trouvera bien ici. Ah! si nous pouvions attendre avec autant de joie la vie à venir!»

On amena au docteur sa petite fille Magdalena, pour qu'elle chantât à son cousin le chant qui commence ainsi: *Le pape invoque l'empereur et les rois*, etc. Mais elle ne le voulut point, quoique sa mère l'en priât bien fort. Le docteur dit à ce sujet:

rien de bien par force. Sans la grâce il ne résulte rien de bon des œuvres de la loi.

« *Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement.* Il n'y a pas là pour moi de contradiction. C'est ce que mon petit Jean fait à l'égard de son père. Mais je ne puis en faire autant à l'égard de Dieu. Si je suis à ma table et que j'écrive, ou que je fasse autre chose, Jean me chante une petite chanson; s'il chante trop haut et que je l'avertisse, il continue, mais en lui-même, et avec quelque crainte. Dieu veut aussi que nous soyons toujours gais, mais d'une gaîté mêlée de crainte et de réserve. »

Au premier jour de l'an, un petit enfant du docteur pleurait et criait au point que personne ne pouvait le calmer; le docteur avec sa femme en fut triste et chagriné une grande heure, ensuite il dit: Tels sont les désagrémens et les charges du mariage.... C'est pour cela qu'aucun des Pères n'a rien écrit de remarquablement bon à ce sujet. Jérôme a parlé assez salement, je dirai presque anti-chrétiennement du mariage. Au contraire, S. Augustin....

Après qu'il eut joué avec sa petite Magdalena, sa femme lui donna le plus jeune de ses enfans, et il dit: « Je voudrais être mort à l'âge de cet enfant, j'aurais bien renoncé à tout l'honneur que j'ai, et que je puis encore obtenir en ce monde. »

Il disait à son petit enfant: « Tu es l'innocent petit fou de notre Seigneur, sous la grâce et non sous la loi. Tu es sans crainte, sans inquiétude, tout ce que tu fais est bien fait.

« Les enfans sont les plus heureux. Nous autres vieux fous nous nous tourmentons et nous affligeons par nos éternelles disputes sur la Parole.

« Est-ce vrai? Est-ce possible? Comment est-ce possible? nous demandons-nous sans cesse. Les enfans dans la simplicité et la pureté de leur foi ont la certitude, et ne doutent en rien de ce qui fait leur salut. Pour être sauvés, nous devons, à leur exemple, nous en remettre à la simple Parole. Mais le diable, pour nous empêcher, nous jette sans cesse quelque chose en travers.

C'est pourquoi le mieux c'est de mourir sans différer, et de nous en aller vite sous terre. »

Une autre fois que son petit enfant Martin prenait le sein de sa mère, le docteur dit : « Cet enfant et tout ce qui m'appartient, est haï du pape et du duc Georges ; haï de leurs partisans ; haï des diables. Cependant tous ces ennemis n'inquiètent guère le cher enfant, il ne s'inquiète pas de ce que tant et de si puissans seigneurs lui en veulent ; il suce gaîment la mamelle, regarde autour de lui en riant tout haut, et les laisse gronder tant qu'ils veulent.

Comme maître Spalatin et maître Lenhart Bein, pasteur de Zwickau, étaient chez le docteur Martin Luther, il jouait bonnement avec son petit enfant Martin, qui babillait et caressait tendrement sa poupée. Le docteur dit : « Telles étaient nos pensées dans le paradis, simples et naïves, innocentes, sans méchanceté ni hypocrisie ; nous eussions été véritablement comme cet enfant quand il parle de Dieu, et qu'il en est si sûr.

« Quels ont dû être les sentimens d'Abraham, lorsqu'il a consenti à sacrifier et égorger son fils unique ? Il n'en aura rien dit à Sara, la chose lui eût trop coûté. Vraiment je disputerais avec Dieu, s'il m'imposait et m'ordonnait une telle chose. » Alors la femme du docteur prit la parole, et dit : « Je ne puis croire que Dieu demande à personne qu'il égorge son enfant. »

« Ah, combien mon cœur soupirait après les miens, lorsque j'étais malade à la mort dans mon séjour à Smalkalden. Je croyais que je ne reverrais plus ma femme ni mes petits enfans ; que cette séparation me faisait de mal ! Il n'est personne assez dégagé de la chair pour ne pas sentir ce penchant de la nature. C'est une grande chose que le lien et la société qui unissent l'homme et la femme. »

Il est touchant de voir comme tout ramenait Luther à des réflexions pieuses sur la bonté de Dieu, sur l'état de l'homme avant sa chute, sur la vie à venir. Ainsi une belle branche chargée de cerises, que le docteur Jonas met sur table ; la joie de sa femme, qui sert des poissons du petit étang de leur jardin ; la simple vue

d'une rose, etc. Le 9 Avril 1539, le docteur se trouvait dans son jardin, et regardait attentivement les arbres tout brillans de fleurs et de verdure. Il dit avec admiration : « Gloire à Dieu, qui de la créature morte fait ainsi sortir la vie au printemps. Voyez ces rameaux, comme ils sont forts et gracieux ; ils sont déjà tout gros de fruits. Voilà une belle image de la résurrection des hommes. L'hiver est la mort, et l'été la résurrection. Alors tout revit, tout est verdoyant. »

« Philippe et moi nous sommes accablés d'affaires et d'embarras. Moi qui suis vieux et *emeritus*, j'aimerais mieux maintenant prendre un plaisir de vieillard dans les jardins, à contempler les merveilles de Dieu dans les arbres, les fleurs, les herbes, les oiseaux, etc. C'est ce plaisir et ce loisir qui me reviendraient si mes péchés ne m'avaient mérité d'en être privé par ces affaires importunes et souvent inutiles. »

Le 18 Avril 1589, sur le soir, il y eut un orage très-fort, suivi d'une pluie bienfaisante, qui rendit la verdure à la terre et aux arbres. Le docteur Martin dit, en regardant le ciel : « Voilà un beau temps ; tu nous l'accordes, ô mon Dieu, à nous qui sommes si ingrats, si pleins de méchanceté et d'avarice. Tu es un Dieu de bonté. Ce n'est pas là une œuvre de Satan ; non, c'est un tonnerre bienfaisant qui ébranle la terre, et l'ouvre pour lui faire porter des fruits et répandre un parfum semblable à celui que répand la prière du chrétien pieux. »

Un autre jour, sur la route de Leipzig, le docteur, voyant la plaine couverte de blés superbes, se mit à prier avec ferveur ; il disait : « O Dieu de bonté, tu nous donnes une année heureuse. Ce n'est pas à cause de notre piété, c'est pour glorifier ton saint nom. Fais, ô mon Dieu, que nous nous amendions, et que nous croissions dans ta Parole. Tout en toi est miracle. Ta voix fait sortir de la terre, et même du sable aride, ces plantes et ces épis si beaux qui réjouissent la vue. O mon père, donne à tous tes enfans leur pain quotidien.

« Supportons les difficultés qui accompagnent nos fonctions, avec égalité d'ame, et attendons secours du Christ. Considère dans

ces violettes et ces pensées que tu foules en te promenant sur la lisière de nos jardins, un emblême de notre condition. Nous consolons le peuple lorsque nous remplissons l'église : il y a là la robe de pourpre, la couleur des afflictions; mais au fond, la fleur d'or rappelle la foi, qui ne se flétrit pas.»

Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre, et s'y posant pour passer la nuit; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement; il ne s'inquiète pas, il ne songe point au gîte du lendemain, il se tient bien tranquille sur sa petite branche, et laisse Dieu songer pour lui.»

Vers le soir, vinrent deux oiseaux qui faisaient un nid dans le jardin du docteur. Ils étaient souvent effrayés dans leur vol par ceux qui passaient. Il se mit à dire : « Ah! cher petit oiseau, ne fuis point, je te souhaite du bien de tout mon cœur; si tu pouvais seulement me croire. C'est ainsi que nous refusons de nous confier en Dieu, qui, bien loin de vouloir notre perte, a donné pour nous son propre fils.»

DE LA POÉSIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE.

Jamais, si ce n'est au temps des *Minnesinger*, la poésie lyrique allemande n'a été aussi brillante qu'elle l'est aujourd'hui; jamais elle n'a été plus riche, plus harmonieuse. Les chants des *Minnesinger* ont été recueillis avec soin, et ils excitent encore notre admiration. Il me semble que leur printemps poétique est revenu, et qu'il se répand à travers le monde avec de douces chansons. Pourvu qu'après des jours si beaux, nous ne retombions pas encore dans les ténèbres!

Il y a de grands poètes dont le nom est devenu classique, dont les vers se retrouvent partout, et qui ne jouissent pas, il est vrai, de la fortune à laquelle ils auraient le droit d'aspirer; mais la poésie a un plein succès. Aujourd'hui tout le monde fait des vers, et parmi les plus insignifians il s'en trouve qui portent encore le cachet du maître. La poésie au plus haut degré de gloire, à une époque où nul prince, nul protecteur ne secondent ses efforts, où le peuple même la regarde sans intérêt! Elle a montré par là qu'elle pourrait se passer du secours des hommes, et que ses fleurs s'épanouissaient mieux en pleine liberté, aux rayons bienfaisans du soleil de Dieu, que dans l'enceinte des palais. Jadis les grands seigneurs la croyaient incapable de se développer au milieu de la foule, et ils avaient grand soin de l'enfermer dans leur demeure pour la préserver du contact de l'air. C'était une idée assez juste au fond; mais ils s'y sont mal pris. S'ils n'avaient pas enfermé aussi étroitement le germe poétique qu'ils parvenaient à recueillir, il eût acquis plus de force et fût devenu plus beau. La fleur des champs a besoin d'une douce chaleur; mais il lui faut aussi, pour la faire grandir, de la pluie et des coups de vent. La race des Mécènes est éteinte, grâce au Ciel. Nous n'avons plus d'écoles de poésie, nous avons la poésie dans son printemps, dans sa grâce, dans sa jeunesse.

Entendons-nous pourtant. Je ne veux pas ôter à la poésie lyrique des temps passés l'auréole qui l'environne. J'ai un grand

respect pour Opitz et Flemming. J'écoute avec joie les chants de Bürger, de Hœlty; mais je place la poésie de notre époque au-dessus de la leur. Que si un homme de l'autre siècle secoue la tête d'un air moqueur en m'entendant parler ainsi, je le conçois, cela doit être. De même que nous devons vénérer et aimer notre patrie, nous devons aimer le temps où nous vivions, c'est la patrie, c'est le berceau de nos pensées, de notre intelligence. Qui ne se souvient encore de ce mouvement qui eut lieu, il y a quelques années, en Allemagne? Alors on prenait à tâche de jeter le blâme sur tout ce qui se faisait, et de toutes parts on voyait surgir des prophètes qui annonçaient une époque bien plus belle, bien plus heureuse que celle où nous vivons. La poésie lyrique surtout était en butte à l'anathème général, et tel homme qui n'eût pas pu produire une pièce de vers médiocre, se croyait en droit de traiter les vers avec un suprême dédain. Toutes ces belles prédictions sont passées, et l'on se moque à présent de ceux qui les ont faites. Si de temps à autre un de ces prophètes apparaît encore, il me rappelle un pauvre coq aveugle que j'ai vu une fois, et qui, montant sur sa cage, criait encore pour annoncer le lever de l'aurore, quand le soleil était déjà à moitié de sa course. Je connais un homme de cette époque soi-disant classique, avec qui je m'entretiens quelquefois de littérature. Quand je l'entends vanter la poésie de son temps et l'élever bien au-dessus de la nôtre, je ne puis que respecter ce sentiment de piété qui le porte à défendre ainsi les émotions de sa jeunesse; mais je souris de pitié en voyant ces prophètes de l'avenir des peuples mépriser notre poésie, parce qu'elle n'est pas remplie de discours de circonstance, de harangues populaires.

Encore un mot sur ces jeunes écrivains dont nous nous sommes déjà occupé, et dont nous aurons à nous occuper encore. Tout poète n'a pas le droit de compter sur la gloire pour avoir quelquefois livré au public ses sensations les plus intimes. Lorsque nous devenons vieux, si ces rêves à demi oubliés de notre jeunesse viennent à tomber entre nos mains, si nous feuilletons ce livre où nous avons déposé toutes nos pensées, il en sort je ne

sais quelle voix mystérieuse, quel souffle puissant qui nous agite et nous pénètre. Eh bien! poètes, vivrez-vous dans la mémoire des hommes, ou serez-vous oubliés comme si vous n'aviez jamais vécu? Je crois que vos vers seront aimés d'un certain nombre de personnes, et qu'ils ne seront pas connus du peuple. Mais quand ce printemps poétique sera passé, on recueillera les trésors qu'il a produits, on fera des œuvres de notre époque une collection plus abondante, plus belle que celle de Manesse. Alors on relira vos chants, on prononcera votre nom avec respect, avec amour; c'est bon. Ou si cette riche saison poétique ne meurt pas, si elle s'en va portant toujours de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits; si le chant d'aujourd'hui ne s'éteint que pour faire place à un chant plus suave encore, votre nom et vos vers seront mêlés à ce magnifique assemblage de beaux vers; et c'est encore mieux.

(*Der Freimüthige.*) E. FERRAND.

Nouvelles diverses.

Le gouvernement saxon vient d'acheter pour 60,000 francs la bibliothèque du D.r Beck, afin de la joindre à celle de l'université de Leipzig.

— Le modèle de la statue de Gutenberg, sculpté par le célèbre Thorwaldsen, vient d'être envoyé en France pour y être coulé en bronze.

— Le duc de Saxe-Weimar vient d'accorder au poète Tieck la grand'-croix en or du mérite civil.

— Voici une nouvelle que l'on dirait extraite des archives du seizième siècle plutôt que d'un journal du dix-neuvième. Une paroisse catholique du pays de Hesse-Darmstadt, son curé en tête, vient de se déclarer tout entière protestante.

— La ville de Wunsiedel fait un appel à l'Allemagne pour élever un monument à la mémoire de Jean-Paul.

— L'impôt particulier qui pèse encore en Autriche sur les juifs, doit, dit-on, être prochainement aboli.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Die geistige Natur des Menschen, etc. : De la nature morale de l'homme. Fragmens d'anthropologie psychologique, par le D.r Fréderic Groos, conseiller du grand-duc de Bade, et médecin en chef de la maison des aliénés à Heidelberg. Mannheim, chez Henri Hoff, 1834.

L'auteur de cet opuscule est un médecin fort estimé de l'Allemagne, et un ancien collaborateur du Journal médical et psychologique, publié par Nassé. Depuis une vingtaine d'années il a fait paraître plusieurs brochures qui avaient pour but de réfuter les doctrines du sensualisme, et de rattacher plus particulièrement la science médicale à l'observation des faits de la vie morale. M. Groos nous apprend dans la préface de ses Fragmens qu'il est âgé de 66 ans, et qu'avant de quitter la scène de son activité littéraire, il voudrait résumer ses nombreuses expériences et les résultats de ses spéculations métaphysiques. Il part du principe dualiste en considérant l'homme comme unité complexe, produit de l'intelligence associée à l'organisme terrestre. Dans le premier Fragment il examine la vie de l'ame sous le rapport des perturbations auxquelles elle est exposée par une organisation défectueuse ou par des influences étrangères au *moi* intelligent. Il attaque par une vive et spirituelle polémique ses collègues matérialistes, et notamment les docteurs Jahn et Blumenrœder, qui ne virent en l'homme qu'une combinaison d'élémens matériels, arrivée à un développement plus complet que les autres êtres de la création. La théorie de M. Groos sur la différence fondamentale qui doit exister entre les manifestations de la pensée et les fonctions de la vie, repose d'abord sur les notions générales de bien et de mal gravées dans la

conscience. Dans leur abstraction les idées du juste et de l'injuste se retrouvent dans tous les âges, dans toutes les contrées et chez tous les peuples; l'application seule de ces idées diffère, et constitue ce que l'on est convenu d'appeler les divers systèmes de morale. Or, ces idées ne viennent pas des sensations, puisque les sensations, tant qu'elles prédominent dans nos tendances, sont opposées aux prescriptions rigoureuses du devoir. L'idée abstractive du bien moral est une intuition immédiate de la raison pure, tandis que l'application de cette idée à certains cas donnés est, comme la propension vers l'agréable, un résultat de la réflexion, laquelle n'est autre chose que le mouvement de la raison liée à un organe, secondant avec plus ou moins de précision le rayonnement de l'étincelle divine, que nous appelons intelligence ou raison. Les phénomènes du bien et du mal sont donc les réverbérations mille fois diversifiées de la raison, perçues à travers le prisme des sens, et partant des faits d'une valeur relative. La raison ne connaît que le bien; si l'homme ne parvient point à le réaliser complétement, c'est que la lumière qu'elle rejaillit est fractionnée par l'organe dont elle doit se servir, et qu'en se troublant pendant son passage dans l'organisation sujette à se modifier indéfiniment, elle enfante l'erreur, les préjugés, le mal actif ou le vice, les crimes et les délits. Dans la raison l'auteur reconnaît avec Heinroth le caractère universel, indestructible et permanent de l'humanité; dans la réflexion, par contre, il découvre le caractère individuel de l'homme en particulier. La raison est commune à tous, elle est une et indépendante de la succession des temps et des peuples; elle s'annonce dans toute organisation humaine, quelque faible que soit sa lueur dans certaines conditions de la vie ou de la santé; la réflexion se différencie selon les circonstances heureuses ou fâcheuses qui agissent sur la sensibilité. La raison spéculative conçoit la vérité divine; la raison pratique révèle la loi éternelle de la charité; et comme la réflexion, dominée par les sens, conduit à l'erreur, la charité, qui est l'essence primordiale de la raison active, se convertit par la réflexion soumise à l'influence de la sensibilité, en égoïsme ou en amour exclusif du *moi* individuel. Le jeu spontané de la raison, tel que le conçoit M. Groos, est à peu de chose près ce que les mystiques appellent l'esprit de Dieu conduisant l'homme au salut.

Le second Fragment s'occupe de la foi en l'immortalité.

Suivant les prémisses posées dans le chapitre précédent, on s'atten-

drait à une profession franche du panthéisme; car l'organisme détruit, puisque la réflexion n'est que la raison modifiée par les sens, il ne reste rien, si ce n'est la raison pure, qui retourne à son foyer primitif ou se combine derechef avec la matière sous des formes nouvelles; en d'autres termes, le caractère individuel de l'homme est anéanti au moment de la mort. Mais l'auteur tient à son *moi* individuel, et repousse le panthéisme de toutes ses forces. Pour sauver le dogme d'une continuation de l'identité du *moi* après la mort, il a recours à l'ingénieuse hypothèse des philosophes Sulzer et Bonnet, en statuant une espèce de forme fondamentale de l'homme individuel, contenue dans le point saillant de l'embryon et se développant par toutes les phases de l'existence, forme inaltérable malgré tous les changemens que peut éprouver le corps, et sur laquelle s'appuierait le phénomène des ressemblances de famille. Nous ne savons si M. Groos pense que cette forme fondamentale de l'individu a préexisté de toute éternité. S'il veut être conséquent avec lui-même, il ne saurait refuser la préexistence à un germe qu'il dit être indestructible. Quoi qu'il en soit, ce germe constituant de l'individualité est un atome, donc une réalité sensible, une parcelle de la matière, en sorte que le matérialisme n'est pas aussi étranger à ce système que M. Groos paraît le croire. Poursuivant ses observations sur le théâtre de la nature, il conclut de la vie répandue dans toutes les œuvres de la création, que le Créateur a voulu nous donner un gage d'immortalité dans le mouvement incessant des forces génératrices et actives de l'univers, dans les métamorphoses des insectes, puis dans les transitions successives du germe végétal à l'état de floraison, de développement, de maturité du fruit; enfin, dans la rotation des astres et dans le pressentiment d'une durée infinie qu'éveille en nous le majestueux spectacle du ciel parsemé d'étoiles.

Le troisième Fragment établit la distinction entre le monde idéal et le monde réel. Si le matérialisme ne peut se dissimuler que l'ame a des notions, comme celle de l'infini, qui ne lui sont point suggérées par les sens, puisqu'il n'y a rien dans le domaine de la sensibilité qui leur corresponde; l'idéaliste, de son côté, ne peut point non plus prendre le monde phénoménal pour une simple illusion. Cela est tellement vrai, que la divergence des deux sphères d'action, du monde idéal et du monde empirique, se mêle à tous nos actes, reparaît dans toutes nos convictions, domine toutes les

manifestations de notre être. L'idéaliste a beau nier la réalité en théorie; il lui est impossible de ne pas agir comme le plus vulgaire des hommes, en admettant la réalité des faits sensibles. Le monde sensible et le monde idéal sont d'ailleurs unis par l'amour et l'intelligence d'une cause souveraine, l'infini est dans la matière même, et la matière, qui est indéfiniment divisible, et par cela même impérissable, est pour la conscience humaine le gage le plus certain de la durée continuelle de notre être.

Enfin, le quatrième Fragment s'attache à concilier le fatalisme avec le système de la liberté morale.

A en croire M. Groos, l'homme n'est pas libre par le fait, puisque la raison, principe de toute liberté, n'est pas assez dégagée d'entraves dans notre condition actuelle. Mais l'homme est libre en principe, c'est-à-dire qu'il porte en lui le germe de la liberté. Nos actions sont le produit de deux facteurs, d'une part du penchant intelligent ou de la raison modifiée par l'organisme, et d'autre part des circonstances, des destinées et de l'éducation, qui sont entre les mains de la Providence un moyen d'activer et de féconder le germe de la liberté morale contenu dans la raison. Le second facteur est indépendant de notre volonté; il y a plus : il est tellement puissant dans l'économie de nos déterminations, qu'on peut dire que l'homme ne peut jamais agir autrement, qu'il agit en effet en raison de ses notions bien ou mal conçues, suivant les causes extérieures qui concourent à les former et à les mettre en action.

L'imputabilité de nos actions n'en est pas moins une conséquence des prémisses de M. Groos; car la conscience troublée par nos méfaits proclame hautement que, tant que la raison ne prédomine pas dans la vie intime, nous sommes encore dans un état incomplet, et que l'existence terrestre doit en dernière analyse nous façonner à des habitudes vertueuses, et nous guider au terme de la vraie liberté.

Toutes ces considérations sont exposées dans les Fragmens avec beaucoup de netteté; bien que l'auteur nous semble parfois avoir attribué une trop vaste portée à quelques-uns de ses argumens, qui tour à tour ont été défendus et réfutés par les philosophes anciens et modernes.

Das Haus Düsterweg : La Maison Dusterweg, par W. Alexis (Hering). Leipzig, chez Brockhaus; deux volumes.

M. Hering est l'un des romanciers les plus féconds et les plus estimés de l'Allemagne. Sa réputation commença de bonne heure par un roman qui fut attribué à Walter Scot. Il a beaucoup écrit sous le pseudonyme de Willibald Alexis, et presque toujours avec succès. Il a beaucoup voyagé en Norwège, en Suisse, en Allemagne, et de chacun de ses voyages il est revenu avec des descriptions de mœurs fort jolies, des tableaux pittoresques, des récits intéressans. Ce qui distingue en général ses romans et ses nouvelles, c'est un esprit fin, observateur, amoureux des détails, qui ne craint pas de revenir là où d'autres ont déjà passé; car il est sûr de découvrir dans la pensée qu'il étudie de nouveaux replis, et pour le fait qu'il retrace, de nouvelles nuances. C'est de l'école de Walter Scot, de Fielding et du peintre Wilkie, qui pénètre dans l'intérieur de la famille, s'assied au coin du foyer, et se complaît à reproduire l'expression des physionomies, l'ensemble d'un costume, le mouvement d'une fête, d'une soirée d'hiver, d'une réunion de vieux voisins autour d'un pot d'ale. Souvent, il est vrai, l'écrivain qui dévoue son talent à des œuvres de ce genre, court grand risque de tomber dans des longueurs, de se laisser aller à cette recherche des détails au point d'y mêler des choses superflues ou insignifiantes, et de ralentir l'action du drame, le développement des caractères qu'il met en scène. Mais pour quelques inconvéniens de la sorte, auxquels le romancier expérimenté saura d'avance obvier, combien de scènes charmantes, combien de peintures délicates, de tableaux vrais et achevés seront le fruit de cette étude minutieuse d'un fait, d'une physionomie, d'un esprit de localité.

M. Hering est long-temps resté dans cette voie, et l'on relira encore avec charme son Waldamon, son Cabanis, ses histoires de voyages toujours empreintes de cette constante habitude d'observation et d'un certain humour, qui surprend de temps à autre le lecteur par une saillie mordante ou un sourire ironique.

Le voici maintenant qui se laisse entraîner par la politique. La politique est l'ennemi mortel de notre pauvre jeune littérature. Elle

écrasera toutes nos fleurs, elle fera taire tous nos sonnets d'amour et nos élégies. Avec la politique plus de repos, plus de douce rêverie. Sa voix rauque vient nous surprendre au milieu de notre solitude, ses cris impérieux nous arrachent à notre *Far niente*. Adieu le charme des beaux bois et des belles prairies; adieu le bord des lacs et la solitude des montagnes. Nous n'irons plus confier nos secrets d'amour aux sylphides de la forêt et aux nymphes des eaux. C'en est fait des Tyrsis, des Chloé, des Amaryllis; c'en est fait de tous ces gracieux bergers qui s'en allaient chanter le long des rivières, et écrire le nom de leurs maîtresses sur l'écorce des arbres. C'en est fait de ce bon temps de poésie d'amour, de rêveries, de sermens bien tendres, de billets doux; c'en est fait de tous ces nœuds de rubans, de ces écharpes brodées par une main bien-aimée, de ces contemplations en face de deux yeux bleus, de ces vagues tristesses, de ces joies intimes et infinies. Adieu! adieu! Romans des troubadours, hymnes des *Minnesänger*, bouquets de fleurs des Daphné, adieu! La politique est là sur la grande place qui nous presse, qui nous attend, qui nous appelle à discuter le budget de notre pays, la formation du ministère espagnol ou les discours d'O'Connell.

En vérité, je vous dis que la politique est une puissance ambitieuse, dure, tyrannique, qui se soucie fort peu de nos romans et de nos vers. Il faudrait que tous les poètes se conjurassent pour la bannir le plus honnêtement du monde de leur retraite, de leurs réunions, sans se brouiller avec elle; et au lieu de cela, les malheureux courbent la tête devant elle, et lui baisent les mains en signe de vasselage. Ainsi voilà le romancier Hering qui renonce à ses joyeuses courses à travers les faubourgs de Vienne ou les châlets de la Suisse, pour s'enfermer gravement dans sa chambre avec une collection de journaux et écrire un roman politique. Le fond de ce roman n'est pas fort récréatif. Des gens qui s'écrivent pour soutenir les préjugés dans lesquels ils ont été élevés, ou les nouveaux principes auxquels ils se dévouent; des discussions systématiques pour ou contre le bon droit des peuples et le bon droit des souverains, peu d'événemens, peu d'actions, peu de drames, tout cela ne constitue guère, à vrai dire, l'idée que nous nous faisons d'un roman. Mais une fois cette observation admise, que ce livre est plutôt un plaidoyer politique qu'un roman, nous pouvons y trouver un intérêt d'une nature plus élevée, c'est qu'il nous représente assez bien les diverses opinions qui s'agitent

aujourd'hui en Allemagne. D'un côté, le démagogue hardi, fougueux, promenant de toutes parts son esprit inquiet et sa mauvaise humeur; de l'autre, la jeune femme du grand monde, spirituelle, élégante, fière de sa noblesse, enracinée dans les principes d'aristocratie que sa mère lui a inculqués, et prête à se pâmer au mot de démocratie. Au-dessus de ces deux personnages, le jeune homme noble, généreux, qui appartient aussi, par sa naissance et ses relations, à l'aristocratie, mais qui est trop éclairé pour ne pas comprendre les progrès de son époque et les besoins de la multitude; trop éclairé pour suivre les erremens de la caste où il est né, ou les mouvemens emportés des nouveaux réformateurs, et qui ne craint pas de lutter contre l'influence du parti privilégié, pour s'associer aux plaintes de l'opprimé. M. Hering a très-bien développé ces trois caractères; mais il nous quitte sans nous dire le dernier mot des opinions qu'il met en scène. Faudrait-il le chercher dans le dénouement de son livre? Le dénouement, c'est que le démagogue meurt misérablement; que le jeune baron périt victime de sa générosité, de son dévouement, de ses nobles intentions, et que la grande dame dévouée aux principes absolutistes surgit au-dessus de ces deux catastrophes, plus fière et plus puissante que jamais. Dieu veuille que ce ne soit là qu'une conception de M. Hering, et que l'avenir donne un autre dénouement au roman politique de l'Allemagne.

Eine Quarantaine im Irrenhause : Une Quarantaine dans une Maison de fous, par le D.r F. G. Kuhne.

Il est toujours de par le monde une certaine masse de gens immalléables, intolérans, qui, une fois cramponnés à leurs théories, ne veulent plus en sortir, et traitent fort lestement de sot ou de fou tout homme assez hardi pour essayer de leur faire accepter une doctrine contraire à la leur. M. Kuhne a bien compris qu'ayant à parler dans son livre de tout ce qui peut occuper l'imagination d'un jeune homme, il ne manquerait pas de se rencontrer plus d'une fois sur la route de ces gens endurcis; et pour prévenir tout d'un coup leurs objections ou leurs injures, il s'est baptisé lui-même du nom de fou, il s'est installé dans une maison de fous, il a crié du haut des toits à tous ses lecteurs : Laissez-moi parler, je suis fou. A la

bonne heure! Maintenant on aurait tort de le contredire. Libre à vous seulement de le suivre ou de l'éviter; car il vous a bien prévenu que les gens raisonnables l'ont enfermé pour cause de folie, qu'il ne porte pas une plume, mais une marotte à la main, et que le médecin préposé à sa garde lui administre tous les jours quelques douches d'eau froide. Pour moi, je le suis avec joie, dût-il m'entraîner avec lui dans son égarement. Son imagination capricieuse s'en va sur toutes les routes, s'attache à toutes les questions. Voici de la philosophie, voici de l'art, de la politique, de l'amour. Il jette son mot en passant, et ce mot est presque toujours hardi, saillant et quelquefois profond. Il n'aime pas grandement le philosophe Schelling; mais il adore Hegel, et il vous explique le génie du professeur de Berlin de manière à lui attirer encore bien des prosélytes. En politique, il serait, je crois, assez disposé à accepter les conséquences démocratiques de la révolution de Juillet, si ce n'était une certaine dose de scepticime qui me rend fort douteux son penchant pour un parti ou pour l'autre. En amour, il est essentiellement rêveur, vaporeux, voire même un peu fantastique à la manière d'Hoffmann. Somme toute, ce livre, écrit d'une manière piquante et originale, renferme d'excellentes pages de critique littéraire, des aperçus ingénieux sur l'état de la philosophie allemande, quelques morceaux pleins de grâce et de sentiment, et si M. Kuhne est fou, je désire rencontrer souvent des fous de ce genre.

Lotos-Blätter : Feuilles de Lotos, par Adolfine.

Trois nouvelles d'amour : l'une d'un roué, qui passe sa vie à tromper les femmes; l'autre d'une pauvre jeune fille qu'un riche seigneur épouse; la troisième d'une princesse héréditaire d'Allemagne, qui oublie son haut rang dans les bras d'un gentilhomme de sa cour. Tout cela n'est ni très-neuf ni très-saillant, mais assez bien raconté. Il y aura des cabinets de lecture qui seront joyeux d'acheter ce livre, et de bons vieux abonnés plus joyeux encore de le mettre sur leur table de nuit pour s'endormir le soir.

Die Liebenden : Les Amans, par M. W. Élias.

Du roman nous passons au poème, de la politique nous revenons à l'idylle. La discussion orageuse des journaux ne gronde plus à notre

oreille. Voici ce que je regrettais tout à l'heure, les tableaux champêtres, les rameaux de chêne qui se balancent au milieu des champs, les ruisseaux qui murmurent le long des prés; le village bâti sur la colline, et les bonnes gens qui s'en retournent à leur demeure le soir en causant, tandis que le soleil colore d'un dernier reflet la cime des montagnes et que l'*Angelus* tinte à la chapelle. Voici la vraie, la pure Allemagne. L'Allemagne patriarcale des fêtes de Noël et des joies du foyer. Salut, ma jolie Bertha, et toi, mon bon Walter, dites-moi, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons; avant que M. Élias nous parlât de vous, il me semble que je vous avais déjà vus quelque part dans un village de la Saxe; dites-moi, n'êtes-vous pas de la famille d'Hermann et Dorothée, ou de la Louise de Voss?

Oui, quoi que l'on en dise, on reviendra, je l'espère, à cette poésie idyllique que nous traitons aujourd'hui avec tant de dédain. Ce qui l'a perdue dans notre esprit, c'est qu'elle est tombée en de mauvaises mains, c'est que de faux poètes l'ont rendue fausse, fade, prétentieuse. Au lieu de lui laisser son allure naturelle, son langage naïf, ils l'ont enjolivée, ils lui ont mis des rosettes sur les bras, du fard sur les joues, ils lui ont fait tenir je ne sais quel langage maniéré auquel la pauvrette n'était pas habituée, et nous nous sommes moqués de la poésie idyllique, et nous avions raison; mais deux ou trois œuvres à part : le Village de Goldsmith, la Louise de Voss, et surtout ce délicieux livre de Gœthe, qu'on appelle Hermann et Dorothée, nous montrent ce que pourrait être cette poésie bien comprise, bien sentie, et traitée selon ses exigences.

Le petit poème de M. Élias est un ouvrage de ce genre, un ouvrage plein de grâce et de fraîcheur, et qui respire d'un bout à l'autre le vrai parfum des champs. Il serait à souhaiter que les scènes en fussent un peu plus variées, les dialogues moins longs et parfois le style moins pompeux; mais si l'auteur veut se remettre à l'œuvre, il possède, je crois, tous les élémens pour doter son pays d'un genre de poésie dans lequel beaucoup d'hommes se sont exercés, et dans lequel fort peu ont réussi.

Sous le titre d'*Anciennes Feuilles allemandes* (*Altdeutsche Blätter*), MM. Maurice Haupt et H. Hoffmann viennent de fonder une Revue littéraire qui ne peut manquer d'intéresser à un haut degré tous ceux

qui s'occupent sérieusement de l'étude de la littérature allemande. Le but des fondateurs est de rechercher tout ce qui a rapport à leur ancienne poésie, d'établir les rapprochemens qui existent entre leurs traditions primitives et celles des autres peuples; enfin, de publier, à l'aide de leurs investigations dans les principales bibliothèques, les fragmens de vieux poèmes encore inédits, ou d'indiquer des sources d'histoire littéraire encore ignorées. Une telle revue, entreprise par un homme aussi distingué que M. Hoffmann, ne peut que réjouir extrêmement les amis de la science, et la première livraison des *Anciennes Feuilles allemandes* est du meilleur augure pour l'avenir. Elle renferme plusieurs notes intéressantes sur le roman du Renard, sur la tradition de Wieland, quelques fragmens de nos anciens romans de chevalerie, des maximes hollandaises et d'anciens morceaux de poésie allemande fort curieux. Espérons que la seconde livraison ne tardera pas à paraître, et que les fondateurs de ce savant recueil, qui manquait encore à l'Allemagne, trouveront parmi leurs compatriotes et parmi les littérateurs étrangers tout le succès qu'ils sont en droit d'attendre.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

SEPTEMBRE 1835.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Litterature.

LA PROMESSE DE MARIAGE,

Nouvelle

DE LOUIS TIECK.

Je t'ai attendu long-temps, cria Ferdinand au conseiller Alfred, d'aussi loin qu'il le vit venir.

Oublies-tu, demanda le conseiller, qu'il n'est pas facile de se débarrasser du gros baron dès qu'il se met à conter ses fredaines?

Si tu étais officier, comme moi, répondit Ferdinand, tu aurais trouvé moyen d'être exact: on apprend à le devenir au service. Notre monde est déjà à la promenade, et il me tarde de te mettre en rapport avec lui.

Les jeunes gens tournèrent un rocher qui s'élevait devant eux et suivirent de l'œil le cours sinueux du fleuve, qui reflétait les forêts et les montagnes d'alentour. Jamais le printemps n'avait été si beau que cette année. Qu'on est heureux, dit Alfred, de quitter la ville et les affaires, pour se retremper au sein de la nature! Et combien je te sais gré, mon ami, de l'offre que tu m'as faite de me présenter à la famille la plus vertueuse qui existe; car l'étude et la méditation ne profitent à la jeunesse, que si les trésors de la science passent par le creuset de la bonne société. C'est aux femmes surtout à achever l'éducation des hommes.

L'officier hocha la tête, s'arrêta un instant et dit, après s'être remis à marcher : Que je hais ces phrases banales dont on ne cesse d'étourdir mes oreilles. Peux-tu croire qu'une vie retirée ne soit pas aussi propre à nous former, que l'afféterie et le galimatias des grandes assemblées? Tu te trompes, mon cher, et par-

ticulièrement sur le compte des femmes du monde, qui ne savent que tendre des piéges et perdre les hommes. Ton opinion date de la funeste époque où le mépris des idées religieuses était à l'ordre du jour; mais sache que les dames auxquelles tu seras présenté sont loin de cette époque; qu'elles recherchent « le royaume des cieux et sa justice; » qu'elles sont des modèles d'innocence et de candeur.

En discourant de la sorte les promeneurs arrivèrent au jardin, où la baronne les attendait avec sa famille et quelques amis. Tout le monde se trouvait à l'aise. Le conseiller seul eut de la peine à se faire au ton de la société. Une foule d'idées se croisaient dans sa tête, sans qu'il put prendre sur lui de les produire, et de se mêler à une conversation dont le sens lui échappait souvent. Il était d'ailleurs comme fasciné, autant par les prévenances de la baronne, que par la beauté de ses filles Cunégonde, Clémentine et Clara, dont la première était mariée. Il aurait pu l'être également par les yeux superbes et la taille charmante de leur sœur aînée Nathalie, si son air emprunté et sournois ne lui eût déplu de prime-abord.

Celui qui figurait en première ligne, parmi les hommes, était un monsieur avancé en âge, qui dirigeait la conversation et décidait de tout en dernier ressort. Ferdinand couvait des yeux ce personnage aux manières si affectueuses, qu'Alfred se sentit enfin le courage de rompre le silence et de parler avec feu de son amour du bien, de son respect pour la vie de famille, de son espérance de voir refleurir la véritable piété.

La belle Cunégonde, qui avait prêté une attention toute particulière aux paroles d'Alfred, ne se lassa pas d'en faire l'éloge. Sommes-nous heureux, dit-elle, d'avoir dans notre cercle des êtres qui veulent le bien et dédaignent les hochets de la terre! Mais telle est la puissance de la vérité, qu'elle attire les bons ou fortifie les faibles par le lien social, et plus encore par le lien conjugal, parce que les dignes époux vivent en Dieu, et parce que celui des deux qui est fort peut devenir le soutien de l'autre qui est faible.

Sans aucun doute, répliqua un jeune homme assis à côté du vieux monsieur, je le sais par ma propre expérience. Il soupira, en regardant passer les nuages, et le conseiller apprit qu'il était l'époux de Cunégonde.

Que de grâces, dit la baronne, je dois rendre à Dieu, de m'avoir donné le bonheur au milieu de mes enfans, et de m'avoir accordé le don de leur faire aimer la seule chose nécessaire! Que les tendances de la plupart des hommes sont absurdes, et que leur enthousiasme pour le temporel est digne de pitié! Ils cultivent les sciences et les arts, ils cherchent la lumière dans la philosophie et l'histoire, dans la peinture et la musique, sans jamais puiser à sa source intarissable, qui tient lieu de tout et dédommage de tout. Depuis que j'ai découvert cette source, qui étanche la soif de l'ame, je méprise le faux savoir du monde, qui m'avait éblouie au temps de ma jeunesse.

Admirable! s'écria Alfred. Moi aussi j'ai cherché la vie et n'en ai embrassé que l'ombre, quoique rien ne soit moins difficile que de trouver et de fixer la vérité infaillible, qui satisfait aux exigences de l'esprit et du cœur.

J'entends, répliqua la baronne; vous êtes des nôtres. Je suis ravie de l'accroissement du nombre des fidèles.

Les temps vont s'accomplir! pronostiqua l'officier. Et certes nous avons lieu de nous applaudir d'avoir échangé quelques oripeaux contre un trésor à jamais inépuisable pour ceux qui obéissent à l'amour, dont nous connaissons les saints mystères.

Voilà effectivement ce qui nous rassure et nous distingue des enthousiastes, remarqua le vieux monsieur. Vos paroles sont pleines de sens, mon cher Ferdinand, vous allez toujours droit au but, et vous avez le talent de vous exprimer avec autant de clarté que de précision. Il embrassa le jeune homme, contempla le ciel, et essuya ses beaux yeux noirs. Son émotion se communiqua à tous les cœurs, excepté à celui de Nathalie, qui affectait de chercher quelque chose.

Alfred s'aperçut que ce procédé inquiétait la mère, et qu'elle semblait reprocher à sa fille son inattention aux discours du baron

de Wallen, c'était le nom du vieux monsieur, qui lui parlait à voix basse et avec la plus tendre sollicitude. Mais Nathalie ne l'en écouta pas davantage, et le quitta même pour courir au-devant d'une dame qui remontait l'allée.

La baronne fit un mouvement de tête presque imperceptible, et jeta un regard scrutateur sur Wallen, qui se contenta de sourire, n'étant pas de force à lutter contre les éclats de rire et la faconde de M.me de Halden, la nouvelle arrivée, qui, à la joie de Nathalie et au scandale du reste de la société, n'en finissait pas avec ses histoires.

Quelle est cette insupportable bavarde, qui tombe sur nous comme un oiseau de proie, pour glacer nos cœurs? demanda Alfred indigné.

Une voisine de la respectable baronne, répondit M. de Wallen; une femme qui jouit de la confiance de Nathalie, malgré les sages avis de M.lle d'Erhard, son estimable gouvernante.

La gouvernante, qui appartenait à la famille de la baronne, s'approcha dès qu'elle eut entendu prononcer son nom. Elle raconta, que Nathalie n'avait jamais sympathisé avec sa mère, et qu'elle avait toujours montré de l'éloignement pour ses sœurs. Sa voix un peu dure et son teint fané n'empêchèrent point Alfred de la trouver charmante, car elle paraissait profondément émue, et pleurait à chaudes larmes. Aussi en voulait-il terriblement à la pauvre Nathalie, laquelle, après avoir reconduit sa voisine, avait rejoint la société avec un air qui n'annonçait rien moins que le désir de prendre part à des entretiens sérieux. Elle dit néanmoins au bout de quelques instans: il se peut que M.me de Halden vende sa terre.

Qu'elle vende sa terre? demanda la baronne avec un mouvement de surprise; et elle a pu t'apprendre cette nouvelle, sans rien perdre de sa folle gaîté?

Elle croit de son devoir, répliqua Nathalie, de ne pas frustrer ses enfans des bénéfices d'une vente avantageuse.

Ces bénéfices, dit la mère, indemniseront-ils les enfans de la perte de leurs foyers? Ton amie elle-même, qui naquit dans cette

terre, qui y vécut avec ses parens, ses frères, ses sœurs, et son époux, peut-elle s'en exiler volontairement? Hélas! plus je vis et moins je comprends les actions de la plupart de mes semblables. Et qui est l'acheteur?

Un Américain, qui cache encore son nom, répondit Nathalie; mais le marché ne tardera pas à être conclu, parce qu'un certain comte de Brandenstein, son fondé de pouvoir, a l'ordre d'acheter des biens considérables dans la contrée, et de ne pas regarder au prix.

Au nom de Brandenstein une pâleur mortelle couvrit le visage de la baronne; puis, s'étant remise presque aussitôt, elle dit: Ce nom me poursuit depuis quelques semaines, et troublera pour long-temps mon repos. Que ne puis-je me dispenser de voir le comte! Mais c'est une ancienne connaissance de la maison, et l'honnêteté exige de bien recevoir ceux-là même dont les principes et la conduite sont dignes de mépris.

Nathalie fut d'avis, qu'il ne fallait pas se gêner avec un individu de cette espèce, et qu'il était plus facile de l'éviter à la campagne qu'à la ville. Sa mère, au contraire, affirma, que l'unique moyen d'échapper à ses sarcasmes et à ses calomnies était de le gagner par toutes sortes d'attentions, et de s'en éloigner ensuite peu à peu.

Les sœurs de Nathalie coururent à leur mère pour la rassurer. Si je ne comptais pas sur vous et sur mon noble ami, soupira la baronne, la visite de Brandenstein me serait tout-à-fait insupportable.

Mais enfin, quel est ce comte? insista Wallen.

Un vil égoïste, répliqua la baronne, qui, lancé de bonne heure dans le monde et ses intrigues, se moque des objets de notre culte et possède, au suprême degré, cet esprit caustique que nous abhorrons. Pour mon malheur il s'attacha à feu mon mari, auquel il faisait goûter ses principes.

C'est, dit l'officier, un de ces caractères qui, grâce à Dieu, sont rares de notre temps.

Un impie, murmura le baron, qui blasphème, parce qu'il a

perdu l'estime de soi-même. Mais nous sommes à l'abri de ses atteintes.

Après qu'il eut dissipé son chétif patrimoine, continua la baronne, il quitta l'Europe, pour errer je ne sais dans quelles contrées lointaines, d'où on le dit revenu avec la mission d'acheter des terres pour un riche Américain, qui le suivra de près.

Nathalie prétendit de nouveau, qu'il fallait fuir ce méchant homme, se faisant fort de l'écarter de la maison; mais la baronne se fâcha, et témoigna le désir de ne plus revenir sur ce sujet. En même temps elle demanda ses chevaux pour retourner à sa campagne, qui n'était pas très-éloignée. On fit avancer les équipages, et le moment du départ donna lieu à une scène des plus étrange. Le vieux baron, qui se morfondait à faire causer Nathalie, lui souffla quelques mots à l'oreille, pendant qu'il l'aidait à monter en voiture, et elle de se sauver à toutes jambes dans l'allée. Wallen fit de vains efforts pour la rejoindre, et, lorsqu'il se trouva au fond du jardin, elle revint sur ses pas, en voilant son visage inondé de pleurs. Les chevaux partirent au galop et le baron, profondément blessé, monta dans sa calèche, après avoir salué ses jeunes amis d'un air confus.

Qu'est-ce que cela signifie? demanda Alfred à l'officier avec lequel il retournait à la ville. Se peut-il qu'une scène aussi indécente ait pu avoir lieu entre gens bien élevés, et que la maussade Nathalie appartienne à cette sainte famille? Sa réserve, son silence et le peu de cas qu'on paraît faire de sa personne, sembleraient prouver qu'elle expie une vie coupable. Je me trompe peut-être; mais je ne puis me défendre de ce soupçon.

Tu te trompes en effet, dit le soldat, car la vie de Nathalie est pure. Si, au reste, cette jeune fille avait commis quelque faute, il y a long-temps qu'elle se serait relevée de sa chute au milieu des siens. Ce qui lui manque, c'est d'être à la hauteur de ceux qui l'entourent. Elle le sait, et l'impossibilité d'atteindre à la perfection de ses sœurs la tourmente plus que ne le ferait une conscience gangrénée. De là son peu de sympathie pour nos réunions, son goût

pour M.[me] de Halden, et son éloignement pour le vénérable Wallen, qui s'occupe de son salut avec une ardeur que je désapprouve.

Ici les jeunes amis furent interrompus par ce même baron de Wilden qui naguère avait retenu le conseiller. Eh bien, leur dit-il, revenez-vous déjà de l'empyrée? y avez-vous sucé le miel de la parole? vous êtes-vous nourris de beaux sentimens? le nectar et l'ambroisie ont-ils coulé à pleins bords?

Les amis, qui s'étaient proposé de savourer les plaisirs de la journée, en prolongeant leur promenade, cherchèrent à se débarrasser du fâcheux personnage; mais il leur dit d'un ton de maître: nous restons ensemble et là-bas, près de la fontaine, vous trouverez un pauvre pécheur de plus.

Il fallut faire bonne mine à mauvais jeu, d'autant plus que le maudit baron continuait de les tourmenter. Je vois bien que vous aviez envie d'attendre la lune pour la rendre témoin des effusions de vos cœurs sensibles; mais je ne tolère pas ces folies. Croyez-moi, le langage doucereux de la famille que vous venez de quitter n'est qu'un appât pour les jeunes hommes riches ou établis qu'on voudrait épouser. Il y a tant de filles dans cette maison, et l'aînée seule est assez sotte pour rejeter les meilleurs partis. Vive le mariage dans un salon rempli de filles nubiles, pudiques, rondelettes et vermeilles! Et la maman! comme elle est attentive à tout ce qui se passe, comme elle scrute les moindres mouvemens de ses hôtes, comme elle cherche à deviner les bien-fonds et les rentes des derniers présentés! Si les renseignemens sont bons, que de douces paroles, que de doux regards! Et les imbécilles de mordre à l'hameçon! Témoin le mari de Cunégonde, qui, pour savoir ce qu'en vaut l'aune, n'est pas moins obligé de remercier sa femme d'être descendue jusqu'à lui. Restent à caser Clara, Clémentine et la revêche Nathalie. Je ne répondrais même pas de la vieille baronne. Qui sait si parmi ses disciples il ne se trouve pas quelque sujet digne de sa main, et disposé à troquer le catéchisme contre un contrat de mariage: les hommes ont la fureur de se marier et de se forger des chaînes.

Vous êtes un vilain homme, s'écria l'officier. Parce que vos

principes vous éloignent du mariage, vous cherchez à multiplier le nombre des célibataires débauchés; et parce que vous vous ennuyez chez la baronne, vous calomniez ses intentions.

Vous vous emportez, dit le baron; mais cela ne change rien à mon affaire. Allez vous engluer, mes braves, et vous saurez bientôt que Wilden à raison.

Jamais, s'écria le conseiller. Vous parlez comme un désespéré; vous ne croyez pas vous-même à vos assertions.

A la bonne heure, reprit le baron. Il se peut qu'un autre parle par ma bouche. Cela arrive assez souvent, et plus d'une fois j'ai cru découvrir du singe dans les traits des modernes apôtres, ne serait-ce que dans ceux de l'incomparable gouvernante. C'est elle qui a modelé l'homme intérieur de la famille, et qui est coiffée de l'auréole la plus brillante. Aussi est-elle ma bête noire, tandis que vous autres la regardez comme une Pythie, dont les oracles écrasent les incrédules.

Il faisait nuit quand les promeneurs arrivèrent à la fontaine, auprès de laquelle ils entrevirent quelque chose qui ressemblait à un homme. Est-ce toi, Michel? cria le baron. Avez-vous besoin d'un domestique, Messieurs?

Pourquoi, demanda Ferdinand, avez-vous quitté le service de la baronne, qui a pour ses gens une tendresse vraiment maternelle?

Hélas! monsieur, répondit le domestique, on m'a renvoyé, parce que je me suis permis l'autre jour un tout petit mensonge fort innocent.

On reconnaît bien là, dit l'officier, votre ancienne maîtresse.

Ou M.lle d'Erhard, qui, ne trouvant pas à se marier, déteste tous ceux qui s'aiment, et m'en veut depuis qu'elle m'a vu embrasser la femme de chambre, dit Michel en murmurant.

Quelle horreur! s'écria Alfred.

Il est vrai, reprit Michel, que la fille n'est pas riche, mais elle est jolie, et un baiser n'est pas chose à dédaigner. Au reste, voici mon histoire: Un jour que j'avais négligé, à cause de ma belle, de chercher en ville un de ces livres nouveaux qui font

tant de bruit, j'eus la malheureuse idée d'affirmer qu'il était en circulation. On sut que je n'avais pas quitté la maison, et je fus renvoyé.

Voulez-vous le prendre, demanda Wilden à ses compagnons? Mais ceux-ci protestèrent, qu'ils n'auraient jamais rien de commun avec l'homme qui avait déplu à la famille la plus indulgente du monde. Dans ce cas tu restes chez moi, dit le baron, si tu promets de ne plus mentir.

Jamais je ne mentirai de propos délibéré, assura le domestique. Dans un moment de trouble, il peut arriver au plus honnête garçon de se rendre coupable d'un mensonge de l'espèce de ceux que mon vieux confesseur m'a toujours pardonnés. Mais comment voulez-vous qu'un pauvre serviteur subsiste dans une maison où la dévotion la plus ardente et la vertu la plus compassée scrutent les moindres paroles des domestiques? où on oublie, que les laquais n'ont pas assez de loisir pour se perfectionner comme leurs maîtres? M.lle Nathalie avait pris ma défense, et avait prétendu qu'il ne valait pas la peine de se fâcher pour si peu de chose; mais on l'arrangea d'une jolie manière. Elle n'en vaut pas moins son pesant d'or. Oui, Messieurs, elle est foncièrement bonne, elle se souvient qu'elle participe de l'humaine nature.

Vous allez bien ensemble, vous et Michel, dit en riant l'officier.

Ouais, gromela le baron, en se grattant la tête, je te prends à mon service, et j'oubliais que M.lle d'Erhard va s'établir demain dans ma demeure. Que m'importe après tout! lui ai-je fait des avances? non, c'est elle qui s'est offerte de tenir compagnie à ma sœur, trop jeune pour rester à la tête d'un ménage de garçon. Elle aura sans doute calculé, qu'il y a non-seulement plus d'aisance, mais encore plus d'hommes à marier chez moi que chez la baronne. Au pis-aller, le mois d'épreuve, que nous avons stipulé, ne durera pas éternellement.

C'est cela; toujours des motifs intéressés, vous n'en connaissez pas d'autres, dit le conseiller.

Que voulez-vous? dit le baron, en quittant ses amis à l'entrée de la ville.

Le lendemain, la baronne et ses filles cadettes se levèrent avant le soleil, pour orner de fleurs le salon qui donnait sur le jardin, et pour étaler sur la table du milieu des étoffes, des livres et autres petits objets, afin de ménager une surprise à Nathalie, qui avait l'habitude de traverser ce salon pour faire au parc sa promenade matinale de tous les jours. C'était l'anniversaire de sa naissance, et, comme elle consultait peu le calendrier, tout put être préparé à son insçu. Elle descendit enfin, et lorsqu'elle se vit fêtée, embrassée, comblée de présens, elle fut d'autant plus attendrie qu'elle était moins accoutumée à ces sortes de prévenances.

Que tout ceci est nouveau pour moi, s'écria-t-elle. Hélas! je suis peu digne de vos attentions. Vous m'aimez donc? Mon trouble ne me permet pas d'exprimer combien je suis sensible à vos bontés.

Pourvu que tu nous aimes, dit la mère en l'embrassant avec tendresse. Reviens à nous, rends plus de justice à nos intentions, cherche à te pénétrer de l'esprit qui nous anime; car nous ne voulons que le bien. Fais trève à tes caprices, étouffe l'esprit ombrageux qui t'éloigne de nous et te porte à rechercher les gens de mauvais aloi. La vérité t'éclairera, le jour où tu le voudras avec énergie.

Je veux devenir meilleure, répondit la jeune fille qui fondait en larmes; je vous le promets.

On s'embrassa de nouveau, et Nathalie se sentit comme régénérée au milieu des siens. Elle les regardait tous les uns après les autres, les serrait tous dans ses bras l'un après l'autre, et les priait de lui expliquer l'emploi des présens: elle était comme une personne rendue à sa famille au terme d'un long voyage. Si seulement je pouvais faire quelque chose pour vous! s'écria-t-elle, enfin.

Tu le peux, dit la baronne.

Et qu'attend-on de moi? demanda Nathalie.

– Que dans ce jour solennel, répliqua la baronne, tu répares, en lui accordant ta main, l'outrage que tu fis hier à notre ami Wallen.

Rien que cela? soupira Nathalie : je croyais m'être expliquée catégoriquement à ce sujet.

Veux-tu que je prenne tes boutades pour un arrêt sans appel? dit la mère. Plus d'une fois tu m'as assuré que ton cœur était libre, que tu n'étais prévenue en faveur d'aucun homme, et voici un généreux ami qui t'offre un sort brillant, une occasion de t'établir comme il ne s'en présentera peut-être plus. Tu connais ma position et le mauvais état de mes affaires. Tu peux devenir ma bienfaitrice et la providence de tes sœurs. As-tu songé, ma chère enfant, à l'avenir que tu te prépares en persistant dans ton refus : à l'abandon des hommes, au ressentiment de ta famille, aux ennuis de la misère? Ne regretteras-tu pas un jour d'avoir foulé aux pieds ton bonheur et le nôtre? Le baron exige-t-il un amour romanesque? Demande-t-il autre chose qu'une bonne et loyale amitié? Et peux-tu la lui refuser? Immensément riche, il se prêtera aux sacrifices que notre position réclame, si tu l'épouses; tandis qu'il fera valoir ses droits, si tu t'obstines à le rejeter, et ta mère mourra peut-être sur un grabat, sans que tu puisses lui offrir d'autres consolations qu'un tardif repentir.

Cessez, ma mère! s'écria Nathalie d'une voix déchirante : vous avez raison, mille fois raison, et moi, j'ai tort. Non, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais un homme; mon cœur est fermé à l'amour; les hommes que j'appris à connaître me paraissent dignes de pitié, pour ne pas dire de mépris; je comprends parfaitement les avantages du parti qu'on me propose; je sais que par un seul mot je puis vous rendre un service essentiel; je sens qu'il serait généreux de prononcer ce mot; que le devoir, que des considérations — et cependant — pourquoi mon cœur se soulève-t-il à l'idée de ce mot? Hélas! ma mère, si seulement — puis-je le dire? me comprendriez-vous? Oh! non, vous ne me comprendriez pas; car je ne me comprends pas moi-même.

Parle, ma fille, dit la mère du ton le plus affectueux; je devinerai ta pensée, si je ne comprends pas tes expressions.

Nathalie regarda sa mère, avec des yeux supplians, et continua d'une voix étouffée : J'ai souvent réfléchi sur cette affaire, et plus d'une fois il m'a semblé que je me résoudrais sans peine à épouser l'homme respectable que tout le monde chérit, si seulement —

Eh bien! dit la mère.

Si seulement il n'était pas pieux, déclara Nathalie, en rougissant. Ses sœurs s'éloignèrent d'elle avec horreur, et sa mère lui lança un regard foudroyant; enfin elle dit : En vérité, tes paroles sont de nature à me surprendre, et, si j'en ai saisi le sens, elles sont atroces. Indifférence pour Dieu, aversion pour les choses saintes, incapacité d'aimer ce qui est souverainement aimable! Soit; renie ton Dieu, vis avec les méchans, meurs dans la fange!

Vous ne me comprenez pas! s'écria Nathalie. C'est le malheur de ma vie de n'être jamais comprise. J'ai voulu dire, que si le baron n'affichait pas la piété, je pourrais m'accommoder de sa personne, et le tenir pour véritablement pieux.

Il faut convenir, dit la baronne, que rien n'est plus commode que de se défier des honnêtes gens. Au surplus, je sais maintenant ce que tu penses de moi-même, et ce que je puis attendre de ton amour.

Non, vous ne le savez pas, répliqua Nathalie piquée au vif; car vos vœux seront satisfaits, et je ferai par amour pour vous ce que ma conscience réprouve : ce soir même je serai la fiancée du baron de Wallen.

Dieu sait les témoignages de joie qui succédèrent aux fâcheux débats de la famille! C'étaient des larmes, des accolades, des sanglots, des transports difficiles à décrire. Nathalie seule était retombée dans son ancienne apathie, et recevait des caresses sans les rendre.

O ma fille chérie, dit la mère, aussitôt qu'elle eut retrouvé l'usage de la parole, oui je t'ai méconnue; ta déclaration soudaine et volontaire répare tout. Et maintenant il me sera permis

de t'offrir, outre nos petits souvenirs, ce riche écrin du baron, que j'avais gardé parce que je doutai de tes sentimens.

Nathalie jeta à peine un coup d'œil sur les diamans, et les posa sur la table, à côté des fleurs.

Le déjeûner fut servi et la conversation tomba à plat. L'heure du service divin ayant sonné, les domestiques apportèrent des manteaux et des livres; mais Nathalie demanda à garder la maison, afin de se recueillir et de se préparer aux émotions de la soirée.

Comme il te plaira, mon aimable enfant, dit la baronne. Il est vrai que l'église me paraît être le lieu le plus propre au recueillement; mais ta manière de voir diffère de la mienne, et je n'ai pas la mission de te convertir. Le Ciel a fait choix de Wallen pour cette œuvre importante, et j'ai la confiance qu'un jour tu nous surpasseras tous en haute et parfaite dévotion.

Lorsque Nathalie se vit seule, elle passa en revue les présens. C'étaient pour la majeure partie des livres de l'école religieuse, qui lui déplaisait souverainement. Qu'importent au bout du compte la terre et la vie! murmura-t-elle. Pourquoi jouer de mauvaise grâce le rôle qu'on m'impose? Mes idées et mes projets n'ont à coup sûr pas le sens commun. Après avoir fait parade de faux sentimens, les hommes retombent toujours dans le trivial. Ne ferais-je pas mieux de les imiter, que de les irriter sans cesse? L'alternative est affreuse, je le sais; mais, tôt ou tard, la mort conduit au séjour de la liberté.

Pendant qu'elle se livrait à ces tristes pensées, le ciel se couvrit de sombres nuages, et un étranger de bonne mine s'approcha du salon, en traversant le jardin. Il témoigna le regret de ne pas rencontrer la baronne, et Nathalie l'invita à attendre le retour de sa famille, ou du moins la fin de l'orage qui se préparait.

Vous ne paraissez pas craindre les orages, remarqua l'étranger.

Je les crains, répliqua Nathalie, s'ils approchent assez pour menacer mes jours, et je ne crois pas différer en cela des autres hommes; car il est pénible d'être à la merci d'un coup de fou-

dre imprévu, contre lequel il n'y a pas moyen de se garantir. Dans ces momens d'inquiétude mon courage ne se soutient que par l'idée de la Providence, et la considération que je ne vaux pas mieux que ceux qui partagent ma frayeur.

Vous êtes une héroïne, en comparaison des femmes qui tremblent au moindre éclair, observa l'inconnu.

D'accord, dit Nathalie, et je suis déjà en peine des miens, qui n'ont pas mon courage. Je n'ose les blâmer, parce que la faiblesse des nerfs explique la pusillanimité dans divers cas.

Avant de décider cette question, répondit l'étranger, il faudrait connaître l'empire de la volonté sur les sens, de l'ame sur le corps.

Vous voulez dire qu'il faudrait être à même de juger de la portion de liberté dont l'homme peut jouir par sa volonté? demanda Nathalie.

Précisément, répartit l'inconnu, et tant que le problème de la liberté humaine ne sera pas résolu, nous ne prendrons intérêt à rien; nous n'aurons foi, ni en nous-mêmes, ni aux autres.

La liberté humaine! murmura Nathalie. Vous y croyez donc? Moi aussi j'y croyais dans ma jeunesse.

Dans votre jeunesse, mademoiselle? demanda l'étranger. Ne dirait-on pas que vous êtes sur le retour de l'âge? Quoi qu'il en soit, mes doutes datent de ma jeunesse, et mes convictions de mon âge mûr.

Pardon, monsieur, balbutia Nathalie; je n'aurais pas dû parler de ces choses, avec —

Un étranger, acheva l'inconnu. Rassurez-vous, je ne suis ni un étranger, ni un homme indigne de la confiance que vous m'avez témoignée.

Il semblait effectivement à Nathalie, qu'elle s'entretenait avec une connaissance de vieille date, tant elle se sentait heureuse dans la société d'un homme dont elle ne savait pas même le nom. Depuis long-temps il ne lui était plus arrivé de parler sans craindre les interprétations malignes. Aussi oublia-t-elle et l'orage, et le baron, pour écouter son interlocuteur, lequel, après avoir raconté ses voyages, ses aventures, sa jeunesse, finit par témoigner

combien il lui était agréable de retrouver les traits d'un ancien ami empreints sur le visage de sa fille.

Cependant la baronne ne tarda pas à revenir de l'église. Elle se troubla à l'aspect de l'étranger, et Nathalie changea de couleur en entendant prononcer le nom de Brandenstein. Il fut invité poliment à rester pour le dîner; et bientôt on vit arriver Wallen, Alfred, et le rigide Ferdinand. Les femmes se retirèrent pour changer de toilette; mais Nathalie était tellement préoccupée, qu'elle eut de la peine à achever la sienne, et qu'au salon toutes les figures lui parurent si froides, si compassées, si repoussantes, que l'idée de son mariage lui donnait tour à tour des envies de rire et de pleurer. Brandenstein seul faisait exception à la règle. Elle ne pouvait se lasser d'admirer la physionomie ouverte et candide de cet homme qu'on lui avait dépeint sous les couleurs les plus noires. Lui seul se possédait à table, et parlait avec tant d'abandon de ses achats, des biens acquis et à acquérir, que la conversation ne tarda pas à devenir plus animée.

Le baron, qui n'aimait que les conversations où il jouait le premier rôle, fit l'impossible pour imprimer son cachet à celle qui était entamée. En conséquence il s'attaqua aux opinions présumées du comte, qui causait avec sa voisine Nathalie, et écoutait si peu les propos de Wallen, qu'il dit, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde : je suis chargé de trouver une femme à l'Américain.

Vous voulez rire? demanda la baronne.

Du tout, répliqua le comte avec enjouement. Mon ami imite les souverains, qui se marient par procuration et suivant les règles d'une sage politique. Il n'est plus jeune et ne peut plus prétendre au cœur d'une femme. Il sait d'ailleurs que l'amour n'est, pour l'ordinaire, qu'une illusion de jeune tête, qui produit les mariages mal assortis. Sa confiance en moi est entière, et il est persuadé d'avance que je trouverai ce qu'il lui faut.

Il n'en est pas moins certain, dit le baron, que vous vous êtes chargé d'une mission délicate, et que vous jouez le bonheur de votre ami.

Le bonheur de mon ami? dit le comte. Cela se pourrait, s'il s'agissait de la félicité absolue et ineffable qu'on rêve à vingt ans. Mais où la trouver? Celui qui ne sait pas borner ses désirs, sera toujours malheureux. Il faut de la résignation pour supporter la vie, où les peines sont inséparables du plaisir, où tout passe, la beauté, l'art et l'enthousiasme même, quoique le souffle divin ne s'éteigne jamais.

C'est singulier, murmura le baron: selon vous, la dévotion et la piété participeraient à l'inconstance des choses humaines?

Je crois, répondit le comte, que le ciel et la terre se tiennent par la main; que le repos succède à l'exaltation, comme la nuit succède au jour, et qu'il est dangereux de viser à un quiétisme permanent.

Ce langage d'un esprit fort n'ébranlera pas nos convictions, observa M. de Wallen.

Vous pensez donc, soupira la belle Cunégonde, qu'il est dangereux d'aimer le Seigneur?

Brandenstein répliqua, en souriant: Sans doute, il est dangereux d'aimer le Seigneur, si on ne le connaît pas et si on rejette sur lui les faiblesses de la nature humaine; car alors on risque de donner son cœur à un être fantastique, comme les paladins du bon vieux temps, et de s'effrayer ensuite des rayons de la vérité.

Nathalie écoutait avec une attention inusitée les discours de son voisin, et la baronne, l'ayant remarqué, dit avec humeur: l'amour est un guide infaillible.

Le véritable, reprit le comte; mais avons-nous la certitude de le posséder? Nos passions nous trompent, précisément parce qu'elles sont des passions.

A vous entendre, le doute seul nous resterait, remarqua le baron.

Qu'il soit notre agent, répondit le comte, ou mieux encore le bouffon dont les saillies nous empêchent de donner dans les extrêmes. Le proverbe dit, que la vérité sort de la bouche des enfans et des fous: il pourrait avoir raison quelquefois.

Une mère, affirma la baronne, une mère connaît l'amour; les hommes n'en ont qu'une idée vague et peu sentie. D'ailleurs les actions l'emportent sur les mots, et je me suis dévouée pour mes enfans. La raison a toujours dicté mes ordres, et l'obéissance passive est inconnue dans ma maison. Je suis largement récompensée de mes soins; car mes filles m'adorent, et ne craignent pas leur mère.

A ces mots, de grosses larmes roulaient sur les joues de la baronne; ses filles cadettes la regardèrent avec tendresse, et Wallen protesta que les principes d'éducation de sa vertueuse amie donnaient un démenti formel aux détracteurs de l'amour.

Dieu me préserve, dit Brandenstein, en se tournant du côté de Nathalie, de nier l'amour qui unit les membres de cette famille; mais, si j'ai bon souvenir de mon jeune âge, l'amour des enfans pour les auteurs de leurs jours est inséparable d'un respect qui tient de la crainte. Il me semble même que, sans ce respect, les enfans n'auraient pas la soumission absolue, que je considère comme la garantie du succès de l'éducation et comme la base de l'amour filial.

La baronne jeta un coup d'œil menaçant sur sa fille aînée, qui avait toujours l'air d'approuver Brandenstein, et dit ensuite du ton le plus froid : j'ai préféré convaincre, et quand la raison ne pouvait plus rien sur l'esprit de mes filles, je me suis adressée à leur cœur et les ai fait agir par amour pour moi.

Je respecte votre éducation, reprit le comte. Et qui pourrait la blâmer en voyant ses effets? Votre méthode peut être bonne; mais dans la règle, elle doit offrir plus de difficultés que celle qui se fonde sur l'obéissance passive.

Le baron, qui étouffait de colère, attaqua Alfred, et il ne fut plus question de l'amour. L'officier se vanta d'avoir manqué à une soirée, sans faire des excuses à la dame qui l'avait invitée, parce qu'il aurait fallu prétexter une indisposition ou quelque autre motif contraire à la vérité. On donna des éloges à cette délicatesse de conscience, et on profita de l'occasion pour flétrir l'hypocrisie et les mensonges des gens du monde. La baronne

se permit toutefois de faire observer, que la nature des liens sociaux ne comportait peut-être pas une entière franchise, et que souvent il était plus facile d'admirer que d'imiter ceux qui ont le courage de sacrifier les convenances sociales à l'amour de la vérité. Quant à moi, ajouta-t-elle, je les admire, et j'ai élevé mes filles dans ces principes. Elles ont été instruites à dire la vérité, même en plaisantant. J'ai évité de donner à leurs questions des réponses évasives ou erronées; j'ai proscrit de l'enseignement tout ce qui ne se prêtait point à une explication claire et nette, notamment ces contes absurdes qui nous familiarisent avec le mensonge, et meublent la tête de notions fausses ou superstitieuses.

Le baron se plut à amplifier ce sujet, et il aurait entraîné tous les suffrages, si Brandenstein lui avait cédé le terrain; mais celui-ci prétendait qu'il était difficile de définir la vérité, la vérité absolue. Les hommes, disait-il, la cherchent, depuis je ne sais combien de siècles, et trop souvent ils se sont vus réduits à se contenter du désir sincère de la découvrir. Si, à toutes les questions des enfans et des pauvres d'esprit, il fallait une réponse catégorique, on risquerait de ne plus pouvoir être vrai du tout; parce que, à tout prendre, le vrai repose sur un mystère que je ne dois pas nier, et que je ne puis expliquer. Cependant l'homme cherche de bonne heure à pénétrer ce mystère, et le maître ne peut en détourner l'attention juvénile que par un mensonge, aussi dangereux dans la bouche de l'ami des lumières, que dans celle du fauteur des ténèbres. Il me semble aussi qu'on aurait tort de ne pas s'adresser à l'imagination de la jeunesse, dût-elle se plaire dans l'épouvante et la terreur. Cette faculté de l'ame se manifeste dès le berceau, et lorsqu'on veut la comprimer, voire même la détruire, elle se cache et gagne en intensité ce qu'elle perd en extension. J'ai connu des femmes auxquelles on avait dérobé la connaissance des moindres contes à faire peur et qui, arrivées à l'âge de raison, ne marchaient pas dans l'obscurité sans être saisies de frayeur. Pareille chose ne leur serait jamais arrivée, si elles avaient connu de bonne heure les lutins et les farfadets,

qui fourmillent dans ces charmans petits contes, dont il est facile de faire un miroir magique de la vérité.

Je ne m'attendais pas à trouver en vous le défenseur de la superstition, dit la baronne.

Nathalie regarda ses sœurs, lesquelles, s'imaginant que le comte s'était amusé à leurs dépens, ne cachaient pas mieux leur embarras que la baronne; car elles passaient pour être passablement peureuses.

Quant à la société, continua Brandenstein, je ne puis pas lui donner toujours la vérité toute nue: elle ne la demande, ni ne l'attend de moi. J'en détruirais le charme, si j'y portais une vertu sauvage. On voit partout des réunions mal assorties, et rien ne me porte à prendre leur défense; mais je n'ai jamais pu me convaincre que les habitudes et les mœurs élégantes du grand monde ne soient qu'une farce indigne et méprisable. Il suffit d'avoir approché les hommes grossiers qui confondent la rudesse avec la franchise, qui pèchent contre toutes les règles de la bienséance et diffament les procédés honnêtes, pour apprécier les avantages d'un commerce plus raffiné. Je conviens qu'il n'admet pas la vérité sans fard; mais il serait tout aussi injuste de renverser les convenances sociales pour rendre hommage à la vérité absolue, que de prétendre au gain d'une partie d'échec en dépit des règles du jeu.

Vous êtes un adroit sophiste, dit le baron. Il manquait un apologiste aux calomnies, aux cancans, aux noirceurs, aux persécutions de nos cercles à la mode. Courage! il ne vous reste plus qu'à bafouer la modestie, la simplicité et l'innocence de la vie de famille.

Il ne se peut pas que vous attendiez cela de moi, répliqua le comte; car je me borne à soutenir qu'il ne faut pas taxer de mensonge les usages et les restrictions, aussi inévitables dans la société qu'au jeu et dans les productions de l'art, parce que dans le cas contraire il n'y aurait de vérité nulle part, pas même dans la danse et la promenade.

Dieu me soit en aide! s'écria le baron. Heureusement vos sophismes n'auront pas d'écho à cette table.

Je n'en ferai pas moins ma profession de foi ; vous m'avez provoqué, et je vais parler sans détour, dit le comte. Je suis sûr que la terre n'a pas porté un seul homme qui ait toujours échappé à la tentation de mentir, par faiblesse, par crainte, par intérêt, par vanité, ou par tout autre motif. Les apôtres eux-mêmes n'ont pas eu la force d'imiter scrupuleusement leur maître, l'éternelle et divine vérité. Eh bien ! moi je pardonne ces mensonges, le plus souvent inoffensifs, et dont l'homme supérieur finit toujours par s'abstenir ; tandis que j'abhorre l'égoïsme hypocrite, qui fait de la vie de certaines gens un seul et impudent mensonge. J'ai connu de ces gens vendus au démon du mensonge, pour lesquels il n'y avait plus de vérité. Et ces gens passaient pour vertueux, et ils se rangeaient eux-mêmes dans la classe des élus, et ils jouaient leur rôle jusque sur le lit de mort.

Impossible ! s'écria le baron, et les autres de crier avec lui. Alfred seul se rangea de l'avis du comte, au grand étonnement de Nathalie.

Vous faites de l'histoire ancienne, continua le baron. Tout est changé depuis votre absence ; notre pays n'est plus ce qu'il était à l'époque de votre départ. La frivolité, qu'on confondait alors avec les lumières, cède le pas à l'amour éclairé de la religion. On n'a plus honte de l'Évangile du Christ ; on ne rougit plus de croire au Seigneur et de lui adresser des prières ; les églises sont pleines de fidèles de toutes les conditions ; les livres de piété occupent la place des livres obscènes qui souillaient autrefois l'imagination des femmes ; les ames épurées par l'esprit de la Bible songent à leur salut, au lieu de rabâcher sur le théâtre. Je défie qui que ce soit de nier ce que j'avance : je m'appuie sur des faits irréfragables.

Notre entretien, observa le comte, prend une tournure trop sérieuse pour le lieu où nous sommes ; remettons-le à une heure plus favorable, ou laissons-le tomber tout-à-fait ; car je doute que nous puissions jamais nous entendre.

Aha, dit le baron, vous vous sentez battu, et vous sonnez

la retraite. Pourquoi ne pas déclarer franchement votre échec, ou votre haine aveugle pour la religion?

Oh! parlez, s'écria Nathalie, avec abandon.

Vous voyez comme on vous presse, dit la baronne, en toisant sa fille.

Alfred témoigna hautement son envie d'écouter encore le comte.

Puisque vous le voulez, reprit ce dernier, je vais vous donner le résumé des observations que j'ai pu faire depuis mon retour en Allemagne. Tâchez seulement de vous convaincre que, loin d'être incrédule, je suis chrétien à ma manière. Personne ne nie qu'il y a eu de tout temps des hommes d'une piété sincère, et que le besoin de croire se fait sentir à l'heure qu'il est : les avertissemens ne nous ont pas manqué, et ils ont été assez bien compris. Un fleuve salubre se précipite à travers les plaines arides, depuis les hauteurs éternelles, et entraîne, avec une puissance irrésistible, les grands comme les petits, les forts comme les faibles. Mais, s'il est vrai qu'un enthousiasme réel ramène aux idées religieuses, il est vrai aussi que la mode fait aujourd'hui des dévots, comme elle faisait autrefois des esprits forts.

Votre commencement valait mieux que votre fin, remarqua le baron.

Que de gens, poursuivit Brandenstein, comme s'il n'avait pas été interrompu, que de gens qui se donnent à tout venant pour des chrétiens accomplis, qui ne cessent de parler de leur doux Jésus, qui se vantent de prier pour la moindre chose! J'ai lu des romans dont les auteurs se glorifiaient dans la préface de devoir à une inspiration directe les meilleurs passages de leurs livres; ce qui, soit dit en passant, est un merveilleux moyen de désarmer la critique et d'accoler le roman à la Bible. J'ai fréquenté des cercles où le repentir, la pénitence, la piété, la rédemption, étaient les uniques sujets de la conversation, et où, par conséquent, on profanait, selon moi, ce qu'il y a de plus auguste, de plus sacré, de plus semblable à l'amour qui se cache et ne se livre pas au premier venu.

Le grand malheur, dit le baron, si le zèle entraîne parfois les gens pieux à parler longuement des objets de leur affection !

Il ne se peut pas, répliqua le comte, que ce soit le zèle : c'est la vanité, c'est l'orgueil qui les porte à se croire meilleurs que les autres hommes, et les pousse à condamner, à persécuter le prochain, dont les allures, pour n'être pas celles d'un parti, sont peut-être celles de l'Évangile.

Vous caractérisez les faux frères, balbutia la baronne.

Pas autre chose, madame, répondit le comte; mais j'en ai rencontré beaucoup et partout. J'ajouterai, que j'ai vu des livres de piété fort en vogue, dont la lecture ne peut que troubler les cerveaux enclins à la vanité. Les uns représentent le Créateur, le pur amour, sous les traits d'un vieillard quinteux, qui brouille les cartes pour le plaisir de sauver un pécheur endurci, et de perdre celui qui ne demande pas mieux que de frapper à la porte étroite. Les autres se plaisent, soit à confondre la religion avec la magie, soit à pervertir le cœur des femmes, au point qu'elles se croient infiniment supérieures à leurs maris, et cherchent à les maintenir dans un état permanent de contrition. J'ai connu une fille, pauvre de toutes les façons, qui s'estimait heureuse d'avoir trouvé un époux jeune et riche, jusqu'au jour où la haute dévotion lui tourna la tête, et lui fit voir dans son mari un fardeau difficile à supporter. N'est-ce pas là un gros péché ?

Hélas, oui ! soupira l'époux de Cunégonde; et la baronne, tremblant pour l'union de sa famille, maudit en secret son ami Wallen d'avoir défié le comte. Mais celui-ci, qui n'était pas disposé à laisser tomber sa Catilinaire, continua avec chaleur : Il est beau de voir des hommes pieux renoncer aux biens de la terre, pour consacrer leur vie au triomphe de la religion. Il est permis à certaines confréries de se claquemurer pour prier Dieu, d'oublier les arts et les sciences pour garder les autels. Mais que penser de ces dévots cramponnés au monde, qui, malgré leur éducation libérale, ne cessent de nous répéter que la peinture, la musique et la poésie, sont des hors-d'œuvres ou des causes de

perdition? que la prière, la pénitence et la grâce, sont le sommaire de la vie? Quelle est donc cette religion qui proscrit l'amour, la vérité, la raison et les arts? L'homme est mort, s'il n'entrevoit Dieu, ni dans la nature, ni dans l'histoire, ni dans sa propre intelligence; tandis qu'il est pieux, s'il sent les beautés d'un tableau de Fiésole, et celles de la nuit d'été de l'immortel Shakespeare; car les plaisirs de l'esprit et du cœur sont d'origine divine, et ils sont d'autant plus purs, qu'on les savoure mieux.

Je commence à croire qu'effectivement la journée d'aujourd'hui ne serait pas assez longue pour couler à fond le sujet de cet entretien, dit M. de Wallen pour soulager la baronne.

Vous avez raison, répondit le comte, surpris lui-même de la vivacité avec laquelle il défendait ses principes. Qu'on m'apprenne pourtant encore, pourquoi tels dévots se révoltent contre l'Église? pourquoi ils sont intolérans? pourquoi ils ne doutent jamais de leur orthodoxie? Qu'on me dise, s'il n'est pas plus chrétien de prier à huis clos selon l'Évangile, qu'aux bornes des rues selon les pharisiens? Le vertige religieux dont je viens de parler, ne concorde-t-il pas, d'une manière étonnante, avec le vertige politique de notre temps? et sans cette disposition morbide qui infecte l'Allemagne, comprendrait-on le succès d'un livre indigeste, dirigé, par un fat, contre le premier poète de l'époque? Quoi de plus absurde, que d'accuser ce grand homme de n'avoir ni idées, ni conscience, ni religion! Où en est le peuple qui applaudit à ces inculpations absurdes?

Vous voulez parler de Gœthe, et des fausses *Wanderjahre*, dit le baron. Nous voilà loin de nos premiers discours.

Chacun se tut et fixa son assiette, jusqu'à l'arrivée du rôti, à l'aspect duquel la baronne s'écria: Bon Dieu, comment ai-je pu oublier la pauvre veuve malade? Vite, Jean, portez-lui ce plat. On la dit très-souffrante et dénuée de tout.

Oh! l'indigence, les maladies! soupira Wallen. Ciel! que deviendraient les misérables sans la compassion qui les soutient?

Le bruit court, remarqua Cunégonde, que son mari ne la rendait pas heureuse, qu'il était dur et exigeant. Comme elle avait

accompagné ces paroles d'un regard significatif à l'adresse de son époux, celui-ci, excité sans doute par tout ce qu'il venait d'entendre, eut la hardiesse de soutenir que les femmes étaient pour beaucoup dans les mauvais ménages; et le comte se hâta de lui éviter une semonce, en faisant observer qu'il aurait fallu s'informer de la nature du mal de la veuve, avant de lui envoyer des mets trop substantiels. Mais le baron, qui appréhendait une nouvelle attaque, s'étendit avec complaisance sur l'inépuisable charité de son amie, et sur la dureté des hommes sans entrailles pour les souffrances du prochain.

Le domestique n'en revint pas moins avec le plat, que la veuve, quoique très-sensible à l'attention de madame la baronne, avait refusé, vu que la viande lui était défendue par le médecin, et que depuis trois semaines elle recevait du château des secours plus que suffisans à ses besoins. Un médecin? des secours? demanda la baronne. Et de qui, s'il vous plaît? — C'est, madame, répliqua le vieux serviteur avec embarras, c'est que mademoiselle Nathalie la pourvoit de tout, lui envoie le médecin, et lui fait deux visites par jour. Comment? dit la baronne d'un ton mal assuré. Et pourquoi ce mystère? Pourquoi me laisser ignorer, qu'enfin ton cœur éprouve le besoin d'exercer la bienfaisance chrétienne? Mes conseils n'eussent pas été à dédaigner. Mais de la manière dont tu t'y prends, on pourrait croire que tu agis par entêtement plutôt que par humanité.

Épargnez-moi, ma mère! dit la pauvre fille.

La manière de s'y prendre, poursuivit la baronne, peut nuire aux meilleures actions. Tu as cru ne devoir prendre conseil que de toi-même, et l'expérience te manque.

C'en est trop, s'écria Nathalie, en se levant de table et en quittant la salle.

Les convives consternés regardèrent la porte qui s'était refermée sur elle, et le comte demanda d'une voix émue: N'avez-vous pas été trop sévère, madame? N'est-il pas probable que votre demoiselle a agi dans les meilleures intentions, et que l'humilité chrétienne est pour beaucoup dans sa conduite?

Assurément, dit le domestique. M.lle Nathalie est un ange; sa douceur et son affabilité la font chérir de tout le village; elle donne aux pauvres tout ce dont elle peut se passer; elle raccommode les gens qui se brouillent; elle console les malades; elle instruit les enfans à obéir à leurs parens. Elle nous a défendu de parler de tout cela, et nous lui avons gardé le secret; mais le moyen de se taire toujours? Je vous demande pardon, madame, d'avoir jasé aujourd'hui.

On se leva de table; le baron s'efforça de calmer la mère de Nathalie; Brandenstein partit avec Alfred, et le reste de la société passa au salon qui donnait sur le jardin.

Il ne faut pas se frotter aux méchans, remarqua la dame de la maison.

Ils sont comme l'ivraie dans un terrain fertile, ajouta le baron.

Quel dîner! s'écria la baronne, de ma vie je ne l'oublierai! Il n'en faudrait pas beaucoup de cette espèce, pour achever ma fille aînée. Et vous aussi, mon fils, vous avez écouté le comte avec trop de faveur.

Mais il me semble, repliqua celui-ci, que le comte a dit des choses assez raisonnables. Je crois, comme lui, aux excès de la piété et aux folles prétentions de certaines femmes.

Un regard du baron lui coupa la parole, et lorsqu'il entendit les sanglots de sa chère moitié, le pauvre homme se jeta à son cou et se rendit à merci. Rassurez-vous, dit Wallen d'un ton inspiré et en levant les yeux au ciel, le Seigneur nous protège, il m'a choisi pour toucher le cœur de Nathalie, pour faire de toute cette grande famille un cœur et un amour.

Nathalie pleurait dans sa chambre. Jamais encore elle ne s'était sentie si découragée, si seule, si misérable. Elle en voulait au hasard, qui avait découvert ses rapports avec les pauvres du village; mais en même temps elle accusait sa mère de l'avoir maltraitée en présence d'étrangers, en présence de l'homme surtout qui lui inspirait autant de respect que de confiance, et dont elle désirait obtenir l'estime.

Il faisait déjà sombre lorsqu'un domestique vint l'avertir que sa mère l'attendait. Mère! murmura-t-elle. Mère! que ce nom est beau! Pourquoi n'ai-je pas de mère?

Elle descendit au salon, où se trouvaient les membres de sa famille, le baron et l'officier. Elle frisonna en se rappelant le motif de cette réunion. Tout le monde courut au-devant de la jeune fiancée; sa mère promit de tout oublier; ses sœurs exaltèrent son bonheur, et Wallen couvrit de tendres baisers sa main tremblante. Soyez tranquille, soyez heureuse, dit-il d'un ton mielleux; dès maintenant vous êtes à nous sans partage; le comte ne viendra plus ici; on aurait dû vous croire, quand Dieu vous ordonna de nous apprendre qu'il n'était pas permis de hanter ce misérable.

Misérable! s'écria Nathalie, en retirant avec tant de violence sa main de celle du baron, qu'il recula de plusieurs pas. Je voudrais savoir de quel droit vous calomniez le comte de Brandenstein?

Bonté divine! dit la mère, elle a perdu la tête! Un génie malfaisant s'est emparé de son esprit.

Nathalie revint pourtant à elle, et dit: je suis dans une agitation difficile à décrire; peut-être une maladie — permettez-moi de respirer le grand air.

Par ce temps affreux? sans schal et dans ce léger accoutrement, tu voudrais affronter la pluie et le vent? demanda sa mère.

Il le faut! il le faut! répondit-elle, en ouvrant la porte du salon et en entrant au jardin. Comme la pluie était battante, elle gagna une allée couverte et s'y promena à grands pas, en proférant ces paroles: Quoi, épouser ce fourbe? être avilie à ce point? et pour qui? Pour ceux qui n'apprécieraient pas même mon sacrifice, qui feraient semblant de croire que je suis trop heureuse d'avoir trouvé ce parti. Sauver mon ame? Ah! je la perdrais plutôt!

Tout à coup il lui parut que quelqu'un se dirigeait de son côté, et elle ne tarda pas à reconnaître la voix du baron, qui lui dit: Ma toute bonne, on s'inquiète au salon, et votre digne

mère vous ordonne de rentrer; j'ose me joindre à elle, car je vous considère déjà comme mon épouse, comme la mère de mes enfans.

Dieu! s'écria-t-elle, je n'avais pas encore réfléchi à l'horrible possibilité de donner le jour à une race de vipères. Quoi qu'il en soit, je ne serai jamais à vous.

Jamais! dit le baron, et que deviendra la promesse solennelle de ce matin?

Ce qu'elle pourra, répondit Nathalie. Je ne la tiendrais pas si je l'avais faite à un ange; et, si nous étions déjà mariés, j'insisterais sur le divorce.

Ce langage, mademoiselle, est assez catégorique. En avez-vous calculé les conséquences? demanda Wallen.

Quelles qu'elles soient, répondit Nathalie, elles ne sont rien en comparaison du sort qui m'attend avec vous.

Savez-vous que votre mère peut se faire obéir? Savez-vous que je suis son créancier? Savez-vous que je l'ai ménagée jusqu'ici dans l'espoir de vous épouser? Ne vous sierait-il pas bien, d'acquitter les dettes de votre mère? balbutia le baron, hors de lui-même.

Non, répliqua Nathalie, il vaut mille fois mieux souffrir, travailler, mourir même pour elle, que de vous appartenir.

Il y aura moyen de vaincre cette obstination; les droits des parens sont très-étendus, et il est certain que votre esprit est malade; vous en viendrez où nous voulons, de gré ou de force, assura le baron en saisissant un bras de la jeune fille pour l'attirer dans la maison; mais Nathalie le repoussa et se sauva avec tant de précipitation que le pauvre homme ne put pas l'empêcher de franchir le parc et de gagner la campagne.

M.me de Halden, confortablement assise dans son boudoir, se moquait du mauvais temps et ne se sentait pas de joie en songeant à la somme exorbitante que Brandenstein, assisté du conseiller Alfred, venait de lui payer pour sa terre. Ces deux messieurs dormaient déjà dans l'étage supérieur de la maison, et elle allait faire comme eux, lorsqu'elle fut alarmée par des accens

lamentables et des coups frappés à la porte cochère. Elle sonna ses gens, et leur ordonna de voir ce que c'était. Bientôt Nathalie, défaite et trempée jusqu'aux os, se jeta à son cou, en criant d'une voix enrouée : Sauve-moi! il faut que tu me protèges!

Grand Dieu! dit Mme de Halden, est-ce toi, ma chère amie? et dans quel état? dois-je en croire à mes yeux?

Malgré son étonnement, l'excellente dame chercha dans sa garde-robe de quoi changer la fugitive, lui servit de femme de chambre, et lui fit boire un verre de vin chaud pour la ranimer et la garantir d'un rhume. Puis elle la pria de s'expliquer sur son escapade.

Il faut que tu me protèges! cria de nouveau Nathalie; il faut que tu m'accordes un asile, si tu ne veux pas que le désespoir m'égare!

Calme-toi, ma fille, reprit Mme de Halden, il faudra bien que tu retournes chez ta mère. Ton aventure avant tout.

A condition, observa Nathalie, que tu tâches de conserver ton serieux; car il y a de quoi. Écoute : ce matin ils ont célébré l'anniversaire de ma naissance, et ils ont profité de mon émotion pour me faire promettre que j'épouserais le baron de Wallen. C'est pour ne pas tenir ma fatale promesse que je me suis sauvée. J'abhorre le baron, et il m'est désormais impossible de vivre au sein de ma famille.

Je sais, remarqua Mme de Halden, que tu ne peux pas aimer celui qu'on te destine, et que ta famille est injuste à ton égard; mais je te croyais résignée à ton sort, et je ne conçois rien à ta terreur.

Je n'y conçois rien moi-même, répondit Nathalie, et je ne sais trop comment m'y prendre pour te faire lire dans mon ame. Quoique je ne t'aie jamais fatiguée de mes doléances, tu savais sans doute que j'étais fort à plaindre. Hélas! je le suis depuis le décès de mon père. J'avais treize ans à cette époque. O ciel, quel homme! mais je ne compris son mérite que long-temps après sa mort. A mesure que j'avançai en âge, sa mémoire me devint plus chère. Son humeur douce et égale, son ame aimante

et pure, sa piété éclairée et solide, son esprit orné et actif, son amour de la nature et des arts — hélas! et lui aussi ne se sentait pas heureux! Tout m'autorise à le croire : lui et ma mère ne se convenaient en aucune façon; ils se disputaient souvent. J'étais la joie de cet excellent homme; moi seule je pouvais dérider son front, et il doit savoir aujourd'hui combien je l'ai aimé, combien je l'aime encore. O mon amie, il y a des momens de douleur, où l'accablement seul préserve de la folie. J'ai eu de ces momens, et personne ne parut s'en apercevoir. On avait bien autre chose à faire, depuis la mort du chef de la maison. Plus de gaîté, plus d'aimables causeries! Tout était devenu grave et solennel chez nous. L'éducation de mes sœurs se faisait dans un esprit opposé à celui de leur père. Les exercices et les livres de piété, les conversations et les disputes religieuses remplissaient nos momens de loisir; mais mon cœur n'y prenait aucune part, il restait froid, et ne croyait pas à la sensibilité des autres. J'étais obligée de cacher les livres que je tenais de mon père; ils étaient un objet de scandale pour les miens. J'étais effrayée des interprétations qu'ils donnaient à mes passages favoris, à ceux que je savais par cœur. Les tableaux les plus naïfs et les plus sublimes de Gœthe étaient réputés sales et dégoûtans; tandis qu'on appelait vertu, une pruderie fade et fastueuse, qui me faisait mal. Mes sœurs, à mesure qu'elles avançaient en âge, me regardèrent comme un être déchu, inhabile au bien. Il fallait bien qu'elles le crussent, parce qu'on ne cessait de le leur répéter. Il s'établit entre elles et leur mère des rapports dont je n'étais nullement jalouse; mais qui me rendirent étrangère à la famille. C'étaient des caresses, des attentions, des prévenances qui me déchiraient l'ame. Ma mère idolâtrait ses autres filles, et eut la faiblesse de le leur dire. Elles, de leur côté, la traitaient comme une sainte descendue du haut des cieux. Cela me fit réfléchir. Je me rappelai que mon père voulait accoutumer les enfans à l'obéissance pour les préparer à jouir de la liberté, et je cherchais en vain la liberté autour de moi. On ne touchait pas au moindre préjugé, à la moindre faiblesse de ma mère; on s'efforçait de deviner son avis

sur les choses les plus insignifiantes, sur un livre, sur sa reliure. S'agissait-il d'une promenade, au jardin seulement, qui ne lui convenait pas, elle avait garde de la défendre; elle se bornait à dire: allez, si vous pouvez vous passer de moi; moi je ne puis pas me passer de vous; mais, que cela ne vous gêne, je suis faite aux sacrifices pour vous. C'était l'ordre de rester, et mes sœurs se déchargeaient sur moi de leur mauvaise humeur. Je perdis courage; car je ne parvenais pas à me tromper sur ma position. Je m'en faisais des reproches. Souvent, lorsqu'il m'arrivait de remarquer les injustices et les sottises des miens, j'allais pleurer dans quelque coin du parc, et prier Dieu de me retirer à lui, ou de me pardonner les observations malignes que je n'avais pas su étouffer. D'autres fois, quand les habitués de la maison me préféraient mes sœurs, je doutais de moi-même, je m'accusais de tous les torts, et prenais la vaine résolution de changer de conduite. — Mais n'as-tu pas entendu remuer quelque chose dans le cabinet à côté?

Rien, mon enfant, répondit M.me de Halden. Tout dort dans la maison; c'était peut-être un chat.

Cunégonde se maria, reprit Nathalie. L'ineptie ou la brutalité des hommes qui cherchèrent à me plaire, me serrait le cœur. Je ne concevais rien à l'amour de ceux que je ne pouvais aimer, et il me fut impossible de croire à la sincérité de leurs discours. Tout alla pourtant encore assez bien, jusqu'au jour où le baron de Wallen fut des nôtres. Il s'empara tout d'abord de l'esprit de ma mère, et l'esclavage devint insupportable. On déploya un luxe d'amour et de beaux sentimens qui nous rendit la fable de la province, et le fléau de beaucoup d'étrangers qui venaient nous voir. Mais je m'aperçois que je ne devrais pas t'entretenir de ces choses: Tu n'en parleras à personne, n'est-ce pas? Tu sais bien que je dis vrai. Si je me trompe, que Dieu me le pardonne! — Au surplus, le baron aimait toutes les femmes. Clara lui plut, Clémentine aussi; mais les béates, quelque habituées qu'elles fussent à respecter le saint homme, reculaient devant l'idée de l'adorer comme époux. C'est ce qui me valut l'honneur de recevoir ses

hommages, et on employa toutes sortes de ruses, pour me les faire agréer. On ne parla plus que de la nécessité de se sacrifier, des dangers de l'amour charnel, de la solidité des mariages de raison. Crois-moi, j'aurais donné dans le piége, je serais devenue leur victime, si....

Si? demanda Mme de Halden.

Si, continua Nathalie, je n'avais pas fait ce matin la connaissance d'un homme indignement calomnié par ma mère, d'un homme qui a changé tout mon être, et dont le seul aspect m'a décidé à refuser la main du baron, que dis-je? de tout autre homme.

Voilà qui est singulier, remarqua la protectrice de Nathalie.

C'est possible, dit la jeune fille, et rien n'est pourtant plus naturel. Ses regards, ses gestes, ses discours, me retraçaient les beaux jours de ma vie, me rappelaient les principes de mon père, me dévoilaient de saintes vérités. La lecture des poètes m'avait laissé une idée vague de l'amour, mais je me croyais peu faite pour ce sentiment. Quelle était mon erreur! depuis ce matin je connais l'amour; oui, j'aime le comte de Brandenstein.

Pauvre enfant! dit Mme de Halden, le comte est un homme ruiné, et qui sait si son cœur répond au tien : il n'est plus jeune. Mais va te coucher; demain nous aviserons aux moyens de te débarrasser du baron et d'arranger ton affaire.

Je ne retournerai pas à la maison, éclata Nathalie; j'aimerais mieux devenir servante, loin de ma patrie. — Encore du bruit, et plus fort que la première fois. Qui va là?

Moi, dit Brandenstein, en sortant du cabinet.

O mon Dieu! s'écria Nathalie; c'est vous, M. le comte?

Je n'étais pas couché, répondit-il, je travaillais encore, lorsque votre visite imprévue....

Si bien, gronda Mme de Halden, que vous avez écouté aux portes, mon beau monsieur, et que vous avez connaissance de ce qui vient de m'être confié.

Brandenstein convint qu'il n'avait pas perdu une syllabe des aveux de Nathalie, et ajouta : Ainsi donc, ma chère et aimable

demoiselle, vous ne me dédaigneriez pas, si j'avais une fortune à vous offrir?

Vous me rendez toute confuse, répliqua Nathalie; que me reste-t-il à confesser?

Prenez ce papier, poursuivit le comte, il vous assure le pardon de votre mère. — Il cessa de parler, et se retira en jetant un regard enflammé sur Nathalie, qui passa une assez mauvaise nuit.

Le baron de Wilden donnait un bal à quelques amis, entre autres à Alfred et à l'officier. La sœur du baron, la sémillante Sophie, était aux anges, et M.[lle] d'Erhard au troisième ciel, de telle sorte que Michel, le domestique, ne comprenait rien à sa manière leste de danser l'écossaise qui venait de finir. L'épais baron se laissa tomber sur un sopha pour reprendre haleine, et dit, en se frottant les mains : Cette danse vous rajeunit, tout en vous fatigant. Diantre, M.[lle] d'Erhard, comme vous y allez! Que d'élasticité pour une dévote! C'est très-bien, du reste : le ciel et la terre doivent marcher de front. Je vous trouve si complétement changée à votre avantage, que je vous reconnais à peine.

La noble demoiselle vint s'asseoir à ses côtés, et ils regardèrent danser les autres. En outre le baron observait avec une véritable satisfaction la peine que se donnait Alfred pour plaire à sa sœur, et faisait remarquer à sa voisine, d'un côté les buffets chargés de rafraîchissemens, de l'autre les domestiques en riche livrée, qui les offraient sur des plats d'argent. N'est-il pas vrai, dit-il enfin, que nos plaisirs ne ressemblent guère à ceux de là-bas, où on ne sort pas des scènes du paradis? Des phrases ronflantes, des soupirs apocalyptiques, des élégies lugubres; des habits drap de vertu, doublés de *mea culpa* et cousus de grimaces, voilà tout! J'estime qu'il faut pécher de temps à autre, pour reprendre ensuite l'œuvre de sa conversion. Les jambes vous font-elles mal? Vous faites des contorsions....

Pour ne pas rire de vos balivernes, répondit M.[lle] d'Erhard. Convenez que vous êtes un énorme pécheur! mais la grâce vous touchera un jour.

Qui vivra verra, dit en riant le baron. Je me suis préparé admirablement à la pénitence. J'ai fait provision de péchés en temps utile, pour n'être pas réduit, comme tant d'autres, à me créer des remords factices.

C'est pécher que de parler de la sorte, remarqua M.[lle] d'Erhard.

Moins de sévérité, mademoiselle, moins de sévérité! cria le baron de Wilden. Nous ne nous accorderions jamais, si vous vous avisiez de contempler mes vertus à travers le microscope; car elles ne sont pas plus effilées que mes vices. Mais voyez un peu M. de Bœhmer, qui s'amuse à faire des almanachs dans ce coin, comme s'il n'y avait pas d'autres moyens de se divertir ici. M. le lieutenant, venez donc danser avec une de ces dames!

Je ne danse jamais, cria le jeune officier, en s'approchant du baron, et je ne serais pas venu chez vous, si je n'avais pas été invité par M.[lle] d'Erhard, que je ne pensais pas rencontrer à un bal bruyant.

Toutes choses ne sont-elles pas pures à ceux qui sont purs? demanda la demoiselle d'un ton pénétré.

Alfred, qui s'était mêlé au groupe, répondit : Sans doute, et je voudrais que vous fissiez la conversion de Wilden, pendant qu'il fera la vôtre. Puis, se tournant vers Ferdinand, il lui reprocha sa mine de réprouvé.

Je quitte ce lieu pour aller chez la baronne, dit Ferdinand, viens-tu avec moi?

Je reste, répliqua Alfred, et ne compte plus revoir tes tartufes. Mes yeux sont dessillés.

Par qui? — Par Brandenstein? — Tu te ranges du parti de l'antéchrist? dit l'officier.

Laissons cela, répartit Alfred, je suis un tout autre homme depuis que je connais le comte.

A propos, dit le baron, savez-vous la nouvelle? On prétend que l'Américain, vilain animal cuivré à cheveux crépus, est arrivé, et qu'il épouse l'intraitable Nathalie.

On ne le sait pas au juste, remarqua Alfred; au surplus l'Américain est vraisemblablement un homme comme un autre,

et par conséquent plus capable de faire le bonheur d'une femme que le baron de Wallen.

— Que tu ne sais pas apprécier, murmura Ferdinand, en se retirant après un léger salut.

Vous pensez donc, reprit Wilden, qu'une fille bien élevée pourrait vivre avec ce monstre marin? Il est vrai que les goûts sont différens, et que si Nathalie ne vaut pas mieux que sa réputation, il lui sera possible d'épouser un mécréant.

Vous êtes mal informé! s'écria Alfred. Nathalie vaut mille fois mieux que sa réputation, et il allait faire son éloge, lorsque la gentille Sophie vint lui rappeler qu'il l'avait engagée pour la première contre-danse. — Le baron avala un verre de punch, et retint Mlle d'Erhard pour une polonaise ou pour la walse finale.

Il serait difficile de décrire la confusion qui régnait chez la baronne après la fuite de sa fille aînée. Les domestiques, munis de lanternes, l'avaient cherchée dans toutes les directions, sans avoir pu la trouver. La mère était inquiète, et paraissait se reprocher d'avoir poussé sa fille à bout. Elle avait refusé de se coucher, et se promenait par toute la maison, sans écouter les paroles consolantes de Clémentine et de Clara. De bon matin on lui apporta un billet de Mme de Halden, et bientôt après un carrosse ramena la triste Nathalie. La mère était assez décontenancée; pas un reproche ne sortit de sa bouche, et, la fille ne cherchant pas à se disculper, on parla peu.

Wallen ne savait que penser de cette réception, et aussitôt qu'il se trouva seul avec la baronne, il lui dit : Convenez que ce billet vous a changée du tout au tout, qu'il vous a fait oublier jusqu'aux moindres reproches que vous deviez adresser à votre fille dénaturée. Vous l'avez traitée avec plus de bonté que jamais. Ne pourrait-on pas connaître l'auteur et le contenu de ce billet?

La baronne rougit en avouant d'une voix défaillante qu'il venait de Brandenstein; mais, ajouta-t-elle, il termine par une calomnie atroce.

Le baron lut : Si, comme je l'espère, vous accueillez avec bonté votre excellente fille, je m'engage à vous avancer le capital que vous devez au baron de Wallen, et de plus fortes sommes encore, le tout sans intérêts et pour aussi long-temps que vous voudrez. Ne me forcez pas à agir contre vous ; je pourrais signaler certains faits peu dignes du rôle que vous jouez dans le monde. Je suis Votre sincère ami,

BRANDENSTEIN.

Ce billet, observa Wallen, prouve que M. le comte dispose de sommes considérables, et que l'Américain est un imbécille qu'il mène par le bout du nez, comme je me l'étais d'abord figuré. Sa bourse n'en souffrira pas, je pense, et nous verrons bien si ce Caton de fraîche date soutiendra son rôle.

Mais voici que le lendemain il arriva une lettre de Brandenstein, qui demandait la main de Nathalie pour l'ami d'Amérique, en ajoutant qu'elle seule pouvait faire son bonheur.

Quel coup de foudre pour Nathalie ! Ainsi, pensa cette infortunée, il ne sent rien pour moi qui ne rêve que lui. Elle rejetta la proposition du comte.

La baronne répondit dans ce sens ; mais elle ne tarda pas à recevoir une seconde lettre, dans laquelle le comte réclamait de son obligeance la simple faveur d'une entrevue de l'Américain avec sa fille aînée.

Celle-ci s'en rapporta à sa mère pour donner une réponse à cette nouvelle demande. Absorbée par sa douleur, elle l'avait même entièrement oubliée, lorsqu'elle fut avertie que l'Américain allait paraître. M.me de Halden l'avait annoncé. Un équipage magnifique, attelé de chevaux anglais, s'arrêta devant la maison et Brandenstein entra dans le salon. Où est votre ami ? demanda la mère. Là, répondit le comte, en courant à Nathalie, à laquelle les pas des chevaux avaient causé une mortelle frayeur. Je suis l'Américain, je suis le riche propriétaire ; un mot de cette bouche adorable, et rien ne manque à mon bonheur.

Nathalie releva sa tête charmante, regarda le comte avec des yeux mouillés de pleurs, et lui tendit la main.

Nous partons de suite, dit Brandenstein, en s'adressant à la société. Venez tous, il y a de la place pour tout le monde au château de Halden; j'ai les dispenses nécessaires, et un ecclésiastique nous attend.

On n'eut que le temps de poser la couronne nuptiale sur le front de la fiancée. On partit. Le comte embrassa pour la première fois sa belle amie, et dit: Qu'ai-je fait pour mériter ce bonheur, pour captiver cette ame céleste? La même enfant que je balançais autrefois sur mes genoux, à côté de son père, va faire les délices de ma vie. Regarde, c'est ici que tu as affronté la tempête. Nous serons mariés dans la chambre où tu fis l'aveu de ton amour.

Nathalie se sentait si heureuse, qu'elle ne répondit pas à son amant.

De long-temps on ne parla dans la province que des richesses du comte et de l'heureuse étoile de Nathalie, qui n'eut jamais à regretter son choix.

Le jour des noces d'Alfred et de Sophie, le baron de Wilden annonça son mariage avec M.lle d'Erhard, et répondit à ceux qui se moquaient de lui: L'isolement et l'ennui aplanissent bien des difficultés, d'autant plus que ma future n'est pas sans mérite, qu'elle est devenue plus sociable et qu'elle s'est chargée de ma conversion; entreprise difficile chez un homme dont l'ame est enfoncée dans la matière. Tout bien considéré, je suis déjà dévot à ma manière et je le resterai, pourvu que la mode ne m'oblige pas à reculer.

Au bout d'un certain temps M. de Wallen épousa la baronne, dont les filles lui avaient échappé, et dont l'intérieur lui convenait.

Alfred a des rapports très-intimes avec le comte, dont il soigne les affaires, et Brandenstein aime toujours à se rappeler les circonstances qui lui ont procuré la meilleure des femmes.

A. Mæder.



Histoire littéraire.

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR

L'HISTOIRE DE L'ANCIENNE LITTÉRATURE FRANÇAISE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE M. STROBEL.

A peu près à la même époque où Luther, Beatus Rhenanus, Vadian, etc., appelaient l'attention de leurs contemporains sur les productions de l'ancienne littérature allemande, Clément Marot, le poète, cherchait à ranimer dans son pays le goût de l'ancienne littérature française, en publiant le *Roman de la rose*[1], cette œuvre célèbre, que l'on regarda pendant long-temps comme une des plus hautes conceptions de l'intelligence humaine. A cette époque il y avait cependant assez de copies de ce fameux roman et de quelques autres ouvrages du même genre; il en existait même plusieurs éditions. Mais la négligence des copistes et des imprimeurs avait tellement altéré le texte, que dans un grand nombre de passages il n'était plus reconnaissable, en sorte que par la difficulté de le lire, le public n'y trouvait plus aucun goût. Marot, désireux d'arracher à l'oubli un ouvrage qu'il regardait comme utile et digne d'être conservé, s'efforça de le reproduire dans

1 Il travailla à la publication de cet ouvrage en 1526, pendant qu'il était en prison à Chartres, et le fit paraître en 1527, Paris, in-fol., chez Callion Dupré; 1529 (caractères romains); 1537, Paris, chez Jean de Longis, etc. Cet ouvrage a eu quinze éditions, en y comprenant celle de Méon, Paris, 1814, in-8.°

tout son ensemble, et de le rendre de nouveau agréable à la lecture. Mais pour parvenir à son but, il usa d'un moyen pernicieux; car il rajeunit un grand nombre d'expressions anciennes, et enleva par là à cet ouvrage la couleur et le caractère du temps où il avait été composé.

Dans le cours des événemens politiques et religieux qui ébranlèrent la France au seizième siècle, on cessa de s'occuper des productions du moyen âge, du moins on n'imprima rien qui y eût rapport. Mais soudain parut Nostradamus avec ses biographies de poètes provençaux [1], et cet ouvrage fit grand bruit. Claude Fauchet chercha à faire quelque chose de semblable pour la poésie du nord de la France, dans ses *Recherches sur l'origine de la langue française* [2], 1581. Claude Fauchet occupait dans la magistrature une place élevée [3]. Il s'était de bonne heure livré à l'étude de l'histoire de la France, et il nous a donné plus d'une preuve de ses connaissances en ce genre. Cette étude l'amena à rechercher le point de départ et les développemens successifs de la langue française. On trouve dans son livre des notices intéressantes sur les œuvres et la vie de cent vingt-sept poètes qui vivaient avant 1300 [4]. Il rapporte quelques-unes de leurs com-

1 Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont fleuri du temps des Comtes de Provence; Lyon, 1575, in-8.° Traduit en italien par Giov. Giudici, Lyon, 1575 in-8.°; puis reproduit dans la même langue par Crescembini, Rome, 1701, in-4.°

2 Recueil de la langue et poésie françaises, ryme et romans; plus les noms et sommaires des œuvres de 127 poètes français vivant avant l'an 1300; Paris, Patisson, 1581, in-4.° Ses œuvres complètes parurent en 1710, Paris, 2 v. in-4.°

3 Il était premier président à la Cour des monnaies à Paris, et mourut en 1602.

4 Adam de Guienci, Adam le Bossu, Alexandre de Paris, Andrieu, Aubins de Sezane, Baude de la Carrière, Baudoin des Autiex, Blondiaux, Blondiaux de Nesle, Bruniaux de Tours, Car Ausaux d'Arras, Car Ausaux, le Chanoine de Saint-Quentin, Chardon, Chastelain de Coucy, Chrestien de Troyes, Clerc de Vaudoy, Colars li Bouteilliers, Colin Muset, Courte-Barbe, Courtois d'Arras, Doëte de Troyes, Durans, Duc de Braban, Eustace li peintres, Eustace, Frère, Gaces Brulez, Garin, Gauthier d'Argies, Gauthier d'Espinois; Gauthier de Soignies, ou de Saguies; Gauthier de Belle-perche, Gilles de Viezmaisons, Gilles le Viniers, Girardin d'Amiens, Girard de Boulogne Godefroi de Leigni, Gomars de Villiers, Greivillier, Guiart, Guill. Viaux, Guill. le Viniers, Guill. de Lorris, Guill. de Villeneuve, Gillebert de Berneville,

positions, quelques-uns de leurs joyeux contes; parfois il les traduit en prose, parfois il cite textuellement leurs proverbes et leurs sentences, et tout donne à penser que, pour faire un tel travail, il a eu recours aux originaux[1]. Cependant, si l'on compare cet ouvrage aux nouvelles recherches qui ont eu lieu depuis on le trouvera incomplet et défectueux.[2]

L'ouvrage du célèbre Étienne Pasquier[3], *Recherches de la France*[4], est encore plus incomplet. Il ne parle guère des anciens poètes français que d'après Fauchet. On trouve encore quelques détails à ce sujet dans la *Bibliothèque française*, de La Croix du Maine[5], et dans celle de Du Verdier[6]. Mais dans la nouvelle

Guiot de Provins, Haisiaux, Hebers, Hues de Braie-Selve, Hues de Cambray, Hugues de Bresi, ou Bersi; Hues li Maronniers, Hues Piaucelles, Huistaus d'Amiens, Huon de Meri, Huon de Villeneuve, Huon le roi, Jacques d'Espinois, — de Chizon, — de Hedinc, Jacquemars Gielée, Jehan Bodel, Jehan de Boues; Jehan Bretel, ou Bretiaux, — Chapelain — du Châtelet, — Clopinel, dit de Meung, — Li Cuneliers, — du Pin, — Erars, — Frumiaux de Lille, — Le Galois, — de Maisons, — Moniot d'Arras, — Moniot de Paris, — Li Nevelois, — L'Orgueneur, Jonglet, Lambert li Cors, — Ferris, Mahieux de Gand, Mapolis, Marie de France, Ode de la Courroierie, Oudart de Lacenie, Perrin d'Angecort, Perrot de Nesle, Philippe Pa, Pieros du Riez, Pierre Gentien, — De Creon, — de Saint-Cloot, Quens d'Anjou, — De Bretagne, — De la Marche, Raoul de Biauvais, — de Houdane, — de Ferrières, Renault d'Audon, Renaud de Sabueil, Richard de Samilli, — de Fournival, — de Lille, Robert de Blois, — du Castel, — de Marberolles, — de Mauvoisins, — de Rheims, Robins de Compiègne, Rogerin d'Andely, Sauvage d'Arras, Simons d'Anthie, Thiebault de Blazon, — de Mailly, — Roi de Navarre, Thierri de Soissons, Thomas Errars, Thomas Eriers, Le Trésorier de Lille, Vidame de Chartres, Viellars de Corbie.

1 C'est ainsi qu'il a, par exemple, cité les noms de plusieurs poètes qui étaient complétement oubliés. V. Chénier, Fragmens, p. 95.

2 Il avait entrepris une continuation de son livre, dans laquelle il voulait faire pour les poètes plus récens ce qu'il avait fait pour les anciens; mais il ne l'a pas achevée.

3 Avocat général du Roy en les Chambre des comptes de Paris. Mort en 1615, à l'âge de 87 ans.

4 Il existe trois anciennes éditions in-fol. de cet ouvrage. La dernière date de 1665. Une édition de ses œuvres complètes, avec les lettres de son fils Nicolas, parut à Amsterdam, en 1723, 2 vol. in-fol.

5 Paris, in-fol., 1584.

6 La Bibliothèque d'Antoine du Verdier, seigneur de Vauprivas, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français, Lyon, 1585, in-fol. Le premier de ces deux savans s'appelait *François Grudé*. Il prit

édition de ces deux ouvrages, publiée par Rigoley de Juvigny [1], il s'est glissé des erreurs graves, contre lesquelles il faut tâcher de se mettre en garde.

Après ces deux écrivains, et jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, nous ne sachions pas qu'il ait paru aucun livre sur l'histoire de la poésie française prise dans son ensemble. On ne publia que quelques dissertations détachées sur certaines parties de cette histoire, et au seizième siècle, une édition d'un poète du douzième. C'est le poème de Dom Helynand sur la mort, publié en 1594, d'après un manuscrit assez défectueux, par Antoine Loisel, célèbre avocat, qui avait fait de longues recherches sur les progrès de la langue française. Mais on ne sait pas encore positivement si ce poème, qui renferme des passages assez libres sur l'Église de Rome, est bien l'ouvrage de Helynand [2], qui vécut d'abord en sa qualité de poète à la cour de Philippe-Auguste, et qui plus tard entra dans l'ordre des Bénédictins.

le surnom de *La Croix* d'une terre qu'il possédait dans la province du Maine. Il naquit en 1552. C'était un bibliographe zélé. Il travaillait à deux ouvrages en même temps: à la *Grande Bibliothèque*, qui n'a pas paru, et à l'*Épitomé de la Grande*. On connaît peu les circonstances de sa vie; seulement, à en juger par le jugement favorable qu'il porte sur les écrivains de l'une et de l'autre religion, on peut croire qu'il appartenait à la religion réformée. Antoine Verd du Verdier, sieur de Vauprivas, naquit à Montbrison en 1544. Il était gentilhomme ordinaire de la maison du roi. Grâce à sa fortune, il réunit l'une des plus belles collections d'ouvrages imprimés et de manuscrits, qu'il se faisait d'ailleurs un plaisir de communiquer à tous ceux qui en avaient besoin. Il mourut le 25 Septembre 1600. L'ouvrage de La Croix et celui de Verdier ont chacun un caractère spécial. Le premier est écrit avec une grande précision et renferme une foule de particularités remarquables sur la vie des écrivains. Le second renferme un grand nombre de citations de texte, et de notes biographiques.

1 Paris, 1772, 6 vol. in-4.° V. Roquefort, *De l'état de la poésie française dans les douzième et treizième siècles*, p. 14. En 1724 les deux Bibliothèques étaient devenues très-rares, l'académicien *Bernard de la Monnaye* résolut d'en publier une nouvelle édition avec notes et commentaires; mais son grand âge l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Juvigny, qui entreprit ce travail, fut aidé par Foncemagne. La Curne, Bréguigny, l'abbé Richard de Dijon, plusieurs autres écrivains travaillèrent avec lui, et il eut à sa disposition un exemplaire des deux ouvrages, annoté par le président Bouhier.

2 V. Goujet, Bibliothèque française, T. IX, p. 4. — Hist. littér. de France, T. XVIII, p. 100.

L'édition de Loisel est, comme je l'ai dit, très-défectueuse. Elle renferme des strophes de dix et onze vers, tandis que dans les meilleurs manuscrits elles en ont toujours douze. On y trouve aussi onze strophes de moins que dans le manuscrit de la bibliothèque royale, auquel M. Auguis a eu recours, pour faire imprimer le même ouvrage dans ses *Poëtes français*.[1]

Il existe encore sur l'ancienne littérature française plusieurs notices curieuses dans le *Journal des savans*[2], qui paraît depuis 1665 ; dans les *Jugemens des savans*, par Baillet, avec les annotations de La Monnaye ; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, dont la première partie parut en 1736. J'ai trouvé dans ces mémoires :

Tome II, page 6, *Discours sur quelques anciens poëtes et sur quelques romans gaulois peu connus*, par Galland, professeur de langue arabe[3]. Ce discours traite de plusieurs poésies mentionnées par M. Foucault, et que l'on n'a pas pu retrouver plus tard ; de plusieurs écrivains que ni La Croix ni Verdier n'ont connus. Il commente tour à tour : 1.° le Brut d'Angleterre ; 2.° le Roman de Troie, de Benoît de St. Marc ; 3.° des Rois d'Angleterre ; 4.° le Chevalier au lion ; 5.° le roman de Parceval[4] ; 6.° Dolopathos ; 7.° Athis et Prophilias ; 8.° le Livre d'Hélène, mère de St. Martin et Brison ; 9.° le Traité de Robert de Compiègne ; 10.° Richard Dourbault (D'Anebaut), Coustume de Normandie ; 11.° Jean Bodel d'Arras ; 12.° le Roman du Renauld ; 13.° le Roman de Florémont ; 14.° de Roland ou de Charlemagne et du Comte Aimeri ; 15.° Contes dévots ; 16.° Demandes touchant l'ancienne chevalerie, faites au prince des chevaliers de Notre Dame de noble maison ; 17.° Le Roman de Fortune et de Félicité, par Fr. Regnault de Louens ; 18.° les Proverbes des philosophes ;

1 T. II, p. 57.

2 Ce journal fut interrompu en 1792, et reparut de nouveau au mois de Septembre 1816.

3 De la Rue, dans ses Essais, relève quelques autres négligences qu'il a commises.

4 Galand attribue ce roman à Raoul de Beauvais, ce qui est faux. Il confond du reste cet ouvrage avec celui qui a pour titre : Érec ou Ernide. (Voyez Histoire littéraire de France, t. XV, p 194.)

19.° le livre d'amourettes, par un hermite; 20.° la Danse des aveugles; 21.° Processus Balue; 22.° Olivier de la Marche, de la Puissance de la nature, le Parement des Dames, le Chevalier delibéré.

Dans le même volume on trouve une dissertation de M. Boivin le cadet sur la bibliothèque du roi, au temps de Charles V, Charles VI, Charles VII. M. Boivin dit que le catalogue de cette bibliothèque présente plusieurs noms d'anciens poètes et plusieurs poésies que Fauchet n'a pas connues.

Tome VII, p. 36. Description de quelques vieilles tapisseries de la cathédrale de Bayeux, qui représentaient le départ de Guillaume le conquérant pour l'Angleterre. L'auteur de cette description, M. Lancelot, possédait un dessin de ces tapisseries; mais il ignorait encore d'où elles provenaient et à quel usage elles étaient destinées. Voilà pourquoi il a intitulé sa notice: *Explication d'un monument de Guillaume le conquérant.* Cette description, dont on publia la suite dans le tome VIII, p. 602, est très-intéressante par les détails qu'elle renferme sur les armes, les vêtemens, les coutumes du temps où vivait Guillaume, et par les passages du roman du Roou de Wace, etc., que M. Lancelot cite à l'appui des faits qu'il rapporte.[1]

Tome VII, page 287. Notice d'un manuscrit de la *Cour amoureuse* et des *Rois de l'épinette.* Cette cour d'amour, qui avait la même organisation que les cours des princes et les hautes cours de justice, date probablement de 1410, c'est-à-dire du règne de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Tout le monde sait combien les institutions de ce genre ont contribué à propager le goût de la poésie. De là vient que leur histoire se lie essentiellement à celle de la littérature du moyen âge.

Tome XIII, p. 520. Notice sur la vie de *Jean de Venette* et sur *l'Histoire des trois Maries*, dont Venette est l'auteur, par

1 La description de ces tapisseries se retrouve dans l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, de M. Thierry. Elle a donné lieu à un travail spécial de M. l'abbé De la Rue, qui a pour titre : *Essai historique sur la tapisserie de Bayeux*, un volume in-4.°, orné de 8 planches; Caen, Mancel, tiré à 140 exemplaires.

Lacurne de Sainte-Palaye. Ce poème, écrit par un Carme, remonte à l'année 1357. L'auteur est l'un des continuateurs de la chronique de Guillaume de Nangis. Les trois Maries sont: Marie mère du Christ, Marie-Jacobée, et Marie-Salomé. L'histoire de leur vie, entremêlée de fables, est toute empreinte du caractère du quatorzième siècle. Mais la poésie de Venette n'est guère autre chose que de la prose rimée.

Dans le même volume, page 534, Lacurne de Sainte-Palaye donne une dissertation étendue sur les chroniques de Froissart. Il examine successivement : 1.° le plan de ce livre; 2.° le plan particulier que Froissard avait en vue; 3.° la division de l'ouvrage; 4.° si cette division provient de Froissard; 5.° à quelle époque il travailla à ce livre; 6.° les recherches qu'il a dû faire; 7.° son but et sa méthode; 8.° sa chronologie; 9.° les trente premières années dont il écrit l'histoire (1326 — 1356).

Page 555. Du même, *Examen critique* des œuvres de Froissart.

Page 580. *Observations sur un recueil manuscrit de Poésies du Duc d'Orléans*, par l'abbé Sallier. L'auteur prétend que l'on peut puiser dans ce recueil d'importans éclaircissemens sur l'histoire de la langue française et les progrès que la poésie avait faite avant Villon. Il explique la nature et le caractère des morceaux de poésie que ce recueil renferme; celle des divers morceaux qui ont rapport à quelques circonstances de la vie de ce prince, et de la vie des écrivains avec qui il était en relation. Il ajoute à ses remarques plusieurs passages empruntés au manuscrit original.

Page 583. Du même : Recherches sur la vie et les œuvres de Jean le Maire de Bavois, en Hainault, né en 1473, auteur des Illustrations de Gaule et singularités de Troyes, du Temple d'honneur et de vertu, composé à l'honneur de feu M. le Duc de Bourbon; des *Plaintes du Désiré*, des *Traités de la différence des schismes et des conciles de l'Église;* de *Concorde des deux langues;* de *Cupido et Atropos;* de la *Couronne Margaritique*, et de quelques autres œuvres poétiques, dont la plupart ont été imprimées.

Tome XV, p. 565. Sur l'origine et les révolutions des langues gauloise et française, par Duclos. Il n'y a rien de bien important dans cette notice.

Page 580. *Mémoires concernant les principaux monumens de l'histoire de France*, avec la note et l'histoire des Chroniques de Saint-Denis, par Sainte-Palaye. On trouve dans ce mémoire plusieurs détails intéressans sur la parenté de l'ancienne poésie avec l'histoire, sur les chants de guerre et l'origine du roman.

Page 692. *Dissertation sur la vie de S. Louis*, écrite par le S.r de Joinville, par M. le Baron de la Bastie.

Page 795. *Mémoire sur quelques particularités de l'histoire des ducs d'Orléans, descendus de Charles V, et sur quelques écrits d'auteurs français qui ont fleuri dans le quatorzième siècle*, par M. l'abbé Sallier.

Tome XVIII, p. 357. *Notice d'un ancien manuscrit en vers français*. Michel Germain parle de ce manuscrit dans son Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons (1675). Racine, fils, cherche à indiquer la forme et l'ancienneté de cet ouvrage, le nom et la position de l'auteur, le sujet du poème, le caractère du style. L'objet du poème est de relater plusieurs miracles opérés par la sainte Vierge. Racine en rapporte quelques-uns. A part deux ou trois jolis passages, l'œuvre entière est un amas d'absurdités.

Tome XX, page 310. *La vie du Sire de Joinville*, auteur d'une histoire de S. Louis par M. l'Évesque de la Ravalière.

Page 352. *Mémoire sur les Fabliaux*, par M. le Comte de Caylus. L'auteur recherche l'origine et l'ancienneté de ce genre de poésie. Selon lui, les mythes des Grecs, les paraboles de l'Ancien et du Nouveau Testament doivent leur origine à la même pensée, au même désir, d'occuper l'imagination et d'instruire. La preuve en est dans les chants d'Homère, dans les ingénieuses fictions de Lucien et de quelques autres écrivains. Le caractère léger, spirituel, malin, des Français s'accommoda on ne peut mieux de ces fabliaux. M. de Caylus explique le nom, la nature de ces poésies, l'avantage qu'elles ont sur les romans; avantage qui

consiste principalement en ce qu'on n'y trouve pas tant de fausse érudition, tant de longueurs, de répétitions inutiles, d'anachronismes, tant d'ignorance de tout principe d'histoire et de géographie. Il analyse ensuite quelques-uns de ces fabliaux : *Le chastoiement du père au fils ; la Male honte ; le Lai d'Aristote ; du Convoiteux et de l'Envieux ; le secrétaire de Cluny ; Guillaume au faucon*, et cite des passages du *Vilain bossu*, et *Cortois d'Artois*, du *Prêtre et d'Alizon*, d'un fabliau d'Auberée de Compiègne : l'*Ombre et le mal*. Utilité des fabliaux. La Fontaine et Boccace les connaissaient. *Le vilain mire*, *Sainte Léocade*, *Charles le Juif*, prouvent que Rabelais les connaissait aussi. Obscénité des fabliaux.

P. 377. *Notice sommaire sur deux volumes de poésies françaises et latines*, avec une indication du genre de musique qui s'y trouve, par M. l'abbé Lebeuf. Le manuscrit appartenait au couvent des Carmes déchaussés de Paris, et date du quatorzième siècle. La première partie renferme : *Le Dict du Vergier ; le Jugement du bon Roi de Behaigne ; le Jugement du Roi de Navarre contre le jugement du bon Roi de Behaigne ; cy commence remède de Fortune ; le dit de l'Alerion ; le confort d'ami ; le dit de la fontaine amoureuse ; cy commence le dit de la harpe ; le livre du voir dit*. La seconde partie renferme : *La vie de Pierre, roi de Chypre ; cy commence la louange des dames ; cy commencent les complaintes, cy commence le dit de la fleur de lys et de la Marguerite*. Toutes ces poésies sont de Guill. Machault.

Page 399. *Premier mémoire sur Guillaume de Machault*, poète et musicien dans le quatorzième siècle, contenant des recherches sur sa vie, avec une notice de ses principaux ouvrages, par M. le comte de Caylus.

Page 415. *Second mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Machault*, contenant l'histoire de la prise d'Alexandrie et des principaux événemens de la vie de Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, tirée du poème de cet écrivain, par M. le comte de Caylus.

Tome XXI, p. 191. *Notice de deux ouvrages satyriques*

qui portent le nom de Bible, avec le récit abrégé de la célèbre révolution arrivée en 1204 dans l'empire grec, à laquelle l'auteur d'un de ces ouvrages fait allusion; par le comte de Caylus. C'est la *Bible Guiot de Provins* et la *Bible de Hugues de Bersil Chastelains* que Pasquier a confondues ensemble. Description des manuscrits; notice biographique sur Guiot, sur ses œuvres et sa tendance; sur Hugues de Bersil; comparaison des deux ouvrages; époque à laquelle ils ont été composés; dissertation sur la prise de Constantinople.

Tome XXIII, p. 254. *Notice d'un manuscrit conservé dans la bibliothèque de la Sorbonne. Vies de plusieurs saints*, dont trois sont écrites en vers. En outre, trois morceaux de poésie: *Chest le livre de la mort; Chest de l'aventure au chevalier; Chest le miracle du Clerc de Roen*. Le manuscrit fût achevé en 1200. On pense qu'il a été en grande partie composé par Helinand et Thibaud de Vernon.

Tome XXIV, p. 582. *Mémoire sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, sous la domination des Romains*, par M. Bonamy. En examinant les langues celtique, allemande, grecque et latine, il est évident que c'est de cette dernière que provient la langue française. Elle a cependant moins fait d'emprunts à la langue latine écrite qu'à cette langue parlée, qui était déjà en usage dans les provinces d'Italie avant l'invasion des peuples du Nord. On trouve dans cet idiome un grand nombre de mots qui ont passé textuellement en français; tels, par exemple, que *battuere*, d'où l'on a fait *battre; remediare*, *remédier; menare*, *mener*, etc.

Page 603. *Réflexions sur la langue latine vulgaire*, pour servir d'introduction à l'explication des sermens en langue romaine, prononcés par Louis le Germain, et par les seigneurs français, sujets de Charles le Chauve, dans l'assemblée de Strasbourg de l'an 842, par M. Bonamy. Très-bon travail, riche en notes grammaticales et littéraires.

Page 671. *Remarques sur la langue française des douzième et treizième siècles*, comparées avec les langues provençale,

italienne et espagnole; par M. de Lacurne de Sainte-Palaye. Dissertation intéressante et agréable à lire.

Tome XXVI, p. 638. *Explication des sermens en langue romane*, que Louis, roi de Germanie, et les seigneurs français, sujets de Charles le Chauve, firent à Strasbourg, en 842; par M. Bonamy.

Page 700. *Notice de deux manuscrits du livre intitulé le Jouvencel*, comparés avec l'exemplaire original; par M. Lacurne de Sainte-Palaye.

Tome XLI, p. 535. *Remarques de Dacier sur l'histoire de la Matrone d'Éphèse*, tirée des Fabliaux; sur l'histoire de la Matrone, tirée du Dolopathos; sur celle tirée d'Eustache Deschamps.

Dans l'espace de cinquante années environ (1706 — 1756) on vit paraître plusieurs histoires de la poésie française dès son origine. Elles diffèrent toutes l'une de l'autre, soit sous le rapport de la forme, soit sous celui de la conception de l'ouvrage, et présentent peu de faits vraiment importans pour l'histoire de l'ancienne littérature. Ce sont cependant jusqu'à présent les seuls livres qui embrassent la poésie française dans son ensemble[1]. Les principaux appartiennent à *Mervesin*, *Titon du Tillet*, *Massieu* et *Goujet*.

L'Histoire de la poésie française de l'abbé Mervesin parut en 1706, et obtint un grand succès. Elle embrasse l'histoire de la poésie française dès sa naissance et jusqu'au temps où cet ouvrage fut composé. Mais bientôt on reconnut dans cette histoire de Mervesin un grand nombre d'erreurs et de négligences, et on la regarde aujourd'hui comme à peu près sans valeur pour tout ce qui a rapport à l'ancienne littérature.

1 La France ne possède encore sur son ancienne littérature aucun ouvrage comme ceux que Bouterweck, Wachler et Gervinus ont écrits pour la littérature allemande, quoiqu'il y ait d'immenses matériaux préparés pour un tel travail. L'*Histoire littéraire de France*, commencée en 1733, n'arrive encore que jusqu'au milieu du 13.[e] siècle. Le *Résumé de l'Histoire de la littérature française* de Bodin ne peut donner sur les questions qu'il traite que de courts aperçus. Les *Élémens de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du 17.[e] siècle*, par A. de Charbonnières, n'offrent rien de plus complet.

Il y a plus de mérite à cet égard dans le *Parnasse français*[1] de Titon du Tillet. D'abord capitaine des dragons, il occupa plus tard divers emplois à la cour et à l'armée. Il était très-dévoué à l'art et aux sciences. En 1718 il fit modeler en bronze un Parnasse, sur lequel sont placés les principaux poètes du temps de Louis XIV, et en tête d'eux tous, Apollon avec Mme. de la Suze, Mme Deshoulières et Mlle de Scudéry, représentant les trois Grâces. Sur les côtés se trouvent plusieurs médaillons de poètes et musiciens, portés par des génies ou suspendus à des branches de laurier, et les noms de plus de cent soixante poètes ou artistes écrits sur des rouleaux. Titon de Tillet décrivit en détail ce monument, qui excitait l'admiration générale, et il y joignit la biographie des écrivains français les plus distingués. Il commence avec Thibaut de Champagne, et raconte encore la vie de deux autres anciens poètes, Guillaume de Lorris et Jehan de Méhun, les deux auteurs du roman de la Rose[2]. Quelques notices sur d'autres vieux poètes se trouvent dans l'appendice.[3]

L'histoire de la poésie française de l'abbé Massieu[4] est ina-

1 Il parut pour la première fois en 1727, in-12; puis en 1732, in-fol. Les matériaux sont mieux disposés dans cette seconde édition que dans la première. En 1744 il parut un supplément à cet ouvrage.

2 P. 100.

3 P. XXXIV, LXXXVIII.

4 1739. Il travailla à cet ouvrage depuis 1705, et il en lut à différentes reprises plusieurs morceaux à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Son livre est annoncé dans la première partie des mémoires de cette société, p. 109. Dans la seconde partie, p. 161, on trouve un morceau de lui, intitulé: *Défense de la poésie*, qui peut être regardé comme une introduction à son histoire.

L'abbé Massieu naquit à Caen, le 13 Avril 1665. Ses parens, quoique peu aisés, l'élevèrent avec beaucoup de soin. A l'âge de seize ans il vint à Paris suivre le cours de philosophie des Jésuites et entra dans leur ordre. Après avoir fini son noviciat, il enseigna pendant quelque temps les humanités à Rennes et revint de nouveau à Paris pour étudier la théologie. Mais, malgré la volonté de ses supérieurs, il ne voulait pas se consacrer à cette science, et continua l'étude de la philosophie et des belles-lettres. Plus tard il se chargea de l'éducation des fils de M. de Sacy, et se lia avec plusieurs hommes distingués. En 1705 il fut admis à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Son discours de réception produisit un grand effet. En 1710 il obtint la chaire de professeur de langue grecque, et son discours d'ouverture obtint aussi un grand succès. Il devint ensuite membre de l'Académie française. Sur les dernières

chevée. Elle ne va que jusqu'à la fin du règne de Louis XII, et ne présente rien de bien important sur l'ancienne littérature. Au lieu de recourir aux sources, l'abbé Massieu se servit des ouvrages composés avant lui. De là vient que la première partie de son livre, qui traite de l'époque la plus ancienne, renferme une foule d'assertions fausses ou hasardées.[1]

On trouve beaucoup plus de documens dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, qui fut publiée de 1748 à 1756, en dix-huit volumes in-12. Cet ouvrage renferme une histoire de la poésie française, qui, sans présenter des détails bien complets sur son origine, offre cependant plus de notices intéressantes, plus de remarques curieuses que les ouvrages précédens. L'abbé Goujet se servit de toutes les sources qui étaient à sa disposition. La forme de son livre laisse, il est vrai, beaucoup à désirer; il raconte la vie des poètes sans s'élever à aucune considération générale. Mais il a du moins le mérite d'avoir embrassé l'histoire de la poésie française dans son ensemble.

Il y a eu du reste au dix-huitième siècle un grand nombre de savans qui se sont fait une réputation, soit en publiant d'anciens ouvrages de littérature, soit en écrivant des notices historiques ou bibliographiques. Une des entreprises littéraires qui eut le plus d'influence sur ce genre d'études, c'est celle de la Congrégation de Saint-Maur, qui commença en 1733. Le but de cette société était de publier une histoire générale et détaillée de la littérature française. Elle devait nécessairement inspirer le désir d'étudier d'une manière plus sérieuse les anciens écrivains, dont on s'était jusque-là peu occupé. On commença à comprendre l'utilité d'une pareille étude, pour connaître l'état de culture d'une autre époque et l'histoire générale du pays.

Dans la *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739, Paris, 2 vol. in-folio, de Montfaucon, il existe de nom-

années de sa vie il se retira dans la maison de M. de Bercy, et publia encore plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Son histoire de la poésie française parut après sa mort, qui arriva en 1723. V. Mém. de l'Acad. des Inscr., t. V, p. 421.

1 V. Fragmens de Chénier, p. 54.

breuses erreurs dans tout ce qui a rapport à l'ancienne littérature, et principalement dans les noms d'écrivains. Ce défaut provient de ce que Montfaucon n'a pas revu lui-même les documens qui lui étaient communiqués.

Dans sa *Dissertation sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris* (3 vol. in-12, av. fig. 1739), l'abbé Lebeuf a donné une notice sur le Roman de Gauthier de Metz, écrit en 1245, et il a publié, soit dans cet ouvrage, soit dans d'autres, de nombreux documens sur l'ancienne littérature française. L'abbe Lebeuf, écrivain si fécond, que la liste seule des ouvrages qu'il a composés occupe douze pages in-folio dans la *Bibliothèque des écrivains de Bourgogne*, naquit en 1687 et mourut en 1760.

Dès l'âge de sept ans il prit l'habit ecclésiastique, et apprit à connaître l'écriture des douzième et quatorzième siècles par les antiphonaires de l'église d'Auxerre. Pendant un séjour de cinq ans il se dévoua assidûment à l'étude des productions de l'ancienne littérature, et s'acquit de vastes connaissances. En 1712 il devint chanoine d'Auxerre, et étudia dès-lors avec ardeur l'histoire de France. Il entreprit même des excursions à pied dans le but d'éclaircir plusieurs points historiques.

Il y a encore plus de fruit à consulter les œuvres de Levesque de Ravalière [1]. On a de lui une édition des Poésies du Comte Thibaut de Champagne, roi de Navarre [2], avec glossaires, notes et documens importans. C'est un livre qui de nos jours est encore très-recherché. Il a publié dans les Recueils [3] de l'Académie plusieurs dissertations sur l'ancienne littérature, qui témoignent de son ardeur pour le travail et de ses connaissances. Dans une de ces dissertations [4],

1 Né en 1697 à Troyes, mort en 1765. Il étudia d'abord le Droit, et se livra ensuite aux recherches historiques.

2 Paris, 1742, 2 vol. in-12.

3 Une *Biographie de Joinville*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscr., v. 20, p. 310.

4 *Précis des révolutions de la langue française depuis Charlemagne jusqu'à S. Louis*. V. aussi son Discours sur l'ancienneté des chansons françaises.

Il existe sur son système de formation de la langue française un mémoire de Don Rivet, dans la 8.e partie de l'Histoire littéraire de France.

On doit encore à Levesque une notice sur un manuscrit de 1200, qui renferme la biographie de plusieurs saints en prose et en vers.

qui a pour but d'indiquer les changemens que la langue française a subis depuis Charlemagne jusqu'à Louis XII, il avance cette assertion, qui n'est peut-être pas sans fondement : c'est que la Normandie a eu des poètes avant les provinces du sud. Grâces aux études profondes auxquelles il s'était livré, il parvint à corriger plusieurs fois les erreurs de ses devanciers et à compléter leurs recherches.

Dans la même année où Goujet achevait sa Bibliothèque, Étienne Barbazan publia un Recueil de vieux fabliaux et un poème didactique, le *Castoiement*. C'est une des plus intéressantes publications de l'ancienne littérature. Les fabliaux ont été dans un temps le genre de poésie le plus fécond et le plus achevé. Les événemens accidentels, les circonstances journalières devenaient sans cesse le sujet d'un nouveau fabliau. Souvent, il est vrai, ces poésies avaient un caractère très-commun; elles répondaient au goût du public à qui elles s'adressaient; mais c'est ce caractère de vulgarité même qui en fait comme un miroir fidèle des mœurs, de l'esprit et des coutumes de l'époque où elles ont été composées. Barbazan s'acquit un grand honneur en publiant ces fabliaux[1]. La première partie de ce recueil obtint beaucoup de succès, ce qui fit dire à Barbazan : « Il serait à « souhaiter que l'on pût donner les ouvrages de tous nos anciens « auteurs. Rien ne nous instruirait mieux des usages et des mœurs « de nos pères; rien ne nous éclaircirait davantage sur l'origine « et les variations de notre langue » (*Castoiement*, préf.). Il avait aussi composé un Glossaire de l'ancienne langue française en quatre volumes; mais il se résolut à ne pas le publier, quand Sainte-Palaye annonça le sien.[2]

Le comte de Sainte-Palaye[3] consacra sa longue carrière à l'étude de l'histoire de l'ancienne littérature. Il publia sur ce

1 Chénier n'était pas très-content du glossaire joint à ces fabliaux; il ne le trouve pas assez méthodique.

2 La première partie du manuscrit est perdue; les trois autres sont à la bibliothèque de l'Arsenal.

3 Il naquit en 1697, et mourut en 1781. V. son Éloge par M. Dupuis; Mém. de l'Acad., tom. 45, p. 107.

sujet, dans les Mémoires de l'Académie et dans d'autres recueils scientifiques, un grand nombre de dissertations, dont plusieurs ont été imprimées à part[1]. En lisant les originaux, et en les comparant aux ouvrages imprimés, il reconnut combien on s'était éloigné du texte pur du manuscrit, et il s'attacha à le suivre ponctuellement. Il fit deux voyages scientifiques en Italie, en 1739 et 1749, et découvrit plusieurs manuscrits importans, auxquels il eut recours et dont il transcrivit un grand nombre de passages. La rectitude grammaticale de ses copies prouve qu'il était complétement initié à l'esprit de l'ancienne langue[2]. Il recueillit près de quatre mille notions et fragmens. D'autres savans lui en donnèrent encore une quantité. A sa mort on trouva chez lui plus de cent manuscrits in-folio. La bibliothèque du roi en a eu une partie.[3]

Les *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*[4] sont un des fruits de sa vaste érudition. Il avait étudié les vieux poètes français non-seulement sous le rapport de la langue, mais encore sous le rapport des usages et des mœurs décrits dans leurs ouvrages. Il avait rassemblé une foule de matériaux pour composer un glossaire du véritable dialecte français, et il devait le livrer à l'impression; mais son ami Breguigny[5] lui fit observer que son plan n'était pas complet, et que les diverses significations d'un mot ne suivaient presque jamais l'ordre de filiation. Lacurne confia à un savant de ses amis, George Mouchet, la dernière révision de son ouvrage, qui devait paraître, en dix ou douze volumes in-folio, sous le titre de *Glossaire de l'ancienne langue française depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV*[6]. Malheureusement ce travail ne fut porté que jusqu'à la page 735, jusqu'au mot *Asseureté*. Il en parut seulement un volume in-folio,

1 Le joli roman d'*Aucassin et Nicolette* qu'il publia en 1795, après en avoir rajeuni quelques passages, avait d'abord paru dans le *Mercure*. Son livre sur l'ancienne chevalerie se trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie.

2 Journal des Sav., 1828, p. 136, 137.

3 Quarante volumes.

4 1759. Il en a paru en 1826 une nouvelle édition, publiée par Ch. Nodier.

5 Journal des Savans, 1791, p. 725 — 732.

6 V. aussi Manuel de Brunet, t. III, p. 275.

depuis *A* jusqu'à *As*, qui est devenu très-rare; car on en a vendu un grand nombre d'exemplaires pour en faire de la maculature. Les matériaux, rangés par ordre alphabétique, forment plus de soixante volumes in-folio, qui se trouvent à la bibliothèque du roi. Il parut en 1756, à Paris, un livre intitulé: *Projet d'un glossaire français*, qui expliquait le but et l'étendue de l'entreprise de Sainte-Palaye. Il avait aussi le projet de publier une nouvelle édition des Œuvres de Froissart; mais ce projet ne s'est pas réalisé. Il avait recueilli encore d'abondans matériaux pour une *Histoire des Troubadours;* l'abbé Millot les a employés et a fait l'ouvrage.[1]

A la même époque le comte de Caylus lisait à l'Académie une dissertation sur les fabliaux qui furent composés en France à partir du règne de Louis IX jusqu'au quinzième siècle.[2]

Un étranger, M. de Sinner, bibliothécaire à Berne, a rendu aussi un vrai service à la science par la publication de deux ouvrages de littérature ancienne. La bibliothèque de Berne possède un grand nombre de manuscrits qui au seizième siècle appartenaient au célèbre Bongars. En 1759, M. de Sinner publia plusieurs fragmens de ce trésor litteraire[3]. Treize ans après, il décrivit la collection entière dans le *Catal. Manuscr. bibl. Bern.*[4], et la manière dont il remplit cette tâche, est une preuve de l'assiduité avec laquelle il avait étudié ces vieux documens.

L'Anthologie française, 3 vol. in-8.°, 1765, renferme plusieurs anciennes chansons, mais qui ont été modernisées. On trouve dans le premier volume un *Mémoire historique sur la chanson en général et sur la chanson française en particulier*, par Meusnier de Querlon, mort à Paris 1780. Il y a là de très-bons aperçus, mais aussi plusieurs passages erronés ou superficiels.

Ce que Barbazan avait commencé, Legrand d'Aussy[5] le conti-

1 Deux vol., 1774. Publiée plusieurs fois depuis dans ses œuvres complètes.
2 Chénier, Fragmens, p. 95, tome XX, des Mémoires de l'Acad. des Inscr.
3 Extraits de poésies du 13.e siècle.
4 Trois vol. in-8.°, 1772. V. surtout la 3.e partie.
5 Né en 1737, mort en 1800. D'abord Jésuite, puis conservateur de la bibliothèque des manuscrits.

nua, mais dans un autre esprit. Il publia aussi des fabliaux[1], mais, en les traduisant en langue moderne, il leur enleva le cachet particulier qu'ils devaient avoir. Ses traductions, faites d'après les manuscrits de Sainte-Palaye, sont aussi souvent infidèles. Cependant cette publication obtint un grand succès. On s'occupa beaucoup de rechercher l'origine de ces fabliaux, et de voir comment on les avait imités. La partie la plus importante de cet ouvrage consiste dans les notes jointes aux poésies. Ce recueil présente encore un autre intérêt pour l'histoire littéraire : c'est que ce fut là pour la première fois que Legrand engagea cette querelle littéraire qui dure encore, pour savoir si c'est aux poètes du nord ou aux poètes du sud que l'on doit accorder la préférence[2]. Il travailla aussi à une *Histoire de la langue et de la littérature françaises depuis leur origine*, et il y travaillait encore en 1799; mais elle n'a pas paru[3]. Il a inséré plusieurs analyses d'anciennes poésies dans les *Notices des manuscrits de la bibliothèque ;* mais comme ces analyses étaient destinées aux personnes avides d'étudier l'ancienne littérature, il aurait dû y joindre des fragmens textuels, et il aurait par là rendu un bien plus grand service qu'en publiant ses traductions libres.[4]

C'est encore une œuvre d'une grande utilité que ces Notices des manuscrits que nous venons de mentionner. C'est l'analyse raisonnée, avec extraits, des principaux manuscrits de la bibliothèque royale. Ce travail fut entrepris, en 1785, par huit membres de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, MM. Deguigne, de Bréguigny, Gaillard, de Theil, Villoison, Kéralio, Vauvilliers et Silvestre de Sacy. Cet ouvrage renferme des documens très-précieux, des dissertations faites avec un grand soin[5]. Nous citerons entre autres :

1 *Fabliaux ou contes des* 12.e *et* 13.e *siècles*, 1779, 3 vol. in-8.° Contes dévots, fables et romans anciens, 1781, 1 vol. in-8.° — 2.e édition, 5 vol. in-12. — 3.e édition très-augmentée, Paris, 1829, publiée par Renouard, 5 vol. in-8.°

2 Journal des Savans, 1830, p. 196, 197.

3 Notice des manuscrits, t. 5, p. 270.

4 Journal des Savans, 1830, p. 196. T. 23, p. 250.

5 La 1.re partie parut en 1787; la 2.e en 1789; la 3.e en 1790; les 4.e-10.e en 1799-1818. Il y a une continuation, 11.e et 12.e parties, 1829.

Tome V. *Notice du Roman du Rou et des Ducs de Normandie*, par M. de Bréguigny; p. 21 — 53.

Alexandre, roman de Lambert li Cort, analysé par Le Grand d'Aussy; p. 101.

Le lucidaire, par le même; p. 155.

Le jeu spirituel de la paume (15.e siècle), par le même.

Lettres envoyées par Maître Jean Robertet à M. de Montferrat (15.e siècle), par Kéralio, p. 167.

L'image du monde, p. 243, par Le Grand d'Aussy.

Le volucraire, p. 267, *idem.*

Trésor de Brunetto latini, p. 268, *idem.*

Les deux Bestiaires, p. 275, *idem.*

Les deux Bibles de Guiot et de Bersil, p. 279, *idem.*

Le renard, p. 294, *idem.*

Le nouveau renard, p. 321, *idem.*

Renard le béstourné, p. 328, *idem.*[1]

Le renard contrefait, p. 330, *idem.*

Le dit d'aventures, p. 398, *idem.*

La bataille des vices contre les vertus, de Rutebeuf, p. 404, *idem.*

Brichemer de Rutebeuf, p. 413, *idem.*

Le mariage des sept arts, p. 491, *idem.*

La bataille des sept arts, p. 497, *idem.*

Le doctrinal sauvage, p. 515, *idem.*

Le doctrinal des simples gens, p. 517 (14.e siècle), *idem.*

Le doctrinal de la messe, p. 522, *idem.*

Le doctrinal de nature, p. 522, *idem.*

Le doctrinal de cour, p. 523, *idem.*

Le doctrinal de félicité, p. 542, *idem* (15.e siècle).

L'anticlaudien, p. 546, *idem*, v. Hist. littéraire de France, t. XVI, p. 409.

La folle et la sage, p. 560, *idem.*

Le chevalier errant, p. 564, *idem* (14.e siècle).

1 Reproduit dans le *Reinhard Fuchs* de Grimm, p. 443, et dans le *supplément* au roman du *Renard* par *F. Chabaille*, p. 31.

Histoire des troubles sous Charles VI, p. 607, et tome VI, p. 459, par Ameilhou.

Tome VII, p. 426, *Le pastoralet*, *idem*.

Tome IX (2.ᵉ section), p. 3, *Parthénopex de Blois*, par Roquefort.

Nous avons encore à mentionner dans cette série de travaux sur l'ancienne littérature, les écrits de Jean-Benjamin de la Borde, fermier général sous Louis XV, littérateur instruit, excellent musicien. Il employa aux progrès de la science la grande fortune qu'il possédait. Dans ses *Essais sur la musique ancienne et moderne* [1], et surtout dans la seconde partie, on trouve de très-bonnes notices sur l'ancienne littérature française. Il rendit aussi un grand service aux lettres, en y publiant les *Chansons du Châtelain de Coucy* [2], auxquelles il eut le bon esprit de ne rien changer, en sorte qu'on peut regarder ce livre comme une copie fidèle du manuscrit.[3]

Pendant le consulat et l'empire il se fit peu de travaux sur l'ancienne littérature française. On avait trouvé, il est vrai, dans le pillage des églises et dans les bibliothèques des couvens un grand nombre de manuscrits; mais le temps n'était pas encore venu où l'on devait en comprendre toute l'importance et en faire usage. C'est seulement sous la restauration que l'on commença à publier les anciens documens littéraires. En Allemagne on avait entrepris la même œuvre beaucoup plus tôt.

Mais ce fut cependant sous l'empire que l'on rassembla les matériaux qui plus tard devaient servir à nous donner une connaissance plus approfondie de notre ancienne littérature. Pendant que l'abbé De la Rue recueillait en Angleterre des documens précieux, MM. Méon, Raynouard, Roquefort s'occupaient du

1 Paris, 1780, 4 vol. in-4.°

2 Elles parurent aussi sous le titre de *Mémoires sur Raoul de Coucy*, avec un recueil de ses chansons en vieux langage, et la traduction de l'ancienne musique 1781, in-8.° ou 2 vol. in-18, avec fig.

3 V. Épigramme de Voltaire sur lui, édit. Beuchot, t. XIV, p. 461.

même travail, et livraient déjà à l'impression une partie de leurs recherches. Il y eut aussi sur le même sujet des cours publics, et c'est ainsi que se préparait une époque où les productions du moyen âge devaient être dignement appréciées.

En 1803 on publia à Grenoble une édition des poésies du duc Charles d'Orléans; mais elle est tellement fautive, qu'elle ne mérite pas qu'on s'en occupe. (Voyez De la Rue, Essais, v. 3, p. 329.)

Un autre ouvrage, qui parut à la même époque, excita à un haut degré l'intérêt des savans, et donna lieu à une discussion littéraire qui n'est pas encore résolue. M. Ch. Vanderbourg publia les Poésies de Clotilde de Surville[1], qui vivait au quinzième siècle. On a peu de détails sur sa vie. Mais ses vers sont très-remarquables; ils surpassent de beaucoup, sous le rapport de la langue comme sous le rapport de la composition, toutes les productions de l'ancienne littérature connues jusqu'alors. Non-seulement le style de Clotilde est beaucoup plus pur, plus correct que celui de Marot, mais tous ses vers portent l'empreinte d'un esprit cultivé et ennobli par l'étude, d'une nature de femme tendre et éclairée. D'un autre côté il faut bien reconnaître qu'une main habile a passé sur ces vers et en a souvent modernisé l'expression.

Le *Dictionnaire portatif des poètes français morts*, Paris, in-12, publié par Philippon La Madeleine, membre de l'Académie de Lyon, forme la première partie de la *Petite Encyclopédie poétique*, et ne renferme sur les anciens poètes que des fragmens de Goujet, Millot, etc. Il n'est d'aucune importance pour l'étude de notre ancienne littérature; mais la forme sous laquelle il est composé présente un grand attrait et facilite beaucoup les recherches.

M. J. Chénier a développé avec esprit l'ancienne littérature

1 Poésies de Marguerite-Éléonore-Clotilde de Vallon-Chalys, depuis M.me de Surville, poète français du quinzième siècle, publiées par Vanderbourg; Paris, chez Henrichs, 1803, in-8.° Il en parut une autre édition en 1825, in-8.°, avec quatre morceaux de musique, chez Picard.

française dans le cours public qu'il fit à l'Athénée, et qu'il a publié ensuite sous le titre de : *Fragmens du cours de littérature fait à l'Athénée de Paris en* 1806 *et* 1807, un volume in-8.°; Paris, chez Maradan, 1818. D'après les nouvelles recherches auxquelles on s'est livré sur le même sujet, cet ouvrage ne doit plus nous paraître très-complet. Un autre livre de Chénier, qui est plus instructif, quoiqu'il ne soit pas exempt d'erreurs, c'est son *Discours sur les romans français, depuis le règne de Louis VII jusqu'au règne de François I.er*, qui se trouve dans le même volume, p. 49. Il n'a pas épuisé la question, mais il l'a traitée d'une manière agréable, et y a joint des observations fines et intéressantes. Il en est de même de son *Discours sur les vieux fabliaux ;* mais sa Dissertation sur les poètes français jusqu'au règne de Louis XIV est moins importante.

La même année J. B. de Roquefort, l'un des savans qui ont le mieux pénétré dans l'esprit de la langue et dans les mœurs du moyen âge[1], rendit un vrai service aux lettres en publiant son *Glossaire de la langue romane*, qui parut en deux volumes, Paris, et fut suivi en 1820 d'un volume de supplément. Il y avait déjà, il est vrai, pour une œuvre de ce genre, un grand nombre de matériaux préparés, soit dans les glossaires qui se trouvaient joints aux vieux poèmes, soit dans les vocabulaires particuliers où cet ancien dialecte est expliqué. Mais on n'avait pas encore fait usage des importans manuscrits de Sainte-Palaye et de Barbazan, et il n'existait aucun ouvrage où les résultats de toutes les recherches littéraires et philologiques se trouvassent rassemblés. La forme adoptée par Roquefort, la nomenclature à l'aide de laquelle il expliqua toutes les diverses acceptions d'un même mot, et le zèle consciencieux avec lequel il acheva ce travail, le rendirent vraiment digne du succès qu'il obtint[2]. Ce livre a d'autant plus de prix, qu'il est le seul vraiment complet que nous possédions. En 1819 Pougens avait annoncé un ouvrage du même genre;

1 Voyez la préface de son livre sur l'État de la poésie française dans les douzième et treizième siècles, in-8.°, 1821.

2 Journal des savans, 1820, p. 193.

mais il ne l'a pas achevé. Les nouvelles explorations auxquelles on se livre, les productions du moyen âge que l'on publie, nous font sentir cependant le besoin d'avoir l'explication d'une foule de mots, et demandent un supplément à ce Glossaire.[1]

Méon (Dominique-Martin), né en 1748 à Saint-Nicolas, département de la Meurthe, mort en 1829 à Paris, était l'un des conservateurs de la bibliothèque royale. Il fut employé d'abord dans l'administration des munitions de cavalerie. Pendant vingt-cinq ans il travailla à se former une bibliothèque de choix; mais il fut forcé de la vendre, car il perdit sa place à l'époque où Napoléon revint d'Égypte. Le catalogue de cette bibliothèque est, comme document bibliographique, un livre important. Il parut à Paris en 1803 chez Bluet jeune, et contient 4300 articles. Quelques années après on lui rendit sa place. Il fut nommé, en 1826, chevalier de la légion d'honneur. Il se livra avec zèle à l'étude de l'ancienne littérature française, et nous devons à ses efforts persévérans la plupart des grands ouvrages publiés depuis une vingtaine d'années. Le premier livre qu'il fit paraître porte le titre de *Blasons*, *Poésies anciennes des quinzième et seizième siècles*; Paris, 1807, in-8.° Plus tard (1808) il publia de nouveau, en quatre volumes, les *Fabliaux* de Barbazan, après les avoir comparés avec soin aux manuscrits.[2]

De 1808 à 1811 il ne parut rien de bien important, si ce n'est une dissertation de Lorrin[3] sur les avantages que l'on retirerait de la lecture des anciens écrivains. En 1814 Méon publia une nouvelle édition du Roman de la rose, quatre volumes in-8.°; Paris. L'influence que ce poème exerça à l'époque où il parut pour la première fois, fut si grande que le célèbre Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, crut devoir le combattre dans ses sermons et dans ses écrits[4], et un autre écrivain assez connu,

1 Outre son Glossaire, Roquefort a encore publié plusieurs vocabulaires.

2 Fabliaux et Contes des poètes français des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, nouvelle édition, quatre volumes in-8.°; Paris.

3 Des avantages qu'on pourrait tirer de la lecture des anciens écrivains français, par M. Th. Lorrin, in-8.°; Paris.

4 J. Gersonii *Tractatus contra romancium de rosas*, *qui ad illicitam vene-*

Christine de Pisan, l'attaqua aussi, tandis que les diplomates, les juristes le prenaient sous leur protection. Deux poètes le défendirent ensuite : Molinet, en lui attribuant une tendance religieuse, et Marot une tendance morale. Grâce au succès que ce poème allégorique obtint, il s'en fit un grand nombre de copies, et après l'invention de l'imprimerie on le publia plusieurs fois; mais peu à peu le texte subit diverses altérations. Marot, en le rajeunissant, le défigura complétement, et comme l'édition qu'il publia servit de type à toutes les autres, l'ouvrage finit par perdre en grande partie sa valeur primitive[1]. Méon eut recours aux anciens manuscrits, il les publia textuellement et y joignit un glossaire. Ce qui prouve combien son édition est correcte et faite d'après les documens authentiques, c'est qu'elle répond parfaitement à toutes les règles grammaticales de l'ancien idiome; chose qu'on ne retrouverait dans aucune autre.[2]

Sous la restauration, les efforts que l'on fit pour rétablir ce qui existait avant la révolution, ramenèrent naturellement l'attention des savans sur une époque plus reculée encore. On se livra à de nombreuses recherches sur l'histoire, la langue, les mœurs des anciens temps de la monarchie. On étudia notre vieille littérature, et l'exemple de l'Angleterre et de l'Allemagne ne contribua pas peu à nous porter vers ce genre de travail.

En 1815 M. de Mourcin publia le texte des deux sermens en langue romane de 842, après l'avoir comparé au manuscrit de Nithard (Bibliothèque royale, n.° 1964). Grimm écrivit là-dessus un article dans la seconde partie des Monumens historiques germ. de Perz.[3]

En 1816 commencent les travaux du savant M. Raynouard. Il travailla à l'histoire de notre littérature, soit par des ouvrages spéciaux, soit par une suite d'articles sur les publications les

rum et libidinosum amorem utriusque status hominis quodam libello excitabat. Analysé dans le Journal des savans, 1816, p. 73.

1 D'après Méon, ce poème aurait été imprimé quatorze fois.

2 Journal des savans, 1816, p. 73.

3 L'histoire littéraire de ces documens se trouve dans les Lettres de Troïl sur l'Islande, p. 193.

plus importantes. En tête des élémens de la *Grammaire de la langue romane* il explique comment la langue latine était tombée peu à peu, et comment cette chute s'était opérée par l'abandon des terminaisons de mots. Il explique ensuite comment les articles s'étaient introduits dans le dialecte roman provenant du latin corrompu, et comment ils s'étaient modifiés, ainsi que toutes les autres parties de ce dialecte; puis il termine son travail par des observations sur le caractère et la construction grammaticale des dialectes modernes. C'est un ouvrage d'un grand mérite, qui atteste tout à la fois le zèle, la sagacité de l'auteur, et la connaissance approfondie qu'il possède des anciens documens. Dans un article sur le Roman de la rose, qu'il publia dans le *Journal des savans*, 1816, p. 67, il a reproduit les conclusions littéraires qu'il était parvenu à obtenir. Ces travaux de M. Raynouard donnèrent aux savans les moyens de se livrer à une étude critique des textes; car les règles de la langue d'Oil étaient posées, et l'on pouvait désormais agir d'après ces règles, au lieu de se borner comme autrefois à compulser les manuscrits.

Vers le même temps, De la Rue publia ses *Recherches sur les ouvrages des bardes de la Bretagne armoricaine*, in-8.°; Paris. Dans cet ouvrage il présente les bardes armoricains comme ayant succédé immédiatement aux bardes gaulois, et ayant apporté avec eux toute la mythologie des romans de chevalerie du moyen âge. Cette opinion, que M. De la Rue soutint encore plus tard dans le *Journal des savans*, est en opposition avec celle de Raynouard et de plusieurs autres écrivains, qui regardent les troubadours comme les premiers qui aient fait des vers en langue romane, et comme ayant servi de modèle aux trouvères. Cette discussion littéraire dure encore. Il serait à souhaiter qu'un jour on la présentât d'une manière bien claire et complète.

En 1816, la grande Histoire de la littérature française, commencée par les Bénédictins, fut continuée, mais seulement jusqu'au douzième siècle. Le dernier volume de ce vaste ouvrage avait paru en 1766. Une commission prise dans le sein de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres fut chargée de le continuer jus-

qu'au treizième siècle. Naturellement les nouvelles recherches auxquelles on s'est livré, surtout celles des hommes comme l'abbé De la Rue, qui recourent aux originaux, ont dû donner des solutions inconnues ou à peine pressenties autrefois; cependant cette histoire des Bénédictins doit être regardée comme une œuvre d'un grand prix, car on y trouve d'importantes notions sur les ouvrages écrits dans notre langue nationale.

Au nombre des meilleurs ouvrages qui parurent en 1817, il faut compter celui de M. Raynouard : *Recherches sur l'antiquité de la langue romane.*

Dans la même année le D.r Brœnsted, professeur à l'université de Copenhague, choisit dans le *Roman du Rou* de Robert Wace les passages les plus importans, ayant rapport à l'histoire du Danemarck, et les publia avec une traduction danoise en vers. Il prit le texte de cet ouvrage dans une copie de Sainte-Palaye, et y joignit des observations puisées aux meilleures sources. En 1818 il publia la seconde partie de ce livre.[1]

A la même époque on essaya encore de présenter dans son ensemble l'histoire de la littérature française[2], mais l'auteur, M. Charbonnières, a traité l'ancienne époque de notre littérature beaucoup moins bien que les époques subséquentes. D'ailleurs, dans les bornes étroites qu'il s'était imposées, les faits se trouvent trop resserrés, et l'œuvre est loin d'être complète.

En 1818 on imprima à Londres à 30 exemplaires les *Anciennes poésies françaises*, tirées du manuscrit n.° 2253 de la bibliothèque de Harlay (*Journal des savans*, 1819, p. 398). Elles furent publiées par M. F. Cohen, qui s'est livré spécialement à l'étude du moyen âge, et renferment :

1.° Une plainte contre les vexations des cours de justice, connues sous le nom de *Trayll-Baston*, et établies par Édouard I.er (1272-1307). Édouard avait organisé les cours pour remédier aux lenteurs et à la partialité des cours ordinaires. Les nouveaux

1 Pièces relatives à l'histoire du Danemarck, in-8.°

2 Élémens de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du dix-septième siècle, par A. de Charbonnières, un volume in-8.°; Paris.

juges parcouraient les diverses provinces du royaume, avec la mission de faire expédier promptement toutes les questions. La cruauté de quelques-uns d'entre eux donna lieu à un grand nombre de réclamations. L'auteur du poème que nous venons de mentionner rappelle les loyaux services qu'il a rendus au roi, en temps de paix comme en temps de guerre, et se plaint d'en être si mal récompensé. Il composa ses vers dans la forêt au milieu du chant des oiseaux. Il les écrivit sur une feuille de parchemin, et les posa dans un endroit où il était facile de les trouver, afin qu'on les lût et qu'on se souvînt de lui.

2.° *Le dit de la gageure*, composition fort libre.

3.° *Le jongleur de Ely et le roi d'Angleterre.* C'est un entretien disposé de manière à ce que, quand le jongleur a répondu aux questions du roi, celui-ci soit toujours obligé de les renouveler.

4.° *Chant de deuil sur la mort du comte de Leicestre.* Simon de Montfort, qui se mit à la tête des barons coalisés contre Henri III, et mourut en 1265, à côté de son fils, à la bataille d'Eveshain.

En 1819 un littérateur, aveugle depuis l'âge de vingt-trois ans, M. Ch. Pougens, membre de l'Institut, publia le prospectus d'un grand ouvrage qui devait paraître sous le titre de *Trésor des origines et Dictionnaire raisonné de la langue française*, et renfermer : 1.° un vocabulaire étymologique de la langue française, en six volumes in-folio; 2.° un extrait de ce même vocabulaire, en trois volumes in-4.°; 3.° un grand dictionnaire grammatical, chose qui manque encore à notre littérature. Le zèle avec lequel Pougens travaillait à cet ouvrage, les quarante années qu'il avait passées à préparer ses matériaux, étaient d'un bon augure pour les savans. Ils accueillirent avec joie l'annonce de ce dictionnaire, qui contenait environ cinquante articles choisis dans les premières lettres de l'alphabet; mais jusqu'à présent ce projet n'a pas été réalisé.

A partir de 1820, le mouvement qui s'opère en faveur de l'ancienne littérature française prend sans cesse plus de force et

de développement. Grâces aux publications précédentes, cette littérature est mieux connue, on la recherche avec plus d'ardeur, et comme les règles grammaticales de l'ancien dialecte sont établies, on apporte plus de critique et de sagacité dans l'étude des anciens documens. Plusieurs causes contribuent à soutenir ce mouvement : 1.° l'intérêt que l'on prend à l'histoire du moyen âge; 2.° les notices des manuscrits de la bibliothèque; 3.° la continuation de l'histoire littéraire de France; 4.° le zèle avec lequel le gouvernement encourage ces vieilles publications; 5.° les travaux de Méon et de ses collègues; 6.° l'Institut des bibliophiles français.

La publication des œuvres d'un poète français du treizième siècle, qui vivait en Angleterre et qui s'appelait Marie de France, produisit d'heureux résultats, surtout les *Lais* puisés dans les chroniques bretonnes et entremêlés d'idées orientales. L'éditeur, M. Roquefort, a suivi, quant à la partie critique et historique de ces poésies, une dissertation de M. De la Rue. Il a joint à l'ancien texte une traduction en langue moderne, qui aurait une valeur réelle, si elle était toujours juste et correcte. Il y a plus de fruit à retirer des remarques placées dans la seconde partie.

Le quinzième volume de l'*Histoire littéraire de France* parut cette année; il renferme des articles importans sur douze trouvères.

1821. *De l'état de la poésie française dans les douzième et treizième siècles*, par B. de Roquefort, in-8.°; Paris. L'auteur s'était déjà occupé depuis long-temps de ce travail, lorsqu'en 1810 la troisième classe de l'Institut mit cette question au concours. Il présenta son ouvrage, et reçut d'abord une mention honorable; puis, après l'avoir corrigé, il le présenta de nouveau et fut couronné en 1813. L'introduction renferme une notice historique et littéraire. Dans la première partie il parle des *troubadours* et des *trouvères* en général, des rapports qui existent entre eux, de la poésie des douzième et treizième siècles; dans la seconde partie il explique la forme poétique, la situation des poètes dans le monde et de leurs sociétés; il parle aussi de la musique. La troisième partie présente des considérations sur les

divers genres de poésie, romans, fabliaux, apologues, contes, chants lyriques, compositions dramatiques, lais, chansons. Il est presque impossible de donner dans un espace aussi restreint tant de documens utiles. Il a ajouté plus de prix encore à son ouvrage par l'appendice qu'il y a joint. Cet appendice contient des fragmens d'une vieille traduction du *Livre des rois*, du *Livre des créatures* et du *Vestiaire de Philippe de Than*, le *Fabliau des deux Bordeors ribaux*, des passages de l'*Histoire de l'Establissement de la feste de conception*, de Robert Wace, avec l'analyse de cet ouvrage; d'une *Bible du douzième siècle;* de l'*Ermite qui s'enivra;* du *Lou et de l'Aigniel*, fable de Marie de France; d'un *Corbel qui prist un fromaise*, de la même; du *Vilain qui norri une chou*, de la même. Chansons badines; chansons d'amour; *Servente couronné au pays de Valenciennes*, et dédié à la Vierge; *Sotte chanson couronnée à Valenciennes*, par Jehan Baillehaus; *Chanson amoureuse couronnée à Valenciennes*. Pastourelles; le *Dict dou pape, dou roy et des monnoies*.

La même année parut un prospectus de l'*Archéologie française*, de Pougens. L'année suivante l'ouvrage fut publié. L'auteur s'est seulement attaché à indiquer les vieux mots qui pourraient être reproduits dans la langue de nos jours. Ce n'est pas une œuvre d'une grande importance pour l'étude de notre ancienne littérature.

En 1822. M. Brial publia dans son *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome XVIII, une bonne édition du Ville-Hardouin, et une continuation de cet ouvrage, qui date d'un siècle plus tard.

1823. La sixième partie de l'ouvrage intitulé : *Choix de poésies originales des troubadours*, renferme une grammaire comparée des langues provenant du latin avec celle des troubadours. C'est un travail important pour la forme grammaticale de la langue d'Oil. Quant à la priorité que ce livre accorde à la langue des troubadours, et à la place qu'il lui attribue comme dialecte de transition, d'un côté entre le latin, de l'autre entre le français,

l'espagnol et l'italien, elle ne pourrait plus, après les recherches de De la Rue et d'autres savans, être présentée d'une manière absolue. Il serait plus rationnel d'indiquer les deux dialectes français comme provenant en même temps du latin corrompu. Il serait à désirer, dit M. Daunou (*Journal des savans*, 1823, p. 91), que l'on comparât la syntaxe de ce dialecte avec les autres dialectes auxquels il est lié.

1823. *Histoire des Français*, de Sismondi. Ce que l'on trouve dans le quatrième volume sur les deux littératures françaises est en partie erronné, en partie incomplet.

Nouveau Recueil de fabliaux et contes inédits des poètes français des douzième, treizième et quatorzième siècles, par M. Méon, deux volumes in-8.°; Paris. Très-bonne publication, faite sur le modèle des anciennes éditions; elle obtint le même succès.

Ce que Capefigue dit de l'ancienne littérature française du nord, dans son *Essai sur les invasions maritimes des Normands dans les Gaules*, in-8.°, Paris, est tellement superficiel et inexact, qu'on ne saurait y attacher aucun prix.

1824. Une publication très-étendue est celle d'Auguis : *Les Poètes français depuis le douzième siècle jusqu'à Malherbe*, six volumes in-8.° Le but de l'éditeur était d'indiquer l'origine, les progrès, le développement de la langue française jusqu'à Malherbe, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où elle commença à être fixée. Il donne une biographie de chaque poète, puis des fragmens de ses œuvres. A la fin du premier volume se trouve un glossaire des mots normands et occitaniens les plus difficiles à comprendre. Le discours préliminaire sur la formation et la marche de la langue poétique en France présente une peinture remarquable des développemens de cette langue, dans ses rapports avec les progrès successifs de la société, et de l'influence de la poésie sur les formes du langage. Tout ce discours est basé sur les diverses modifications que la langue a subies. Mais dès que M. Auguis entre dans le domaine historique de la littérature, on voit qu'au lieu de tendre à s'éclairer par ses propres recherches,

il s'en rapporte à des assertions incomplètes. Est-il vraiment bien démontré que l'école des poètes normands provient de l'école provençale? (Sismondi, dans son Histoire de la littérature du midi, p. XVII, présente seulement les deux littératures comme existant au même temps.) La France a-t-elle réellement eu, comme Fauchet le dit, 127 poètes à la fin du treizième siècle? L'auteur a-t-il une juste idée de la langue allemande des Francs, qu'il appelle une langue rude et barbare? N'est-ce pas une injustice de dire que tandis que la France avait déjà sous le règne de S. Louis une littérature toute formée, le reste de l'Europe était encore plongé dans la barbarie? M. Auguis montre par là qu'il n'a aucune idée de toutes les richesses de la littérature allemande.

Le véritable mérite de son ouvrage consiste dans la réunion et la disposition chronologique des documens qui se trouvaient dispersés dans un grand nombre de livres. C'est aux recherches de La Borde qu'il a principalement recours pour tout ce qui tient à l'ancienne époque. On trouve aussi dans cet ouvrage un morceau précieux. Ce sont les cinquante-quatre strophes du long poème de Dans Helynand *sur la mort*, empruntées à un manuscrit de la bibliothèque royale, et publiées ici pour la première fois. Voici, du reste, la nomenclature des écrivains du nord de la France dont il cite des morceaux.

Tome I.er Guerin, p. 293. Gauthier de Coinsi, p. 299. Rutebœuf, p. 308. Jean le Gallois d'Aubepierre, p. 342. Jean de Boves, p. 359. Hugues de Cambrai, p. 380. Durand, p. 386. Cortebarbe, p. 398. Fabliaux et une fable. Marie de France, p. 413. Chrestin de Troyes (romans et chansons), p. 450.

Tome II. Thibault de Champagne, p. 4. Charles d'Anjou, p. 15. Le comte de Bar, p. 19. Le comte de Béthune, p. 21. Thibaut de Blazon, p. 22. Le comte de Bretagne, p. 24. Le vidame de Chartres, p. 26. Jacques de Chlizon, p. 28. Raoul de Coucy, p. 30. Jean Évrars, p. 31. Eustache le peintre, p. 35. Gaise brûlé, p. 38. Le comte de la Marche, p. 40. Richard de Semilly, p. 42. Raoul de Soissons, p. 45. Thierry de Soissons,

p. 48. Gille le Viniers, p. 50. Le châtelain de Coucy, p. 54. Dans Helynand *sur la mort*, p. 58. Alexandre de Bernay, p. 84. Robert Wace, p. 89. Benoît de Saint-Maure, p. 94. Huon de Villeneuve, p. 105. Romans. Hugues de Mercy, p. 106. Guillaume de Lorris, p. 111. Jean de Mehun, p. 122. Guillaume de Deguille-Ville, p. 135. Gaston de Foix, p. 139. J. Froissart, p. 146. Olivier Basselin, p. 152. Christine de Pisan, p. 167. Alain Chartier, p. 180. Charles d'Orléans, p. 188. Clotilde de Surville, p. 202. Martin Franc, p. 234. J. Meschinot, p. 238. Villon, p. 238.

1824. *Chroniques nationales françaises*, publiées par J. A. Buchon, conformément au texte primitif. La seconde partie de ce recueil renferme les Chroniques de Froissart. M. Dacier entreprit de donner, en 1789, une nouvelle édition de cet ouvrage; car les premières étaient très-imparfaites. Il avait déjà 632 pages de texte imprimées, avec des remarques excellentes, quand la révolution vint l'arrêter dans son travail. Il confia plus tard ses manuscrits à M. Buchon, et l'édition de 1824 a été augmentée de beaucoup de morceaux inédits jusqu'alors; mais aussi un grand nombre de mots ont été rajeunis.

Discipline de Clergie; le *Chastoiement d'un père à son fils;* Société de blibliophiles français, deux volumes in-12. Petrus Alphonsus, compilateur de ce livre, est le rabbin Moïse Saphadi, qui, en 1106, se convertit au christianisme. Son livre, composé en grande partie de morceaux empruntés aux moralistes arabes, est écrit en latin, et porte le titre de *Disciplina clericalis*. La Société des bibliophiles, qui ne comptait alors que vingt membres, publia cet ouvrage avec une traduction en prose, et une autre en vers français, qui n'est pas la même que celle publiée par Méon et Barbazan. Une partie de l'édition fut mise dans le commerce; mais on en tira à part 25 exemplaires, imprimés avec beaucoup de luxe.

Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, par F. Pluquet, in-8.°; Paris.

Seizième volume de l'Histoire littéraire de France. Ce volume

renferme un grand nombre de morceaux précieux sur le sujet qui nous occupe, et entre autres un aperçu général excellent qui se trouve en tête du livre.

1825. *Fables inédites des douzième, treizième et quatorzième siècles*, par A. C. Robert, deux volumes in-8.° Les Fables de Lafontaine sont devenues le sujet d'une foule de commentaires. Dans cet ouvrage on cherche à établir les rapports qui existent entre lui et ses prédécesseurs. Les notes jointes à cet ouvrage sont fort instructives. Mais de toutes les fables françaises rapportées dans ce recueil, il n'y en a aucune du douzième siècle. Celles de Marie de France, publiées ici pour la première fois, pourraient bien appartenir au treizième; car on ne sait pas encore d'une manière très-déterminée à quelle époque elle vivait.

1826. Le *Roman du Renard*, par M. Méon, quatre volumes in-8.° Les promesses, les ruses, la vie du renard, ont donné lieu, au moyen âge, à plusieurs poèmes en divers dialectes. Il existe là-dessus, dans la langue d'Oil, plusieurs compositions qui, réunies ensemble, forment une œuvre importante. Quiconque a lu le *Reinhart Fuchs* de Grimm, sait quelle influence ce poème a exercée à l'époque où il parut. Il fut pendant long-temps en France la lecture favorite des bourgeois comme du clergé, et sa popularité se répandit au loin. Cependant jusqu'en 1826 on n'avait pas encore imprimé le texte original. M. Méon a rendu un grand service aux lettres en le publiant avec une introduction historique et un glossaire. Cette fable du renard était connue des troubadours. Au temps où Pierre de Saint-Cloot vivait, ils l'écrivirent avec des détails qui ne se trouvent pas dans le poème du nord de la France.

Dans le second volume de l'*Histoire des expéditions maritimes des Normands* de M. Depping se trouve un morceau de l'Histoire de Normandie, par Bénoît de Saint-Maure.

1827. Le *Roman du Rou* de Robert Wace, publié par F. Pluquet, deux volumes in-8.°; Rouen. Ce roman date du douzième siècle. Il renferme 16,547 vers sur l'une des époques les plus intéressantes de l'histoire nationale. A part quelques fragmens

de cet ouvrage publiés, il y a environ dix ans, par Bronsted, et quelques citations éparses qu'il en avait faites, on n'avait rien imprimé de ce roman. Pour le publier, M. Pluquet compara tous les manuscrits existans, et il employa à ce travail plusieurs années. Il reçut du musée britannique une copie de la quatrième partie, qui est la plus intéressante. Il recueillit, à très-peu d'exceptions près, tout ce qui avait paru sur ce roman et sur son auteur. (Depuis ce temps, De la Rue a donné dans ses *Essais* un excellent article sur Robert Wace.) Son but était : 1.° de reproduire le texte dans sa pureté primitive; 2.° d'y joindre des notes pour l'éclaircir. Mais il ne me paraît pas très-familiarisé avec l'ancienne grammaire française, et de là vient sans doute qu'il s'est glissé un grand nombre de fautes dans le texte de son ouvrage. Les notes qu'il y a jointes deviennent en quelque sorte superflues par le grand nombre de documens que nous possédons déjà là-dessus. Un glossaire eût été beaucoup plus utile.

1828. *De Roberti Waccii carmine quod inscribitur Brutus, dissert Levinhius Abrahamus.* Ce savant Danois s'occupait à Paris à rechercher les documens ayant rapport à l'histoire de Danemarck. Il lisait aussi les vieux poètes français, il s'attacha au roman de Brut. Il compara les cinq manuscrits de ce roman, qui sont à la bibliothèque royale, pour en préparer une édition complète, dont l'ouvrage mentionné ci-dessus est le spécimen. Mais il négligea de se servir d'un des manuscrits de l'Arsenal (n.° 171, in-4.°), qui renferme des variantes curieuses et indique toutes les formes grammaticales. De là vient que son texte est souvent fautif. (*Journal des savans*, 1830, p. 566.)

The ancient romance of Havelock the Dane, par F. Madden, quatre volumes; Londres, chez Nicol. Il existe en Angleterre une société qui porte le nom de *Roxburghs Club*, et qui est établie pour encourager l'étude de l'ancienne littérature et publier ses vieux monumens. Cette société a publié la vieille traduction anglaise du roman de Havelock; l'original en vers français d'un poète inconnu, un autre poème français de Geoffroy Gaimar, intercalé dans sa continuation du roman de Brut.

1829. *Observations philologiques et grammaticales sur le Roman du Rou, et sur quelques règles de la langue des trouvères au douzième siècle*, par M. Raynouard, in-8.°; Paris. Sous ce titre l'auteur a rassemblé en un seul corps d'ouvrage, mais en les développant, les divers fragmens qu'il avait publiés sur la forme grammaticale de l'ancien dialecte français. Auparavant on ne croyait pas que ce dialecte eût une forme déterminée; mais Raynouard nous l'a indiquée. Il a donné dans ce même ouvrage quelques chapitres d'un livre inédit, qui doit paraître sous le titre de *Grammaire historique de la langue française*, et présenter l'origine et la transformation de la langue des trouvères. Si l'on pense que déjà dès le douzième siècle on avait composé dans cette langue des poèmes assez considérables, on peut supposer qu'elle avait atteint un certain degré de perfectionnement, et qu'elle était soumise à des règles déterminées. On en trouve d'ailleurs la preuve dans le *Roman du Rou*.

Recherches sur les sources antiques de la littérature française, par J. Berger de Xivray, membre de plusieurs sociétés savantes. Ce livre montre combien les littérateurs eux-mêmes connaissent peu l'histoire littéraire de leur pays. L'auteur cite, comme les deux plus anciens monumens de notre littérature, les sermons de Saint-Bernard et les œuvres de Ville-Hardouin.

L'*Histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, par M. Crapelet, in-8.° M. Crapelet, éditeur, imprimeur, littérateur, a pris une grande part à tout ce qui s'est fait pour propager le goût de l'ancienne littérature. Sous le titre de *Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue françaises*, il publia, dans l'espace de huit années, douzes morceaux choisis qui datent de différentes époques, mais qui appartiennent tous au moyen âge, et qui ont dû montrer les développemens successifs de la langue française. L'éditeur ne les a pas rangés par ordre chronologique. Ainsi en 1826 parurent les *Vers sur la mort de Thibaut de Marly*, douzième siècle. 1826, *Lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn*, écrites en anglais et en fran-

çais, avec portrait[1]. 1827, le *Combat de trente Bretons contre trente Anglais*, avec figure et fac-similé. 1828, *Histoire de la passion de Jésus-Christ*, composée en 1490 par le R. P. Olivier Maillard. 1828, le *Pas d'armes de la bergère*. A ce roman intéressant est jointe une bonne traduction, et sous le rapport typographique l'ouvrage et très-bien fait.

Le *Jeu d'Adam le boçu d'Arras*, publié par la Société des bibliophiles, n'a pas été mis dans le commerce. (V. Trouvères cambrésiens, p. 35.)

Poésies de Froissart, publiées par Buchon, in-8.°; Toul.

1830. *Grammaire du vieux français*, par Orell. Elle a été analysée dans le *Journal des savans*, 1831, p. 577.

Chansons du châtelain de Coucy, publiées, d'après tous les manuscrits, par Francisque Michel, suivies de l'ancienne musique mise en notation moderne, par M. Perme de l'Institut, un volume grand in-8.°, jésus vélin, tiré à 120 exemplaires numérotés.

Histoire de S. Loys, par Jehan de Joinville, par Francisque Michel, grand in-18.

1831. Le *Roman du comte de Poitiers*, publié pour la première fois par Francisque Michel, in-8.° La première partie de ce roman n'est rien autre chose que l'histoire de Gérard de Nevers ou la Violette; la seconde renferme les aventures de Guy, fils du comte de Poitiers. De 1451 à 1467 cet ouvrage fut traduit en prose par Guiot Dangeraus, d'après l'ordre de Philippe le Bon, imprimé à Paris en 1526, publié de nouveau, en 1727, par Thomas-Simon Gueulette, reproduit par Tressan, vol. II, p. 3.

Le *Roman de Mahomet*, par Alexis Dupont; le *Livre de la loi au Sarrazin* (du quatorzième siècle), par Raimond Lulle, publiés par Reinaud et Fr. Michel. *Biographie de Mahomet*, romantique et dépourvue de vérité historique. On dirait que l'auteur a pris les compatriotes du prophète de la Mecque pour des chrétiens. Les remarques qu'il y a jointes sont d'une nature philosophique ou tiennent à l'histoire. Quelques expressions ont une

1 Deuxième édition, conforme à la première, grand in-8.°, de 15 feuilles et demie; Paris, 1835.

origine orientale. P. 12, conte où l'on cherche à démontrer la justice de Dieu. Il faut remarquer aussi l'avertissement, qui est un morceau de polémique chrétienne contre le mahométisme.

Le *Livre de la loi au Sarrazin* n'est que la quatrième partie d'un grand traité ayant pour titre : *Livre des gentils et des trois sages*, qui renferme une conférence religieuse dans laquelle un juif, un chrétien et un musulman font leur profession de foi, et où un paysan finit par se prononcer pour le christianisme. (Bibliothèque royale, n.° 48.)

Rapport à M. le Ministre des travaux publics sur les épopées françaises du onzième siècle, restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les bibliothèques du roi, par Ed. Quinet.

1831. Un ouvrage très-important pour la comparaison des patois de France est celui qui a pour titre : *Mélanges sur les langues, dialectes et patois*, in-8.°; Paris. On y trouve, entre autres morceaux intéressans, une dissertation sur la géographie de la langue française, des articles sur divers patois, et une traduction de la parabole de l'enfant prodigue en cent patois différens.

Lettres à M. de Monmerqué sur les romans des douze pairs de France, par M. Paulin Paris.

Réponse à la lettre de M. Michelet sur les épopées du moyen âge, par M. Paulin Paris.

Lettres sur les romans du moyen âge et traduction du Fieramosca.

1832. *Poésies d'Eustache Deschamps*, publiées par Crapelet, in-8.°

Le *Lai d'Ignaures*, par Renaut, suivi des Lais de Mélion et du Trot, publiés par Monmerqué et Francisque Michel, in-8.° Ce lai doit provenir du douzième siècle. Il raconte les aventures d'amour d'un baron breton qui ont de l'analogie avec celles du sire de Coucy ; les deux autres lais offrent peu d'intérêt. Cette édition renferme un fac-similé et une description de toutes les pièces contenues dans le manuscrit.

Œuvres de Villon, par Prompsault. Ouvrage qui ne dispense pas d'avoir recours aux éditions antérieures.

Dissertation sur le roman de Roncevaux, par M. H. Monnin, in-8.° Premier essai d'un jeune littérateur.

Le *roman de Berthe aux grands piés*, par Paulin Paris. Ce roman peut être regardé comme celui qui ouvre le cycle carlovingien. Berthe est la femme de Pepin, la mère de Charlemagne et la grand-mère supposée du célèbre Roland. Dans une lettre servant d'introduction l'éditeur touche à divers points la poésie des trouvères; mais il ne parle pas des sources auxquelles les poètes épiques, et notamment l'auteur de ce roman, ont pu avoir recours. Il y a dans ce roman des détails agréables et des descriptions remarquables. Le texte a été revu d'après six manuscrits; mais les règles grammaticales établies par Raynouard n'ont pas toujours présidé à la lecture de ces manuscrits. Il a paru en 1833 un ouvrage de F. Wolf sur ce livre.

Poésies gothiques françaises, par Crapelet, in-8.° Recueil important pour l'histoire de notre langue et de notre poésie. On y trouve quinze morceaux imprimés en caractères gothiques: l'*Art et science de rhétorique pour faire riymes et ballades*, par Henri de Croy; le *Casteau d'amours*, par P. Gringoire; le *Desbat de l'hiver et de l'esté;* le *Desbat du vieulx et du jeune;* le *Sermon nouveau et sort joyeux;* le *Caquet des bonnes chambrerières;* le *Sermon joyeux* de M. de Saint-Haren; la *Réformation des dames de Paris;* la *Déploration de Robin;* le *Songe doré de la Pucelle;* la *Complainte de la grosse cloche de Troyes en Champagne*, par Nicolas Mauroy; les *Souhaits du monde;* puis trois morceaux inédits : la *Farce du meunier à qui le diable tollist l'ame en enfer;* la *Moralité de l'aveugle et du boiteux;* la *Farce de la pipée.*

Dix-septième volume de l'*Histoire littéraire de France.* Il va jusqu'à l'année 1226. Il renferme des dissertations sur *Robert Wace*, *Bénoît de Saint-Maure* et le *Châtelain de Coucy.*

Complainte et enseignemens de François Garin, publié chez Crapelet, par M. Durand de Lançon, membre de la Société des bibliophiles français. Ce poème date de 1460. L'auteur était un marchand de Lyon, qui fut ruiné par des accidens imprévus. La

dernière partie renferme des plaintes amères contre le clergé; c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer l'excessive rareté des premières éditions.

Examen critique du roman de Berthe aux grands piés, des notes de M. Paris, son éditeur, et de sa lettre à Monmerqué, par F. Michel, in-12. Paris, chez Rignoux, 1832; tiré à 50 exemplaires.

On a de temps à autre publié des ouvrages, soit en prose, soit en vers, qui montrent la naïveté de notre ancien dialecte et la facilité avec laquelle on pouvait le mettre en œuvre. Nous indiquerons entre autres : l'*Historial du jongleur* (en prose); Paris, chez Didot, 1829. *Mors et vis*, 1832; *Li Molnier de Nemox*, 1832; *Li Neps del Pastur*, 1833, publiés par Michelet, bibliothécaire au Mans.

1833. *Histoire et Chronique du petit Jehan de Saintré*, un volume in-8.° L'auteur doit être Antoine de la Salle, secrétaire du duc de Calabre et Lorraine, et du roi Réné de Sicile. Il en a paru six autres éditions, et Tressan en a publié un extrait.

Les treize manières du vilain, quinze pages in-8.°; Paris, chez Didot.

Les *Vaux de Vire*, d'Olivier Basselin et de J. Le Houx, publiés par Julien Travers, in-16; Paris.

Le *Roman de Garin le Loherain*, publié par Paulin Paris, in-8.°; Paris, chez Didot.

Le *Lai de Havelock le Danois*, 1105 vers, publié par M. Francisque Michel, imprimé avec soin. En tête est placée une traduction d'un morceau emprunté à l'édition anglaise de Madden : *Documens historiques et traditionnels sur lesquels l'histoire d'Havelock est fondée*. L'éditeur a joint des remarques au texte, ainsi qu'à l'introduction.

Dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* on trouve plusieurs passages ayant rapport à notre ancienne littérature.

Fauriel, *Origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge* (*Revue des deux mondes*, tomes VII et VIII). Ouvrage fécond en recherches et précieux à étudier.

Ueber die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer Nationalgedichte: Sur la direction prise par les Français dans la publication de leurs anciennes poésies nationales, par F. Wolf, in-8.°; Vienne. L'auteur indique d'abord rapidement les divers travaux qui ont été faits sur l'ancienne littérature; puis il s'arrête plus spécialement sur le roman de Berthe aux grands piés, et sur la dissertation de M. Monin, concernant le roman de Roncevaux. Il y a là des détails intéressans sur l'origine de l'épopée romantique du cycle carlovingien et sur ses rapports avec d'autres traditions écrites dans des dialectes étrangers.

Li roman du meunier d'Arlieux, en vers, du treizième siècle, par Enguerrand d'Oisy, publié par F. Michel, 16 p. in-8.°; Paris.

Le *Romancero français*, par M. Paulin Paris, un volume in-12. Il renferme les poésies de Audefroy li Batars, Auboins de Sezane, Jean de Brienne, Cunes de Béthunes le vidame de Chatres, Charles d'Anjou, Hues de la Ferté. La plupart n'avaient pas encore été imprimées.

De l'*Oustillement en vilain*, par M. Monmerqué, 18 p. in-8.° 1834. *La pleure chante*, poésie morale et religieuse du treizième siècle, par M. Monin, 16 pages; Lyon.

Les *Trouvères cambrésiens*, par Arthur Dinaux, deuxième édition; Valence.

L'éditeur a pris l'idée de cet ouvrage dans l'*Histoire des troubadours* de l'abbé Millot. Il doit publier encore les trouvères de l'Artois, du Hainault, de la Flandre. Dans l'avertissement il prétend que les troubadours et les trouvères étaient contemporains. Si les premiers ont été plus connus, ils le doivent au rang qu'ils occupaient et à leur ambition. Il faut rendre maintenant justice aux trouvères. Il explique ensuite l'analogie qui existe entre l'ancien dialecte français et l'italien, l'origine des sociétés poétiques (*Puys*), qui prit naissance dans les cloîtres, et l'influence heureuse que les danses, les cours d'amour, exercèrent sur la poésie. Il y avait, dit-il, au moyen âge une quantité de poètes cambrésiens. — Caractère de leurs productions. — Comment elles se distinguent de celles des troubadours. — Notions

historiques sur Adam le boçu d'Arras; Alars de Cambray, Camelain de Cambray, Enguerrand d'Oisy, Foucquart de Cambray, Geoffroy de Barale, Guy de Cambray, Hugues de Cambray, Hugues d'Oisy, Jaques de Cambray, Jehan du Pin, Jehan le Tartier, Martin le Béguins, Raoul de Cambray, Rogeret de Cambray, Roix de Cambray.

Li Fablet don dieu d'amours, publié pour la première fois par Achille Jubinal, in-8.°; Paris, chez Techener. Une Vision dans le jardin de Cupidon. D'abord le poète entend les oiseaux qui se demandent, si quelqu'un d'autre que les chevaliers et les clercs peut vraiment aimer? Ensuite sa bien-aimée devient la proie d'un dragon. Tandis qu'il se désespère, le dieu d'amour lui apparaît et le conduit dans son palais. Il trouve là une joyeuse société et chante une petite chanson. Ensuite une jeune fille le conduit au tombeau de sa bien-aimée et lui raconte une histoire touchante. Puis, à la fin, Cupidon reparaît avec son Amasia.

Dans *Véland le forgeron*, de Depping, se trouvent plusieurs passages d'anciens romans français.

Essais historiques sur les bardes, les jongleurs, les trouvères, par M. l'abbé De la Rue, trois volumes in-8.°; Caen, chez Mancel. C'est sans contredit l'un des ouvrages les plus intéressans qui aient paru sur l'ancienne littérature du nord de la France. M. l'abbé De la Rue, doyen de la faculté des lettres de Caen, mort au mois d'Octobre 1835, émigra en Angleterre en 1789. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de nos anciens monumens littéraires, que l'on trouve en grand nombre dans les bibliothèques particulières de Londres. Il rechercha tout ce qui se rapportait à l'origine de la poésie française du nord, tout ce qui indiquerait sa parenté avec les autres littératures. Grâces à ces longues investigations, il en vint non-seulement à indiquer d'une manière précise plusieurs époques historiques de cette littérature, mais encore à faire connaître beaucoup de choses qui étaient complétement ignorées. Dans le discours préliminaire placé en tête de son ouvrage, il parle des diverses langues en usage dans la Gaule. Le premier volume est consacré aux bardes et aux

jongleurs; le second, aux trouvères anglo-normands et normands. A l'appui des documens intéressans qu'il cite sur eux, il rapporte plusieurs passages de leurs œuvres, et rectifie un grand nombre d'erreurs auxquelles l'histoire de ces poètes avait donné lieu. Voici les noms des écrivains dont il s'occupe dans son ouvrage: Thibaut de Vernon, Taillefer, Henri I.er, roi d'Angleterre; Philippe de Tan, Geoffroy de Saint-Alban, Turold, Robert de Courte Heuse, Geoffroy Gaimar, David, Évrard de Kirham, Luc de la Barre, Samson de Nanteuil, Guichard de Beaulieu, Robert Wace, Bénoît de Saint-Maure, Luc de Gast, Chrestien de Troies, la Chevre de Reims, Thomas, Gace le Blount, Gautier Map, Robert et Élie de Borron, Rusticien de Pise, Guillaume Herman, Hugues de Rotelande, Boson, Guillaume de Saint-Pair, André de Coutances, Gervais de Pont Saint-Maxin, Richard cœur de lion, Blondel, Simon Fresne, Hugues de Tabarie, Alexandre de Bernay, Thomas de Kent, Jean Brisebarre, Hugues de Villeneuve, Pierre de Saint-Clout, Guy de Cambray, Jean le Nivelais, Jacques de Longuyon, Jean de Motelec, Lambert li cors, Pierre d'Abernon, Philippe de Reims, Richard de Lison, Étienne de Langton, Guillaume duc de Normandie, Henri d'Andely, Thomas de Bailleul, Jean de Boves, Marie de France, Denis Pyram, Robert Grosse tête, Chardry, Adam de Ros, Sarrasin, Hélie de Winchester, Adam le Clerc, Gerbert de Montreuil, Pierre de Ries, Gautier de Belleperche; Richard d'Annebaut, Maurice et Pierre de Craon, Robert de Mauvoisin, Roger d'Andely, Raoul de Ferrières, Hugues de la Ferté, Richard de Semilly, Gautier d'Argies, Baudoin des Autiaux, Jean et Gille des Maisons, Richard de Furnival, Franc Carasaux, Pierre de Viesmaisons, Jean de Trie, Godefroi de Waterford, Jean Renaud, Robert Bikez, Guillaume Cauph, Guillaume de Wadington, Pierre de Langtoft, Watriquet, Jean le Chapelain, Adam Raymont, Gau de la Bigne, Jean Gower, Jean de Courey, Guillaume Granson, Raoul de Gaucourt, Charles d'Orléans, Henri de Blosseville, Jean d'O, Martin Franc, Alain Chartier, Pierre Gringor.

La même année M. F. Michel publia la deuxième partie des

Romans, Lais, Fabliaux, Contes, Moralités et Miracles inédits des douzième et treizième siècles. Elle renferme la vie demi-historique, demi-romanesque d'un pirate dont il est souvent parlé dans les chroniques françaises. C'est Eustache le moine, qui fut d'abord religieux, puis sénéchal du comte de Bologne, et qui, après une vie inquiète passée tantôt en France, tantôt en Angleterre, mourut en 1215 dans une bataille navale. Une telle existence est un sujet assez poétique; mais l'auteur a diminué l'intérêt qu'elle pouvait avoir, en y mêlant des anecdotes éparses et des scènes de magie. Une notice qui se trouve à la page 81-82 fait présumer que l'auteur de ce roman pourrait bien être Adenez le roi, ou, ce qui est peut-être la même chose, Adam le boçu d'Arras.

Fables en vers du treizième siècle, publiées pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, par M. G. D. Chartres Garnier fils, 68 pages in-8.°

Le *Sermon de Guichard de Beaulieu*, 32 pages; Paris, chez Techener (l'éditeur n'est pas nommé). Le poète a pris son surnom du prieuré de Beaulieu, où il passa les dernières années de sa vie. Dans ce discours rimé, où il fait la satire poétique de son temps, il avoue qu'il a aussi dans sa jeunesse bu à la coupe de volupté. On présume qu'il avait d'abord été chevalier, et que, lassé des joies de ce monde, il alla chercher le repos dans un cloître. Il est possible que ce sermon ait été lu publiquement au peuple, comme on lui lisait les légendes des saints les dimanches et les jours de fête. Il est peut-être le premier qui ait introduit dans la poésie du nord de la France les *monorimes*. Le texte de cet ouvrage a été copié d'après un manuscrit de la bibliothèque royale, n.° 1586; mais il en existe un trois fois plus long dans la bibliothèque de Harlay à Londres. Celui-ci renferme plus de 2000 vers. Mais toutes ces jérémiades de moines contre la corruption du monde ne sont rien moins qu'agréables à lire.

Un *Sermon en vers*, publié pour la première fois par Achille Jubinal, 32 pages in-8.°; Paris. Œuvre du même genre que la précédente; à peu près 700 vers. Le nom de l'auteur est inconnu; le poème date du treizième siècle. Le sermon est surtout dirigé

contre l'esprit d'orgueil et d'ambition, et écrit pour les gens peu lettrés :

A la simple gent
Ai fait simplement
Un simple sermon
Nel' fiz as letrez
Car ils ont assez
Escriz et raison.

Hugues de Lincoln, *Recueil de ballades anglo-normandes et écossaises*, relatives au meurtre d'un enfant commis par les juifs en 1255, par F. Michel, 64 pages in-8.°; Paris. Dans l'introduction se trouve une notice historique sur ces meurtres d'enfans que l'on a plusieurs fois attribués aux juifs. Une fois, entre autres à Lincoln, on les accusa d'avoir enlevé un enfant, et de l'avoir fait mourir après des souffrances horribles. Cet enfant fut enterré dans l'église et fit des miracles. Il y a là-dessus plusieurs ballades anglaises et françaises. Celle que nous citons ici n'avait jamais été publiée; elle n'a pas grand mérite.

La *Complainte d'outre-mer et celle de Constantinople*, par Rutebeuf, publiées par Achille Jubinal, 32 pages; Paris.

Le *Roman de la Violette*, par F. Michel, un volume in-8.° Ce roman, qui porte aussi le titre de Gérard Nevers et qui a été composé par Gibert de Monstreuil, est l'une des plus jolies productions du treizième siècle. L'intrigue en est très-simple, l'action bien soutenue, et les scènes de fête de tournois qui y sont entremêlées en rendent la lecture encore plus agréable. Aucun ouvrage ne peut donner une idée plus juste de la vie des Français à cette époque. On trouve dans l'introduction une notice assez étendue sur l'origine de ce roman et sur son auteur. Cet ouvrage n'avait pas encore été imprimé textuellement; au quinzième siècle on le traduisit en prose; la traduction a été publiée plusieurs fois. Francisque Michel, l'éditeur de ce roman, est encore un jeune homme, mais qui s'est adonné de bonne heure à l'étude de notre ancienne littérature. Dès les premières éditions qu'il publia, il se fit remarquer par ses connaissances. Cette nouvelle publication montre qu'il a voulu répondre aux encouragemens que le public

et le gouvernement lui avaient donnés. La correction du texte, les notes curieuses qu'il y a jointes, font preuve d'un esprit éclairé et investigateur. (V. *Journal des savans*, 1835, p. 203.)

Reinhart Fuchs, par Jacob Grimm; Berlin, 1834. On trouve dans cet ouvrage classique 152 vers du Renard Bestourné de Rutebeuf.

La fille bastelière, monologue nouveau et récréatif, une feuille in-8.°; Paris Techener.

Jongleurs et Trouvères ou Choix de saluts, rêveries et autres pièces légères des treizième et quatorzième siècles, publié pour la première fois par Achille Jubinal, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, douze feuilles in-8.°; Paris, chez Crapelet.

Le *Jeu du capital*, moralité à trois personnages, c'est à savoir : le ministre de l'église, la noblesse, le laboureur, une feuille in-8.°; Paris, chez Techener.

Un dit d'aventures, pièce burlesque et satirique du treizième siècle, publié pour la première fois, d'après les manuscrits de la bibliothèque royale, par G. S. Trébutien, in-8.°; Paris, chez Pinard Silvestre. Dans la cinquième partie des Notices des manuscrits, Legrand d'Aussy a publié une analyse de cette jolie production. Le texte est conforme aux manuscrits. Les romans d'aventures au moyen âge racontent les faits les plus étranges; les romanciers, pour plaire au public, accumulaient les situations les plus merveilleuses. Cet ouvrage est une satire contre ceux qui cherchent ainsi des effets outrés. L'auteur va se promener dans une forêt, il est arrêté, pillé, battu par cinq voleurs. On lui donne un coup de couteau qu'il ne sent pas, et un coup de lance qui ne fait que l'effleurer. Les voleurs lui lient les pieds et les mains et s'en vont. Arrive une louve avec ses petits qui rongent les lanières en peau d'agneau avec lesquelles il était attaché. Il va dans un pays où les habitans s'habillent avec des feuilles de vigne, et demeurent sous terre, etc.

Fabliaux inédits, tirés des manuscrits de la bibliothèque du roi, par M. A. C. M. Robert, conservateur de la bibliothèqne royale de Sainte-Géneviève, deux feuilles in-8.°; Paris chez Ri-

gnoux. Ces fabliaux sont au nombre de quatre : celui du *Mercier;* des *deux Angloys et de l'Agnel;* du *Vilain asnier;* des *deux Trouveurs ribauz.* Dans le premier de ces fabliaux on trouve une quantité de noms de marchandises dont on faisait le commerce à l'époque où il fut composé. Le second a été analysé par Legrand d'Aussy, p. 107-108; 1779. Dans le quatrième, un grand nombre de titres de romans. Un glossaire est joint à cet ouvrage; le texte est imprimé avec soin.

Li romans de Garin le Loherain, publié pour la première fois par M. Paulin Paris, douze feuilles in-12 ; Paris, chez Techener.

Le porteur de pasience, moralité à cinq personnages, une demi-feuille in-8.°; Paris, chez Techener.

Examen du fablet du dieu d'amour, de M. Éloi Johanneau. (*Journal des savans*, 1835, p. 133.)

Les Confrères de la passion, d'après les registres manuscrits du parlement de Paris, et d'autres documens également inédits ou peu connus. (*Revue rétrospective*, 1834, p. 336.)

Le *Combat de trente bretons contre trente anglais*, publié d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi, par G. A. Crapelet, deuxième édition, conforme à la première.

Moralité de la vendition de Joseph, à quarante-neuf personnages, 160 pages in-4.°, caractères gothiques; Paris, chez Silvestre, 1835.

La *Farce des deux amoureux récréatifs et joyeux*, une feuille in-12 ; Paris, chez Techener.

Histoire de la passion de Jésus-Christ, composée en 1490 par le R. P. Olivier Maillard, publiée en 1828 par Gabriel Peignot, deuxième édition, conforme à la première.

Le *Pas d'armes de la bergère*, maintenu au tournois de Tarascon, dix feuilles in-8.°, deuxième édition, conforme à la première; Paris, chez Crapelet.

Le *Roman du Renard*, supplémens, variantes et corrections, publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et de la bibliothèque de l'Arsenal, par P. Chabaille, 28 ¼ feuilles in-8.°; Paris, chez Silvestre.

Les *Tournois de Chauvenci*, donnés vers la fin du treizième siècle, décrits par Jacques Bretex, 1825, annotés par feu Philibert Delamotte, bibliothécaire de la ville de Mons, et publiés par son fils, onze feuilles et demie in-8.°, caractères gothiques; Valenciennes.

La complainte et le jeu de Pierre de la Broce, chambellan de Philippe le Hardi, qui fut pendu le 30 Juin 1278; publiés pour la première fois par Achille Jubinal, d'après le manuscrit unique de la bibliothèque du roi, cinq feuilles in-8.°

Discours sur les publications littéraires du moyen âge, suivi d'un *errata* comprenant près de 2000 corrections ou modifications à faire dans la collection des monumens de l'histoire de la littérature française, par l'abbé Prompsault; Paris, chez Silvestre.

Vers sur la mort, par Thibaut de Marly, publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi, deuxième édition, augmenté du *Dit des trois mors et des trois vifs*, et du *Mireur du monde*, cinq feuilles in-8.°

Mélanges.

LE MARTEAU DE THOR.[1]

Chant de l'Edda.[2]

Thor s'éveille en colère. Il ne trouve pas son marteau. Le fils d'Odin secoue sa barbe, se frappe le front, et cherche, mais en vain.

Et il appelle Loki[3] et lui dit : Écoute, Loki, que je t'apprenne ce que personne ne sait sur la terre et dans le ciel. On m'a enlevé mon marteau. —

Tous deux s'en vont dans la demeure de Freya[4], et Thor lui dit : Veux-tu me prêter tes ailes, afin que j'aille voir si je découvre mon marteau?

Freya chante :

Et si mes ailes étaient d'or, je te les donnerais, et si elles étaient d'argent, je te les donnerais. — Soudain les ailes s'attachent aux épaules de Loki, il s'élance, laisse derrière lui le pays des dieux et arrive dans l'empire des géans.

Thrym, le roi des géans, était assis au haut d'une colline, façonnant des colliers d'or pour ses chiens, et tressant la crinière de ses chevaux.

1 Thor, le dieu du tonnerre, le plus fort des dieux, fils d'Odin et de Frigga. On le représente portant un marteau appelé le destructeur, avec lequel il écrase ceux qui l'offensent. Il a aussi une ceinture enchantée qui double ses forces, et un gant de fer avec lequel il saisit le tonnerre.

2 Edda de Sæmund, onzième siècle.

3 Fils du géant Farboti et de Lanfeia. Il a une physionomie douce et agréable; mais son cœur est plein de ruses et de méchanceté.

4 Déesse de l'amour. La première des déesses après Frigga, l'épouse d'Odin.

(*Notes du Traduct.*)

Thrym chante :

Que se passe-t-il chez les dieux? que se passe-t-il chez les Alfes[1]? Pourquoi viens-tu tout seul à Riesenheim?

Loki chante :

Les dieux vont mal. Les Alfes vont mal. Tu as caché le marteau de Thor.

Thrym chante :

J'ai caché le marteau de Thor à huit arpens sous terre. Personne ne le reprendra, à moins de m'amener ici Freya et de me la donner pour femme. —

Loki déploie ses ailes, s'élance, quitte l'empire des géans et arrive au pays des dieux. Il trouve Thor assis devant sa porte, et Thor lui dit :

As-tu accompli ta mission? As-tu achevé ta tâche? Apprends-moi de là-haut ce qui t'est arrivé. —

Loki chante :

J'ai accompli ma mission. Thrym, le roi des géans, a ton marteau. Pour qu'il le rende, il faut lui mener Freya et la lui donner pour épouse. —

Tous deux s'en vont auprès de Freya la belle, et Thor lui dit : Prends le vêtement de fiancée, Freya, nous irons ensemble à Riesenheim. —

Freya se met en colère. Ses membres tremblent, et le palais des dieux est ébranlé. Son collier étincelant se brise et tombe par terre. — Tu pourrais t'apercevoir, dit-elle, que j'ai le cœur d'un homme, si nous allions ensemble à Riesenheim. —

Les dieux se rassemblent pour la persuader. Toutes les têtes célestes sont là cherchant le moyen de regagner le marteau de Thor.

Heimdall se lève; Heimdall, le dieu sage qui connaît l'avenir. Donnez, dit-il, le vêtement de fiancée à Thor, mettez-lui sur le cou le collier étincelant.

1 Esprits célestes. Il y a les Alfes blancs et les Alfes noirs. Les premiers ont le corps plus beau que le soleil, les autres, plus noirs que la poix. Les premiers sont des êtres bienfaisans, les autres ne sont portés qu'au mal. (*Note du Traduct.*)

Qu'il fasse sonner un trousseau de clefs, qu'une robe de femme enveloppe ses genoux! Posez-lui des pierres précieuses sur la poitrine, et qu'il se couvre la tête d'un voile épais. —

Thor se lève avec un front sévère. Les dieux, dit-il, me prendraient pour une femme, s'ils me voyaient revêtir ces habits de fiancée. —

Loki, le fils de Loveyia, se lève et dit : Thor, ne t'emporte pas ainsi. Les géans nous chasseront de notre empire, si tu ne te hâtes pas de reconquérir ton marteau.

Ils donnèrent le vêtement de fiancée à Thor. Ils lui mirent sur le cou le collier étincelant. Thor fit sonner un trousseau de clefs; une robe de femme enveloppait ses genoux. Sa poitrine étincelait de pierres précieuses. Ses cheveux étaient élevés en l'air et sa tête voilée.

Loki, le fils de Loveyia, lui dit : Je veux te servir de compagne. Je veux aller avec toi à Riesenheim. —

Soudain les cerfs rapides sont attelés au char. Sur la route les pierres volent en éclats, les étincelles de feu jaillissent. Le fils d'Odin arrive à Riesenheim.

Alors Thrym, le roi des géans, s'écrie : Alerte! Alerte! géans! Préparez les siéges, on m'amène Freya, Freya la belle. —

Soudain on rassemble les bœufs noirs, les taureaux aux cornes dorées. J'ai assez de trésors, s'écrie Thrym, j'ai assez de bijoux; il ne me manque plus que Freya pour célébrer ma noce. —

Les convives se réunissent pour la fête. On verse une boisson abondante aux géans. Thor mange un bœuf, huit saumons et ce que l'on sert de plus doux pour les femmes. Il boit ensuite trois mesures d'hydromel.

Thrym, le roi des géans, le regarde et s'écrie : Qu'as-tu donc, ma fiancée, pour être si affamée? jamais je n'ai vu une fiancée manger autant, et une jeune fille boire trois mesures d'hydromel. —

Loki, le fils de Loveyia, assis auprès de Thor comme une modeste compagne, répond : Depuis huit jours Freya n'a rien mangé, tant elle était heureuse de venir à Riesenheim. —

Thrym s'approche de Thor pour lui donner un baiser; mais il recule avec terreur. Quel regard effroyable! s'écrie-t-il. Il me semble voir le feu jaillir de ses prunelles. —

Loki répond : Depuis huit jours elle n'a pas dormi, tant elle était heureuse de venir à Riesenheim. —

Apportez, dit Thrym, apportez mon marteau. Posez-le sur les genoux de la jeune fille; car elle est ma fiancée. —

Thor rit dans son cœur en reconnaissant le marteau. Il le saisit et frappe le roi Thrym, et tue ensuite toute sa race.

La sœur de Thrym arrive pour réclamer les dons de noces. Qu'est-ce qui sonne pour elle? Ce n'est pas l'argent; ce sont les coups. Au lieu d'anneaux brillans, les coups de marteau. Voilà comment le fils d'Odin a reconquis son marteau.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Lehrbuch der allgemeinen Geographie, etc. : Manuel de géographie universelle, par Charles DE RAUMER, professeur à Erlangen; deuxième édition augmentée, avec six gravures, XXXII et 488 pages in-8.° Leipzig, chez F. A. Brockhaus, 1835.

Parmi les diverses sciences qui de nos jours ont spécialement attiré l'attention des savans, et ont dû à leurs efforts et à leurs travaux de prendre en quelque sorte une face nouvelle, la géographie tient peut-être le premier rang. Ses rapports immédiats avec l'histoire, la statistique, l'ethnographie, en ont fait une science première, une science d'une indispensable utilité. Une fois envisagée sous ce point de vue, une fois que l'on se fût bien convaincu de son importance, et que l'on eût fixé la place qu'elle devait occuper dans l'échelle des connaissances humaines, ses progrès furent rapides et immenses. L'Allemagne surtout entra avec ardeur dans cette nouvelle voie scientifique, et nous lui devons l'ouvrage le plus remarquable qui soit encore paru sur la géographie. Le beau travail de Ritter est un monument impérissable de science, de sagacité, nous devrions dire de génie, et il est déjà assez apprécié pour qu'il n'ait pas besoin de nos éloges. Si nous ne citons que le seul ouvrage de Ritter, c'est que c'est une œuvre à part qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été écrit sur ce sujet, une œuvre supérieure et unique jusqu'ici.[1]

Un fait qui a beaucoup contribué à propager l'instruction en Allemagne, et que nous devons reconnaître ici, c'est que presque partout les hommes les plus distingués n'ont pas dédaigné de consacrer leurs veilles à rédiger des manuels (*Lehrbücher, Handbücher*), des

1 Deux savans distingués, MM. Buret et Desor, préparent en ce moment une traduction de Ritter; le premier volume de l'*Afrique* est sous presse.

livres élémentaires à l'usage des jeunes gens, destinés à leur aplanir les difficultés de la science, et faits avec un soin, une conscience, une érudition, que l'on cherche souvent en vain dans des ouvrages d'une plus haute portée. Ainsi a fait l'auteur de ce livre, M. Charles de Raumer, professeur à l'université bavaroise d'Erlangen, et frère de l'historien de Berlin. Son traité a été spécialement écrit pour les élèves de ses cours et pour ceux des universités, et cependant il ne serait pas indigne d'être offert aux savans proprement dits. Ils pourraient même le consulter avec d'autant plus de fruit, que certains chapitres ont été mis entièrement au niveau de la science moderne.

On conçoit facilement qu'un livre sur la géographie physique soit peu susceptible d'analyse, aussi nous contenterons-nous de donner une idée générale du plan et des divisions de l'auteur, et de la manière dont il a exécuté son sujet.

Il était naturel de penser que la géographie mathématique, ou plutôt cette partie de l'astronomie qui se rattache si intimement aux sciences géographiques, dût en quelque sorte servir d'introduction. L'auteur l'a présentée sous la forme chronologique, il expose d'abord le système planétaire des anciens, et ensuite celui des modernes d'après la révolution opérée par Copernic.

La seconde partie, la plus étendue, mais aussi peut-être la plus importante, est consacrée à la description de la superficie du globe, à la géographie dans le sens le plus restreint. C'est cette partie de la science qu'il faut impérieusement savoir avant de s'occuper séparément de chaque pays, de ses frontières, de sa population, de ses villes, de ses divisions territoriales, politiques et administratives. Dans cette description il y avait un ordre spécial, une logique particulière à observer. L'auteur a commencé par les mers pour s'occuper successivement des parties continentales du globe, des montagnes, et ensuite des fleuves, qui forment souvent la communication naturelle des montagnes avec les mers.

Citer et décrire tous les fleuves, toutes les montagnes, tous les points géographiques répandus sur la surface de la terre, serait aussi fastidieux qu'inutile. Il fallait donc faire un choix. Il a été dicté à M. de Raumer par l'importance, soit naturelle, soit historique des objets qu'il avait à décrire. Trop de détails, trop d'exactitude, une nomenclature trop succincte, trop étendue, auraient inutilement chargé la mémoire des jeunes gens.

La troisième partie comprend la géographie physique proprement dite, ou l'histoire physique des eaux, de l'air, de la terre, des montagnes, des volcans, des tremblemens de terre, etc. Avec un pareil sujet, on le conçoit bien, on pourrait rapporter toutes les hypothèses scientifiques, tous les systèmes entre lesquels se sont successivement partagés les savans; en un mot, être inépuisable. Quelques critiques ont, je le sais, reproché à l'auteur d'avoir été trop court: c'est vrai peut-être; mais l'on doit songer qu'il est souvent bien difficile, dans une semblable matière, de marquer la limite qui doit séparer la géographie de la physique et de l'histoire naturelle. C'est aussi pour cela que, dans le chapitre qui traite des montagnes et de leur histoire, l'auteur, sans vouloir discuter les hypothèses et les systèmes, n'a relaté que les faits qui étaient à l'abri de toute controverse. Toutes les observations critiques qui appartiennent à des ouvrages géologiques spéciaux ont été mises de côté, parce qu'elles ne seraient pas à leur place dans un manuel. Il fallait cependant faire une exception en faveur de Cuvier et de l'importance des faits qu'il a le premier révélés et coordonnés; aussi a-t-il cru devoir consacrer quelques pages à l'examen de ses travaux; mais alors pourquoi ne pas ajouter quelques lignes sur ceux de l'école opposante et de son savant chef, M. Élie de Beaumont?

Après la géographie physique vient la géographie des plantes et des animaux. Pour la première partie, M. de Raumer n'a pas suivi la classification de Linné, parce qu'il eût été trop prolixe de relater toutes ses familles; mais il en donne les lois et l'explication dans un chapitre placé à la fin du volume.

Si l'on s'occupe avec tant d'ardeur de l'étude des minéraux, si la botanique a tant de charmes pour les savans, combien ne doit pas être plus intéressante l'étude de l'homme! Car il est impossible de ne pas y joindre celle des races, des langues, des religions, des gouvernemens. C'est par l'étude de l'histoire naturelle de l'homme que M. de Raumer termine son ouvrage, et il a traité ce sujet de manière à lui donner tout l'intérêt dont il était susceptible.

Si à cette géographie physique l'auteur n'avait ajouté aucuns développemens, son livre n'aurait présenté qu'une savante, mais aride nomenclature. Ceux qui chercheront autre chose, liront avec plaisir ses chapitres sur les races, sur les langues, sur le système indo-germanique, encore aujourd'hui le sujet de tant de polémiques et de

controverses, ainsi que sur le paganisme des différentes races; sa comparaison des moyens de propagation employés par le christianisme et le mahométisme, etc. Enfin, dans un dernier chapitre, que nous pourrions nommer ethnographique, il traite des peuples, des lois, des diverses formes de gouvernemens, des classes laborieuses, de la division en nations sauvages et en nations civilisées.

Avant de s'occuper de ce que l'on peut appeler géographie politique, avant de faire la géographie spéciale d'un peuple, d'un État, n'est-il pas indispensable de connaître les lois générales de la science, la géographie physique des pays? C'est une considération dont habituellement on n'est pas assez pénétré. Cette science est même souvent trop négligée, on semble méconnaître son importance. Le traité de M. de Raumer est donc un vrai service rendu à la science qu'il professe; c'est un ouvrage savant et consciencieux, et bien que destiné plus spécialement aux élèves des gymnases et aux étudians des universités, il peut être lu et consulté par des savans. B. V.

Johann Wolfgang Göthe; Vortrag gehalten in der feierlichen Versammlung der kaiserl. Universität Dorpat, den 20sten November 1832, von D.r Morgenstern, kaiserl. russischem Staatsrathe, etc.: Jean-Wolfgang Gœthe; Discours prononcé le 20 Novembre 1832 à l'assemblée solennelle de l'université impériale russe de Dorpat, par le D.r MORGENSTERN, conseiller aulique, etc.; 52 pages in-8.° Saint-Pétersbourg, 1833.

La critique allemande n'a point encore terminé ses débats sur Gœthe. Elle continue à s'exercer non-seulement sur des productions isolées du poète, telles que la deuxième partie du Faust, dont elle est loin d'avoir deviné toutes les énigmes, mais encore sur l'universalité de ses œuvres. C'est ainsi que récemment GŒSCHEL, s'élevant à un nouveau point de vue, nous a dévoilé tout ce que les tendances de Gœthe offrent d'analogie avec l'état actuel des sciences. Une histoire complète de la critique allemande sur ce poète célèbre serait à coup sûr d'un secours inappréciable pour l'histoire générale de la civilisation et du développement intellectuel en Allemagne. Depuis 1773 on voit en effet l'influence de Gœthe traverser comme un fil rouge les époques diverses de la civilisation dans ce pays. Si fortes

et si durables que fussent les autres influences qui tant de fois vinrent croiser et interrompre la sienne, il est certain que le génie de Gœthe resta constamment l'une des artères capitales de la vie allemande. La première opposition que rencontra son activité littéraire fut celle de NICOLAÏ, qui se fit le champion de l'esprit étroit et routinier du temps. Mais un prince, remarquable par la générosité de son caractère autant que par la finesse de son jugement, osa fronder cet esprit mesquin et pusillanime, en s'attachant la personne du poète. Cette nécessité qui réduisit la muse de Gœthe à vivre à la cour, peint d'une manière frappante les conditions de l'époque : elle imprima au poète la direction qu'il suivit. Le grand-duc Charles-Auguste se fit critique en faveur de Gœthe. L'admiration et l'amour pour son génie partirent de Weimar pour se communiquer lentement à toute l'Allemagne. Peu à peu la dureté dorienne de l'esprit allemand fut amenée à prendre plus de flexibilité et de douceur. Mais la vieille opposition, loin de s'éteindre, n'en continua pas moins ses attaques saugrenues, et l'esprit de Nicolaï ne cessa pas de se reproduire. Il semble même être écrit que le vieux Nicolaï ne disparaîtra jamais en Allemagne : plus tard, après une série de métempsycoses, il ressuscita dans PUSTKUCHEN, puis dans MENZEL; dans les *Ingénus* de KOTZEBUE il se fit Français par occasion. Cependant la supériorité de Gœthe, toujours mieux appréciée, fut enfin célébrée avec éclat par l'école allemande du romantisme. Les éloges qu'elle lui prodigua n'étaient point, il est vrai, complétement désintéressés : elle voulait le convertir à ses doctrines et se l'assimiler en quelque sorte. Aussi l'opposition qu'elle avait fait naître en prit occasion pour tourner ses armes contre Gœthe lui-même. Mais la contrainte que cette école, toute vouée au renouvellement des idées et des formes du moyen âge, prétendait imposer à Gœthe, l'indépendance de son génie ne tarda point à s'en affranchir. Toutefois c'est aux efforts de cette école qu'il dut la reconnaissance générale de sa gloire. Il devint depuis le point central de la critique, et l'universalité de son esprit fut toujours mieux comprise. Bientôt le culte qu'il avait obtenu fut poussé à l'extrême : on alla jusqu'à trouver en lui une révélation nouvelle, on construisit avec les idées qui le soutinrent et le conduisirent, une philosophie complète de la vie. L'excentricité de cette critique se révéla d'abord dans SCHUBARTH, qui déduisit des conceptions du poète tout le système d'un sage. Il comprit la nécessité de l'opposition qu'il appartient à la

poésie de faire à la philosophie; mais son entraînement lui fit considérer la tâche de la poésie comme achevée par celle de Gœthe, dont les productions lui semblaient réunir les derniers développemens de l'imagination et de la pensée. Cette tendance de la critique à s'absorber dans l'individualité de Gœthe amena l'admiration servile du poète, dans laquelle l'esprit allemand se plut à persévérer pendant quelque temps. Mullner fut un moment le seul à harceler cette torpeur générale. Il fallait à tout prix un nouvel effort à la critique pour s'arracher de cette période de léthargie. D'une manière ou d'une autre, cette admiration devait recouvrer son indépendance. Elle y parvint, grâce à Menzel, et ce mouvement était nécessaire; mais la brutalité des formes employées pour l'effectuer appartient au caractère personnel de cet écrivain, que bientôt on sut mettre à sa place. Ce que Schiller, Fichte, Wolf, Guillaume de Humboldt et Varnhagen d'Ense ont dit du poète, sont dans l'histoire de la critique sur Gœthe des opinions isolées, d'autant plus précieuses qu'elles se sont formées en dehors de l'esprit exclusif des directions que nous venons de signaler.

Depuis Menzel, le vieux Nicolaï eut quelque velléité de s'établir à Paris : il s'empara du cerveau de Bœrne; mais ne se trouvant guère à son aise dans ce crâne embrasé, il en délogea presque aussitôt, et l'on se demande, s'il est revenu en Allemagne pour se trémousser dans quelque petite ville de province, ou si, mieux avisé, il est allé rejoindre ses pères. Parmi les partisans de Menzel il ne put réussir à trouver des adhérens. Wienbarg, dans ses Campagnes esthétiques (*Aesthetische Feldzüge*), et Laube, qui voulaient fonder une jeune Allemagne par excellence, se sont détachés de lui de propos délibéré. Il se peut que le besoin d'une affirmation quelconque ait déterminé cette jeune Allemagne à reconnaître le mérite de Gœthe; car le scepticisme qui la domine et qui la pousse à se prendre à tous les phénomènes de la vie, ne lui permet aucune tendance positive. Wienbarg porta son exagération jusqu'à célébrer dans Gœthe le libérateur radical de l'intelligence en Allemagne; Laube, dans ses Nouvelles de voyages (*Reise-Novellen*), écrivit une esquisse intéressante de la vie du poète. Dans Henri Laube, il est vrai, nous voyons prédominer le plus souvent l'intention de changer en caricature tous les sujets qu'il aborde, et cette intention est soutenue par un talent merveilleux pour le burlesque. Malgré cette tendance de Laube, le tableau qu'il trace de la vie de Gœthe mérite d'être recommandé à l'attention générale.

Du reste, pour une plume exercée c'était aujourd'hui une tâche peu laborieuse de réunir sous un coup d'œil tout ce que dans la nature de Gœthe il y avait de mobiles et de ressorts. Quant aux relations d'affinité particulières entre les productions du poëte et le développement actuel de la vie scientifique, elles ont été signalées par Gœschel, que nous avons nommé plus haut.

Maintenant, s'il s'agit de rattacher à cette esquisse historique de la critique sur Gœthe l'opuscule que nous annonçons, de lui assigner le rang qu'il mérite, nous dirons qu'il contient une appréciation impartiale de tout l'ensemble de Gœthe, et que l'agrément du style y égale la solidité du jugement. Dans un discours académique il était impossible de descendre jusqu'aux détails du sujet; cependant on y trouve l'indication de toutes les idées principales qui dirigèrent le poëte, de toutes les circonstances extérieures qui influèrent sur son activité, et surtout la mention habilement ménagée des personnes dont il fit la rencontre et dont l'originalité mérita l'attention de son génie. (*Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik, Hornung* 1835.)

Die Volkslieder der Deutschen : Chansons populaires des Allemands, recueillies par le baron d'Erlach. Mannheim, chez H. Hoff.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de cet intéressant recueil. La tâche laborieuse que l'éditeur s'était imposée touche à sa fin. Les deuxième et troisième volumes ont paru. Encore quatre livraisons, et les promesses du prospectus auront été remplies. Maintenant que nous pouvons embrasser dans son ensemble comme dans ses détails le plan de cet ouvrage, nous continuerons les éloges que nous avions donnés aux quatre premières livraisons. Ce recueil des *Volkslieder* est vraiment une œuvre utile et curieuse, utile surtout pour nous Français, qui ne pouvons nous procurer, sans une certaine difficulté, les nombreux ouvrages que l'éditeur a compulsés. En prenant les *Lieder* allemands sous le point de vue purement populaire, ce recueil pourrait nous tenir lieu du *Cor merveilleux* de Brentano, des *Meisterlieder* de Gœrres, du recueil de Busching, et de plusieurs autres livres épars dans les bibliothèques de l'Allemagne. Cependant, s'il faut dire toute notre pensée à cet égard, nous eussions désiré de la part de M. d'Erlach plus de critique dans le choix de

ses matériaux comme dans leur classification. Il y a là un assez grand nombre de pièces qui ne sont nullement populaires, et qui par conséquent ne devraient pas entrer dans ce recueil. Il y en a d'autres qui ne sont classées ni d'après l'ordre chronologique, ni d'après le genre de poésie auquel elles appartiennent. C'est ainsi qu'on rencontre une légende de saint au milieu d'une série de chants de guerre, et une chanson d'amour à côté d'une suite d'épigrammes. Toutes ces pièces eussent dû être coordonnées de manière à former un ensemble complet et régulier, soit en considérant les temps où elles ont été écrites, l'école qui les a produites ou l'ordre d'idées auquel elles se rattachent. Enfin ce que nous regrettons vivement, c'est que M. d'Erlach, avant d'entreprendre une œuvre comme celle-ci, n'ait pas étudié les chants populaires des autres États du Nord. Cette étude lui aurait donné les moyens de faire souvent des rapprochemens littéraires fort curieux; car il y a telle et telle légende célèbre d'Allemagne dont l'origine primitive n'est pas encore bien déterminée, et que l'on retrouve avec quelques variantes en Danemarck, en Suède, en Norwège. Mais M. d'Erlach ne cite pas même les ballades danoises, et quant aux chants populaires de la Hollande, qui sont si riches et qui touchent si fréquemment à ceux de l'Allemagne, M. d'Erlach paraît ne les connaître que d'après le recueil de M. O. L. B. Wolff; recueil très-superficiel et très-incomplet. Il existe là-dessus un travail très-bon de M. Lejeune, et un autre, meilleur encore, de M. Hoffmann de Fallersleben. Si M. d'Erlach avait eu recours à l'un de ces deux ouvrages, il y aurait puisé de précieux documens.

Quoi qu'il en soit, nous n'en augurons pas moins bien du succès de ce recueil, et nous le croyons destiné à prendre place dans la bibliothèque de tous les hommes qui s'intéressent à cette poésie populaire si belle et encore si peu connue. Le second volume renferme des pièces prises dans le *Magasin* d'Adelung, l'Almanach de Nicolaï et dans celui de Seckendorf; dans les Œuvres de Jung-Stilling, de Wolff, dans le recueil des chants de guerre du dix-septième siècle et dans le *Wunderhorn*.

Le 3.e volume renferme les chansons populaires prises dans les recueils de Dousi, de Büsching et des principaux poètes du 17.e siècle.

Nous devons savoir gré à l'éditeur d'avoir pris dans les œuvres des poètes modernes, tels que Chamisso, Uhland, Rückert, etc., les chansons empreintes du caractère populaire.

Andrea del Sarto : André del Sarto, par Alfred REUMONT; Leipzig, chez Brockhaus.

Ce livre est moins l'histoire du peintre célèbre dont il porte le nom, que l'histoire de ses œuvres. L'auteur a profité d'un long séjour en Italie, et de plusieurs voyages qu'il a faits en Allemagne et en France, pour étudier partout où il les a trouvées, dans les palais et dans les églises, les œuvres de l'artiste florentin. Il connaît chacun de ses tableaux, il les analyse, il les décrit avec un soin minutieux. Il en sait l'origine. Il en explique les beautés avec amour et les défauts avec impartialité. Sous ce rapport son livre est très-complet, et ne peut manquer d'être d'un grand secours aux artistes. Pour nous, nous eussions désiré que M. Reumont n'écrasât pas ainsi la biographie de l'homme au profit de l'œuvre du peintre. La vie d'André del Sarto méritait d'être recherchée avec plus de soin et racontée avec plus de détails. C'eût été chose curieuse que de nous montrer ce pauvre petit enfant de tailleur, grandissant comme apprenti dans un atelier d'orfèvre, puis placé sous le patronage d'un peintre, se livrant avec ardeur à l'étude de son art, et faisant de rapides progrès. Ses amours avec la femme du bonnetier, son mariage avec cette femme devenue veuve, son voyage en France et son retour à Florence, eussent pu donner lieu à un récit plein de charme et d'intérêt; et ses dernières années passées dans le regret d'avoir offensé le roi de France, dans la crainte de l'avenir; sa mort si triste au milieu d'une ville frappée de la peste, cette mort qui le surprend tout seul sur un grabat, tandis que sa femme, à laquelle il a tout sacrifié, son repos et sa gloire, l'abandonne pour fuir la contagion : tout cela présente un tableau bien touchant et bien dramatique. Nous regrettons que l'auteur de ce curieux ouvrage sur André del Sarto n'ait pas voulu pénétrer plus avant dans cette partie de sa vie. Si, en nous montrant le peintre, il eût essayé aussi de nous montrer l'homme, s'il eût rejoint ces deux moitiés de son existence, l'art et le malheur, l'intelligence et le doute, l'amour et le désespoir, nous pensons qu'il aurait fait de cet ouvrage, qui par sa nature ne s'adresse qu'à un certain nombre de personnes, un livre que tout le monde lirait avec entraînement.

LIVRES FRANÇAIS.

Essai sur la théorie de la vie sociale et du gouvernement représentatif, pour servir d'introduction à l'étude de la science sociale ou du Droit et des sciences politiques, par M. G. Ph. Hepp, avocat, professeur de Droit des gens à la faculté de Droit de Strasbourg. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault; un volume in-8.° de XLVIII et 382 pages.

Quand on ouvre aujourd'hui un livre sur les diverses théories du Droit, ou sur celles non moins variées de la politique, on se demande avant tout, à quelle école appartient l'auteur. Il nous serait difficile de résoudre cette question à l'égard de M. Hepp, l'auteur du livre que nous annonçons; car il est impossible de déterminer le rapport dans lequel il se trouve avec les différentes doctrines philosophiques, politiques et juridiques qui ont été émises. C'est dire que son livre est avant tout un livre de science et non un livre de parti. Cette absence de points de contact avec ses devanciers donne à son œuvre un plus grand caractère d'originalité. C'est aussi le premier écrivain qui, sans rien emprunter à l'Allemagne, ait essayé de donner des doctrines philosophiques pour base à la jurisprudence.

Appelé vers la fin de 1819 à une place de suppléant à la faculté de droit de Strasbourg, M. Hepp conçut le dessein de modifier la manière dont on avait l'habitude de présenter la science aux jeunes gens des écoles. Dans cette vue il annonça, dès 1820, un cours d'*introduction encyclopédique et philosophique à la science du droit*, et cet ouvrage est pour ainsi dire l'histoire, le résumé de ses idées, de ses méditations.

Lorsqu'il parut, il en fut fait mention dans un grand nombre de journaux et écrits périodiques français et étrangers. L'Académie des sciences morales et politiques, par l'organe d'un de ses membres, M. de Siméon, fit sur lui un rapport très-favorable et dont nous parlerons plus bas. Les travaux qui ont été faits sur cet ouvrage, nous dispensant de nous livrer à une longue analyse, nous citerons d'abord autant d'axiomes qui lui sont empruntés, et qui sont, pour ainsi dire, l'essence de la doctrine qui y est contenue. Ainsi celui-ci:

La vie sociale est un devoir de l'homme.

Principe fondamental, dont il déduit les conséquences suivantes :

Les droits de l'homme reposent sur ses devoirs,

Sa dignité morale est la première de ses prérogatives,

Sa civilisation est le premier de ses biens,

La vie sociale, le premier de ses intérêts,

La soumission aux lois, le respect de l'autorité, la première et la plus indispensable de ses garanties.

Son ouvrage est divisé en quatre livres, dont les trois premiers ont rapport au Droit et à la philosophie, et le quatrième plutôt au Droit et à la politique. Le premier contient des données générales sur les sciences dans leur rapport avec la science sociale; ensuite il entre plus avant dans son sujet, et recherche quels doivent être les caractères généraux et essentiels des lois. C'est le sujet du livre intitulé : *Anthropologie sociale.* C'est alors qu'il indique d'une manière plus formelle la distinction qu'il fait entre *les droits et les besoins de l'individu, les droits et les besoins de la société.*

Le troisième livre traite de la *liberté sociale*, ou, comme le dit M. Hepp, *des besoins, des intérêts, des droits et des garanties de l'individu dans ses rapports avec la société.*

Il passe ensuite à la partie politique ou au *pouvoir social.* Dans le chapitre VI il traite du droit de défense conféré dans certains cas à la société, et des rapports du pouvoir avec les intérêts individuels et l'intérêt social. Ce droit, il l'appelle *primitif, absolu, inaliénable, imprescriptible.* Nous avons lu ce chapitre avec attention, et regrettons que M. Hepp n'ait pas été plus explicite sur une matière aussi délicate, où l'on pouvait facilement voir la justification des coups d'État faits par le pouvoir. Je sais bien que les idées de M. Hepp sont entièrement contraires à une semblable doctrine, et au besoin son livre serait là pour le défendre contre une pareille imputation. M. de Siméon, dans son rapport à l'Académie, est aussi venu à son aide, et a interprété les idées du professeur de Strasbourg en ce sens, que, dans un péril extrême, le pouvoir peut exercer ce droit suprême de pourvoir à la sûreté de l'État pour sauver la constitution, et non pour la bouleverser; mais il ne songe pas en même temps qu'avec une théorie de ce genre on légaliserait tous les coups d'État. Ainsi au 25 Juillet 1830, Charles X ne croyait pas détruire la constitution, mais seulement la ramener à son véritable point de départ, et agir en vertu d'un pouvoir légal et constitutionnel.

M. Hepp ne veut pas que le pouvoir soit exercé directement, mais qu'il soit délégué, afin qu'il soit en même temps responsable et puisse présenter des garanties; mais l'histoire politique de tous les temps nous prouve que la délégation n'est souvent qu'une garantie bien illusoire.

Un cinquième livre, qui n'est qu'esquissé, présente en un tableau l'organisation sociale ou le mécanisme du pouvoir représentatif. Ce livre de M. Hepp, qui n'a pas été apprécié en France comme l'auteur avait droit de s'y attendre, a obtenu le suffrage des savans allemands. Après avoir été traduit dans plusieurs langues du Nord, il est devenu à l'université de Fribourg la base d'un cours spécial.

L'ouvrage est écrit avec élégance, fermeté et chaleur; seulement il eût été à désirer que l'auteur eût mis quelquefois plus de clarté dans sa terminologie et dans l'exposition de son système. Il aurait dû également éviter de revenir à des intervalles assez rapprochés sur des idées antérieurement émises.

Les journaux étrangers, et entre autres celui de MM. Mittermaier et Zachariæ[1], ont avant nous rendu de cet ouvrage un compte favorable. M. de Siméon, dans son rapport à l'Académie, terminait ainsi: «La métaphysico-politique de M. Hepp est pleine de moralité; son ouvrage est écrit avec beaucoup de talent, de raison et de sagesse, accompagné et orné d'une modestie rare au temps présent, et surtout dans les écrits politiques.» A. P.

La Bible, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accens toniques, avec des notes philologiques, géographiques et littéraires, les variantes de la version des Septante et du texte samaritain, tome VI, par M. Cahen.

La *Revue* a déjà mentionné plusieurs fois cette importante publication; maintenant qu'elle est parvenue au sixième volume, nous croyons devoir lui consacrer un article spécial.

Depuis la fin du dix-septième siècle l'étude des antiquités judaïques est tombée chez nous dans un abandon complet, quoique le gouver-

1 *Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung*, tome VI.

nement encourage l'étude des langues sémitiques, en faisant faire sur ces langues des cours publics au collége de France. Au dix-huitième siècle l'érudition était trop sceptique et trop ardente à saper et à ébranler tout ce qui ne s'accordait pas avec le scepticisme des Voltaire et des Helvétius; d'ailleurs elle manquait à la fois de profondeur et de méthode, et s'appuyait trop sur des systèmes faux, des hypothèses conjecturales, basées presque toujours sur des étymologies absurdes, pour que la raison et la saine critique s'accordassent parfaitement. Néanmoins le bénédictin Calmet donna une édition de la Bible avec un commentaire, qui maintenant laisse beaucoup à désirer. L'abbé Guénée, dans ses Lettres de quelques Juifs, analysa, au moyen d'une critique judicieuse, les lois de Moïse; je passe les ouvrages de Volney, dernier représentant de l'esprit voltairien, joint au système faux de Dupuis, système qui ne voit dans la Genèse que des symboles astronomiques, pour arriver à l'excellent ouvrage de M. Salvator.[1]

Les traductions que Le Maistre de Sacy, Vence et M. Agier ont données de la Bible, ont toutes été faites sur la Vulgate ou sur les Septante, et sont bien éloignées de reproduire avec exactitude le style serré du Pentateuque, la force et la vigueur d'Isaïe, l'imagination puissante et souvent bizarre de prophète, qui va chercher dans le parsisme des symboles et des allégories, pour peindre avec plus d'éclat la majesté du Jéhova d'Ézéchiel, ce type de l'auteur de l'Apocalypse; c'est un cadre où l'on a reproduit avec fidélité les formes extérieures, mais où l'on chercherait vainement le coloris si vif et si brillant de l'original. C'est dans un temps où l'on est si avide de connaissances, qu'un Israélite versé dans la langue de ses pères et des différens dialectes sémitiques, familier avec les travaux des Gesenius, des Dewette, des Eichhorn, des Paulus et des Hartmann; qu'un Israélite a essayé de nous faire connaître, par une traduction fidèle, le plus beau livre que nous ait légué l'antiquité. Les mots, dont la signification est douteuse, sont soigneusement comparés avec le mot équivalent grec, latin, samaritain et chaldéen. Les notes sont courtes, mais substantielles; les unes sont purement philologiques, et les autres géographiques et historiques. Nous aurions désiré que M. Cahen, à l'exemple de Gesenius, dans son beau travail sur Isaïe, se fût montré plus prodigue du rapprochement entre les mœurs et

1 Michaelis, au milieu du siècle dernier, avait déjà analysé dans un ouvrage rempli d'érudition, mais écrit dans un style lourd, le mosaïsme.

les coutumes des Hébreux et celles des peuples de l'Orient. Ces rapprochemens auraient été d'autant mieux appréciés que nous sommes à une époque où chaque jour l'érudition orientale découvre de nouveaux trésors enfouis au fond des sanctuaires de l'Inde et de la Perse. Le Zendavesta et les lois de Manou sont pour ainsi dire des commentaires qui jettent de vives lumières sur la Bible.

On lira avec intérêt la dissertation de M. Munk, orientaliste distingué, qui a comparé avec autant d'érudition que de goût quelques parties des lois de Manou, concernant la purification et les sacrifices, avec celles des Hébreux. L'opinion de ce savant est que Moïse, pendant son séjour en Égypte, aurait eu connaissance des lois de l'Inde; il a surtout montré avec une logique pressante que les Hébreux avaient des notions vagues de l'immortalité de l'ame. On a reproché à M. Cahen d'être obscur dans sa traduction; ce reproche me paraît peu fondé. Lorsqu'on traduit un auteur, on est obligé de calquer sa pensée sur celle de cet auteur; si on lui donne trop de développement, on tombe dans la paraphrase, et on rend imparfaitement l'idée qu'il a exprimée. Nous ne citerons pas le texte hébreu. Afin de montrer combien la traduction de M. Cahen est plus fidèle que toutes celles qui l'ont précédée, nous remarquerons seulement que le verbe *bara*, que l'on trouve dans la Genèse (chap. I.er, v. 1), ne peut se rendre par le mot *créer* dans l'acception que nous lui donnons. La langue hébraïque a deux mots pour signifier *former* : *yazar*, qui signifie former de quelque chose, et qui répond à notre verbe *former, créer;* le second est *bara*, qui est toujours employé dans le sens *créer* de rien, et il ne peut conséquemment être employé qu'en parlant de Dieu, et Bénezra a démontré d'une manière fort judicieuse la différence qui existe dans l'acception de ces deux mots. Il nous reste maintenant à parler du système de rationalisme qu'a suivi M. Cahen. Jusqu'ici toutes les traductions de la Bible avaient été faites sur la version orthodoxe de la Vulgate; les commentaires que Vence et Calmet ont faits ne sortent pas des limites tracées par la tradition catholique. La méthode qu'a suivie M. Cahen nous paraît bien plus philosophique. Nous dirons quelque chose à ce sujet de l'école allemande, qui a eu une influence si marquée sur cette nouvelle traduction. A l'école du dix-huitième siècle, école dont Michaelis est le chef, et qui n'a plus maintenant d'autre mérite que d'avoir éclairci avec plus ou moins de sagacité, dans un latin lourd, les diffi-

cultés grammaticales ou philologiques[1], a succédé l'école du rationalisme, qui n'a pris d'autre guide que la raison et qui nous paraît une continuation du socianisme du dix-septième siècle; comme lui, tout en professant le plus profond respect pour la morale à la fois si sublime et si simple des livres saints, il ne croit pas que ces livres aient été écrits sans l'inspiration immédiate de Dieu.

Nous trouvons dans la mythologie des Indiens un rapprochement frappant avec les premiers chapitres de la Genèse. Brama créa un homme appelé Ménu, et une femme nommée Satarupa; il les instruisit et pourvut à tous leurs besoins. Cette première génération engendra deux fils et trois filles; les fils offraient à l'Éternel, comme Abel et Caïn, en offrandes des productions de la terre; ses enfans se corrompirent.

Le roi Vaivawta fut averti par Brama qu'un grand déluge devait submerger le monde et faire périr les méchans. Alors ce roi fit construire un vaisseau sur lequel il rassembla tous les animaux: Brama, sous la forme d'un poisson, traîna le vaisseau jusqu'au sommet du mont Himarat. Les noms des seconde et troisième générations rappellent ceux de Sem et Japhet, Schesma, Yhapati. Le mythe du paradis terrestre et de la séduction de nos premiers parens par la ruse de Satan, nous ramène au dualisme de la Perse. Arimane, sous la figure d'un serpent, sauta du ciel sur la terre et corrompit Misciane, en lui présentant des fruits. L'arbre de la vie rappelle le Lingam des traditions indoues et le Hom de la Perse (voyez Eichhorn, *Einleitung in das alte Testament*, 3, 80, 83). Ce qui distingue surtout la mythologie hébraïque de celle des Indous ou de la Perse, c'est cette simplicité et cette naïveté presque enfantine de la Genèse.

Lorsque les Israélites s'écartèrent des lois que Dieu leur avait données par l'intermédiaire de Moïse et tombèrent dans l'idolâtrie, parurent les prophètes, hommes d'une morale austère, d'une imagination brillante, versés dans la connaissance de la loi, empruntant à la poésie des métaphores et des images, aux mœurs et aux coutumes orientales des couleurs, pour rendre plus caractéristiques leurs oracles, et pour frapper plus vivement l'esprit du peuple. Isaïe est tour à tour

1 On trouve dans l'ouvrage du chanoine Jahn, dernier représentant de l'école de Michaelis, quelques traces visibles du rationalisme; nous en citerons un exemple des plus saillant: « Toujours est-il certain, dit-il, qu'il ne se trouve point dans le vieux Testament de ces types du Christ que les Hébreux auraient reconnu alors, ou à toute autre époque avant le Christ. » (*Biblische Archäologie*, troisième partie, p. 104.)

simple et élevé, autour de lui volent des séraphins qui rappellent les Izeds des Perses ou les Iyndes de Babylone. Ézéchiel représente Dieu sur un char traîné par quatre animaux; plus loin il peint la résurrection des morts d'une manière entièrement Dantesque. Zacharie se perd dans des symboles bizarres, il emprunte à la Perse ses génies et ses animaux fabuleux. Amos s'exprime toujours comme un berger; Hozé représente, sous le voile de l'allégorie, la destinée des Israélites; Daniel a été élevé dans le sanctuaire des Chaldéens, toutes leurs connaissances astrologiques lui furent dévoilées. Nous retrouvons des animaux fabuleux employés d'une manière symbolique, un lion avec des ailes d'aigle, un ours, une panthère avec quatre ailes et quatre têtes. Le Vieux des jours est une idée indienne, où l'on voit déjà le panthéisme s'enter sur le judaïsme; enfin il nous parle des princes, des anges, des différentes nations. Les noms grecs de plusieurs instrumens de musique, ainsi que cette grande statue formée de quatre métaux différens, et où est représentée d'une manière symbolique la domination des Chaldéens, des Grecs et des Macédoniens, enfin du christianisme démontrent d'une manière évidente que le livre de Daniel a été écrit après Alexandre le Grand. Le rationalisme a aussi rectifié judicieusement une quantité de mots qui ont été traduits par la Vulgate et les Septante à l'avantage de la tradition religieuse; mais ce travail rentre trop exclusivement dans le domaine spécial de la philologie hébraïque pour que nous nous en occupions. Le sixième volume contient Josué et les Juges : dans le premier livre nous voyons les Israélites, sous la conduite de ce grand capitaine, vaincre successivement les nations qui voulaient leur barrer le chemin de cette terre où coulaient le lait et le miel. Dans le livre des Juges les Israélites, parvenus au terme de leur vie errante, abandonnent la vie vagabonde des nomades pour passer sous le gouvernement des Juges; ils passent pour ainsi dire des gouvernemens théocratiques à des institutions républicaines qui rappellent celles des Carthaginois[1]; enfin vient la royauté. Nous trouvons dans ce livre un récit plutôt mythique qu'historique de Schimschone[2] (Samson), dont le nom et les exploits rappellent ceux d'Hercule. G. F.

1 *Schofatim*, de *schafat*, juger, d'où est aussi dérivé le mot *suffetes*, nom que portaient ceux qui gouvernaient les Carthaginois.

2 Ce mot dérive de *schemesch*, soleil, avec la terminaison *on*, petit, qui signifie petit soleil; celui d'Hercule a une étymologie qui diffère peu, Orcal qui éclaire tout. (Voyez la note de M. Cahen, p. 76.)

Les Aventures de Kamrup, traduites de l'hindoustain par M. Garcin de Tassy, professeur à l'École royale des langues orientales vivantes. Paris, chez Debure, libraire de la bibliothèque du roi.

La possession de l'Inde par les Anglais les avait mis à même de puiser avant nous dans les trésors poétiques des anciens ouvrages sanskrits, et nous ne connaissions de ces vastes conceptions que des traductions anglaises, la plupart inexactes. Aujourd'hui l'étude des langues orientales est devenue une nécessité, et nous devons remercier M. Garcin de Tassy d'avoir été le premier à faire passer dans notre langue les beautés d'un livre hindoustain. Cette langue succéda au sanskrit à l'époque où les Musulmans firent la conquête de l'Inde; le mélange de ses peuples avec les Arabes et les Persans fut pour eux une nouvelle source de richesses, et la littérature hindoustaine apparaît aujourd'hui digne sous tous les rapports des études les plus sérieuses. L'histoire de Kamrup a fourni aux Arabes le sujet de deux contes que les Mille et une nuits nous ont assez fait connaître; ce sont *les Aventures du prince de Samarcande et celles du marin Lindebad*. Les amours de Kamrup et Kala présentent le plus vif intérêt. En voici un extrait rapide : Le Maharaj Pit, roi d'Aoude et de Gorack, obtient du Ciel un fils à force de prières et de sacrifices. Les Pandits sont appelés pour tirer l'horoscope du jeune prince, et déclarent qu'à douze ans il doit être en proie à un amour malheureux. Le père, pour prévenir les coups dont le sort menace son fils, le tient éloigné de la vue des femmes jusqu'à l'époque désignée par les devins. Mais les arrêts de la Providence sont inévitables : Kamrup voit en songe la belle Kala, fille du puissant Maharaj Kamrdja, roi de Sârandîp, et l'éclatante beauté de la princesse remplit son cœur d'un violent amour. — « Lorsque cette beauté se levait pour marcher, des milliers de suivantes se mettaient en mouvement; le palais retentissait du bruit des clochettes qui ornaient ses chevilles. Jamais elle ne se montrait que les mains rougies avec la poudre du Menhdî et les cheveux ornés de perles nombreuses. Ses yeux ressemblaient à ceux de la gazelle; ses lèvres, teintes de missî, à la fleur du nénu-

phar; ses regards étaient des flèches aiguës; ses sourcils des arcs, et ses cils étaient pour les amans des poignards homicides. Ses belles suivantes l'accompagnaient constamment. En voyant la princesse, le soleil était dans l'agitation, la lune cachait sa face derrière le voile des nuages. Kala était le nom de la princesse; ainsi l'appelaient ses compagnes. Or, le même songe qui s'offrait à l'imagination de Kamrup se présentait à l'instant même à celle de Kala.

Les jeunes amans, épris l'un pour l'autre de la plus ardente passion, sans s'être jamais vus autrement qu'en songe, tombent dans une langueur mortelle, et ce n'est qu'après mille circonstances bizarres, imprévues et toujours attachantes, que le prince retrouve sa bien-aimée, et qu'ils parviennent à être unis.

Les Aventures de Kamrup présentent, indépendamment de l'attrait du roman, des détails curieux et remplis d'intérêt sur la géographie, l'histoire et les mœurs des peuples de l'Inde. Le succès de ce beau livre récompensera M. Garcin de Tassy de ses savantes et laborieuses recherches, et l'engagera sans doute à nous traduire quelque nouvelle épopée aussi dramatique.

Il est bon de rappeler ici que nous devons encore à ce professeur distingué une excellente grammaire hindoustaine, et une édition complète des Œuvres du célèbre Walì, et plusieurs autres traductions d'ouvrages arabes et persans. Nous regrettons vivement que la trop grande modestie de M. Garcin de Tassy l'ait empêché jusqu'à ce jour de se mettre sur les rangs pour une des places vacantes à l'Institut, et qu'il serait si digne de remplir. Nous sommes heureux d'annoncer que M. Garcin de Tassy fera paraître sous peu dans le Journal asiatique la traduction du roman hindoustain, intitulé *La Rose de Bakawali*. Nous rendrons compte de ces deux ouvrages.

Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet, professeur à l'école normale, chef de la section historique aux archives du royaume; tomes II et III. Paris, à la librairie classique de L. Hachette, 1835.

C'est aujourd'hui un point sur lequel sont d'accord tous les hommes qui ont étudié, c'est pour ainsi dire un axiome dans la science qu'il est impossible de s'occuper d'une partie quelconque de l'histoire du monde, sans faire en même temps des études parallèles sur l'histoire du christianisme, qui est le nœud de l'histoire universelle. A mesure qu'il nous sera révélé d'une manière plus profonde et plus explicite, nous aurons une conscience plus entière et plus claire des faits historiques. Un de nos plus savans professeurs, M. Michelet, a cherché l'un des premiers à mettre cette vérité dans tout son jour, et ensuite à la vulgariser dans ses ouvrages, afin qu'elle fût sans cesse présente à la pensée. C'est cette idée féconde qui a présidé à tous ses travaux; nous l'avons trouvée dans ses enseignemens, nous la retrouvons dans ses ouvrages. Après avoir publié son livre sur la vie et les ouvrages de Vico, l'un des philosophes les plus chrétiens qui aient existé, il a écrit l'Histoire romaine, qu'il a continuée jusqu'à l'avénement du christianisme; puis l'Histoire de France, de la nation qui la première l'embrassa, le formula, le répandit par les armes, par la parole et par l'exemple. La France était déjà, même dans les temps de barbarie, la nation propagandiste par excellence; aujourd'hui la politique, autrefois la religion. L'auteur retrouve, partout où il va, quelque face de cette grande unité; comme il le dit lui-même: « A moitié de l'histoire romaine, j'ai rencontré le christianisme naissant; à moitié de l'histoire de France, je l'ai rencontré vieillissant, affaissé; ici je le retrouve encore, quelque part que j'aille, il est devant moi, il barre ma route et m'empêche de passer. » (Préface, p. XIV et XV.)

Il était alors tout naturel que l'histoire de la réformation religieuse et celle de son puissant fondateur, de Luther, vinssent occuper une grande place dans ses savantes préoccupations. Mais il était impossible de séparer l'histoire de la réforme de celle de son auteur, ou plutôt l'histoire de Luther était celle de toute la réforme. Les *Mémoires de Luther* sont donc, considérés sous ce point de vue, à

la fois une histoire du protestantisme à sa naissance, et une biographie de l'homme dans lequel on l'a personnifié. Bien que jusqu'à ce jour on ait écrit une foule de livres sur cette période, où, par l'introduction de l'esprit d'examen dans les matières religieuses, se préparait de loin l'émancipation politique des siècles modernes, aucun n'avait été conçu comme celui que nous offre M. Michelet. Jusqu'à lui on s'était contenté de présenter des considérations plus ou moins vraies, plus ou moins neuves sur la réforme religieuse; mais on avait complétement négligé cette grande et belle biographie de Luther. Aussi est-ce à la reproduire que l'auteur a mis tous ses soins, et aujourd'hui, quelque chose pourrait-il nous en être caché, que c'est avec les œuvres mêmes de Luther qu'elle a été faite? C'est, comme dit M. Michelet, Luther raconté par Luther. Et quel homme plus que le réformateur allemand a jamais fourni pour un pareil ouvrage des matériaux plus intéressans? Car il fut un de ces hommes qui ne peuvent se contenir, d'une nature expansive au-delà de toutes limites, et dont la vie a été, malgré son activité prodigieuse, assez longue pour qu'il pût asseoir sur des fondemens durables l'œuvre qu'il avait commencée. Les lettres empruntées à sa volumineuse correspondance, des passages de ses écrits, les morceaux connus sous le nom de *Propos de table* (*Tischreden*), ses sermons, ont été les matériaux mis à contribution pour écrire ses *Mémoires*. D'autres nous l'avaient représenté allant braver l'empereur et l'empire à la diète de Worms[1]; mais qui auparavant nous l'avait montré dans ses premières années, et plus tard dans son intérieur domestique avec ses pensées intimes, ses angoisses, ses luttes, ses croyances et même ses superstitions?

Nous ne pouvons mieux faire connaître la tendance et l'esprit de cet ouvrage qu'en citant les propres paroles du traducteur. «Jusqu'ici, dit-il, on n'a montré de Luther que son duel contre Rome; nous, nous donnons sa vie entière, ses combats, ses doutes, ses tentations; l'homme nous occupe ici autant et plus que l'homme de parti. Nous le montrons, ce violent réformateur du Nord, non pas seule-

1 On peut se rappeler qu'il y a quelque temps, dans une des séances d'apparat de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Michelet lut un morceau sur la réforme et sur Luther à la diète de Worms. Si à propos de cet article nous n'avons point cité un homme qui a certainement une assez grande valeur historique, c'est que la première partie de son travail était *textuellement* traduite d'un ouvrage allemand écrit pour les gymnases, par Bredow, sous le titre de : *Umständlichere Erzählung der merkwürdigsten Weltbegebenheiten*, et la seconde d'un petit livre de Buje, intitulé : *Luther auf dem Reichstage zu Worms*.

ment dans son nid d'aigle à la Wartbourg, où bravant l'empereur et l'empire à la diète de Worms, mais dans sa maison de Wittemberg, au milieu de ses graves amis, de ses enfans qui entourent la table, se promenant avec eux dans son jardin, sur les bords du petit étang, dans ce cloître mélancolique qui est devenu la demeure d'une famille; nous l'entendons rêvant tout haut, trouvant dans tout ce qui l'entoure, dans la fleur, dans le fruit, dans l'oiseau qui passe, de graves et pieuses pensées.» (Préface, p. XI.)

M. Michelet a fidèlement suivi la marche qu'il s'était tracée : après nous avoir révélé tout cet intérieur de famille, il nous a donné, d'après Luther lui-même, ses idées, ses opinions, ses pensées intimes, non-seulement sur tous les points du dogme, sur tous les faits historiques qui se sont présentés, ou que la grande question de la réforme a soulevées pendant sa vie, mais encore sur les conciles, les papes, les mystiques, les novateurs, les universités, le théâtre, l'imprimerie, etc. Aussi pouvons-nous dire que jamais on n'avait donné une biographie, une personnification plus complète du grand réformateur. Elle est complète dans le sens le plus absolu; car il n'y a pas jusqu'aux notes, jusqu'aux éclaircissemens ajoutés par le traducteur, qui ne soient faits avec les fragmens de ses œuvres, ses lettres, ses pamphlets, ses polémiques.

Nous ne pouvons terminer ainsi brusquement, sans dire encore au moins un mot du travail matériel de la traduction. Reproduire dans toute leur naïveté, dans leur simplicité native toutes les pensées de Luther, sans leur rien ôter de leur force, n'était pas une tâche facile; aussi avons-nous été plus d'une fois étonné en voyant comment M. Michelet avait su descendre pour ainsi dire des hauteurs de ce style brillant, coloré, rempli d'images, qui le distingue, pour suivre pas à pas Luther, pour s'identifier à lui, afin de rendre sa pensée tout entière, afin de nous le donner tel qu'il le sait.

Dans les deux volumes aujourd'hui publiés, le traducteur ne s'est occupé que de Luther, ne nous a donné que lui, et pour qu'il fût plus lui-même, c'est pour ainsi dire avec crainte qu'il a réuni les divers chapitres par des introductions de quelques lignes. Il était naturel de penser qu'un écrivain comme M. Michelet ne se serait pas contenté de ce travail, qu'il y aurait ajouté une introduction qui fût sienne, et où il nous déroulerait ce mystère historique que l'on appelle le christianisme. Cette introduction, elle est faite, et si le

traducteur ne l'a pas fait paraître aujourd'hui, c'est, dit-il, qu'il a peur de toucher au christianisme. Quelque modeste que soit dans M. Michelet une pareille hésitation, nous ne savons si le public lui en tiendra compte. Ne lui reprochons pas, du reste, son impatience; elle atteste les pas qu'ont faits dans notre époque les études et les travaux historiques, et en accueillant le nouvel ouvrage de M. Michelet avec la même faveur que ses œuvres précédentes, il ne fera qu'acquitter une dette envers un des hommes qui ont le plus contribué à leurs progrès.

Les Chants du Crépuscule, par V. Hugo; un volume in-8.° Paris, chez Renduel.

La critique serait injuste envers ce livre, si elle ne l'envisageait que sous le point de vue littéraire. Il y a là plus qu'une œuvre d'art, plus qu'un poème entraînant; il y a toute l'histoire d'une individualité à laquelle se rattachent sous plusieurs points bien des généralités; toute l'histoire des passions qui ont ballotté notre époque, des espérances qui nous ont leurrés, et des doutes qui ont inondé notre cœur et l'ont abreuvé de fiel. Le poète est comme cette cloche qu'il a si éloquemment chantée. Le temps lui a enlevé sa première empreinte de jeunesse, sa robe virginale, sa couronne d'illusions. Comme la main du passant grave sur le bronze religieux des paroles impies, les passions du monde sont venues l'une après l'autre visiter l'ame religieuse du poète, et chacune, en s'en allant, y a laissé un signe fatal, une tache ou un dard, un doute ou un remords. Mais faites qu'on ébranle cette cloche flétrie par tant de blasphèmes; faites qu'on donne l'impulsion à cette ame traversée par tant d'orages, soudain la cloche répand dans les airs sa voix puissante et solennelle, et l'ame du poète exhale ses chants d'amour et ses prières.

Ainsi ce livre est le reflet de toutes les émotions d'une pensée ardente, au milieu d'une époque fatiguée, de toutes les idées de foi, d'avenir, d'humanité, de politique et de désespoir, qui peuvent sillonner l'esprit après les agitations du jour, au milieu du recueillement et de la solitude. N'y cherchez pas cette suave tristesse qui respire dans les œuvres de Lamartine ou dans les œuvres des Lakistes anglais. N'y cherchez pas ce calme majestueux, cette sérénité des

Œuvres de Gœthe; car l'auteur n'a pas voulu faire abstraction de lui-même dans son livre. Il est lui-même le héros de son poème, le Child-Harold de ce monde d'idées à travers lequel il s'égare avec sa barque aventureuse. Tous ses vers sont empreints de doute et de tristesse; mais ce n'est pas le doute continu de Byron qui jette à chaque pas son rire amer sur la société; c'est celui d'une ame qui s'y est livrée malgré elle, qui lutte encore pour y échapper, et qui, après avoir subi les froides étreintes du scepticisme, cherche à se ranimer par un élan d'amour, par une prière: car toute cette œuvre est comme un lac des montagnes, qui dans sa large coupe réfléchit les cimes menaçantes des rochers, les sombres forêts de sapins et la surface limpide d'un ciel bleu, et les gazons parsemés de fleurs. C'est le vol de l'aigle et le vol de la colombe; c'est la voix de l'orage et le murmure caressant de la brise entre les roseaux. La douleur de l'homme n'a point de cri plus austère, et son amour point de paroles plus douces. Qui de nous relira jamais sans émotion et ces vers angoissés du prélude:

De quel nom te mommer, heure trouble où nous sommes?

et ces vers de douleurs pleins de grâce et de résignation:

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités?

et ce chant magnifique de la cloche, et ce mâle anathème contre le suicide, et ces deux strophes si touchantes et si nobles:

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre ame succombe,
Qui sait combien de jours sa faim a combattu.
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner long-temps de leurs mains épuisées!
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber, et fange après sa chute.

La faute en est à nous, à toi, riche, à ton or!
Cette fange, d'ailleurs, contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

Ne nous plaignons donc pas du prosaïsme de notre époque; elle a produit trois grands, trois vrais poètes : Lamartine, Sainte-Beuve, V. Hugo. Lamartine, le cygne aux blanches ailes, dont les bois, les vallées, les lacs bleus et paisibles répètent les chants harmonieux; Sainte-Beuve, le poète de la vie rêveuse, des doux épanchemens de cœur, et V. Hugo, l'aigle hardi qui aime à fixer son regard sur le soleil ardent et à planer sur les montagnes.



Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Das Buch Daniel : le Livre de Daniel, traduit et interprété par César de Lengerke, professeur à Kœnigsberg; Kœnigsberg, chez Borntræger, 1835. — L'auteur prouve de nouveau l'inauthenticité de ce livre contre le D.r Hengstenberg.

Nova Scriptorum Veteris Testamenti janua, etc., auct. J. F. Schrœder, tomes II et III.

Jacob Böhme : Jacques Bœhme, par A. Umbreit; Heidelberg, chez Mohr, 1835. — Ce livre renferme quelques détails sur ce célèbre philosophe mystique et des extraits de ses œuvres.

Kurze Erklärung des Briefes an die Römer : courte Explication de l'Épître aux Romains, par le D.r de Wette; Leipzig, chez Weidmann, 1835.

G. L. Bauer's kurzgefasstes Lehrbuch der hebräischen Alterthümer, etc. : Manuel des antiquités hébraïques, par Bauer, 2.e édition, corrigée et augmentée par E. F. Ch. Rosenmüller; Leipzig, chez Weygand, 1835.

Adalbert's Bekenntnisse : les Confessions d'Adalbert, par F. Theremin, 2.e édition; Berlin, chez Dunker et Humblot, 1835. — C'est une apologie du piétisme.

Lobschrift für das Christenthum : Panégyrique du christianisme, par F. Chrestin; Wismar, chez Schmidt, 1835.

Unfruchtbarkeit der von den Protestanten unternommenen Missionen, etc. : Stérilité des missions entreprises par les protestans pour la conversion des peuples infidèles, par N. Wisemann, recteur du collège anglais à Rome; traduit de l'italien; Augsbourg, chez Kollmann, 1835.

Die Bibel, das allerwichtigste Mittel, etc. : la Bible, le moyen le plus important et le plus indispensable pour la bonne éducation de l'humanité, par Comnick; Berlin, chez Enslin, 1835.

Praktisches Handbuch der Katechetik für Katholiken : Manuel pratique de catéchétique pour les catholiques, pour faire suite aux Leçons catéchétiques tenues en 1832 dans le séminaire de Salzbourg, par A. Gruber, archevêque de Salzbourg, t. II; Salzbourg, chez Mayr, 1834.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Vollständige alphabetische Sammlung der gegenwärtigen Verfassungs- und Verwaltungs-Normen im Königreich Baiern : Collection alphabétique des formes constitutionnelles et administratives du royaume de Bavière, par le D.r Christlieb, première livraison; Passau, 1835.

Ergänzungen und Abänderungen der preussischen Gesetzbücher : les Additions et les Modifications apportées aux codes prussiens, par Mannkopff, tome I.er; Berlin, chez Nauck, 1835.

Civilistische Versuche : Essais de Droit civil, par F. Fæhr et Émile Hoffmann, première livraison; Darmstadt, chez Lange.

Repertorium der gesammten neuern preussischen Gesetzgebung : Répertoire de la législation prussienne de 1806 à 1834, par A. Schrader; Magdebourg, chez Heinrichshofen, 1835, in-4.°

Merkwürdige Criminal-Rechtsfälle : Causes criminelles remarquables, par le D.r Bischoff, tome II; Hanovre, chez Halen, 1835.

De finibus inter civitatem et ecclesiam caute regundis, auct. Fr. Hænel; Dresde, 1835.

Die verschiedenen Strafrechts-Theorien : les différentes Théories du Droit pénal, dans leurs rapports entre eux et avec le Droit positif et son histoire, par F. H. Abegg, professeur à Breslau; Neustadt-sur-l'Orla, chez Wagner, 1835. — Cet écrit est rempli de science, de philosophie et de talent.

Vervemung des Herzogs Heinrich des Reichen von Baiern durch die peinliche Acht in Westphalen : Mise en accusation du duc de Bavière Henri le Riche par le tribunal secret de Westphalie, en 1419; procès *vémique* décrit d'après des documens récemment découverts, par B. Thiersch; Essen, chez Bædeker, 1835. — Cet écrit remarquable est le fruit de l'étude d'un dossier trouvé dans les archives de la ville de Dortmund en Westphalie, siége principal du tribunal vémique.

Ueber die Todesstrafe : De la peine de mort, par Fritzsche; Leipzig, chez Kummer, 1835. — L'auteur de cet écrit soutient la légitimité de la peine capitale contre Beccaria et Grohmann.

Die Erwartungen der Deutschen, etc. : Ce que les Allemands attendent de l'union de leurs princes, par Rehberg; Iéna, chez Bren, 1835. — Cette brochure offre un grand intérêt; elle est l'ouvrage d'un libéral modéré.

Handbuch der allgemeinen Staatskunde, etc. : Manuel de l'état politique de l'Europe, par F. W. Schubert, professeur d'histoire et de politique à Kœnigsberg, tome I.er, première partie, renfermant l'introduction et l'empire russe; Kœnigsberg, chez Borntræger, 1835. — Ce livre promet de devenir d'une grande importance.

Die Nichtigkeit der Ansprüche des Obersten Sir Augustus von Este, etc. : la Nullité des prétentions du colonel sir Auguste d'Este à la succession éventuelle au trône de la Grande-Bretagne, prouvée contre les consultations de Dillon, de Klüber et de Zachariæ, par Rob. Mohl, professeur à Tubingue; Tubingue, chez Osiander, 1835.

Les jurisconsultes allemands s'occupent beaucoup de la question de savoir si, le cas échéant, le fils du duc de Sussex et de lady Augusta Murray pourra faire valoir ses droits au trône d'Angleterre. Le peuple anglais y avisera.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Lehrbuch der vergleichenden Anatomie : Traité d'anatomie comparée, par R. Wagner, deuxième partie, 255-607 pages in-8.°; Leipzig, chez Voss, 1835.

Die Fötuslunge im gebornen Kinde, etc. : les Poumons du fœtus étudiés dans le nouveau né, sous les rapports pathologique, thérapeutique et médico-légal, par Ed. Jœrg, 255 pages in-8.°, avec une planche; Grimma, chez Gebhard, 1835. — Cet ouvrage est principalement consacré à la description d'une affection pulmonaire propre à l'enfant qui vient de naître, affection que l'auteur appelle *Atelectasis*.

Medizinisch-physikalische Abhandlung über die Heilquellen zu Altwasser in Schlesien : Traité médical et physique sur les sources minérales d'Altwasser en Silésie, par le D.r Bau, 136 pages grand in-12, orné d'une planche; Breslau, chez Korn, 1835.

Mittheilungen aus der Erfahrung über die Wirkung und Anwendung der Soolbäder : Données expérimentales sur les effets et l'emploi de bains d'eau salée et notamment des eaux de Salzhausen, par

Mœller, 207 pages in-8.°, avec une carte et une planche; Darmstadt, chez Pabst, 1835.

Systematisches Handbuch der gerichtlichen Psychologie : Manuel systématique de la psychologie appliquée à la médecine légale, par J. B. Friedreich, 872 pages in-8.°; Leipzig, chez Wigand, 1835. — C'est un livre plein d'érudition et de vues philosophiques.

Beiträge zur ärztlichen Behandlung mittelst des mineralischen Magnetismus : Sur l'emploi du magnétisme minéral comme moyen thérapeutique, par le D.r M. E. de Bulmerincq, avec une préface de Steffens, 74 pages grand in-8.°; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Die Wasserheilkunde, etc. : Traité thérapeutique sur l'eau considérée dans ses différens degrés de température, et sur les différentes espèces d'eaux minérales, principalement les sources thermales de Karlsbad, par Hlawaczek, 216 pages in-8.°; Vienne, à la librairie de Wenedikt, 1835.

Welche Gesundbrunnen sind die heilsamsten und wohlfeilsten : Parmi les sources minérales, lesquelles sont les plus efficaces et les plus économiques? par le professeur Kirchmayr, 162 pages in-8.°; Munich, chez Fleischmann, 1834.

Der praktische Rathgeber in Wochen-, Kinder- und Kranken-Stuben : Guide pratique pour le traitement des accouchées, des enfans et des malades, par J. L. Carl d'Alroncourt, seconde et dernière partie, 240-596 pages in-8.°; Leipzig, chez Wigand, 1835.

Handbuch der Hauptanzeigen für die richtige Wahl der homöopathischen Heilmittel : Manuel des principales indications relatives au choix des médicamens homéopathiques, par Jahr, deuxième édition corrigée et considérablement augmentée, 728 pages in-8.°; Dusseldorf, chez Schaub, 1835.

Bibliotheca physica medica : Catalogue des ouvrages les plus importans, soit anciens, soit modernes, et surtout de ceux qui ont été publiés en Allemagne, depuis 1821, sur toutes les branches des sciences naturelles et médicales, et qui se trouvent chez Voss, 189 pages in-8.°; Leipzig, chez Voss, 1835. — C'est la seconde édition d'un ouvrage estimé.

Praxeos medicæ universæ præcepta, auctore J. Frank, J. Ph. filio, 3.e partie, volume I.er, deuxième section, *cont. doctr. de morbis pharyng. æsophagii et ventric.*, 687 pages in-8.°; Leipzig, chez Kühn,

Principia pathologiæ ac therapiæ specialis medicæ, auct. Raimann, édition latine, tome II; Vienne, chez Volke, 1835.

Ph. Ch. Hartmann, Therapia generalis secundum prælectiones publicas edita, 100 pages in-8.°; Leipzig, chez Voss, 1835. — Il a paru à la même librairie une traduction allemande de cet ouvrage.

Bibliothek von Vorlesungen der berühmtesten Lehrer des Auslandes, über Medizin, Chirurgie und Geburtshülfe : Bibliothèque composée de leçons des plus célèbres professeurs étrangers sur la médecine, la chirurgie et l'art obstétrical, rédigée par le D.r F. J. Behrend, de Berlin, première et deuxième livraisons, 192 pages grand in-8.°; Leipzig, chez Kollmann, 1835. — Contiennent les leçons de Will. Stokes sur la thérapeutique des maladies internes, faites à l'école de médecine (*Park-Street*) à Dublin.

Handbuch der speciellen Krankheits- und Heilungslehre, mit besonderer Rücksicht auf Physiologie : Manuel de thérapeutique spéciale, avec des considérations basées sur la physiologie, par le D.r Baumgærtner, tome I.er, 678 pages in-8.°; Stuttgart, chez Rieger et Comp.e, 1835.

De peste Antoniniana Commentatio; scripsit J. G. Hecker, 29 pages in-8.°; Berlin, chez Enslin, 1835. — Ouvrage qui renferme des vues importantes sur l'histoire de la pathologie.

Traduction allemande de l'excellent ouvrage de M. Réveillé-Parise sur l'hygiène des savans et des gens de lettres, par le D.r Kalisch; Berlin, chez Hirschwald, 1835.

Dissertatio inauguralis medica, exhibens observationem duorum anevrysmatum variorum, par Nebel, 46 pages in-4.°, avec 5 tabl. lithogr.; Heidelberg, chez Mohr, 1835.

Praktische Darstellung der Haut-Krankeiten, nach dem System des D.r Willan : Traité pratique des maladies cutanées, rédigé d'après le système du D.r Willan, par Th. Batemann, traduit de l'anglais par Calmann, et publié, avec des notes et une préface, par E. Blasius, 387 pages in-8.°, avec une planche illuminée; Leipzig, chez Kollmann, 1835.

Beitrag zur Geschichte der Manie ohne Delirium : Sur la manie sans délire, par J. W. Conradi, 76 pages in-8.°, Gœttingue, chez Dietrich, 1835.

Erfahrungen über Homöopathie : Observations homœopathiques, par le D.r Friedheim, 80 pages in-8.°; Berlin, chez Duncker et Humblot, 1835.

PHILOSOPHIE.

Ueber Willensfreiheit und Determinismus : Sur la liberté de la volonté et le déterminisme, dans ses rapports avec la morale et la religion, par J. P. Romang; Berne, chez Jenni, 1835. — L'auteur de cette dissertation a pris pour épigraphe ces paroles de Spinosa : *Ea res libera dicitur quæ ex sola suæ naturæ necessitate existit et a se sola ad agendum determinatur*, et ces paroles résument à peu près son opinion.

Grundzüge der Metaphysik : Fondemens de la métaphysique, par C. H. Weisse; Hambourg, chez Perthes, 1835. — L'auteur adopte la méthode de Hegel et rejette ses doctrines.

Commentatio de vi quam græca philosophia in theologiam tum muhammedanorum, tum judæorum exercuerit. Part. I. Auct. Augusto Tholucke; Hambourg, chez Perthes, 1835, 23 pages in-4.°

Anti-Hegel : l'Anti-Hegel, par le D.r F. Bachmann, professeur à Iéna; Iéna, chez Crœker, 1835. — C'est une réplique assez vive adressée au professeur Rosenkranz.

SCIENCES PHYSIQUES.

Monographia Psittacorum; auct. Wagler; Munich, chez Jaquet, 1835, in-4.°

Deutschlands Insekten : les Insectes de l'Allemagne; ouvrage commencé par Panzer et continué par Herrich-Schæffer, cahiers 125-133; Ratisbonne, chez Pastet, 1835.

Genera plantarum floræ germanicæ iconibus et descriptionibus illustrata. Auct. Lud. Nees ab Esenbeck, fasc. V et VI; Bonn, chez Henry et Cohen, 1835.

Neues System der Chemie : nouveau Système de chimie, par P. T. Meissner, professeur à Vienne. Tome I.er : Chimie des matières non métalliques, xx et 764 pages in-8.°; Vienne, chez Mœsle, 1835.

J. W. Döbereiner's neueste Erfahrungen, etc. : nouvelles Expériences dans le domaine de la chimie, par Dœbereiner, 3.e livraison; Iéna, chez Crœker, 1835.

Museum Senkenbergianum. Sous ce titre, les membres de la société des naturalistes dite de Senkenberg à Francfort publient des mémoires sur l'histoire naturelle. On annonce la 3.e livraison; Francfort, chez

Sauerlænder, 1835. On y trouve entre autres une description de plusieurs espèces peu connues d'acanthuries, et une note sur la formation géologique de l'Abyssinie, par le célèbre voyageur Rüppel.

Lehrbuch der Zoologie : Manuel de zoologie, par le D.r Perleb, professeur à Fribourg en Brisgau, 2.e partie; Fribourg, chez Wagner, 1835.

Die Paukenhöhle der Säugethiere : la Cavité du tympan des mammifères, pour servir à l'anatomie comparée de l'organe de l'ouïe, par Ed. Hagenbach; Leipzig, chez Weidmann, 1835, in-4.° — On peut considérer cet écrit comme servant de complément à un autre que le même auteur a publié sous le titre : *Disquisitio anatom. circa musculos auris internæ hominis et animal.*; Bâle, 1833.

Handbuch der Physik : Manuel de physique, par Neumann, professeur à Vienne; tome II de la seconde édition; Vienne, chez Gérold, 1835.

Die Lehre von der Cohäsion : la Théorie de la cohésion, embrassant l'élasticité des gaz, l'élasticité et la cohérence des corps liquides et des solides, etc., par Frankenheim, professeur à Breslau, VI et 502 pages in-8.°; Breslau, chez Schulz, 1835. — Le but de l'auteur est d'assigner dans la physique aux phénomènes de cohésion un rang semblable à celui qu'y occupent l'optique, l'électricité, etc.

Neues Instrument zu sehr wichtigen physikalischen Untersuchungen, etc. : Nouvel instrument de physique pour servir principalement à déterminer la densité moyenne de la terre, à démontrer directement son mouvement de rotation; inventé et décrit par L. Hengler, 32 pages in-8.°; Rottenbourg, chez Bæuerle, 1835. — Cet instrument, selon l'expression de l'auteur, tient le milieu entre le pendule et la balance. Sa base est une boule qui nage sur un liquide.

Das Mikroscop, etc. : le Microscope, ou instruction sur l'usage de cet instrument, par Rockstroh; Berlin, chez Schuppel, 1835. — Cet ouvrage est destiné à la jeunesse instruite. Il est accompagné de douze gravures.

Nova genera ac species plantarum, quas in regno Chilensi, Peruviano et in terra Amazonica annis 1827-1833, *legit Ed. Pœppig et cum St. Endlicher descripsit et iconibus illustravit. Vol. I et decas* 1; *Lips. Hofmeister*, 1335, *IV et* 1 — 4 *fol.*

Fragmente zur Naturgeschichte des Bernsteins : Fragmens pour servir à l'histoire naturelle de l'ambre jaune, par Aycke; Danzig 1835. —

L'auteur de cet écrit est depuis quatorze ans fermier de l'ambre jaune qui se recueille sur les bords de la mer près de Danzig.

Ueber Kometen : sur les Comètes, par J. J. Littrow, directeur de l'observatoire de Vienne ; avec une notice sur la comète de Halley, par Ch. L. Littrow ; nouvelle édition ; Vienne, chez Gérold.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOLOGIE.

M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum lib. V ex Orellii recensione edidit et illustr. Raph. Kühner ; editio II ; Iéna, chez Frommann, 1835.

M. Tullii Ciceronis pro P. Sestio oratio, cum varietate Ascensianæ secundæ, Ascensianæ tertiæ, hervagianæ, etc., in usum lectionum tertium edid. J. Casp. Orellius ; Heidelberg, chez Winter, 1835, in-4.°

Anthologia veterum latinorum epigrammatum et poematum. Edition. Burmanniam digessit et auxit H. Meyerus Turicensis, tom. II ; Leipzig, chez Fleischer, 1835. — Cette anthologie est précédée d'une préface qui se recommande à tous les amis de l'histoire littéraire romaine.

Sophoclis Ajax. Commentatio perpetuo illustravit Ch. a Lobeck, edit. secunda ; x et 506 pages in-8.° ; Leipzig, chez Weidmann, 1835. — Lobeck a publié une première édition de l'Ajax en 1809. Celle-ci est de beaucoup augmentée. Ce commentaire déjà si riche sera suivi d'un second volume. *Cetera alteri volumini reservantur*, dit l'auteur, et ceux qui le connaissent ne regarderont pas cette annonce comme une menace.

De Sortitione judicum apud Athenienses commentatio. Scrips. Fritzsche ; Leipzig, chez Lehnhold, 1835. — Cette dissertation est destinée à combattre celle de Schœmann sur le même sujet.

C. Vellei Paterculi quæ supersunt ex historiæ romanæ libris duobus. Ex codice Amerbachiano addita varietate lectionis Rhenan., Bureriana, Gelen., Ruhnken., cum reliquæ delectu expressit J. C. Orellius. Accedunt C. A. Sallustii orationes et epistolæ ex deperditis historiarum libris expressæ ex codice Vaticano 3864 ; Leipzig, chez Weidmann, 1835.

Beiträge zur griechischen und römischen Literatur-Geschichte : Recherches pour servir à l'histoire littéraire grecque et romaine, par Fr. Osann, tome I.er ; Darmstadt, chez Heil, 1835. — Le volume renferme : 1.° sur l'élégie grecque ; 2.° de l'écrit *de Mundo*, attribué à Aristote, et de son auteur probable ; avec deux appendices, l'un

sur quelques écrits de Chrysippe, l'autre pour servir à la critique du texte d'Aristote. Selon M. Osann, Chrysippe est l'auteur de l'ouvrage *de Mundo*. 3.° Mélanges.

De Pythea Massiliensi dissertatio. Scrips. M. Fuhr; Darmstadt, chez Heil, 1835.

On annonce le tome VIII des *Rhetores græci*, publiés par Walz, de Tubingue.

Prolegomena in Taciti, qui vulgo fertur, dialogum de oratoribus; scrips. F. A. Eckstein; Halle, 1835, in-4.°

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Die Freimaurerei, etc.: la Francmaçonnerie dans ses rapports avec les religions des anciens Égyptiens, des Juifs et des Chrétiens, traduit du français, avec des notes, par Acerrellos, tome I.er; Leipzig, chez Weber, 1835.

Geist der Geschichte: Esprit de l'histoire, par Wolfgang Menzel; Stuttgart, 1835. — Cet écrit a été attaqué dans une brochure publiée à Spire sous le titre : *Wolfgang Menzels (Un-) Geist der Geschichte*.

Auswahl der ältesten Urkunden deutscher Sprache, etc.: Choix des plus anciens documens en langue allemande, déposés dans les archives royales de Berlin, publiés par Hœfer; Hambourg, chez Perthes, 1835, in-4.°

Sammlung historischer Schriften und Urkunden: Collection de papiers et documens historiques, d'après les manuscrits, par le baron de Freyberg, conservateur des archives royales du Wurtemberg; tome IV, 2.e livraison; Stuttgart, chez Cotta, 1835. — On trouve entre autres pièces curieuses dans cette livraison le poème de Jacob Balde: *Somnium de cursu historiæ bavaricæ*, et un journal sur l'expédition contre les paysans révoltés en 1525.

Ernst Münch publie une histoire de la restauration, de 1815 à 1830, dont le tome V vient de paraître.

Erste Reise nach dem nördlichen Amerika: premier Voyage dans l'Amérique du Nord dans les années de 1822 à 1824, par Paul-Guillaume, duc de Wurtemberg; Suttgart, chez Cotta, 1835. — Voilà le second prince allemand qui est allé visiter l'Amérique du Nord, et qui a consacré de nobles loisirs à enrichir les sciences naturelles et historiques. Son journal intéresse également le géographe, le naturaliste, l'homme d'État et le philosophe.

Gustave Schwab publie une traduction allemande du Voyage de M. de Lamartine, et la critique d'outre-Rhin se montre plus juste envers cette œuvre que ne l'a été en général la critique française.

Reisehandbuch durch das Königreich Ungarn : Manuel du voyageur par la Hongrie en Servie, à Bukarest et à Constantinople, par Ad. Schmidl; Vienne, chez Gérold, 1835. — Cet ouvrage forme le second volume du Manuel de Jenny pour l'empire d'Autriche.

Caragoli : Caragoli ou Voyage en Hongrie et en Italie, par Otton de Pirch, 2.e édition.

Der akademische Mentor : le Mentor académique, ou Guide des étudians de l'université de Berlin, par le professeur Eckenstein; Berlin, 1835.

Die Resultate der Sittengeschichte : les Résultats de l'histoire des mœurs; tome Ier : les princes ou la nature de la monarchie, 2.e édition; Stuttgart, chez Cotta, 1835. — C'est une seconde édition corrigée d'un ouvrage publié en 1808 par M. de Gagern, qui s'occupe d'une *histoire naturelle de l'espèce humaine.*

PÉDAGOGIE.

Joseph Jacocot's Universalunterricht : l'Enseignement universel de Joseph Jacotot, exposé par J. A. G. Hoffmann; Iéna, chez Crœker, 1835. — L'auteur est grand partisan de la méthode Jacotot, et l'expose avec une grande connaissance de cause.

Die Beaufsichtigung des Volksschulwesens : la Surveillance des écoles populaires, par A. Ludewig, directeur de l'école normale de Wolfenbüttel; Halle, chez Gebauer, 1835. — C'est un manuel destiné à tous ceux qui ont quelque part à la direction et à l'inspection des écoles primaires.

Handbuch der Unterrichtungskunst : Manuel de l'art d'instruire pour les instituteurs populaires, par H. Stephani; Erlangen, chez Palm, 1835. — Stephani est un des vétérans de la pédagogie allemande, et il offre dans cet écrit les résultats de ses longues méditations sur l'art difficile de l'instruction populaire.

Naturgeschichte für Kinder : Histoire naturelle pour les enfans, par Funke, publiée par Lippold, 9.e édition; Leipzig, chez Kümmer, 1834.

Gemeinnützige Naturgeschichte : Histoire naturelle utile, par Oth. Lenz; tome Ier : les mammifères; Gotha, chez Becker, 1835. —

L'auteur de cet ouvrage, professeur à l'école de Schnepfenthal, a déjà prouvé par d'autres écrits son talent de présenter l'histoire naturelle sous une forme populaire, et ce talent se montre de nouveau dans cette utile publication.

Lilien-Blätter : Feuilles de lis, trois nouveaux contes pour la jeunesse, par L. Lang, chapelain de la cathédrale de Rottenbourg; Würzbourg, chez Etlinger, 1835. — Si nous annonçons ce livre, c'est uniquement pour donner un exemple des idées antimorales que nourrit encore une partie du clergé catholique de l'Allemagne. La troisième de ces histoires, destinées à l'édification de la jeunesse, est intitulée : *l'Image de la vierge du mont Serrat, légende espagnole du vieux temps.* La fille d'un comte catalan, âgée de seize ans, a des accès violens de convulsion; le père, pour obtenir sa guérison, s'adresse à un ermite nommé Jean Guarinus, qui est dans le pays en odeur de sainteté. Celui-ci guérit la malade en lui adressant ces paroles : «Au nom de celui qui fut crucifié, sois guérie!» Cependant, pour empêcher toute récidive, on se décide à laisser la jeune fille pendant quelque temps auprès de l'ermite. Il prie d'abord beaucoup avec elle; mais bientôt il conçoit pour elle une passion coupable, la séduit, et pour conserver son renom de sainteté, se décide à l'étrangler. Le remords le conduit à Rome, et par son repentir il obtient l'absolution de ses crimes. «Par un effort d'humilité sans exemple, dit l'auteur, pour faire pénitence, il marche à quatre pattes comme les bêtes et demeure dans le tronc d'un arbre.» Voilà, certes, une histoire bien morale et bien édifiante!

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Deutsches Lesebuch : Leçons allemandes, par W. Wackernagel; tome I.er : prose et poésie du quatrième siècle au quinzième, XXVIII et 872 colonnes in-4.°; Bâle, chez Schweighæuser, 1835.

Fünf Bücher deutscher Lieder und Gedichte : Cinq livres de poésies allemandes, depuis Haller jusqu'à nos jours, publiés par Gustave Schwab, XIV et 737 pages in-8.°; Leipzig, chez Weidmann, 1835. — Voici sans contredit la meilleure anthologie allemande. Les cinq livres répondent à autant de périodes de la poésie moderne de l'Allemagne : 1.° de 1725 à 1750; 2.° de 1750 à 1770 (Klopstock); 3.° de 1770 à 1800 (Gœthe, Herder, Schiller); 4.° de 1800 à 1815 (l'école

romantique de Tieck, de Schlegel, etc.); 5.° de 1815 à 1830 (Uhland et ses contemporains).

Novellen und Gedichte : Nouvelles et poésies de J. J. A. Pfyffer, 2.e édition; Zurich, chez Schulthess, 1835. — Deux de ces nouvelles jouent dans l'île de Java, où l'auteur paraît avoir été comme missionnaire.

Balladen und Romanzen : Ballades et Romances, par J. Vogl; Vienne, chez Wallishauser, 1835. — La matière de ces poésies est empruntée aux traditions populaires. L'auteur se fait lire même après Gœthe et Uhland.

Er kehrt zurück : Il revient, roman de M.lle W. Lorentz; Leipzig, chez Wienbrack, 1835. — M.lle Lorentz en est à son dixième ou douzième roman. *Il revient* ne paraît pas plus mauvais que ses prédécesseurs; mais le peu galant critique de Leipzig termine sa critique par ces paroles : Puisse l'auteur *elle*-même ne pas y revenir!

Sämmtliche poetische Werke : Œuvres poétiques complètes de J. H. Voss, publiées par son fils Abrah. Voss, avec une biographie de l'auteur, par E. Th. Schmidt; seule édition légitime en *un* volume, XXXIX et 359 pages grand in-8.°; Leipzig, chez Müller, 1835.

Laien-Brevier : le Bréviaire des laïques, par Léopold Schefer; *second semestre;* Berlin, chez Veit, 1835. — On sait déjà que L. Schefer est un des bons nouvellistes allemands de nos jours. Ce qu'il offre ici est une sorte de philosophie pratique pleine de bienveillance, de douceur et de résignation.

Schule der Höflichkeit : École de politesse, par Fr. de Rumohr, tome II; Stuttgart, chez Cotta, 1835. — Le second volume de ce code spirituel de la politesse renferme un traité des avantages et des principales méthodes de la grossièreté.

Des Lebens Wechsel : les Vicissitudes de la vie, par l'auteur des Tableaux de la vie; Saint-Gall, chez Huber, 1835.

Mnemosyne, à l'usage des femmes, par le même auteur, tome III; Aarau, chez Sauerlænder, 1835. — Ces deux ouvrages, d'une dame inconnue, se recommandent par leur tendance morale, par la connaissance profonde du cœur féminin qui s'y révèle, et aussi par les qualités du style.

Kronen und Ketten : Couronnes et Chaînes, roman par Ed. Duller, trois volumes; Francfort, chez Sauerlænder, 1835. — Duller est un des jeunes poètes qui se sont le plus fait remarquer dans ces

derniers temps. Il a un grand talent; mais il s'accommode trop au goût de l'époque, et cherche l'effet dans une surabondance de meurtres et de fureurs. Ce nouveau roman joue du temps de Charles VI, roi de France, et présente un tableau de ce malheureux règne, et de la querelle des ducs de Bavière, Louis d'Ingolstadt et Henri de Landshut.

Sammlung von tausend der geistreichsten Stellen, etc.: Recueil de mille passages intéressans des meilleurs écrivains allemands, par J. Martius; Potsdam, 1835.

LANGUES ÉTRANGÈRES.

Die Sprache der Albaneser: la Langue des Albanais ou Schkipetars, par J. de Xylander; Francfort, chez Andréæ, 1835.

The Works of Robert Burns, complete in one volume; Leipzig, chez Fleischer, 1835.

Ονομαστικον τετραγλωσσον ou Vocabulaire français-anglais, grec moderne et grec ancien, par G. Theocharopulos, de Patras; Munich, chez Jaquet, 1834.

M. Waddilove a traduit en anglais la Rose enchantée d'Ernest Schulze; Hambourg, 1835.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

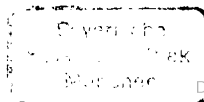


TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

7.me NUMÉRO.

8.me NUMÉRO.

